BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

X. DOUDAN

LETTRES

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

M. LE COMTE D'HAUSSONVILLE

ET DES NOTICES PAR

MM. DE SACY, CUVILLIER-FLEURY

I

NOUVELLE ÉDITION AVEC UN BEAU PORTRAIT DE L'AUTEUR

GRAVÉ PAR FLAMENG

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1883

Cette édition est la seule valable -
L'édition in 8° est incomplète et
mal classée -

Il y aurait un Index à faire de ces lettres
d'une richesse insoupçonnée -

LETTRES

Delécluze 59
Balzac 59

I

9-15 : lisez-vous W. Scott ? (1829) + 76
17 : avez-vous lu "les Martyrs" ?
48 Balzac ; Séraphitus (+ Swedenborg)
55-56 : Chtbrd : Essai s/ L.A.
287 : "Itinéraire" et "Voyage en Orient"
61 : Lamennais ("affaires de Rome" 1836)
44 — ("Paroles d'un Croyant" 1834)
74, 77 Hugo "Voix Intérieures" + 173
83 Sand (+ 156 (lettre Voyageur) + 175 + 333
92 Lamartine "Chute d'un Ange" (1838)
= chute dans le vide !

Et il préfère Rossini à Bach ! 321-322

Corbeil. — Typ. et stér. de Crété.



Imp A Salmon

X. DOUDAN

LETTRES

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

M. LE Cte D'HAUSSONVILLE

ET DES NOTICES PAR

MM. DE SACY ET CUVILLIER-FLEURY

I

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

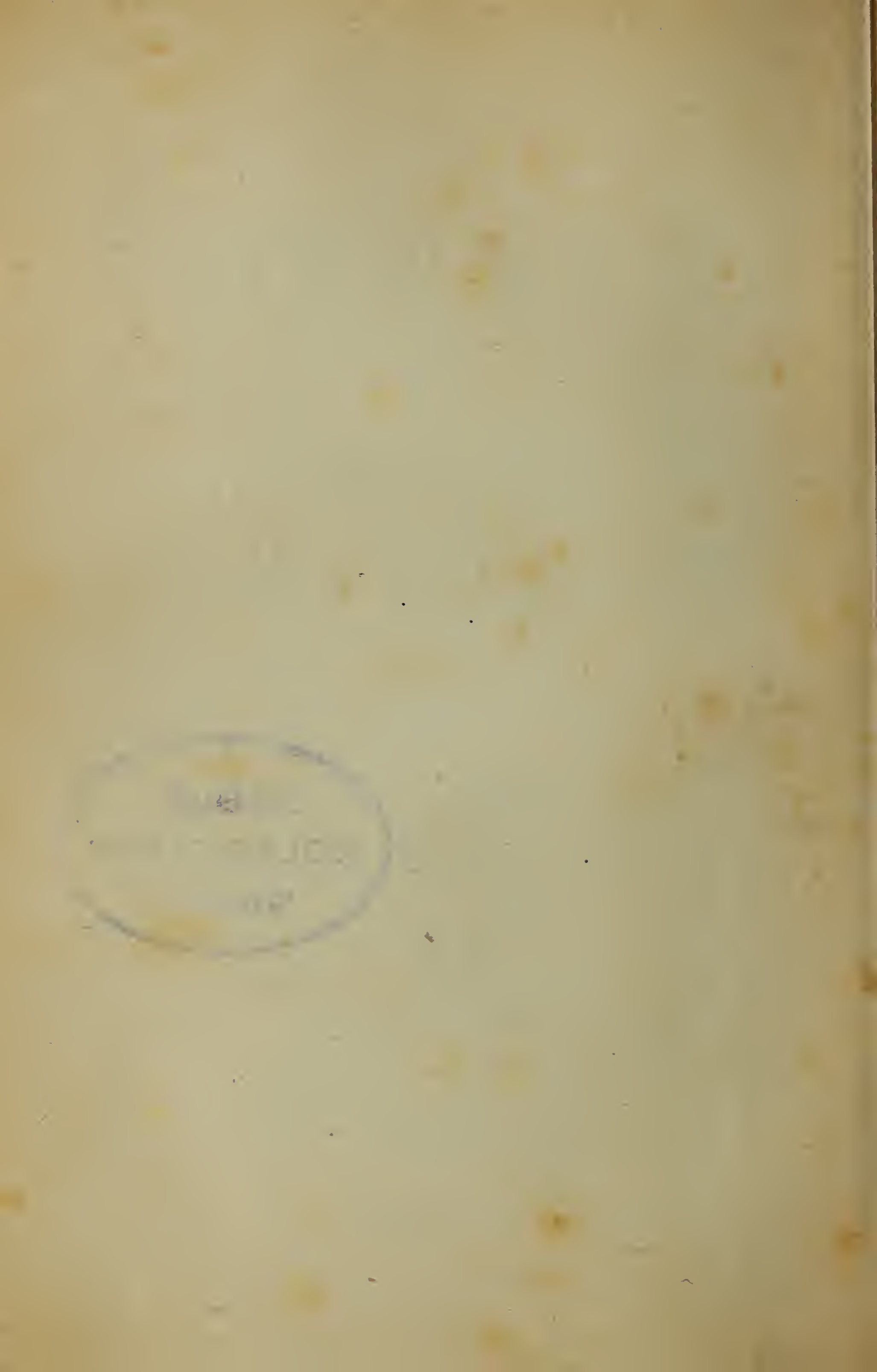
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879



NOTE DE L'ÉDITEUR

Nous devons un mot d'explication au lecteur sur la présente édition de la correspondance de X. Doudan.

La première série de cette correspondance se composait de lettres choisies et de mélanges formant deux volumes in-octavo. Ce fut, on se le rappelle, une sorte de révélation, et, en présence du succès obtenu, les amis du spirituel écrivain, cédant au vœu général, firent paraître une deuxième série, c'est-à-dire deux nouveaux volumes de lettres, qui ne furent pas moins goûtées que les premières.

Aujourd'hui, nous réunissons toute la correspondance dans une seule et même édition du format in-dix-huit, où l'ordre chronologique se trouve rétabli, et qui contient un grand nombre de lettres inédites que nous avons eu soin de désigner par des astérisques.

Nous ne doutons pas que, sous ce nouveau format, l'œuvre épistolaire de Doudan, de cet esprit si observateur et si fin, de cette plume si élégante et si française, ne reçoive un accueil empressé du grand public auquel s'adresse particulièrement cette édition.

INTRODUCTION

M. X. Doudan écrivait au mois de février 1859 : « M. d'Haussonville est allé recueillir à Londres les papiers de M. Alexandre Thomas, dont on voudrait faire un volume, *reliquiæ*, comme on le fait actuellement pour M. Rigault..... Toutes ces balles qu'on ramasse sur un ancien champ de bataille ne donnent qu'une faible idée de la bataille ; mais, après tout, les amis font bien de lutter contre l'oubli qui pousse si vite les pauvres morts dans l'obscurité. La négligence si habituelle pour ceux qui ne sont plus de ce monde est une petite profession de foi matérialiste : *Ils n'en sauront rien.* » Dans un article du *Journal des Débats* (18 mai 1855), M. Rigault, parlant de Chapelle, avait fait à mots couverts allusion « à ces hommes d'un goût *singulièrement fin*, délicat, difficile, *qui ont tout lu*, *qui savent toutes choses*, et qui n'écrivent rien ou *presque* rien parce que la volupté du repos est bien grande, et que *le sentiment très vif de la perfection* décourage de produire. Ils ont l'œil si clairvoyant, qu'ils aperçoivent le faible de toutes les

la littérature ou dans la politique. Sur les indications de M. Saint-Marc Girardin, son ami, M. Villemain le désigna à la famille de Broglie, qui cherchait quelqu'un pour diriger l'éducation de l'enfant que madame de Staël avait laissé de son mariage avec M. de Rocca. Entre M. Doudan et l'intérieur dans lequel il venait d'entrer l'accord des sentiments et des idées était si complet, qu'au bout de très peu de temps il y vécut sur le pied de l'ami le plus intime. Après les événements de juillet 1830, le duc de Broglie, appelé au ministère de l'instruction publique, insista pour faire de M. Doudan le chef de son cabinet. Il ne tint pas moins à le garder près de lui, dans la même situation, quand il devint plus tard ministre des affaires étrangères et président de ce cabinet du 11 octobre, où M. Thiers et M. Guizot siégeaient à côté l'un de l'autre. C'est ainsi que, pendant près de cinq ans, M. Doudan n'a pas un instant cessé d'être en relations suivies avec tout ce que la France et l'Europe comptaient de personnages les plus considérables. Je serais bien surpris, si les titulaires les plus haut placés de l'Université, si les membres les plus éminents du corps diplomatique français ou étranger, si la foule des hommes distingués mêlés à tout le mouvement intellectuel ou politique de cette brillante époque, n'avaient pas gardé le plus agréable souvenir du chef de cabinet qui s'acquittait si bien de la mission de leur faire attendre avec patience le moment où ils pouvaient être reçus par le président du conseil. Je doute même, si je m'en rapporte à mes propres impressions, que

l'attente leur ait jamais paru bien longue, tant il y avait de grâce infinie et de ressources inépuisables dans l'esprit de ce merveilleux interlocuteur. Est-il besoin d'ajouter que le duc de Broglie avait une confiance sans bornes dans M. Doudan? Il l'a constamment initié à tous les actes de sa vie politique, et consulté, non sans profit, dans toutes les circonstances les plus importantes. C'est à son utile entremise qu'il avait presque exclusivement recours quand il s'agissait de ces questions de personnes qui sont l'embarras quotidien des gouvernements modérés, et qui réclament, pour être doucement dénouées, un surcroît de mesure et de tact. S'il est sorti du ministère des affaires étrangères, pendant la durée du cabinet du 11 octobre, une dépêche traitant de quelque affaire particulièrement délicate, et qui n'ait été écrite ni par le duc de Broglie, ni par l'habile directeur de la division politique, M. Desages, il est à parier que la minute doit être de la main de M. Doudan.

Lorsque M. de Broglie s'est définitivement retiré des affaires, en 1836, M. Doudan qui avait été nommé maître des requêtes en service extraordinaire, fut mis en avant pour entrer dans le service actif du conseil d'État. A diverses reprises, on lui offrit des fonctions publiques qu'il ne voulut jamais accepter. Après la mort de la duchesse de Broglie (septembre 1838), il devint évident que jamais il ne consentirait à se séparer de l'intérieur où un tel vide venait de se produire et dans lequel ses affections étaient désormais à peu près concentrées.

Il serait difficile, à qui n'en a pas été témoin, de se figurer la place occupée par M. Doudan dans la société qui fréquentait habituellement le salon du duc de Broglie. S'il n'en était pas l'âme, il était, à coup sûr, l'un de ses charmes les plus attirants. Ceux-là mêmes qui n'ont fait que le traverser ont dû y remarquer, non sans curiosité, la physionomie singulièrement aimable et spirituelle de ce commensal si discret, mais si entouré, dont les visiteurs les plus illustres s'appliquaient à rechercher l'entretien particulier. Rien dans sa figure n'indiquait un âge plutôt qu'un autre. On eût dit qu'il n'en avait point, tant il y avait à la fois de maturité et de jeunesse dans ses traits fins et réguliers qui rappelaient ceux d'Érasme avec lequel il ne lui déplaisait pas qu'on s'amusât à lui trouver certaines ressemblances. Son regard était doux et profond, le plus souvent bienveillant, bien qu'un sourire d'ironie involontaire courût sur ses lèvres chaque fois qu'il entendait exprimer une idée commune ou un sentiment affecté. Tout était tempéré dans sa personne. Cependant la discussion qu'il ne fuyait pas sans la provoquer jamais, sinon comme une joute entre de purs esprits, venait-elle à l'animer, la transformation était soudaine, et sa verve était incomparable. Combien de fois ne l'ai-je pas entendu croiser sans désavantage le fer de la conversation, en politique, avec M. Guizot et M. Duchâtel, en philosophie, avec M. Cousin ou M. de Rémusat, en littérature, avec M. Villemain ou M. Saint-Marc Girardin! Avec lui les paradoxes n'étaient pas de mise;

il en avait horreur, et toute déclamation était impossible, parce que d'un mot il la faisait tomber à terre. Cette rigueur de logique qu'il mettait dans ses raisonnements, il l'imposait aux autres. Jamais homme ne se paya moins que lui de phrases si belles qu'elles fussent, ni de saillies si heureuse qu'en fût la tournure, lorsqu'elles ne faisaient pas avancer la controverse. Ce n'est pas qu'il ne sût, lui aussi, manier la phrase, et rencontrer à l'occasion des reparties incisives, mais il ne consentait à s'en servir que pour donner une forme plus vive à son argumentation. Dans le choc étincelant d'idées qui mettaient souvent aux prises tant d'intelligences d'élite, M. Doudan n'était inférieur à nul autre. Que d'aperçus nouveaux sur toutes choses il jetait alors comme en se jouant! Que de jugements exquis rapidement portés en quelques paroles brèves qui ne sortaient plus de la mémoire! Sur les graves sujets de la religion, de la morale, de la philosophie ou de l'histoire, quel soin scrupuleux à ne pas se laisser emporter par la chaleur de la dispute jusqu'à outrer les meilleurs thèses et à dépasser, si peu que ce fût, la mesure exacte de ses convictions! Dans les questions plus légères d'art ou de littérature, quelle aisance et quel enjouement, puis soudain quels coups d'aile de haut vol dans les champs éthérés de l'imagination! Si la matière s'y prêtait, quels jets continus de fine plaisanterie, et lorsque la contradiction l'excitait, quel redoublement de piquantes railleries qu'il aurait pu rendre cruelles si sa bonté naturelle ne l'eût toujours averti et arrêté à temps! On

aurait dit un feu d'artifice incessant tiré, non pour amuser les yeux, mais pour éclairer par des gerbes lumineuses les hauteurs cachées qu'il colorait pour un moment d'un éclat inattendu. — « Voilà, s'il voulait seulement écrire quelque chose, celui qu'il faudrait nommer à l'Académie et personne, depuis Voltaire, n'a certainement eu autant d'esprit, » disait volontiers, au sortir de ces conversations, un autre puissant causeur, M. Cousin, toujours un peu surpris d'avoir trouvé un champion aussi capable de lui tenir tête. Car c'était le propre de M. Doudan de ne jamais faire le sacrifice de la moindre nuance de ses opinions à ceux qu'il prisait le plus ou qu'il aimait le mieux ; ni le respect, ni l'affection n'avaient de prise sur l'indépendance de ses jugements. Il mettait une sorte de fierté modeste à demeurer et à se montrer tel qu'il était, et les preuves de cette liberté d'esprit si complètement affranchie de l'influence des idées qui dominaient autour de lui apparaissent presque à chaque page de sa correspondance.

Le trait distinctif de M. Doudan, c'était la sûreté de son goût. Comme il n'avait rien d'exclusif dans ses préférences, comme sa bienveillance était extrême, les auteurs se trouvaient mal à l'aise pour contester son jugement littéraire. Ses amis et ses connaissances, quand ils tenaient une plume, trouvaient plus commode de recourir à sa censure anticipée. Bien peu s'en sont fait faute, et tous ceux qui s'y sont soumis n'ont eu qu'à s'en féliciter. M. Saint-Marc Girardin n'a guère rien publié sans avoir d'abord envoyé ses

épreuves à M. Doudan. Ainsi de beaucoup d'autres. Quelques-uns se débattaient en passant sous le laminoir ; mais il fallait plier, car, si l'opération était douloureuse, la machine était puissante, et rejetait impitoyablement toutes les scories. M. Doudan devenait indulgent pour qui n'avait pas regimbé contre ses remontrances. En véritable directeur de consciences littéraires, il était moins facile pour les peccadilles des autres casuistes, ses confrères, qui ne pouvaient, par dignité, faire appel à ses lumières. Ils redoutaient tous un peu sa sévérité, et c'était, par exemple, un spectacle assez divertissant de voir les appréhensions mal déguisées de M. Villemain, lorsque, après avoir mis au jour quelque nouvelle production, il rencontrait pour la première fois M. Doudan, qui, d'ailleurs, professait un goût infini pour sa personne et pour son talent d'écrivain.

M. Doudan n'ignorait pas quelle juste autorité on attachait, dans le cercle restreint mais distingué au milieu duquel il vivait, à ses appréciations des œuvres contemporaines. Il en jouissait discrètement, comme il faisait de toutes choses. Non seulement sa modestie ne l'empêchait pas de se reconnaître juge excellent en littérature, mais il avait la prétention très fondée d'être un merveilleux éducateur des intelligences. Il se vantait d'être plus que personne habile à faire sortir d'un esprit tout ce qu'il était capable de produire. Il se donnait pour être, comme Socrate, un accoucheur d'idées. Il n'a pas seulement prodigué les conseils autour de lui, il les a rédigés par

écrit. C'était tellement son inclination naturelle, son penchant inné, son don particulier, ou, comme on dirait aujourd'hui, sa faculté maîtresse d'étudier pour son compte et d'expliquer aux autres les règles éternelles du goût en matière de composition qu'il en a rédigé, sous forme de lettre, un petit traité d'abord uniquement destiné à la personne qui le lui avait demandé. Peu à peu, et sans s'en ouvrir à qui que ce soit, il y a mis la dernière main. Cet ouvrage plusieurs fois remanié et prodigieusement condensé, a été le fruit des réflexions de toute sa vie et le travail de prédilection de ses dernières années. L'ordre d'idées dans lequel l'auteur se meut reste toujours d'une rare élévation. Les considérations qu'il développe s'enchaînent les unes aux autres par un lien subtil et continu qui ne se relâche un instant que pour faire place aux plus vifs mouvements de l'imagination et à des comparaisons charmantes qui sont comme les broderies de ce tissu solide. Si le public fait bon accueil à la présente publication, s'il prend goût aux allures de l'esprit dont les prémices lui sont aujourd'hui présentées, comment douter qu'on ne lui offre plus tard d'autres articles, d'autres lettres et particulièrement le petit traité que je viens de lui dénoncer? Ce ne sera pas, si je ne me trompe, un faible plaisir de curiosité pour lui de savoir comment les principes de la composition et du style ont été compris et exposés par quelqu'un qui a si bien possédé les règles de l'art d'écrire.

La personne distinguée qui a bien voulu me de-

mander de mettre cette introduction en tête du livre dans lequel elle a rassemblé quelques-unes des œuvres éparses de notre commun ami me permettra de m'arrêter ici. J'ai, pour lui obéir, évoqué de préférence les témoignages des autres, sachant qu'ils valaient mieux que les miens, car je n'ignore pas que je suis suspect. L'affection pour ceux qui ne sont plus est sujette à des illusions involontaires, et la partialité envers la mémoire d'un esprit supérieur qui nous a honoré de sa particulière amitié pourrait bien n'être, après tout, qu'une forme déguisée de l'amour-propre. C'est pourquoi je conseille au public de s'en rapporter plutôt à mes confrères de l'Académie, M. de Sacy et M. Cuvillier-Fleury. Tous deux ont connu, comme moi, M. Doudan, et tous deux sont, plus que moi, en état de l'apprécier.

Cte D'HAUSSONVILLE.

Mai 1876.

NOTICES

I

Monsieur et cher confrère,

Vous m'avez demandé de vous écrire quelques lignes sur la première jeunesse de M. Doudan. Vous ne le connaissiez pas encore, et c'est l'époque où je l'ai le plus connu ; nous nous voyions tous les jours. Celui qui devait être, pendant près de quarante ans, un des ornements les plus distingués de cet hôtel de Broglie, le rendez-vous de tant de vertus et d'illustrations de tout genre, n'était alors qu'un pauvre petit répétiteur des dernières classes au collège de Henri IV. Son salon, ou plutôt tout son appartement, se réduisait à une grande chambre, à peu près démeublée, qu'il occupait dans une vieille rue qui n'existe plus, je crois, aujourd'hui, la rue des Sept-Voies, et où l'on arrivait par un de ces escaliers obscurs dont on aurait peine maintenant à se faire une idée si la charité n'y allait pas encore quelquefois chercher l'indigence.

Croyez-moi, monsieur, une des soirées de cette misérable chambre, si l'on pouvait la reproduire, n'aurait rien à

envier aux plus brillantes de ces conversations dont vous avez été souvent le témoin charmé. Pour deux ou trois amis que nous étions là, M. Doudan y déployait, avec cette fraîcheur de jeunesse que la maturité ternit toujours un peu, tout ce que vous avez pu lui connaître de profondeur et de délicatesse d'esprit, de grâce et de séduction. Et quels étaient ces amis ? je n'en nommerai qu'un seul qui, après avoir été le fidèle et inséparable camarade de M. Doudan dans toutes les phases de sa vie, ne lui a survécu, hélas ! que de bien peu de mois, M. Saint-Marc Girardin.

Doudan, Saint-Marc Girardin ! Deux noms qui, tant qu'il plaira à Dieu de me conserver en ce monde où j'ai déjà tant vécu, resteront associés dans ma mémoire et dans mon cœur aux plus doux souvenirs de ma jeunesse. On s'aime plus tard, on s'aime toujours, lorsque l'on s'est véritablement aimé ; on ne s'aime pas comme on s'aime à vingt ans.

Si vous saviez, monsieur, combien nous étions peu préoccupés de ce qu'on appelle un avenir, une carrière, une fortune ! Le plus pauvre de nous tous, Doudan, nous surpassait encore en insouciance du lendemain. Logé comme je vous l'ai dit, nourri ordinairement au collège, vêtu d'une redingote de drap bleu à collet de velours usé, sous laquelle son image me revient toujours à l'esprit, il n'avait pas plus tôt touché le mois de ses modestes appointements qu'il en achetait un des bons livres qui paraissaient à cette glorieuse et féconde époque. La joie éclatait alors sur son visage ; pendant huit jours, on ne lui aurait pas arraché pour un trésor son livre tout neuf. Les huit jours passés, il n'y tenait pas plus qu'à autre chose, et, si l'on avait l'effronterie de le lui demander, ce qui m'est arrivé plus d'une fois, il le donnait avec une facilité qui me confondait.

Cette insouciance de l'avenir trop naturelle à la jeunesse, si je la loue, c'est qu'en vérité la paresse, la dissipation, le plaisir n'y entraient pour rien. L'enjouement n'était que dans l'esprit. Puisque je parle de M. Doudan, permettez-

moi de ne le pas séparer d'amis qui ne faisaient qu'un avec lui ; tout était sérieux dans le fond de notre vie. Les soirées de la rue des Sept-Voies, quelques promenades au jardin du Luxembourg, de longues conversations politiques et littéraires en faisaient les plus vives distractions. C'était sous la Restauration, de 1820 à 1825 à peu près. J'ignore ce qui occupe les jeunes gens aux tristes heures actuelles ; me voilà trop loin d'eux. S'ils se font encore de généreuses illusions, s'ils croient pour leur pays et pour eux-mêmes à un avenir de grandeur et de liberté salutaire, s'ils rêvent art, poésie, éloquence, ils y ont, je le reconnais de bon cœur, plus de mérite que nous. Tout respirait un air de progrès si naturel et si sûr dans ces belles années de la Restauration ! M. Doudan était libéral, ai-je besoin de vous le dire ? Nous étions tous libéraux alors, non d'un libéralisme de clubs et de sociétés secrètes ; celui-là, dans notre candeur, nous le connaissions à peine ; nous aurions plutôt poussé la simplicité jusqu'à en nier l'existence ; le nôtre, nous le puisions à une source plus pure, à l'école des Royer-Collard, des Broglie, des Foy, des Benjamin Constant et de tant d'autres dont les leçons ne sont que trop oubliées aujourd'hui. Sans être passionnés pour la Restauration, nous l'acceptions de bonne foi, ne lui demandant que d'accepter aussi sincèrement la Charte. Attachés aux grands principes de la Révolution, nous en repoussions les excès et les crimes sans prévoir, hélas ! qu'ils pussent jamais se renouveler. L'ère des violences nous paraissait à jamais fermée. M. Doudan faisait partie avec nous d'une conférence politique à laquelle nous avions donné le nom rassurant de conférence Montesquieu, et où M. Duchâtel, de même âge que nous, parlait déjà en ministre. Nous avions une tribune ; je ne me souviens pas d'y avoir vu monter M. Doudan, qui n'en exerçait pas moins sur nous cette influence d'un esprit aimable et supérieur à laquelle rien ne résiste.

Une fois, une seule fois, un vrai révolutionnaire, un rouge, comme on dirait aujourd'hui, s'introduisit, je ne sais com-

ment, parmi nous ; cœur généreux, mais esprit violent et fanatique, tranchant toutes les questions avec le couperet de sa logique jacobine, jeune encore et déjà conspirateur émérite. Il nous effrayait. M. Doudan, qui recherchait volontiers les conquêtes difficiles, sans se rebuter de ses façons un peu brutales, entreprit de le subjuguer à force de grâce et de douceur ; il y réussit. La conférence seule succomba, et notre tribune où s'étaient fait entendre des voix dont beaucoup devaient plus tard devenir célèbres, se ferma d'elle-même. Nous voulions bien jouer au gouvernement constitutionnel ; à la convention et au tribunal révolutionnaire, l'idée seule nous en faisait horreur.

Avec la liberté, née de la Charte et garantie par elle, une ère nouvelle semblait s'ouvrir pour les lettres, pour la philosophie, pour tout ce qui relève et honore l'esprit humain. On aurait dit qu'un autre soleil allait rajeunir le monde et verser sur cette vieille terre, à côté des fleur anciennes, un peu fanées, quoique toujours belles, une inépuisable corbeille de fleurs plus brillantes et plus fraîches, encore humides de la rosée du matin. Les littératures étrangères, mieux connues, agrandissaient notre horizon. Le livre de madame de Staël, proscrit par l'Empire et lu avec enthousiasme par la naïve jeunesse de la Restauration, nous familiarisait avec l'Allemagne. Les noms de Schiller, de Gœthe et de Kant se mêlaient dans nos conversations avec ceux du vieux Shakspeare, de Byron et de Walter Scott. Dès qu'un roman de ce dernier paraissait, nous l'avions lu. De jeunes écrivains se formaient à l'art du style et préludaient à leur célébrité personnelle en faisant passer dans notre langue les chefs-d'œuvre des théâtres étrangers. L'école romantique, encore modeste, naissait sur notre propre sol et tentait quelques innovations dont M. de Chateaubriand avait déjà donné le signal, au grand scandale de la vieille école de Voltaire. En littérature, pas plus qu'en politique, qui prévoyait, qui pouvait prévoir tout ce que la liberté enfanterait de licence et de folie ?

Doudan et Saint-Marc Girardin penchaient vers le roman-

tisme autant que le leur permettaient la justesse de leur esprit et la délicatesse de leur goût. Vous me pardonnerez peut-être de le dire aujourd'hui avec un peu d'orgueil : j'étais classique, classique obstiné, arriéré même, n'admettant pas une autre langue poétique que celle de Racine. et trouvant à redire, en cela j'avais tort, aux plus heureuses hardiesses de Lamartine et de Victor Hugo. Dieu sait de quel déluge de fines et de charmantes railleries m'accablaient d'accord Doudan et Saint-Marc Girardin, et que d'interminables disputes, toujours vives et jamais blessantes, abritaient sous leur épais feuillage les grands arbres d'une allée retirée du Luxembourg qu'on appelait l'Allée des Veuves. Elles ne reviendront pas, ces journées de jeunesse et de bonheur, pas plus que les vieux arbres qui les ombrageaient et qu'une main impitoyable a coupés jusqu'à la racine ! j'ai survécu à mes deux amis, et la société actuelle a bien autre chose à défendre que le bon goût en péril !

Une grande part, vous le pensez bien, monsieur, revenait dans ces graves conversations de jeunes gens, avides de tout connaître, ou de tout sonder, aux questions philosophiques et religieuses. Un fervent chrétien aurait pu souvent s'en scandaliser, un spiritualiste, jamais. Libres et très libres penseurs, nous l'étions ; athées et matérialistes. notre amour-propre tout seul nous aurait empêchés de l'être. Rien de plus antipathique à l'âme élevée de M. Doudan et à la nature un peu dédaigneuse de son esprit que la vulgaire simplicité et le terre à terre des doctrines sensualistes. J'ai rarement vu de convictions spiritualistes aussi fermes que les siennes. Le danger aurait plutôt été pour lui dans le raffinement des idées allemandes et platoniciennes, à cette époque du moins ; car, plus tard, il semble avoir incliné davantage vers la méthode plus circonspecte et plus exacte de l'école écossaise. Pourquoi ne le dirai-je pas, puisque, sans y penser, je me suis mis à faire ma confession générale en vous parlant de M. Saint-Marc Girardin et de M. Doudan ? Des trois, j'étais le plus voltairien

alors, par révolte de jeunesse, sans doute, contre l'éducation sévèrement chrétienne que j'avais reçue. Ingrat que j'étais ! Et c'était à cette éducation pourtant que je devais comme je lui dois encore tout !

Il faut dire que, dans leur essor vers les plus hautes idées philosophiques, mes deux amis se perdaient si bien dans les nues, et avaient inventé pour leur usage commun un langage si particulier et si mystérieux, qu'il me devenait parfois tout à fait impossible de les suivre et de les comprendre. Par une brusque et grosse banalité, j'essayais alors d'arrêter leur vol et de les faire retomber à terre, au risque de m'attirer quelques reproches sur la pesanteur de mon esprit. Saint-Marc Girardin prenait un air boudeur, Doudan me perçait du plus fin de ses aiguillons, et la conversation reprenait bientôt amicalement. Je ne voudrais pas jurer seulement que le lendemain ils ne cherchassent pas un endroit plus écarté du Luxembourg pour échapper à mon importun positivisme.

Qu'ajouterai-je encore, monsieur et cher confrère ? Vous savez quel charme était répandu sur toute la personne de M. Doudan, quel feu vif et doux brillait dans ses yeux, quelle grâce et quelle distinction régnaient dans ses manières. La pureté de son âme se réfléchissait sur son aimable visage. Une pudeur délicate réglait non seulement ses actions, mais ses moindres paroles, et c'est à elle, je n'en doute pas, qu'il a dû de conserver jusqu'à la fin la jeunesse de son cœur et de ses traits. La licence de la vie, qu'il n'avait jamais connue pour lui-même, il l'aurait pardonnée peut-être ; la licence de la conversation, jamais ! son bon goût et son bon ton en auraient été blessés comme d'une offense personnelle. Si l'amour intervenait quelquefois dans nos entretiens familiers, c'était sous une forme si chaste et tellement idéale que les oreilles les plus sévères auraient pu nous écouter sans scandale. *La Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau était pourtant un des livres que M. Doudan aimait le plus, et ce goût que je ressens encore, je n'ai pas vu sans plaisir par les lettres dont vous

avez bien voulu me faire la précieuse communication, qu'il l'avait conservé toujours.

Je prolonge trop peut-être ces détails qui vous paraîtront un peu puérils. Que voulez-vous! je suis vieux et je parle des amis de ma jeunesse. Un mot encore cependant. Nous avons regretté souvent, nous les plus anciens camarades de M. Doudan, nous dont il était l'espoir et l'orgueil, et qui lui déférions sans difficulté, et à tous les titres, le premier rang parmi les premiers de la jeunesse d'alors, qu'il nous eût été en quelque sorte confisqué par l'hôtel de Broglie, par cette Capoue du bon goût et de l'intelligence où la délicatesse de son esprit et de son cœur trouvait trop de satisfaction pour qu'il n'y renfermât pas sa vie. M. Doudan nous avait à peine quittés que M. Saint-Marc Girardin entrait au *Journal des Débats* et m'y entraînait à sa suite. Nous y aurions entraîné M. Doudan. La place qu'il aurait prise dans la critique, le petit nombre d'articles qui ont paru de lui dans les journaux et dans les revues, et auxquels une publication nouvelle va bientôt donner une nouvelle vie, le font assez connaître. L'abondance et le choix exquis des idées, le tour ingénieux du style toujours pur et toujours limpide comme l'eau d'une fraîche fontaine, la richesse heureuse des métaphores, en rendent la lecture délicieuse. Mais que n'aurait pas fait dans la polémique M. Doudan, s'il s'en était mêlé! Et il s'en serait mêlé, soyez-en sûr, pour défendre, avec la liberté qu'il aimait, ces principes d'ordre et d'éternel bon sens, sans lesquels un gouvernement, quelque beau nom qu'il se donne, n'est que la tyrannie du mal sur le bien et l'oppression de tout ce qu'il y a d'honnête et d'éclairé dans un pays par le fanatisme qui ne recule devant rien et l'ignorance qui s'égare. Cette vie dévorante du journalisme, M. Doudan l'aurait-il longtemps supportée? Voilà le point douteux. Peut-être sa santé, quoique moins fragile qu'il ne le croyait, en aurait-elle trop souffert. Peut-être sa susceptibilité d'esprit et de cœur n'aurait-elle pas résisté à ces luttes de gladiateur, et se serait-il lassé bien vite de réfuter d'impertinents

sophismes et de recommencer tous les jours à prouver que deux et deux ne font pas cinq. La Providence a mieux choisi pour lui que nous ne l'aurions fait. En lui ouvrant la maison de Broglie, elle l'a précisément placé dans le milieu où il devait trouver, et où il a trouvé en effet, tout ce que la condition humaine comporte de bonheur.

N'eût-il pas été bien cruel pourtant qu'il ne restât de M. Doudan qu'un nom destiné à périr avec le peu d'amis qui lui survivent encore ? Comment ! L'oubli, l'éternel oubli pour une mémoire si précieuse, pour tant de qualités rares et brillantes qui formaient de M. Doudan un homme à part, tant de finesse et tant de bon sens, tant d'imagination et tant de justesse d'esprit, tant d'élévation de cœur et d'âme ! Une richesse inouïe d'idées, une plume si délicate ! tout cela se serait éteint avec M. Doudan ! heureusement la publication qui se prépare y mettra bon ordre. De pieuses mains ont recueilli, avec les articles en trop petit nombre de M. Doudan, les lettres nombreuses qu'il ne marchandait pas à ses amis, parce qu'elles ne lui coûtaient ni peine, ni effort, écrites sans prétention comme sans fatigue, à ses heures, au jour le jour, et où il versait d'une main prodigue, selon l'occasion et la personne, tout ce que son esprit méditatif enfantait de vues justes et neuves sur tous les sujets, sur l'éducation des enfants, sur les arts et les lettres, sur la politique et la philosophie, sur le spectacle du monde et sur la nature, sur lui-même, enfin, l'objet de ses analyses les plus fines et de ses jugements les plus sévères ; et cela dans un style clair, élégant, précis, que relève presque toujours une douce ironie. Ave quels battements de cœur, quel enchantement de souvenirs, n'ai-je pas lu, monsieur, les pages que vous m'en avez communiquées ! Doudan est bien là, Doudan tout entier, le Doudan qui nous charmait, qui nous séduisait, non seulement le Doudan de l'hôtel de Broglie, devenu un peu doctrinaire sans en être moins aimable, mais le Doudan de la rue des Sept-Voies et de la conférence

Montesquieu. Si une pareille publication pouvait manquer de succès, il faudrait désespérer du bon goût et de l'esprit en France ; il faudrait croire qu'on ne s'éveille plus chez nous qu'aux gros coups de marteau de l'injure et de la calomnie, ou aux cyniques peintures du mal et du vice ; qu'il n'y a plus de place pour ce qui est fin, délicat, honnête et sensé, pour ce qui est écrit d'une plume ingénieuse et discrète, pour madame de Sévigné, pour Voltaire. M. Doudan était de cette race.

Je ne crois pas à une pareille décadence. Sous la France qui fait tant de bruit, il reste une France qui n'a rien perdu des vieilles qualités du génie français et qui sera heureuse de se retrouver elle-même dans l'aimable et charmant esprit que vous allez lui faire connaître.

S. DE SACY.

1er mai 1876.

II

M. DOUDAN[1]

Personne n'aurait trouvé sur les listes nécrologiques de l'année 1872, récemment publiées dans les journaux, le nom de M. Doudan. Personne n'aurait eu non plus le droit de se plaindre, plus qu'il ne l'eût fait lui-même pendant sa vie, de cette injustice de la renommée. Il était inconnu, volontairement inconnu, si ce n'est dans un groupe, à la vérité très important et supérieurement distingué, de la société parisienne.

On a beaucoup parlé des « couches sociales » dans ces derniers temps. C'est un mot funeste. La révolution de 1789 a supprimé les classes. Les remplacer sous un autre titre, c'est détruire son œuvre d'égalité et de pacification civiques. Il n'y a plus de classes dans la grande nation française. Il y a des professions et des situations diverses qui forment elles-mêmes des groupes, non pas ennemis, mais distincts, où la fortune, la naissance, l'éducation, le travail, les services militaires et civils, l'influence politique ou littéraire, la richesse acquise ou héréditaire transportent successivement l'importance sociale, la faveur de l'opinion, le crédit moral. Il y a de grandes existences, utiles ou brillantes, qui sont, non pas l'aristocratie, mais le sommet

1. Extrait du *Journal des Débats*, n° du 19 janvier 1873.

sans cesse renouvelé, toujours agité, souvent orageux de la nation.

Dans un de ces groupes, celui auquel se rattachait le souvenir de M. Necker et de madame de Staël, — celui que la duchesse de Broglie, sa fille, avait longtemps édifié et charmé, et dont le duc de Broglie, mort en 1870, avait été pendant cinquante ans le centre, absorbant tout dans l'éclat de son éloquence, de son savoir et de sa vertu, — M. Doudan a passé presque toute sa vie, estimé, honoré, recherché, doucement fier, spirituel avec grâce et finesse, pouvant, par l'élévation de son cœur et de son esprit, atteindre, comprendre, partager et, au besoin, juger toutes les supériorités qui l'entouraient.

Malgré tout, et de quelque considération qu'il ait joui au sein de cette famille illustre, hors de ce cercle, Doudan n'était connu de personne. Il avait mis une certaine recherche à ne pas l'être, « fuyant les regards du public avec autant de soin que d'autres, qui devraient les fuir, mettent à les rechercher ». J'emprunte ces lignes à une lettre que M. le duc de Broglie (Albert) m'écrivait le lendemain de la mort de notre ami. J'étais loin de Paris. Il voulait bien me recommander sa mémoire. Doudan avait autrefois écrit, et avec distinction, dans le *Journal des Débats*. Il nous avait laisssé, à nous les anciens, le souvenir d'un talent dont il n'avait en quelque sorte montré que la fleur. Il s'était arrêté, inquiet et défiant, après une série d'heureux essais, et il n'y était guère revenu. Aussi la lettre du duc de Broglie ne me décida-t-elle pas aussi vite que sa pieuse amitié le désirait. « Je ne sais, disait Chateaubriand, ayant à parler de M. Joubert qui venait de mourir, je ne sais si, au fond de sa tombe, il me saura gré de révéler la noble et pure existence qu'il a cachée. » Le même scrupule m'arrêta quelque temps. Le dirai-je ? écrire une biographie de Doudan me semblait impossible, tant sa vie avait été simple, uniforme, en dehors de tout mouvement extérieur et de toute action publique. Peindre son portrait, retracer avec quelque vérité cette physionomie incomparable, connue

seulement, mais bien connue, de quelques amis délicats et difficiles, quelle œuvre et quel travail! Je ne l'essaye pas. Je m'attache seulement à rassembler quelques souvenirs d'une fidèle amitié. Si quelqu'un s'occupe un jour de réunir, soit ses rares articles, soit quelques-unes de ses lettres (il était un correspondant très châtié), mon témoignage devra être consulté avec confiance. C'est le seul mérite qu'il puisse avoir.

M. Ximenès Doudan, mort à Paris, à l'âge de soixante et douze ans, avait fait ses études à Douai. Il ne parlait guère de sa vie passée, non plus que de sa famille. Quand il fut près de mourir, il prononça le nom d'un frère qu'il avait encore et qui put arriver à temps, homme très honorable, qu'il voyait rarement et jamais chez lui. Il avait contribué largement à l'éducation de ses neveux. Tout cela, on ne l'a su que lorsqu'il n'était plus. Il ne s'en ouvrait jamais à personne. Il affectionnait un mot de la langue du XVIIe siècle, qui rendait bien, selon lui, l'idée de discrétion dans les rapports de la société et de la famille; je l'applique à Doudan lui-même: il était « secret », secret non pas seulement jusqu'à l'abnégation en ce qui touchait à sa personne, mais jusqu'à une rigueur qui nous eût privés, si on l'eût écouté, de toutes ces indiscrétions piquantes qui ont si souvent enrichi notre littérature épistolaire et charmé nos loisirs. La production des lettres intimes lui inspirait une sorte de colère, même si le temps avait passé sur elles, et il n'admettait pas qu'on appliquât à la célébrité des personnages considérables ce que Montesquieu avait dit de la liberté: « Si chère qu'elle soit, il faut bien en payer le prix! »

Sa vie, d'ailleurs, ne prêtait pas aux confidences. Elle avait été des plus simples, et il n'en était rien sorti pour le dehors, quoiqu'il se fût essayé avec succès dans la presse périodique, comme nous l'avons vu, par des articles non signés, consacrés en partie à des questions philosophiques, où il excellait. Quelques autres plus particulièrement littéraires, notamment en 1838, dans la *Revue française* (sur A. Dumas, Walter Scott, Villemain), avaient un moment

ébruité son nom et appelé sur son talent l'attention des délicats ; — un vrai talent d'écrivain : souple, animé, d'un éclat solide sur un canevas richement brodé ; l'image abondante, la phrase se déroulant à l'antique avec toute sorte de replis harmonieux, mais ménageant son effet, et scrupuleuse jusqu'à la rigueur en matière de goût.

D'où lui venait, sinon de nature, une distinction si rare ? Mais comment eût-il approfondi, si ce n'est par un travail assidu, tant d'œuvres de la littérature ancienne et moderne, appris les langues vivantes et touché aux sciences exactes par tous les côtés qui pouvaient servir à sa vocation intellectuelle ? Son genre de vie, dès sa plus tendre jeunesse, expliquait tout. Il lisait, il pensait toujours, écrivant rarement, jetant sans cesse dans une mémoire infaillible, comme dans un moule toujours prêt, des formes d'idées parfaitement définies et durables.

Il avait débuté assez tristement dans cette carrière de l'esprit, par un modeste emploi de répétiteur au collège Henri IV, fort ennuyé par son proviseur, médiocrement charmé par le *De Viris*, fatigué surtout de cette vie intérieure du collège, même le mieux tenu, et aspirant, tout jeune encore, après cette solitude de l'esprit où ses rares facultés devaient trouver plus tard leur équilibre et leur force. Il vivait alors dans une petite chambre d'étudiant de la rue des Sept-Voies, où se réunissaient quelques amis, distingués comme lui par le goût des lettres, tous de race comme lui, princes, dirais-je volontiers, par l'intelligence, le savoir, l'éclat des études, la pensée libérale, l'aptitude politique, le respect de soi et des autres, — Saint-Marc Girardin, de Sacy, Émile de Langsdorff, Alexis de Jussieu. Tels étaient, dans cette jeunesse des premiers temps de la Restauration, quelques-uns des amis de Doudan, ceux où se reflétait le mieux l'esprit du moment, devant cette Charte fille de la révolution française, adoptée par un roi, devant ce Parlement où débutaient alors le général Foy, Casimir Perier, le duc de Broglie, et bientôt après Berryer et M. Guizot. La petite chambre de Doudan n'était pas si loin de

tribune que ses éclats n'y eussent souvent retenti et réveillé de sympathiques échos. Un jour, la famille du duc de Broglie eut besoin d'un précepteur pour diriger l'éducation de l'enfant né du mariage de madame de Staël avec M. de Rocca. Une amicale entremise désigna le jeune répétiteur du collège Henri IV. Le choix fut heureux pour la famille, décisif pour le professeur. Son destin était fixé. Il était de nature fidèle. La sûreté de son caractère et la loyauté de son cœur allaient trouver, dans la maison du duc de Broglie, à qui parler.

Il était, pour l'éducation des enfants, un maître admirable, ayant l'instruction, la méthode, la patience et la bonté. Il avait aussi le charme et l'agrément, aimant à montrer le côté original du bon sens en toute chose, y attirant l'esprit de ses élèves. C'est ainsi qu'il avait écrit : « Le bon sens n'est que pour celui qui pratique la vérité ; la pire des conditions pour écrire un bon roman, c'est un esprit romanesque ; » et ailleurs : « Quand un homme a peu de talent et la rage de faire parler de lui, il est capable de tout [1]... » Ce qu'il écrivait de ce ton ferme et délibéré, il le disait de même, en enseignant à penser à ses élèves avec la même décision imprévue et prime-sautière. D'un esprit très libre en toute question qui relevait de la conscience, il faisait profession de spiritualisme, et en lui le philosophe était un croyant. Déjà, dès 1830, ayant à parler de l'état des arts et de la littérature en France, il y signalait cette impuissance d'atteindre l'idéal à laquelle il ne voyait de remède que dans le retour aux croyances morales et religieuses. La page mérite d'être citée :

« Il entre dans les œuvres de l'art un sentiment moral qui fait partie du beau, et surtout du beau quand l'humanité en est le sujet. Or, ce sentiment moral, nous prétendons qu'il manque à la plupart des artistes d'à présent. Ceci a bien l'air d'un paradoxe.

» En effet, à voir le temps (mai 1830), il est, dans la pra-

1. *Revue française*, février 1838.

tique, plus moral qu'aucun autre. L'ordre y règne, la société n'a jamais mieux respecté ce qui doit l'être. Nous sommes bien loin de la licence du XVIIIe siècle. Les défenseurs de la vieille monarchie reprochent même à la jeunesse une gravité de mœurs qui ne leur paraît pas de bon augure pour le renouvellement de leurs vieilles idées. Qu'est-ce donc ? Les austères successeurs du XVIIIe siècle ont-ils moins l'enthousiasme du bien que les frivoles contemporains de Voltaire et de Frédéric II ? Mais, s'il faut le dire, oui !

» Et pourquoi cela ? Parce qu'au moment où le scepticisme s'établit, il ne s'attaque qu'à la surface d'abord. Il altère les doctrines et la conduite ; mais l'âme, dans son foyer le plus intime, proteste encore quelque temps ; aussi voyez-vous ces hardis contempteurs de toute croyance mourir humblement, pour la plupart, dans toutes les frayeurs de la superstition. Pour un Frédéric qui persiste jusqu'à la fin à vouloir être enterré à côté de ses chiens, vous avez vingt marquis d'Argens qui pâlissent et croient voir l'enfer ouvert au pied de leur lit de mort. Mais que la maladie du doute parcoure toutes ses phases, arrivée à son terme, les croyances morales ou religieuses, après s'être épurées et agrandies dans cette rude épreuve, passent par les degrés qu'avait parcourus le doute ; elles ressaisissent l'esprit et règlent déjà la conduite, qu'elles n'ont pas encore reconquis les profondeurs de l'âme, et c'est dans ces profondeurs mêmes que s'allume l'enthousiasme des artistes. »

(*Revue française*, tome VIII, page 72.)

Il n'y a là sans doute la profession d'aucun culte, mais un sentiment profond de l'idéal tourné en religion, et l'idée de Dieu inspiratrice des grandes œuvres. Doudan avait un véritable instinct de la dignité de l'âme humaine et de sa vocation immortelle. Tous ses écrits respirent cette piété philosophique. Il l'étend même jusqu'aux simples matières de goût, jusqu'à faire de Dieu un maître d'esthétique, jusqu'à dire : « Si l'humanité dépendait d'elle-même,

il y a des siècles que c'en serait fait du bon sens; mais *une main plus forte qu'elle saït* bien lui faire reprendre son niveau et rendre leur domination aux bons principes. Quand une troupe d'enfants s'arrête aux bords d'une fontaine, dans leurs jeux, ils troublent les eaux et chassent les oiseaux qui chantaient dans les arbres de ses bords. Le lendemain, la source a repris son limpide éclat. Elle réfléchit le soleil, et les oiseaux ont recommencé leur chants. »

Ces simples extraits peuvent donner, en passant, une idée juste du style de Doudan. Il y mettait beaucoup d'imagination ; il aimait les rapprochements tirés des phénomènes naturels ; le pittoresque l'attirait. C'était sa manière de rendre hommage à la nature, avec laquelle (nous le verrons plus tard) il s'était un peu brouillé. Mais que dites-vous de cette main, armée d'une férule divine, contre le mauvais goût?... Voilà une réflexion que Sainte-Beuve n'eût peut-être pas pardonnée à Doudan, si juste qu'elle fût. Cependant Sainte-Beuve l'aimait. Il l'a nommé, dans un de ses derniers écrits, celui où il médit de tout le monde et notamment de ses confrères de l'Académie française, il l'a nommé « l'aimable Doudan ». Ailleurs, dans une de ses *Causeries* sur Chapelle, il reproche à Hippolyte Rigault d'avoir parlé de ce fainéant spirituel, « comme il ferait, disait-il, d'un M. de Tréville, d'un M. Joubert ou d'un Doudan, d'un de ces esprits *délicats*, *nés sublimes*, nés du moins pour tout concevoir, et à qui la force seule et la patience d'exécution ont manqué, tandis que Chapelle n'est qu'un paresseux... sans élévation et sans idéal ; et c'est précisément cet idéal trop haut placé qui décourage les autres, *les suprêmes délicats*... »

Il était, je crois, difficile de mieux caractériser Doudan, et, en lui, ce mélange de finesse et d'élévation qui était sa vraie marque dans l'ordre des esprits. Ce que Sainte-Beuve a écrit, je le pense. Doudan, pourquoi ne le dirais-je pas ? le pensait aussi. Il aimait à rappeler ce passage du maître. Il n'avait aucune vanité, mais seulement une aimable confiance en lui-même qui rayonnait sur sa gracieuse figure

et dans son fin sourire. « Soit qu'on lise, soit qu'on écrive, disait madame de Staël, l'esprit fait un travail qui lui donne à chaque instant le sentiment de sa justesse ou de son étendue, et sans qu'aucune réflexion d'amour-propre se mêle à cette jouissance, elle est réelle, comme le plaisir que trouve l'homme robuste dans l'exercice du corps proportionné à ses forces. » Madame de Staël caractérisait d'avance, en écrivant ces lignes, l'homme qui devait élever son petit-fils. Il avait l'innocent orgueil de l'esprit, avec toute sorte de complaisance pour celui des autres. Qui le sait mieux que moi ?... Susceptible, il l'était, et toujours en garde sur ce qui avait trait à sa dignité personnelle ; il l'était surtout pour ses amis absents. En face d'eux, sa franchise ne fléchissait pas ; mais il relevait en vous une faute ou un défaut d'une main aussi légère que s'il eût enlevé un fétu de paille sur la manche de votre habit. Vous profitiez de la leçon sans la ressentir. Aussi tout le monde autour de lui aimait à le consulter. Il était le juge officieux, souvent moqueur, de nos différends, l'oracle de nos pensées incertaines ; en matière de goût, il était un maître, le meilleur que j'aie jamais eu. Nous arrivions tous à lui, nos manuscrits à la main. Il avait une manière originale de nous conseiller. Il s'associait à nos vues, nous suivant dans notre voie, au besoin dans notre ornière, nous assistant dans le sens de nos idées, non des siennes. Pour la forme et le style, il ne cédait rien. « Voici une mauvaise phrase, mon cher ami, me dit-il un jour. Y tenez-vous beaucoup? — Ma foi, oui ! — Eh bien, il y a un moyen de la rendre encore plus mauvaise... » Et il y proposa une addition qui la rendait ridicule. J'y renonçai, non sans regret.

Personne n'était donc mieux fait pour former de jeunes esprits, puisqu'il agissait ainsi sur les vieux. Personne ne comprenait mieux les délicatesses, les moralités, les misères respectables de l'éducation des âmes, et n'était plus capable de la pratiquer, dans le cercle des devoirs privés où il s'était volontairement renfermé, avec plus d'autorité et de succès.

De cette sujétion toute intime, il n'est sorti quelque temps que pour une autre sorte de dévouement, mais cette fois sur un théâtre plus ouvert aux regards du public, quand le duc de Broglie, nommé ministre des affaires étrangères, puis président du conseil, l'appela à la direction politique de son cabinet. Ai-je besoin de dire que l'homme qui était consulté par tous ses amis, les plus éminents comme les plus humbles, avait dû l'être aussi sur plus d'une affaire sérieuse par le duc de Broglie? Doudan ne s'en est jamais vanté; mais qui en doute? La confiance que lui témoigna ce grand esprit, pendant toute la durée d'un ministère de quatre ans, n'était que le juste retour d'une gratitude paternelle et d'une intelligente amitié. L'amitié du duc de Broglie, ce fut, pour Doudan, le grand bonheur de sa vie mortelle, comme ce sera l'honneur de sa mémoire.

Le meilleur des hommes dans les relations privées, le duc de Broglie, ministre des affaires étrangères, n'avait pas, à un très haut degré, le don de la complaisance. N'est-ce pas lui qui avait écrit: « Qu'il faudrait inventer, » si l'Angleterre n'en offrait pas déjà le sage exemple, cette » règle que le roi d'un pays libre ne doit communiquer » avec les ambassadeurs étrangers que par l'entremise de » son propre ministre; qu'en les admettant à sa table, en » les recevant à ses fêtes, il ne doit s'entretenir avec eux » que sur demande d'audience et en présence de son » organe officiel; qu'il doit les écouter sans leur répondre » directement, et ne jamais leur permettre d'ouvrir la » bouche devant lui, sur les affaires de son pays. » Ce que le duc de Broglie écrivait à la fin de sa vie, n'était qu'un souvenir de ce qu'il avait fait ou du moins voulu faire pendant le cours de son ministère. Il était grand patriote, fièrement Français, libéral à outrance à l'encontre des gouvernements étrangers qui faisaient mine de contester la légalité du trône de Juillet; et, dans ce débat entre les prétentions surannées des « pédants de chancellerie » et les justes droits du nouveau souverain de la France, il vou-

lait, disait-il, « mettre les rieurs de son côté ». Malgré tout, on ne riait pas; les événements, en ce temps-là, étaient trop graves, et l'épigramme y avait moins de part que la gravité dans la conduite des affaires. Doudan seul peut-être, resté philosophe en présence de ces grands conflits, souriait au spectacle ou se retirait du bruit ; — très utile pourtant au chef respecté dont il avait les pouvoirs en plus d'une délicate entremise ; nullement timide malgré sa douceur ; ni important ni facile ; ni négligent ni affairé ; appliquant son esprit aux grandes questions du jour, les pénétrant de sa finesse, les débrouillant avec son bon sens, et justifiant, dans cette passagère épreuve de sa vie devenue publique, le mot de la Bruyère : « Il y a quelques rencontres dans la vie où la vérité et la simplicité sont le meilleur manège du monde... » Agir ainsi, sous un tel ministre, avec un tel roi, dans ce généreux accord de loyauté réciproque et d'incontestable supériorité, c'était montrer autant d'honnêteté que de raison. C'était mériter non pas la gloire sans doute, qui a été le lot brillant des grands chefs d'emploi dans le drame politique des dix-huit ans, mais un juste renom. Doudan l'a manqué ou dédaigné.

Après son ministère de quatre ans (1832-1836) et jusqu'à la révolution de février, le cœur brisé par une perte cruelle, le duc de Broglie parut se retirer entièrement des affaires publiques ; son influence y resta. L'ancien chef de son cabinet, devenu maître des requêtes, n'y voulut laisser que son souvenir. Il n'avait pas de vocation pour la politique active. L'action pour lui était dans le domaine des idées. *In hoc movemur et sumus.* C'était le monde où il aimait à vivre, et qu'il avait fini par préférer à tous les autres. Il y vivait, non pas en lettré seulement ni même en philosophe de profession, mais en penseur sérieux et libre d'entraves, y mettant beaucoup du sien, s'attachant au vrai et au possible, rejetant toute abstraction stérile qui n'eût été qu'une complaisance égoïste pour sa propre pensée, et, pour marquer d'un trait sa disposition d'alors, très peu attiré par les

mirages de la philosophie historique qui menait grand train dans ce temps-là.

« ..... Quant à ces grandes avenues, aujourd'hui solitaires, écrivait-il, où l'on prétend me montrer la route des nations, mes yeux fatigués n'y discernent rien ; pourquoi cette route plutôt qu'une autre ?... Laissez-moi quitter ces plages tristes et désertes où je ne trouve signe de vie. Laissez-moi courir par ces champs où je vois des ruines magnifiques, d'humbles tertres, les débris d'un village abandonné ; j'aime mieux les vestiges de la plus petite chaumière autour d'Athènes ; j'aime mieux les vers épars retrouvés par Fauriel dans les échos du Taygète que les restaurations les plus hardies des prétendus plans de la Providence... M. Villemain (car c'est de lui qu'il voulait parler) évite tous ces dangers de l'abstraction ; il suit la marche de l'histoire à la lueur certaine de la pensée de l'homme dans tous les siècles... En recherchant dans ce qui reste de chaque époque les empreintes du beau et du vrai, on comprend mieux le passé ; on échappe aux conclusions précipitées de la logique... Vous n'avez plus affaire, dans le monde littéraire, à ces forces infaillibles et irrésistibles qu'on nomme les lois de l'histoire. C'est l'Italie de Lucrèce et de Cicéron que vous retrouvez, la Grèce de Périclès, l'Angleterre de Shakspeare et d'Addison :

Et jam summa procul villarum culmina fumant.

C'est avec ce parti pris d'observation immédiate que Doudan, non sans y mettre un peu de malice sceptique à l'adresse des philosophes du jour, abordait l'étude de l'histoire. Dans la psychologie, l'esthétique et la littérature proprement dite, quoiqu'il fût volontiers subtil, il était plus large. La délicatesse de son esprit lui servait autant à pénétrer au fond des choses qu'à les définir avec précision et à les décrire avec justesse. Il était peut-être aussi, de tous nos condisciples amis de l'antiquité grecque et latine, celui qui s'était approprié avec le plus de passion persévérante, par une habitude presque quotidienne, les grands

génies du passé, Homère, Platon, Virgile, Tacite, ses préférés. Il les relisait sans cesse, par petites doses pour ainsi dire, mais régulières. On voyait toujours sur sa table de travail un de ces livres, mêlés souvent à bien des ouvrages modernes, qu'il ne dédaignait pas. Il s'en faisait notamment, autour de lui, dans la famille illustre où il vivait, toute une production sévère et brillante qui l'eût à elle seule suffisamment attiré et captivé.

Cet ainsi qu'il était revenu à sa vraie vie, la vie méditative et studieuse, et qu'il la continua trente ans, et sans interruption jusqu'à sa mort. Cette période de son existence la plus cachée est celle qui eût mérité le plus d'être connue. Nous sortions de chez lui, de cette petite bibliothèque choisie où il se renfermait, souvent plus instruits, toujours charmés. Il était, qu'on me permette le mot, une vraie fontaine d'idées, inépuisable et saine, les prodiguant tout près de lui, éprouvant à la pensée de les répandre au dehors une sorte de terreur pudique. On eût fait pourtant un très bon traité de tant de recettes ingénieuses de bien penser et de bien dire. Il m'a dit quelquefois, sans y insister, que le livre était fait. En a-t-on trouvé quelque trace ? Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, l'esprit français dans la causerie courante, mêlée d'enjouement et de raison, avec son trait rapide et son impression vive, n'avait pas, je crois, dans les meilleurs salons de Paris, un type plus naturel et plus accompli. Que de mots charmants, imprévus ! que de paradoxes qui n'étaient qu'une nouvelle forme du bon sens ! que d'innocentes railleries au service de la vérité ! Combien de maximes qui semblaient un jeu d'esprit dont profitait la raison ! Je lui demandais une fois comment il lisait les romans du jour : « Je vais droit au dénouement, me dit-il, puis je reviens sur mes pas. Je n'aime pas lire ces livres à surprises, le dos tourné, comme un condamné qu'on mène sur une charrette à l'échafaud... » Quand il hasardait, sur ses meilleurs amis, une inoffensive épigramme : « Je ne fais qu'un reproche à mes amis, ajoutait-il, c'est de n'être pas parfaits. » — « J'é-

prouve, disait-il encore en souriant, quand j'ai trouvé une formule blessante un peu neuve, le besoin de la placer. J'ai écrit récemment à un faiseur d'affaires qui m'avait trompé : « *Vous avez manqué rarement à la probité* ; pour-» quoi m'avez-vous choisi pour faire l'essai d'y renon-» cer ?... » De Voltaire, il disait : « Son esprit est comme sa statue : la bouche est d'un démon, le front d'un poëte. » Mais comment reproduire, de cette causerie étincelante, ce qui était vraiment insaisissable, la variété, l'abondance, l'unité d'un ferme esprit dans les contrastes et les surprises de la forme, tant de broderies légères et fugitives sur un fond solide et résistant ; — modèle presque unique d'une improvisation vraiment soudaine qui semblait composée des fragments d'un bon livre, et où les plus capricieux jaillissements de la pensée laissaient toujours après eux la lumière ? Aussi que de fois nous nous disions, parlant de lui : « On devrait le mettre à l'Académie française, rien que pour le mérite de sa conversation... » Mais il aurait fallu lui forcer la main. Il ne s'y prêtait guère. Il ne voulait ni se produire ni être poussé.

En réalité, la délicate complexion de Doudan lui interdisait les rudes labeurs, les inquiètes poursuites, les mécomptes douloureux, les ambitions persévérantes qui conduisent aux grandes renommées. Non qu'il fût de tempérament maladif : il était de moyenne taille, le corps élégant et sain ; mais, très jeune encore, son imagination avait été éveillée plus que de raison sur la faiblesse de sa nature physique, et il s'en était préoccupé plus qu'il ne fallait. Plus tard, dans ses dernières années, il s'était fait une loi de ne plus quitter Paris, renonçant ainsi, pour ne pas s'éloigner d'un médecin qui avait sa confiance, aux occasions de grand air, de promenades à ciel ouvert, de magnifiques ombrages et vastes horizons qui lui étaient offertes à Broglie, à Coppet, à Gurcy, dans tous ces beaux lieux, habités par ses plus chers amis et où son souvenir seul demeurait. Était-ce — je n'ose le décider — timidité de son esprit, ou calcul de sa raison, secrètement éclairée sur

le péril de sa fragilité ?... « C'est plus tôt fait, lui disait un sage, de céder à la nature et de craindre la mort, que de faire de continuels efforts, s'armer de raison et de réflexion, et être continuellement aux prises avec soi-même pour ne pas la craindre [1]. » Doudan suivait-il ce conseil et s'arrangeait-il pour n'être pas trop surpris ?

En dépit de son imagination tristement prévoyante, Doudan avait l'âme ferme. Resté à Paris pendant l'hiver de 1870 à 1871, il avait subi cette agonie du siège par laquelle tant de nous ont passé. Il aurait pu l'épargner à sa faiblesse et à son âge. Pendant le règne de la Commune, il avait partagé le toit d'un ami, d'abord à Paris, puis à Versailles. On ne le vit ni se plaindre ni s'effrayer tant que dura la terrible épreuve. Il trouvait seulement que l'action de la Providence se faisait bien attendre, quand l'empereur Guillaume « par un soleil splendide » bombardait notre capitale: et à un de ses amis, prisonnier comme lui dans la vaste enceinte, il écrivait : « La journée d'hier (on » avait fait une infructueuse sortie) ne dit rien de précis » que des morts et des blessés...

...... *Incertis Mars errat in armis!*

» Quel génie féroce a déchaîné ce froid terrible ? Les » pauvres blessés et même les pauvres bien portants se» ront, dans ces nuits sombres, dans un enfer de glace... » Je profite de ce que j'ai une mauvaise écriture et peu lisi» ble pour dire confusément que la Providence semble par» fois comme madame Benoîton, qu'on ne trouve jamais » chez elle.... Ne dites pas, si vous me déchiffrez, cette » mauvaise parole à madame ***, qui sait des choses plus » consolantes et plus persuasives quand c'est elle qui les » dit... »

On le voit, son scepticisme sur la part que la Providence divine daigne prendre à notre destinée éclatait là encore,

1. La Bruyère, *Caractères*, chapitre XI.

sous une forme légère, qui couvrait un sentiment trop réel. L'homme peut-être, en ce moment, ne méritait pas le regard de Dieu. Et cependant, n'en déplaise à la mémoire de notre cher ami, Dieu nous a vus, nous a secourus. Étions-nous assez près de l'abîme ! Mais non ! cette grande nation ne devait pas périr. La main qui frappait s'est arrêtée à la mesure du châtiment qui n'était que le juste retour d'une corruption trop volontaire, d'un luxe trop insolent, d'une prospérité trop imprévoyante et trop hautaine !

Doudan l'aurait dit comme nous, s'il avait pu assister à cette renaissance de notre pays, qui n'est encore qu'une convalescence... La santé reviendra, croyons-le. Quant à cet homme de bien que nous avons perdu, sa mort n'a laissé aucun problème à résoudre sur l'élévation de son âme, la bonté de son cœur, la généreuse distinction de son esprit. Je n'ai connu personne, soit à l'époque de sa jeunesse, soit au moment de terminer sa longue vie, si uniforme et pourtant si éprouvée, qui eût pu dire mieux que lui et avec plus de vérité, comme l'Hippolyte de Racine, dont il avait la chasteté sans la rudesse :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur...

CUVILLIER-FLEURY.

LETTRES

I.

A M. CÉLESTIN DOUDAN.

Cambrai, 19 septembre 1823.

Ton indisposition, mon cher ami, ne serait-elle pas une petite fable pour te dispenser de venir à Cambrai ? Je le désire tant, que je le crois, mais j'en appelle à ta conscience et t'engage bien vivement à ne me point tromper.

Pourquoi ne m'as-tu pas écrit à Paris ? J'attendais une longue lettre telle que je te l'avais demandée. Les Suisses meurent d'ennui quand ils sont loin de leur pays. A la bonne heure. Il y a jusqu'à trois personnes ici qui pourraient me faire comprendre cette maladie-là, mais le reste, le reste ! On asine dans toute la force de l'expression. Encore si on osait médire, mais point. Il faut être bien au fait de la position de chaque personne l'une devant l'autre pour comprendre quelques demi-mots ; autrement il faut dormir.

> Et l'on demande l'heure et l'on bâille vingt fois
> Qu'on ne s'émeut pas plus qu'une pièce de bois.

Voulez-vous parler politique ? Oh ! prenez bien

garde ! Monsieur est l'ami du sous-préfet ; madame est la cousine du maire. De littérature ? Ah ! c'est différent. Tous les regards s'animent ; chacun se prépare à écouter un oracle connu par quelques petites productions à la Société d'émulation. Il se lève et dit d'un ton inspiré que Voltaire est plus spirituel et Rousseau plus éloquent. Un vieil inspecteur des eaux et forêts fait quelques plaisanteries sur *la Pucelle* et *la Nouvelle Héloïse* et toutes les femmes tâchent de rougir pour faire croire qu'elles ont lu l'une et l'autre. Puis vient un petit abbé qui trouve *l'Antigiton* fort impertinent. Que le diable emporte les conversations où l'on ne peut parler de quoi que ce soit qui tienne à quelque chose sans entendre débiter quelque lieu commun bien plat ! J'aimerais cent fois mieux entendre donner une bonne recette pour faire une soupe, qu'un animal qui vient me dire à l'oreille de peur de se compromettre : « Monsieur, j'ai remarqué que l'amour-propre était le mobile de tous les hommes. »

Il n'y a vraiment ici qu'une plante qui réussisse. Ce sont les jeunes filles. A dix-huit ans, on peut avoir tout son esprit sur sa figure. Quand une jeune fille parle, son geste, ses yeux, sa bouche, suffisent à tout. Elle pourrait ne faire que semblant de parler et aurait toujours beaucoup d'esprit ; mais ces plantes sont rares et souvent piquées des vers.

Je regretterai toujours les hommes avec lesquels on peut agiter des questions utiles, traiter des intérêts élevés, s'enflammer l'un l'autre, se livrer à tout le désordre et à tout l'élan de ses facultés, sans être traité de fou et de pédant. Malheur aux gens qui répètent trop souvent ces mots-là ! Je crains bien qu'ils ne comprennent pas la vie.

Tu serais bien aimable si tu voulais venir causer et médire avec moi ces jours-ci. Toi qui t'acquittes si bien de l'un et l'autre, trouves-tu beaucoup à qui parler ? Je n'ose plus essayer personne. Il y a des hommes si ombrageux, que leur présenter certains principes, c'est présenter de l'alcali volatil au nez d'un âne. Il y en a déjà deux ou trois dont j'ai failli essuyer les ruades.

Ma lettre doit t'arriver ce soir ; réponds-moi longuement, car je n'ai pas de livres. Je m'ennuie ; je t'attends ; je t'embrasse.

Cependant, si tu étais réellement malade, ne risque pas la voiture, — mais aussi, ne risque pas un mensonge et prends pitié de ma bonne foi.

II.

AU MÊME.

Paris, 3 avril 1828.

Je t'ai écrit fort à la hâte hier, mon ami. Il était tard et j'étais pressé. Aujourd'hui, j'ai un peu de loisir ; causons. J'aurais bien quelques reproches à te faire de ne pas profiter de la solitude de Rieux pour m'écrire une bonne et belle lettre qui ne contienne ni réticences, ni promesse de s'expliquer plus au long une autre fois. Quel que soit le nombre des occupations, on peut faire tant quand on est tout seul ! Pas de visites, d'invitations, d'importunités de toutes sortes. C'est un paradis qu'une situation pareille ; paradis à peu près, pourtant. Il y manque une jeune fille bien aimable, bien douce, bien spirituelle, aimant peu le monde et beaucoup celui avec qui

elle vit seule ; une jeune fille que l'on entend chanter dans la chambre voisine, tandis qu'on s'occupe de ses travaux, qui charme vos repas par sa gaieté, qui le soir se promène avec vous dans le jardin dont elle cultive les fleurs ; c'est à cette heure, loin du bruit de la ville, que commence un doux entretien à demi-voix ; la nuit s'avance sans qu'on y songe ; l'air est si doux, le calme si profond, que l'on s'oublie rêvant, une main dans la sienne.

Voilà pourtant ce qui vous attend, monsieur. J'en suis jaloux, moi, pauvre hère, qui ne trouve du bonheur que dans ma tête ; j'arrange autour de moi des scènes délicieuses, des voyages, des aventures où je joue un si beau rôle ! Me voilà me promenant au bord du Tibre avec Corinne ; j'erre dans les belles solitudes de l'Amérique avec Atala ; Malvina m'appelle au fond de l'Écosse ; je tonne à la tribune révolutionnaire avec Louvet ; tous les périls m'environnent, mais l'amour de Lodoïska m'en paye avec usure. Il ne manque à tout cela qu'un peu de réalité, et tout irait bien si je ne me réveillais au bout de quelques heures devant des feuilles de papier qu'il faut noircir de niaiseries qui feront peut-être lever les épaules. Rieux ! Diable, le nom n'est pas poétique, et pour qui connaît la Flandre, il est peu probable que le site soit bien enchanteur. Pourtant, je m'en occupe depuis quelques jours ; je plante, je meuble, j'arrange, je distribue. Mon ami, laisse-moi diriger tout ce plan d'ici et tu seras content. Au fond, ce doit être quelque chétif endroit où l'on s'embourbe, où l'on boit de la bière, où l'on fume un tabac bien âcre, où les nymphes du lieu sont jaunes comme leurs toiles et sales comme les écuries qu'elles habitent. J'irai pourtant m'en assu-

rer et cela sous peu, comme je te l'ai déjà dit hier.

Je t'ai déjà longtemps parlé de moi dans ma lettre d'hier. Tu as pu y voir que tout ne me souriait point, que mon avenir était fort incertain, fort exposé à beaucoup de chances qui peuvent me faire couler à fond. Je chante pourtant au beau milieu de la tempête. On se moque trop de la philosophie. Il y a au fond quelque chose de bon. Sans affectation, sans exagération aucune, je me console de prétendus malheurs en relisant à tue-tête quelque ode d'Horace bien stoïcienne, mais je me garde bien alors de tourner le feuillet de peur de trouver un petit chant épicurien dont les maximes ne sont point praticables pour moi. C'est pourtant une jolie vie que celle d'un épicurien : des jardins enchanteurs, de l'ombre, de la fraîcheur, des femmes couronnées de fleurs, des bosquets bien sombres, un vin pétillant, des chants mélodieux, surtout de nouveaux plaisirs pour le lendemain. Au lieu de tout cela, je me promène à grands pas dans ma chambre, tâchant de rire de mes inquiétudes, me sentant piqué et disant : « Tout cela n'est point un mal. Les jardins d'Armide valent peut-être mieux. »

Ma lettre est bizarre et paraîtra peut-être écrite de Charenton ; pourtant, elle est l'image assez fidèle de ce qui me trotte par la tête, et ma tête n'est point malade.

4 avril. Voici donc une lettre du 30 mars. Il est vrai qu'elle ne m'arrive que le 4 avril, mais, enfin, elle est la bienvenue. Toi, malade au moral comme au physique, et écrire deux pages toutes brillantes d'esprit et d'imagination ? Cela n'est pas possible. Vous êtes, mon frère, trop aimable pour être malade, à plus forte raison pour mourir. Tu prends avec trop de

vivacité tes espérances prétendues déçues pour ne point les avoir encore. On ne trouve pas tant d'éclat pour décrire le bonheur auquel on a renoncé. La vie de famille dont tu parles est charmante. Cette femme si douce et si belle, ces enfants instruits par toi et partant si aimables, puis, j'espère, un petit coin de tableau pour tes amis, et l'ensemble est délicieux. Vous jouirez de tout cela, monsieur ; vous en serez quitte pour être un peu honteux de vos sinistres prédictions ; à moins pourtant que vous n'aimiez mieux mourir par amour-propre.

Tu pourrais bien mourir aussi de l'ennui que te causent mes lettres ; mais, mon ami, dis un mot et je me tais. Je bavarde avec toi, d'abord parce que j'ai l'humeur causeuse depuis quelques jours, ensuite parce qu'il m'est démontré que, si tu n'es pas malade, tu es du moins malheureux, tourmenté par des idées fixes et que tout est bon pour leur donner la chasse, même mon bavardage et la nécessité de me répondre comme le veut la politesse. Entendez-vous, mon frère ?

Mon Dieu, non ! Quand je demande des nouvelles de Cambrai, ce n'est point pour savoir ce que pensent de moi telles ou telles personnes. Nous sommes si loin l'un de l'autre que tu ne me connais pas du tout. J'ai pour tout ce bavardage de province un si complet mépris, qu'il m'est fort égal qu'on me regarde comme un prodige ou comme un sot. Les commentaires des rues de Cambrai me touchent fort peu. Toutes les commères de la Flandre travailleraient à ma notice biographique et la feraient imprimer à dix mille exemplaires, que je ne dirais pas un seul mot pour réfuter ce caquetage. Je suis un fou, qui ne fais pas vite mon chemin, voilà le texte. Qu'on

brode là-dessus tout ce qu'on voudra et je m'en moque. Je te demandais des nouvelles de Cambrai, parce que j'y porte réellement de l'intérêt. Si je méprise le caquetage, j'aime pourtant quelques gens qui caquettent. Il est très probable qu'avec eux la vie me serait difficile, mais pourtant il se rattache autour d'eux une foule de souvenirs qui me deviennent de plus en plus doux. Ne me prends-je pas souvent à rêver sur toute cette vie passée à Cambrai ? Toutes les émotions que j'éprouvais alors se rattachent indirectement à tous ceux auprès de qui j'ai vécu. J'ai quelquefois peur de moi en songeant que la partie la plus brillante de ma vie est peut-être passée. Ce sont déjà mes souvenirs qui embellissent le peu de plaisirs que je goûte aujourd'hui. Quand je suis là, devant ma fenêtre, à regarder le soleil qui se lève, je dirais volontiers : « C'est le soleil de Cambrai ! » et alors, toutes les illusions dont je me berçais me reviennent. De quelles vertus je devais orner ma vie ! quelle force de caractère je me promettais de déployer ! quels grands sacrifices je devais faire à mes devoirs ! Je croyais alors à la bienveillance de tous ; mon imagination me conduisait gaiement par la main à travers la vie ; elle était belle alors ! Eh bien, mon ami, quand ma mauvaise tête me transporte à Cambrai, je retrouve toute cette exaltation ; je ne me heurte plus contre les réalités ; je suis comme celui qui retrouve le parfum de la fleur dont sa jeune maîtresse était parée. Alors il se souvient de son sourire, de son premier *tu*, du premier serrement de main et de ces yeux si doux et si tendres. Ainsi me conduisait autrefois ma belle maîtresse, mon imagination.. Depuis, elle s'est un peu fanée ; elle a éprouvé tant de mécomptes ! Pourtant, il lui reste

encore quelque chose d'altier ; elle se promet bien de tout braver plutôt que de plier. Serait-ce encore une illusion ? Oh ! non. Plutôt mourir !

Moï qui méprise fort la déclamation, n'y serais-je point un peu tombé ? Tu m'en préviendras. En voilà pourtant assez pour te faire comprendre, mon ami, comment j'attache à mes amis de Cambrai un autre intérêt que celui de l'égoïsme. D'ailleurs, quand leurs noms ne me rappelleraient pas mes belles chimères, n'ai-je point à leur conserver un souvenir de reconnaissance ? J'ai eu parfois envie d'écrire mes Mémoires, depuis quinze jusqu'à vingt-cinq ans. — Sans doute, j'aurais beaucoup à mentir pour les rendre intéressants, mais je trouverais au fond du sujet des couleurs assez brillantes pour tout embellir. Je ne suis point étonné que dans les Mémoires qui nous restent, le récit de la première jeunesse des auteurs ait toujours tant de charme et de fraîcheur. Ne voilà-t-il pas que je me rappelle quasi avec attendrissement ce cornet prussien qui, à la fin des belles soirées d'été, rappelait les soldats dans le camp qui était sous nos murs. Je ferais des peintures délicieuses de tout ce que j'éprouvais alors au milieu des petites allées vertes qui avoisinent la ville ; et pourtant qu'un étranger voie tout cela à trente ans, et il n'y trouvera qu'un pays plat et froid.

Je juge un peu tout cela à quarante-cinq lieues et à quatre ans de distance. Nous sommes avec nos sentiments et nos émotions, comme madame de Sévigné avec madame de Grignan ; sa fille était toujours charmante à deux cents lieues d'elle.

La vie m'est un peu lourde à présent, mais j'avance avec courage en songeant que peut-être à leur tour mes souvenirs d'aujourd'hui me deviendront chers.

On rencontre un homme; on parle avec lui d'abord avec indifférence; bientôt on se sent pour lui une amitié qui devient durable. Si, dix ans après, nous perdons cet ami, ce premier moment où nous l'avons rencontré dans le monde nous arrache des larmes s'il se reproduit à notre souvenir.

Savez-vous, mon cher frère, que, comme tous les bavards, j'aime qu'on m'écoute; il me semble que, dans mes nombreuses lettres, auxquelles la vôtre très courte du 4 avril paraît être une réponse, il y a bon nombre d'articles qui méritent considération et auxquels vous n'avez pas regardé. Soyez plus exact et moins difficile à l'avenir.

Qu'est-ce que tu fais en littérature, mon cher ami? Toujours de l'anglais, toujours à milady Montague? Lis donc du moins Walter Scott. L'as-tu en anglais? Veux-tu que je t'en envoie quelques-uns? Cette fois, ils partiront avec le C. Delavigne, le Lamartine, qui ne partent point, tantôt par oubli, tantôt faute d'occasion. Lis Walter Scott, mon ami; tu seras transporté dans un monde tout nouveau, quoique tout réel. Ce n'est point du roman, c'est de la vérité et de la vérité qui n'est point triviale. Se coucher avec un Walter Scott sur son chevet, — suivre l'Antiquaire à travers ses tribulations de famille, — assister à la terrible scène de la tempête contre les rochers d'Écosse, — à cette belle scène de la mort d'un jeune pêcheur qui consolait madame de Staël dans ses derniers moments, malheur, vraiment, à qui ne sentirait point ces beautés! Je suis parfois furieux que *les Puritains d'Écosse*, par exemple, soient trivialisés par l'admiration niaise de toutes les bégueules de province. Peut-être cette admiration t'aura-t-elle empêché de mettre le nez dans le livre; le plus cruel effort à faire, c'est

de se résoudre à admirer avec les sots. Quand leur long museau s'est frotté contre une jolie figure, elle m'en paraît toute laide. Pourtant, il faut se faire violence ; attendre quelques instants; prendre la jeune beauté par la main ; l'amener dans son appartement ; s'y enfermer à double tour et, là, réparer convenablement les profanations de l'impie, c'est-à-dire ses caresses. Assez d'allégorie ; elle irait trop loin. Lis *Ivanhoe*, *la Fiancée de Lammermoor*, *Marmion*, et, si tu ne l'admires point, ne m'écris de ta vie.

C'est un malheur des bons esprits de ne point aimer les romans. A force de resserrer leur sensibilité autour d'eux-mêmes, ils finissent par devenir vulnérables sur tous les points. Du bon sens fait qu'on n'aime point les romans ; plus de bon sens encore fait qu'on y revient. Quand on est fatigué de soi, quand la vie pèse, on s'amuse à suivre l'existence des autres. On s'identifie à eux. Quand les romans portent sur les points vraiment sensibles de notre être, ils nous agitent doucement, nous exaltent pour le bien, doublent notre vie en doublant, en activant nos sensations ; autant de pris sur l'ennemi.

Walter Scott, avec Richardson et Goldsmith peut-être, sont les seuls qui aient bien vu ce que devrait être un roman, une représentation de la vie réelle, avec ce qu'elle a, d'une part, de noble, de fier, d'exalté ; de l'autre, de trivial, de faible, d'ignoble au besoin. L'un corrige l'autre. Il est faux alors que de pareilles lectures tournent la tête et fatiguent de la vie positive ; elles en délassent au contraire et donnent du goût pour elle. Lisez donc Walter Scott. En allant à Rieux, j'en porterai un dans ma poche, nous lirons ensemble en nous promenant, et, si tu n'admires pas, je mets le feu à la maison, et repars en désespé-

rant de la province. J'ai fait de jolis plans pour ces quelques jours que je veux aller passer avec toi, des plans point romanesques du tout, et je suis sûr qu'ils se réaliseront. Tâche de te réserver dix ou douze jours d'un peu de loisir, nous ferons des excursions charmantes; tu seras mon cicerone. Peut-être pourrions-nous pousser jusqu'à la mer, si le voyage n'est point cher et que tu en aies le temps. C'est cette belle mer si orageuse et si sombre qui baigne l'Angleterre que je veux voir. Il y a pourtant un mois d'ici là. Je bâtis un peu en l'air peut-être. On fait des châteaux de cartes à tout âge ; je veux en faire toute ma vie ; ceux-là ne coûtent ni argent ni repentir, j'allais dire ni regrets, mais je mentirais ; je serais bien triste de voir manquer ce beau voyage.

III.

A MADEMOISELLE PAULE DE SAINTE-AULAIRE.

Des Eaux-Bonnes, jeudi soir, 6 août 1829.

Chère petite, vous me reprochez de ne point vous écrire, quand j'étais encore en train de me plaindre aussi de vous. J'aime tant votre belle écriture d'enfant qui me fait toujours penser à vos brouillards de cheveux blonds, comme vous les aviez à ces leçons d'histoire qui sont bien loin. Mais elles reviendront bientôt, n'est-ce pas? Bientôt! c'est loin encore. Écrivez donc ce que vous voyez au bord de votre lac de Neuchatel. Vous entendez des oiseaux et vous voyez des fleurs. Il n'y a ici ni l'un ni l'autre, excepté des vautours qui volent avec une grâce infinie, et de superbes chardons devant lesquels s'arrête l'âne qui a

l'honneur de porter Albert dans ses promenades à travers les montagnes. Savez-vous que, bien que les fleurs manquent ici, nous avons inventé une nouvelle espèce d'herbier. Madame de Genlis, auteur des *Veillées du château*, des *Annales de la vertu*, du *Petit émigré*, du *Petit La Bruyère* et autres petits chefs-d'œuvre, n'aurait pas trouvé mieux. Nous gardons une herbe quelconque de chaque lieu que nous avons vu, et, après l'avoir bien étendue sur une belle feuille de papier, nous mettons à côté et la date du jour et l'endroit où elle a été cueillie. Vous comprenez que dans un an cela sera charmant. Tout ce foin sera plein de souvenirs. Une simple feuille de chou rappellera la grotte Castellane, et c'est, je crois, de l'oseille sauvage que nous avons ramassée au pied du pic du Gers. Qu'est-ce que cela fait, pourvu que ces herbes aient été battues du vent au pied des Pyrénées ?

Vous lisez donc *Ivanhoe*, et en anglais? C'est dans ce livre que j'ai appris le peu d'anglais que je ne sais plus. C'est un beau livre. Le début me plaît extrêmement : Gurth et Wamba dans cette clairière au milieu d'une grande forêt de vieux chênes, le jour qui tombe, et les troncs des grands arbres rougis par les derniers rayons du soleil, et toute cette scène qui rappelle la vieille histoire d'Angleterre en présence de la nature qui ne change pas. J'ai toujours beaucoup aimé le contraste de ces mœurs qui passent, de cette vie agitée des hommes, tout concentrés dans leurs intérêts du moment avec la beauté immobile et éternelle de la terre sur laquelle ils passent. D'ici à Pau, j'ai vu un débris de vieux château ; il n'y a plus que quelques pierres grises qui marquent les degrés par où on montait dans les tours, et les contours de la porte. Il y a eu des fêtes dans ce château ; on a sonné la trompette

sur les remparts tombés; les sentinelles se promenaient sur le parapet, le matin, en regardant d'un œil distrait couler les eaux du gave et les chèvres grimper sur la montagne qui sort des nuages avec son manteau de forêts et son sommet tout éblouissant de lumière. Le vent a emporté le château et les habitants dorment dans leur armure sous ces pierres éparses, mais le torrent coule encore comme au jour où la sentinelle rêvait debout en le regardant couler. Allez plus loin, montez plus haut. C'est encore un autre genre d'impression. Il y a vingt ans qu'un homme est allé au sommet du mont Perdu, que personne n'avait abordé depuis les six mille ans que nous vivons nous autres ici. Le jour baissait quand il est arrivé; pas une plante, pas un insecte, pas un nuage, pas un bruit. Des murs immenses de rochers; un cirque que l'œil ne pouvait mesurer. Vous auriez cru que des géants étaient venus, il y avait des millions d'années, bâtir cette enceinte, et qu'ils s'étaient retirés en silence, à petits pas, comme effrayés eux-mêmes de la grandeur de l'édifice qu'ils avaient élevé. De notre monde, pas un mot n'était allé jusque-là. Dieu tout seul regardait ces solitudes pendant que les hommes se débattaient en bas; pendant que nous faisions la révolution française et que Bonaparte tirait le canon sur toutes les villes de l'Europe. Je vous dis qu'il n'y avait pas un être vivant sur cette montagne quand M. Ramond y est arrivé; si, pourtant: il y avait deux êtres qui animaient ce désert. Deux papillons blancs que le vent avait apportés là; l'un battait encore de l'aile, tout transi de froid et presque mort; l'autre voltigeait autour du premier, n'osant s'arrêter nulle part, et épouvanté de rester là tout seul. Lisez ce voyage quand il vous tombera sous la main; il y a plus là dedans que

dans M. de Lamartine du genre de poésie que vos sœurs y trouvent. C'est mal écrit, mal raconté, mais l'impression est grande ; c'est là qu'on aurait pu rêver quelques versets du livre de Job.

J'ai peur de vous avoir fait peur avec mes déserts, chère petite. Pauvre petit papillon, j'espère bien que le vent ne vous portera jamais là...

Eh ! mais je vous parlais de Walter Scott, et je l'ai oublié en chemin. A un autre jour donc.

IV.

A LA MÊME.

Des Eaux-Bonnes, août 1829.

Nous partons demain d'ici, chère petite Paule. J'ai eu enfin votre lettre du 16. Vous avez donc peur quelquefois toute seule ? Pauvre enfant ! c'est un peu bête, mais ce n'est pas bien extraordinaire. Vous avez donc songé alors à ce petit psaume ? Merci. Vous avez lu : *Je ne craindrai pas, parce que Dieu est avec moi.* Je connais un homme très vieux, très savant, qui n'a jamais été exposé à aucun péril, et qui, naturellement, ne doit pas être très hardi. Un soir, une nuit, tout seul dans une grande maison isolée, il entendit remuer bien doucement sous son lit, puis le bruit s'arrêta comme si quelqu'un était là qui craignait d'être entendu. De lumière, il n'en avait pas ; d'armes, non plus. Il attendit un moment ; plus de bruit. Cinq minutes après, il entend encore ce froissement de quelque chose qui glisse lentement, lentement. C'est un homme très pieux ; il me disait que, se rappelant précisément ce verset que vous me citez,

il saute hardiment à bas de son lit, se glisse plus hardiment encore dessous, poursuit le bruit qui recule jusqu'au fond de l'alcôve et atteint enfin un gros chat qui se laisse prendre le plus tranquillement du monde. Le dénouement est comique, mais ne fait rien du tout à l'affaire. Ce genre de courage donné tout à coup à un pauvre vieux homme qui, de sa vie, n'avait su ce que c'était qu'un danger à braver, me paraît très frappant. C'est mieux, peut-être, que l'intrépidité des cavaliers de Cromwell qui culbutaient l'armée de Charles Ier à coups de sabre, au galop, et chantant aussi des psaumes. Dieu plane tout aussi bien sur la chambre où une petite fille a peur que sur le champ de bataille où cent mille hommes se heurtent. Il y a un verset du Coran qui dit : *Dieu voit la fourmi noire, qui, dans la nuit noire, marche sur la pierre noire*. C'est une rédaction un peu orientale de l'Évangile, mais c'est le même sentiment. Quand on a peur la nuit, il faudrait se dire : *Dieu voit la fourmi noire, etc.* Où êtes-vous, petite? Si vous n'êtes pas inspirée par la vue des Alpes, de leurs neiges qu'on appellera éternellement des neiges éternelles, tant pis pour vous, petite.

Bonjour, ma bonne petite. Vous êtes pour moi une petite grande personne ; je vais vous traiter toujours ainsi ; parlez-moi aussi sérieusement, et je vous assure que je ne me moquerai jamais de vous. Je crois bien que vous avez quelquefois un peu peur de ma manie de plaisanterie. Je ne le ferai plus jamais avec vous.

Lisez-vous Walter Scott? Ce n'est pas très bon. Il se répète un peu. Il est bien vieux, et son esprit ne lui donne plus que des souvenirs au lieu de pensées nouvelles. L'esprit s'éteint. Il n'y a que le principe

moral qui grandisse toujours dans l'homme. Ce qui est remarquable, c'est que l'intelligence se conserve toujours plus vive et plus ferme dans ceux qui ont toujours été préoccupés d'idées morales et qui les ont mises en pratique. Kant avait conservé toute la force de son esprit jusqu'à sa mort, à un âge très avancé, lui qui ne se souvenait pas d'avoir jamais menti, depuis qu'il avait l'âge de raison. On dirait que l'amour du bien soutient par sa seule force cette frêle machine humaine, comme ces parfums d'Orient qui conservent tous les traits de la vie pendant des siècles aux morts qu'on retrouve en Égypte.

Adieu, chère amie.

V.

A LA MÊME.

Mercredi soir, 1829.

C'est dommage que P... ne travaille pas bien. Elle a une grande faculté de retenir ce qu'elle a une fois appris, c'est assez rare. Pour beaucoup d'enfants, il faut y revenir à plusieurs fois ; on dirait qu'on écrit sur du sable, aussi profond, aussi net qu'on veut, puis vient un coup de vent et tout est effacé. Avez-vous la mémoire longue, vous, petite? dites-moi cela. Je sais bien que vous l'avez prompte ; mais longue, je ne peux pas savoir encore. C'est une drôle de faculté que la mémoire. Elle a l'air toute capricieuse et pourtant elle obéit mieux que toutes les autres. Elle cède à tout ce qu'exigent d'elle la volonté et l'exercice. Voyez les rois. Ils ont tous admirablement la mémoire des noms propres. On a dit que Mithridate sa-

vait le nom de tous ses soldats. Il est vrai qu'il faut en conclure qu'il avait une petite armée, mais tous les princes sont un peu comme cela pour la mémoire. Pourquoi? Parce qu'ils voient beaucoup de gens dont il est nécessaire qu'ils retiennent les noms, et cela arrive toujours. Les chasseurs ont une mémoire toute miraculeuse. Pas un sentier dont ils ne se souviennent au bout de dix ans après l'avoir vu une seule fois. Ainsi de tout le monde, selon le degré de culture et le besoin. Il n'en est pas ainsi des autres facultés. On a beau avoir besoin d'imagination, qu'on prenne le métier de poëte ou de peintre, rien ne vient si la nature n'a pas armé d'avance l'intelligence. C'est drôle; qu'en pensez-vous? Pourquoi la mémoire est-elle presque toujours une faculté volontaire et les autres point? Dites-moi vos idées là-dessus, je vous en prie, chère petite.

VI.

A LA MÊME.

1829.

Avez-vous lu quelquefois des pages des *Martyrs* de M. de Chateaubriand? Il y a de bien belles choses. Tout le premier chant est charmant. La rencontre d'Eudore et de Cymodocée mérite bien que vous la lisiez. C'est l'esprit du paganisme opposé à l'esprit chrétien avec une grande vivacité de couleurs. Aimez-vous à relire ce que vous avez déjà lu? J'aime assez qu'on relise. On s'étonne des différences d'une année à une autre. Il y a des choses qu'on comprend subitement, sans y avoir songé auparavant. J'ai éprouvé

beaucoup cela autrefois en relisant le *Télémaque*. On se rappelle son ancienne impression et on en éprouve une autre. L'esprit a grandi, et il se souvient d'avoir été petit, ou plutôt, au moyen de la mémoire, il se sent petit et grand tout à la fois. Il y a quelque chose de plus singulier que cela : on a lu un livre ; on a tout oublié, tout ; on a seulement gardé l'impression qu'il était bon ou mauvais, et puis, tout à coup, on change d'avis ; on trouve qu'on a mal jugé ; on relit le livre, on trouve que le second jugement est juste. Comprenez-vous, chère amie ? C'est un merveilleux travail que l'intelligence de l'homme. Quand vous regarderez de près, vous trouverez que c'est mille fois plus étonnant encore que le spectacle de la nature et toutes les merveilles de l'histoire naturelle. Il y a dans la Bible : *Cœli enarrant gloriam Dei*, « les cieux racontent la gloire de Dieu ». Il est encore plus étonnant d'avoir fait l'esprit de l'homme que l'armée des étoiles. Bonjour, ma petite chère Paule, ne prenez pas sur vos jeux pour me répondre.

VII.

A LA MÊME.

Broglie, 11 octobre 1829.

Vous me demandez, chère petite, s'il n'y aurait pas quelque chose de plus amusant que l'histoire ? Je crois bien que oui, mais il faut s'entendre. Pour l'imagination, sans doute, prise à elle toute seule, elle trouve, et elle a raison, que tout n'est pas bien dans ce monde-ci. Les caractères n'ont jamais la perfection qu'on y voudrait. Les événements ne marchent

pas assez vite. Ils se traînent par mille détours avant d'arriver au dénouement. Napoléon n'est pas le conquérant comme on voudrait se le représenter ; il serait peut-être possible d'ajouter quelque chose aux perfections de la petite Paule. C'est que, vous et Napoléon, vous êtes de l'histoire, de *la réalité*, comme nous disons ; alors, l'imagination refait tout cela ; elle corrige ; elle fait Paule plus exacte à écrire, par exemple ; Napoléon ne fait pas fusiller le duc d'Enghien ; alors, c'est du roman. Tout s'agrandit, tout s'embellit s'il est possible. Pardon ; mais savez-vous l'inconvénient ? C'est qu'à force d'embellir, d'agrandir, on fait des êtres qui ne tiendraient pas sur leurs pieds si vous essayiez de les faire marcher ; charmants, mais non vivants. Des façons de dieux et de déesses impossibles. Le bon sens finit par prendre ces êtres-là en mépris. Les romans sont comme cette dame qui, n'ayant pas le teint très beau, s'était mis bien adroitement du blanc sur le visage ; puis, vers le front, elle s'était dessiné de petites veines bleues, légères, délicates, les plus jolies du monde. Mais voici qu'un peintre la regardant lui dit : « Mais, madame, vous avez là une veine impossible. » C'est qu'en effet, pour être plus belle, elle s'était arrangée autrement que la nature ne l'a voulu. Les romans ont des veines impossibles, et, comme nous avons, avant tout, besoin de vérité, et que la première chose que nous demandons quand on nous raconte un événement intéressant, c'est toujours : « Est-ce vrai ? » dès lors il suffit que le bon sens soit développé pour s'ennuyer de ce qui manque de vérité. Ce qui fait que les romans vous amusent encore, c'est que vous ne savez pas bien encore tout ce qui est *impossible*. Autrefois, *le Petit-Poucet* vous amusait parce que vous n'étiez pas bien

sûre qu'il n'y eût pas des bottes de sept lieues et des ogres. Il en est ainsi du reste en grandissant.

Il faut donc s'en tenir à l'histoire, parce que, si la perfection y manque, la vérité y est. L'histoire de France vaut mieux que *les Mille et une Nuits*. La poussière de Chilpéric vole encore quelque part; le tombeau d'Aboulcazem, cherchez-le. Il est, avec ses trésors, dans le tome VI de la traduction de M. Galland.

Il faut réserver les idées de perfection pour la poésie et la religion, parce que la religion et la poésie nous prédisent un avenir que le bon sens ne peut repousser, et qui n'est contredit par rien de ce que nous voyons, de ce que nous savons ici.

Eh! mais j'ai le ton si brusque, que j'ai vraiment l'air de vous gronder. Adieu, vous allez me trouver bien ridicule et bien confus. Demandez à madame votre mère de corriger un peu tout cela. Le fond est vrai; la forme est bête.

VIII.

A M. GUIZOT.

Broglie, 5 janvier 1830.

Il faut, monsieur, que votre bienveillance m'ait beaucoup encouragé pour que je me hasarde à cette terrible épreuve de la *Revue*. M. de Broglie me dit qu'il faut se hâter pour être en règle avec l'imprimeur; ainsi voilà les feuilles horriblement griffonnées et probablement illisibles. Je ne sais comment vous dire que, pour un premier essai, je voudrais bien cacher le nom de l'auteur. Vous trouverez que cela ne ressemble pas

mal à la prétention d'un honnête bourgeois bien inconnu qui voulait absolument voyager *incognito*.

Tout le monde ici est charmé du dernier numéro de la *Revue*. J'ai lu et relu l'article sur Cooper. Il y a bien du talent aussi dans le morceau sur l'Italie. Je suis plus intimidé que jamais ; enfin, je me mets à l'ombre de tous ces grands arbres : *parva sub ingenti*.

IX.

AU MÊME.

Broglie, 1820.

Au risque de vous importuner, monsieur, j'ai besoin de vous remercier de la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. Je ne désire, en vérité, aucun autre succès. Me permettrez-vous de vous dire combien j'ai été touché surtout du sentiment de bienveillance que j'y ai trouvé ? Il y a quelques années, quand j'entendais répéter votre nom partout et que je suivais vos leçons avec la foule, on m'eût bien étonné si l'on m'eût dit qu'un jour vous mettriez quelque intérêt à ce que je pourrais faire. Je n'aurais pas osé tant me promettre de l'avenir.

C'est une situation singulière de se sentir un peu plus de mouvement intérieur qu'on ne sait ou qu'on n'ose en montrer. Cette sorte de timidité finit quelquefois par tourner en irritation contre soi-même. Je vous devrai, monsieur, d'être sorti de là. Je suis charmé que madame Guizot n'ait pas désapprouvé mes critiques sur *la Pléïade*. Le public ne fait jamais grand'peur. Il n'y a que le jugement de cinq ou six

personnes qui arrête et fasse hésiter quand on veut dire quelque chose.

J'essayerai bien volontiers de parler de lord Byron et je m'en occuperai dès que les Mémoires auront paru.

X.

A M. A.-W. SCHLEGEL[1].

Paris, 10 avril 1832.

J'espère, monsieur, que cette lettre vous trouvera à Lille point trop ennuyé de la quarantaine dont vous êtes menacé. C'est une bonne fortune pour Lille, qui n'est pas une ville bien littéraire, que de pouvoir se vanter de vous garder trois ou quatre jours, ne fût-ce même que pour raison de quarantaine. Ce sera là, je crois, son plus grand événement dans ses fastes littéraires. Tout le monde ici a été charmé de vous savoir arrivé bien portant à Calais. Vous avez maintenant fait vos preuves contre le choléra. C'est bien à lui de respecter la gloire littéraire. Il ne paraît pas tout à fait aussi doux avec les illustrations politiques. Vous aurez déjà su qu'il s'était attaqué à M. Casimir Perier. C'eût été un cruel événement si M. Perier eût succombé. Heureusement M. Broussais paraît avoir arraché cette proie au choléra. M. Perier est encore souffrant à l'heure où je vous écris, mais plutôt d'une affection à laquelle il est sujet et que cette secousse a réveillée. On n'a point d'inquiétudes graves sur lui, grâces à Dieu. Nous avons eu des scènes cruelles ces

1. M. A-W. Schlegel, le célèbre critique allemand, auteur d'un *Cours de littérature dramatique*, de travaux sur la littérature ancienne de l'Inde, etc., etc. ; mort en 1845.

jours derniers dans les rues de Paris ; cette effroyable accusation d'empoisonnement renouvelée de toutes les grandes contagions connues, a excité le peuple à d'horribles désordres. Douze ou quinze malheureux ont été massacrés comme empoisonneurs. Ce vieux limon de barbarie qui repose dans les temps tranquilles produit des monstres aux jours de crise. A présent tout est calme. La maladie fait son chemin avec vivacité. Vous entendrez citer comme attaquées du choléra des personnes qui n'ont eu réellement que des indispositions plus ou moins graves. Choléra devient le terme générique de toute maladie. Voilà, monsieur, une lettre à tremper dans le chlore et le vinaigre, il n'y est question que de peste. Heureusement tout le monde dans cette maison est bien portant. Madame de Staël est retournée à Genève. Elle est partie ce matin.

La maison est bien triste. On vous y regrette beaucoup, monsieur. Vous la ranimiez de votre esprit et de votre affection pour la famille du duc de Broglie. Je suis bien sûr qu'il ne se passera pas longtemps sans que vous revoyiez vos amis sur les bords du Rhin ; vous avez laissé à tous un vif désir de vous retrouver bientôt.

J'userai certainement, monsieur, de la permission que vous voulez bien me donner de vous écrire à Bonn ; j'ai trop regret aux petites excursions que vous me laissiez faire rue de Bourbon pour ne pas chercher à renouer, même de loin, ces entretiens où vous me faisiez retrouver ce que je croyais impossible à réunir, la grâce du grand siècle et l'étendue d'esprit de nos jours.

Mille et mille respects.

XI.

A M. POIRSON.

Broglie, lundi, 11 juin 1832.

Mon cher ami, il faut absolument que vous me donniez de vos nouvelles. Vous avez eu là une effrayante bagarre! Je n'aurais jamais pu soupçonner tant de fureur dans ces malheureux fous. Où donc en sommes-nous? Il y a deux mois qu'à propos de choléra, on criait aux empoisonneurs, et maintenant voilà une tentative de guerre civile dans le goût des peuples barbares. Pauvre perfectibilité de l'espèce humaine! Le gouvernement me paraît avoir agi avec courage et bon sens. La mise en état de siège est une terrible machine, c'est un hors la loi redoutable; mais dans les mains de ce gouvernement il ne me fait pas peur. C'est une mesure légale après tout, quand une ville est livrée au brigandage à main armée. La grandeur de ce gouvernement, c'est d'avoir la légalité pour lui et toute la force qui vient de la légalité. Voilà qui est fini, j'espère, d'un ministère de gauche. Nous raisonnions sur la nécessité d'un ministère de ce genre et sur l'impuissance dont il fallait le convaincre par ses œuvres. Les gens de son parti se sont chargés d'une autre réfutation. Tout cela est grand et triste. C'est une journée dont le souvenir restera. Je suis un peu honteux d'être tranquille au milieu des bois, pendant que vous repoussez si vigoureusement la glorieuse république de 93. C'est vraiment un délire incroyable. Je vois que les élèves de l'École polytechnique sont en majorité dans cette effroyable folie. Voilà le prix de tant de prédications

éloquentes sur la beauté de la Convention nationale. Depuis quinze ans, on est occupé à faire uniquement l'apologie, ou plutôt l'apothéose de l'énergie ; on ne juge plus rien que sur cette mesure ; aujourd'hui, on recueille dans les rues les fruits qu'on a semés dans les livres. Heureusement que l'énergie était égale des deux côtés vers le cloître Saint-Méry. Maintenant il paraît que la réaction est terrible. Je vous demande pardon de penser un peu aux vaincus, je voudrais que la nation ne dît point : *Væ victis!* Cela m'est facile à moi qui n'ai point vu ce feu. Mais je voudrais surtout savoir des nouvelles des vainqueurs.

XII.

A M. SAINT-MARC GIRARDIN.

Broglie, dimanche, 20 août 18.2.

J'ai toujours le désir de vous écrire régulièrement, mon cher ami, même quand vous ne me répondez pas. Je vous rappelle avec une exactitude toute commerciale que je vous ai écrit le 12 du courant. Je ne sais guère de nouvelles. Le temps coule ici avec une grande régularité. Mes nouvelles à moi, ce sont quelques petites révolutions philosophiques qui s'agitent de temps à autre dans mon esprit. Par exemple, apprendrez-vous avec intérêt que je reprends à la démonstration de l'existence de Dieu par l'ordre qui apparaît dans le monde ? Cette forme de démonstration m'a paru ridicule autrefois. J'avais de meilleures preuves dans le mouvement, dans l'idée de cause, etc. ; mais voici qu'à présent l'idée d'ordre me paraît prouver une évidence égale, et puis riche et variée comme

la nature, se présentant sous tant de formes dans tous les êtres. Je referais volontiers les *Harmonies de la nature* de Bernardin de Saint-Pierre. Et savez-vous comment j'en suis revenu à cette idée un peu plate au premier aspect ? Vous savez que la colère porte le sang à la tête ; vous savez que les dindons ont une crête qui se gonfle quand ils s'irritent ; eh bien, cette crête est là pour les préserver d'apoplexie ; sans elle ils succomberaient au premier accès de colère. C'est donc par les dindons que je suis rentré dans cette voie de démonstration. Ainsi, je déserte les hauteurs de la philosophie pour rentrer dans l'humble route des lieux communs, mais des lieux communs, comme nous l'avons dit cent fois, retrempés par le dégoût des paradoxes, comme l'acier dans l'eau. Le chemin du perfectionnement, ou plutôt son plus haut point dans ce monde, c'est le retour au lieu commun réfléchi, au lieu commun quand il s'est fortifié de la connaissance que tout le reste est vanité. Alors, c'est l'argent affiné sept fois au creuset, ou, si vous l'aimez mieux, dans votre jargon, le bourgeois ayant conscience de lui-même. De plus, mon cher ami, remarquez combien je suis peu déclamateur, moi qui pourtant ai lu les *Tusculanes* et *l'Existence de Dieu* de Fénelon. Les gens qui professent que l'idée d'ordre mène à Dieu, s'en vont aux bords de l'Océan ; ils contemplent l'armée des cieux qui se réfléchit dans ce miroir sombre et immobile de la mer comme les bataillons dans l'acier d'un bouclier. Mais ces gens-là s'enrhument auprès des rivages silencieux : moi, je regarde de ma fenêtre un dindon en colère et j'en sais plus qu'eux sans m'incommoder. Raillerie à part, lisez les livres d'histoire naturelle un peu récents. Il y a une profondeur de sagesse dans les plus petits

replis du plus petit objet. Me voilà redevenu peuple et admirant Dieu dans les œuvres de ses doigts. On dit que la Jérusalem céleste est bâtie sur l'onyx, l'émeraude et le saphir. Tenez que ces onyx, ces émeraudes, ces saphirs sont les excellents lieux communs qui régissent le monde, c'est-à-dire les vérités éternelles. La rouille de la sottise est dessus, mais frottez un peu, vous verrez resplendir l'immortel éclat.

Je ne suis pas très sûr de l'intérêt que vous mettez à de pareilles nouvelles. Dites-m'en d'autres. Parlez-moi de votre famille. Votre femme nourrit-elle votre petit animal de fille ? C'est moi, comme vous savez, qui lui enseignerai l'histoire. J'ai du Berquin en moi. Je vous réduis, avec une facilité extrême, une histoire quelconque à la mesure de l'imagination des enfants. J'excelle à en extraire la portion dramatique. Je retiens donc la chaire d'histoire auprès de cette marmotte.

XIII.

A M. A.-W. SCHLEGEL.

Broglie, 30 septembre 1832.

Toute la famille de M. de Broglie a traversé heureusement ces tristes jours d'épidémie. Le choléra a été cependant assez violent dans le bourg voisin du château ; sur une population de sept cents âmes, cinquante personnes ont été attaquées et vingt-deux ont succombé. M. de Broglie avait fait venir un médecin qui avait traité les cholériques dans les hôpitaux et qui a fait pour les malades tout ce qu'il était humainement possible de faire. Depuis plus de trois semaines, aucun nouvel accident n'est arrivé ; nous

espérons que tout est fini, ici comme à Paris. Il eût été certainement à désirer que ce triste spectacle fût épargné à madame de Broglie. Après le cruel malheur [1] qui l'a frappée, c'était trop que cette agitation et ces terribles inquiétudes de chaque jour; M. et madame de Broglie ont pensé qu'ils ne pouvaient pas laisser le lieu qu'ils habitaient livré sans secours intelligents à la violence de la maladie. Ils ont été arrêtés par cette idée de devoir. Le voyage sur les bords du Rhin aurait évité tout cela. Ces bords du Rhin sont toujours pour la famille un sujet d'entretien, et Bonn est le point où vont aboutir tous les projets de voyage J'espère que l'année ne se passera pas sans que vous ayez vu chez vous, monsieur, cette famille qui vous est tendrement attachée. Vous seriez profondément touché, j'en suis certain, du souvenir que votre dernier voyage a laissé ici; tout cet intérêt si vif, que votre entretien apportait dans la vie, se rattache aussi aux derniers jours heureux où Pauline était encore là. Albert viendra vous expliquer ce qu'il sait de latin, de grec et d'histoire. C'est à présent un des généalogistes les plus distingués du bourg de Broglie. Il a composé, dans ses moments de loisir, des tables exactes de toutes les races royales qui ont passé dans ce monde, et cela avec des détails infinis, qu'il va chercher en furetant dans tous les livres. Il pousse l'exactitude en ce genre jusqu'à avoir écrit sur ces tableaux la mort de Ferdinand VII, très prématurément tué par les journaux. Je ne suis pas bien sûr que, malgré sa bonne nature, Albert n'ait été un peu désappointé en voyant démentir cette nouvelle qui faisait une rature dans sa généalogie.

1. La mort de mademoiselle Pauline de Broglie.

Depuis que le choléra a cessé ici, M. de Broglie a fait faire à ses enfants un petit voyage de huit jours en Normandie, à travers les églises gothiques et les ruines des constructions normandes. Cette petite course les a vivement intéressés. J'ai lu, chemin faisant, mille petites dissertations sur toutes ces ruines, écrites par des antiquaires de la province. Le plus souvent cela est à la fois lourd et frivole. La petite érudition superficielle est infiniment fatigante. Même pour les ignorants, la haute érudition vaut mieux; elle est comme la mer qui soutient presque sans effort ceux mêmes qui ne savent pas nager.

Tout est fort calme dans notre monde politique. Je crois que le problème le plus compliqué est de savoir si M. Dupin sera ou ne sera pas ministre. Vraiment nous sommes sortis depuis deux ans de crises plus violentes que celle-là. Avez-vous daigné jeter un coup d'œil sur l'éloge de M. Cuvier par cet académicien? Je ne doute pas que votre sentiment si délicat de la langue française n'en fût révolté. La pensée y est parfaitement au niveau de l'expression; c'est une collection de quolibets. On y rencontre deux ou trois calembours qui ne sont peut-être pas tout à fait neufs, mais qui sont encadrés là avec un rare bonheur. L'Académie devait mieux à M. Cuvier qu'un pareil successeur. Pour moi qui ne respecte pas infiniment les règlements académiques, j'aurais voulu quelqu'un qui représentât la science tout entière unie au talent d'écrivain, ce quelqu'un fût-il étranger, ce quelqu'un eût-il été quelquefois appelé Quintilien tudesque. La grâce française, comme nous disons, et l'élégance toute française du style, comme nous disons encore, valent bien des lettres de grande naturalisation.

XIV.

A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Paris, 9 août 1833.

Albert de Broglie, tu me fais de la peine de m'écrire si peu que pas. Je n'aime guère à disputer, n'en parlons plus. Je pars en poste pour aller te faire des reproches. Te voilà bien content d'avoir François (Guizot). Est-il arrivé avec son arsenal, fusil, pistolets, poignards, plomb, poudre, balles ? Avait-il un fourgon derrière lui ?

Aussitôt la présente reçue, tu voudras bien te rendre sur le perron du château pour m'attendre. Tu battras des mains quand tu apercevras la voiture. Tu accourras l'air joyeux et empressé, et poussant quelques cris.

Que lis-tu ? Lis la *Vie de Cicéron* de Middleton. Cela t'intéressera ; et puis tu t'orienteras mieux dans la lecture de Cicéron. Lis Middleton, te dis-je ; que les quatre volumes soient sur ta table quand j'arriverai. Ils sont dans la galerie à gauche en regardant le poêle. Prends garde de tomber en montant le petit escalier. Es-tu en haut ?

Adieu, vilain.

XV.

A MADAME LA BARONNE AUGUSTE DE STAEL.

Bâle, vendredi, 5 septembre 1833.

Nous arrivons à Bâle aujourd'hui à sept heures du soir. Madame de Broglie reçoit une lettre de vous qui

lui fait regretter beaucoup que vous n'ayez reçu presque aucune des lettres que tous et chacun vous ont adressées à peu près de chaque couchée.

Nous avons déjà visité Bâle, quoiqu'il ne soit que neuf heures du soir ; j'ai vu le Rhin et la cathédrale. Les fleuves et les églises sont les grands traits de tous les pays du monde. L'église est belle, mais j'aime mieux encore les flots bleus du Rhin. Il coule là, depuis le commencement du monde, sans que les querelles qui s'agitent sur ses bords aient troublé un moment son cours. Bâle-campagne s'est battu contre la ville, et le lendemain le fleuve avait balayé la trace de ces luttes sanglantes. Il a l'air des lois générales du monde qui, dans leur toute-puissance, passent sur les agitations humaines et les calment sans s'en troubler. L'église était pourtant belle à la nuit tombante. On en a ouvert les portes pour nous la montrer On nous a indiqué, dans l'ombre, le tombeau d'Érasme et celui de la femme de Rodolphe de Hapsbourg. A cette heure, les voûtes avaient l'air d'appartenir seulement à ces morts illustres, muets pendant le jour. J'avais voulu vous raconter notre voyage aux bords du Rhin, mais la triste nouvelle du malheur qui nous afflige tous m'a ôté le courage de vous parler de tout cela.

XVI.

A LA MÊME.

Paris, vendredi, 28 novembre 1834.

Tout va bien dans la maison ; M. de Broglie est fort occupé du procès de la Chambre des pairs [1].

1. La Cour des pairs était saisie du procès de l'insurrection du mois d'avril précédent. Il y avait plus de cent accusés.

On a commencé la lecture du rapport depuis lundi dernier. Ce terrible rapport a des dimensions énormes; on lit cinq ou six heures par jour et l'on n'aura guère fini la lecture avant quinze jours. Une fois la mise en accusation arrêtée, ce qui mènera aux premiers jours de janvier, il y aura au moins trois mois avant de commencer le jugement. Il faut communiquer les pièces aux accusés, leur donner les délais nécessaires, etc., etc. Ce sont là les formes infinies de notre procédure. Elle fait détenir les prévenus des années entières pour leur plus grande garantie. Après tout, cependant, tous les prétendus embarras de ce procès se simplifient beaucoup en avançant. Le rapport sur les événements de Lyon a un terrible intérêt. Il vous faudra le lire quand il sera rendu public. La session s'ouvrira lundi, sans un discours du roi. Cela est, je crois, arrêté. Il faudra bien, pourtant, attaquer le tiers parti et rabattre rudement son excessive insolence. Vous savez de reste que c'est à ses avis et à son excessive insolence que nous devons cet important ministère des trois jours. Ce ministère aura fait rire de nous hors de France. Vous aurez eu à vous défendre beaucoup. J'ai quelque pitié de ce pauvre M. de Bassano. C'est un très honnête homme, mais d'une incommensurable témérité, je dirais fatuité, s'il n'était pas trop âgé pour ce mot-là. Il est depuis longtemps absolument ruiné. Son traitement de ministre président du conseil était saisi aussitôt son entrée par une multitude de petits créanciers. Quand il regardait derrière lui dans les jours de l'Empire, la différence devait lui sembler grande. Alors il courait de Vienne à Berlin au milieu d'une escorte de cavalerie de la garde impériale, environné de courtisans empressés. L'autre jour, il est sorti de l'hô-

tel de l'intérieur dans un pauvre fiacre qui est venu le prendre à la brune pour le conduire dans une maison dont il doit, peut-être, le loyer. C'est cruel de lui avoir offert le ministère quand il n'était pour lui qu'une occasion de sentir plus durement les embarras de sa fortune. J'entre dans tous ces petits détails parce que vous avez la passion de savoir exactement les choses. Je vous aurais donné tout le dessin des journées qu'on a nommées *la journée des Dupins*, si je n'avais pas craint de vous ennuyer de ces commérages de Cour et de Chambres. Il y avait des anecdotes assez curieuses; mais, quand cela passe les montagnes, l'intérêt s'évapore sur le grand chemin. Il y a des histoires qui vivent un jour et qui sont charmantes tout le long de ce jour-là, comme il y a des mouches qui brillent, volent et meurent en vingt-quatre heures. C'est un des torts du livre de madame d'Abrantès d'avoir publié, après vingt ans, des choses qui avaient beaucoup de grâce et de piquant il y a vingt ans. A propos des Mémoires de madame d'Abrantès, je veux depuis longtemps vous demander si vous avez lu, dans le septième volume, une lettre sur la société de Coppet, communiquée par M. de Châteauvieux? je n'aime pas beaucoup cette lettre ni le ton de cette lettre. Il y a là une impartialité sur M. Necker, sur madame Necker, une impartialité bienveillante si l'on veut, mais trop impartiale dans un ami. Je l'ai trouvée noyée dans ces volumes par le plus grand hasard. Je ne lis guère madame d'Abrantès. Je me suis voué aux sciences physiques depuis peu, sans préjudice de la métaphysique.

J'ai bien peur que mes lettres ne vous donnent l'idée d'un grand dénuement intellectuel. Je ne sais comment la vie est si pressée. Je ne dis rien de ce

que je veux dire ; je vous jure pourtant qu'il me traverse encore parfois quelques idées par la tête ; j'ai envie de vous les raconter et puis l'heure de la grande poste arrive et il faut finir.

XVII.

A LA MÊME.

Paris, 3 février 1835.

Je vous ai écrit assez souvent le mois dernier, madame, sans qu'il y paraisse, mais la vérité est qu'avec ma façon d'écrire, il est assez difficile que mes lettres vous parviennent. Voici comment : j'ai l'habitude de ne jamais finir une lettre le jour où je la commence ; je suis assez souvent interrompu ; je laisse là une page que je reprends le lendemain ; je la retrouve alors toute pleine de nouvelles de la veille qui n'ont plus d'importance, d'idées à moi que je trouve fausses, ou déclamatoires, ou ennuyeuses pour vous, et je brûle cette page et je reprends de nouveau pour n'en finir jamais. Vous avez perdu de la sorte, sans vous en douter, bien des comptes rendus de notre situation politique, bien des théories philosophiques et religieuses qui m'ont paru très peu dignes de faire cent vingt lieues. A l'avenir, je prends la ferme résolution de ne plus revenir sur la veille. Je ne sais pas si Louise vous raconte ses beaux bals, ses belles toilettes et ses grands succès. On danse certainement trop cet hiver, et la raison, suivant moi, c'est que, toutes les fois qu'il y a un bal, toute la maison y va et je passe mes soirées tout seul, ce qui m'ennuie infiniment. Les autres jours,

au moins, j'entends parler, de huit heures du soir à minuit, de l'Amérique, du discours du président Jackson, du rappel de notre ministre à Washington, de la commission de la Chambre pour le traité, des chances que peut avoir M. Duvergier de Hauranne ou tout autre de faire partie de cette commission ; cela est plus gai qu'une soirée passée tout seul. Croyez-vous réellement, madame, que nous ayons guerre avec l'Amérique ? Il serait bien triste d'avoir à tirer des coups de canon dans ce beau pavillon américain avec son champ d'azur et ses étoiles d'or, quand, après tout, nous avons de bons ennemis naturels sur le continent, à qui les coups, s'il faut en donner un jour, reviendraient plus justement. Dans chacune des lettres que j'ai brûlées, je vous demandais si vous aviez lu le discours de M. Thiers à l'Institut. Je voulais savoir quel jugement vous en portiez. Il est un peu tard aujourd'hui pour s'en souvenir. Cependant, j'ai regret que vous n'ayez pas vu cette séance, que vous n'ayez pas vu M. de Talleyrand arrivant sur les bancs de l'Académie, en costume d'académicien. Il a produit un effet singulier de curiosité, comme une vieille page toute mutilée d'une grande histoire, une vieille page que le vent va emporter bientôt. A côté de cette destinée presque accomplie, M. Thiers arrivait avec toutes les espérances, tout l'orgueil du présent et de l'avenir. Il racontait d'un air hardi ces agitations qui ont passé sur l'Europe depuis trente ans. Son discours était vivant ; on entendait presque rouler les canons de vendémiaire ; on voyait la poussière de Marengo et les aides de camp *courir à travers la fumée* du champ de bataille ; tout cela raconté devant des hommes qui avaient vu *César* et le Consulat et l'Empire, et par

un jeune homme qui avait concouru à une grande révolution après avoir écrit l'histoire d'une autre révolution, tout cela avec le sentiment que lui aussi serait un jour dans l'histoire. En sortant de l'Institut, je n'ai plus vu sur la place Vendôme qu'une grande statue de cuivre immobile et les nuages qui couraient au-dessus, comme les agitations du jour au-dessus des souvenirs du passé. Cette séance d'Académie a défrayé la conversation pour huit jours. Puis sont venus les discours de M. Guizot, et encore de M. Thiers à la tribune, puis celui de M. Berryer, — toujours des discours. C'est le tort du gouvernement représentatif : *Ils ont cherché beaucoup de discours*. Je suis quelquefois porté à croire que l'erreur naît du choc des opinions. Autrefois on disait que c'était la vérité qui naissait ainsi. Il est bon de changer de temps en temps les idées reçues, de dire l'envers d'une chose raisonnable. On jette une sottise en l'air et il retombe un trait d'esprit. Cela arrive. A propos d'esprit, M. l'abbé Bautain est-il arrivé jusqu'à vous ? je veux dire son livre ? Mademoiselle de Pomaret vous a certainement entretenue de M. l'abbé Bautain. C'est très véritablement un homme de mérite, mais il soutient une singulière thèse contre son évêque, l'évêque de Strasbourg. Notez que l'abbé Bautain est philosophe et que l'évêque n'est pas philosophe ; il est tout simplement évêque. Or, l'abbé Bautain enseigne dans un séminaire que la raison n'est rien, n'est bonne à rien, n'apprend rien. Il affirme que l'existence de Dieu n'est pas même du domaine de la raison ; que, sans la foi, il n'y aurait dans le monde nulle connaissance de Dieu. L'évêque se fâche, lui dit qu'il va trop loin ; qu'il est vrai que, même pour l'existence de Dieu, la foi

donne des vues plus nettes et plus profondes, mais qu'enfin la raison n'est pas si bête que le professeur la fait et qu'elle peut s'élever à croire en Dieu. Le professeur persiste à soutenir par des raisonnements que la raison ne peut donner la raison de quoi que ce soit. L'évêque l'invite alors à aller enseigner son scepticisme ailleurs, ce qu'a fait M. Bautain avec beaucoup de dignité. C'est la première fois depuis longtemps que l'Église catholique a vu pareille querelle, un évêque défendant la logique contre son curé. Au reste, la querelle s'apaise, et tout se bornera à deux ou trois brochures sans intervention du pape... Je n'ai aucun entrain d'esprit. Soyez assez bonne pour m'envoyer la chambre que j'habitais à Coppet avec la vue d'Hermance et les dômes de Genève, et le bruit des cloches qui traverse le lac ; je reprendrai un peu d'intelligence.

XVIII.

A LA MÊME.

Paris, 1er juin 1835.

Il y a bien longtemps, madame, que je suis tombé dans un état de stupidité complète. Il me semble que j'en sors un peu depuis quelques jours. Je profite de la clarté un peu faible de ce premier rayon pour vous écrire. Serez-vous assez bonne pour m'excuser et de n'avoir pas écrit et d'écrire aujourd'hui ? Je l'espère de vous. Il est très vrai qu'une longue lettre de moi a été perdue sur la route, mais elle n'est pas une excuse, car il y a déjà bien des jours de cela. Elle était longue et bavarde. Je vous racon-

tais et commentais tout le mouvement du moment. C'est bien loin, et, si vous la retrouviez, vous vous reprendriez de cet étonnement toujours nouveau en voyant l'importance donnée aux faits de chaque jour qu'on oubliera demain. Je ne sais pas si nous oublierons bientôt le procès [1], ou plutôt les procès que nous jugeons, et la question d'Espagne qui nous agite un peu. Ces procès vous scandalisent beaucoup, j'en suis sûr, mais ne vous en prenez qu'à ceux par qui le scandale arrive. La violence des accusés ne fait pas l'iniquité ni le tort du juge; je crois bien cependant que la faiblesse du juge fait la témérité de l'accusé. Quoi qu'il en soit, la Chambre a commencé à condamner, ou du moins à déclarer coupables huit de MM. les signataires. M. Raspail n'est point du nombre. Il a tout à fait séduit ses juges par le discours que vous trouverez dans le journal de lundi dernier. A la lecture, on ne comprend guère cette séduction; mais, en présence, la familiarité originale et l'assurance du débit, le geste, l'inflexion, l'air et la réalité d'une improvisation désordonnée, fougueuse et adroite en même temps, ce mélange du savant, de l'apôtre et du révolutionnaire, ce singulier chaos d'idées où Bernardin de Saint-Pierre et Marat semblent se confondre, tout cela a séduit les jeunes imaginations du vieux Luxembourg... Dites-moi si la politique vous ennuie. Je ne parle plus que de cela. Vous savez ces habitudes de la conversation de Paris de commenter et de ressasser sous

1. A la suite de l'affaire d'avril, dont il a été question plus haut, les défenseurs des accusés avaient écrit une lettre injurieuse pour la Cour des pairs et pour laquelle ils furent traduits devant cette Cour.

cent formes les commérages du jour? Ce procès est pourtant un terrible commérage! M. Pasquier en paraît affreusement fatigué physiquement. Il y fait de son mieux, mais on voit qu'il n'est pas accoutumé à vivre avec des gens dont la parole est si téméraire, si en dehors de toutes les convenances de ce monde et de tous les mondes possibles.

3 *juin.* — Ma lettre s'achève à bâtons si rompus, que les accusés seront jugés et auront fait leur temps de prison avant que j'aie trouvé le temps de finir. De livres à lire ou à acheter, il n'y en a pas. Tout cela est indigne de vous; s'il vous tombe cependant sous la main un petit volume de Washington Irving intitulé *les Prairies*, prenez la peine de le parcourir, madame. Vous savez peut-être que j'ai un faible très grand pour tout ce qui est descriptions de la nature. Il y a dans ce livre des esquisses assez belles, assez vastes; — de couleur, point! — mais on l'y met soi-même, par l'imagination. On écoute le silence des grands bois; on voit les chevaux sauvages qui passent au loin bondissant dans leur indépendance, et les grandes eaux du Mississipi, et les troupeaux de buffles, tumultueux comme un ouragan, tout cela raconté plus simplement que je ne vous le dis là, mais enfin, cette lecture m'a amusé; peut-être qu'elle vous plaira aussi. J'oublie le bruit mesquin de la rue des Capucines et j'écoute les pas d'une caravane qui traverse ces forêts tout étonnées de voir des hommes civilisés. Le goût de la nature est encore ce qui cache en soi le plus de sentiments élevés en notre temps. Au fin fond de l'admiration pour un beau paysage, il y a une foule de pensées infiniment morales et honnêtes. L'eau qui coule, l'oiseau qui s'enfuit vers le ciel, le vent qui *frémit* et qui *passe*, tout cela court

à la source éternelle de la beauté infinie de ce monde et des autres mondes. Les Psaumes disent : *Si je descends au fond de l'abîme, il y est;* sans doute, mais l'œil de l'homme l'y cherche en vain; mais il aperçoit nettement la grande ombre de Dieu sur les plaines sans bornes, sur les eaux sans fond de l'Océan; on la voit passer et repasser au tomber du jour dans la pâle lumière que revêt la hauteur solitaire de la montagne.

A propos, voici que j'apprends : que M. Trélat, rédacteur de la lettre incriminée, est condamné à trois ans de prison et à dix mille francs d'amende; les huit autres à des peines moindres. Par une courtoisie de la Chambre des pairs pour la Chambre des députés, M. Audry de Puyraveau ne subira le mois de prison auquel il est condamné qu'après la clôture de la session. Voilà qui est poli. L'intérêt de l'affaire d'avril disparaît devant la question d'intervention. Passerons-nous encore la Bidassoa ? Nos canons descendront-ils les Pyrénées ? Le drapeau tricolore sera-t-il déployé dans ces montagnes de Navarre qui l'ont déjà vu glorieux et tyrannique ? Pour combien de temps descendrions-nous dans les plaines de Castille ? Le plaisir de faire dire de notre armée :

> Navarre et l'Aragon tremblent quand ce fer brille !

est-ce un assez noble plaisir ? L'aurons-nous ? C'est un plaisir qui pourrait être cher. Les lois de l'intervention telles que nous les avons professées seraient un peu violées. Le moment est-il venu où ce principe doit s'abaisser devant un principe supérieur d'humanité, de civilisation et de gloire nationale ? Dieu seul en sait quelque chose; lui seul, quand il verra, si

l'intervention a lieu, notre artillerie descendre lentement les pentes rudes des Pyrénées espagnoles, pourra dire ce qui en adviendra.

Quoi qu'il arrive, je désire bien vivement le moment où je pourrai retourner en Suisse. Les agitations politiques sont peu de chose. Quand on n'est pas M. Fox ou le général Bonaparte, ce n'est pas la peine d'être sur la scène ou au parterre du monde politique. J'excelle à voir la vanité des choses : vanité des vanités et tout est vanité dans ce monde, hors ma chambre avec ma fenêtre qui regarde vers l'Italie, par-dessus les Voirons.

XIX.

A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Septembre 1835.

Mon cher Albert, nous avons de tes nouvelles. Tu peux être tranquille sur ta santé. Nous tenons de toi que tu es arrivé très bien portant. Je le tiens de ton père, qui le tient directement de toi.

Je t'avertis que je commence à m'ennuyer de ne pas voir ta sotte figure ; ta sotte figure qui me divertit.

Je te prie en grâce de ne pas aller seul sur la grande route de Broglie. Figure-toi que M. de Tallenay a été dépouillé par les voleurs entre Naples et Rome. On lui a pris une montre, une montre à répétition. La mienne va assez bien.

Pour en revenir à cette aventure de M. de Tallenay, il a donc été volé par des voleurs. Au moins il le suppose généralement. Ne pourrait-il pas t'arriver la même chose si tu étais rencontré par des bri-

gands ? Il est vrai que Naples est loin de Broglie, mais il est également vrai que Broglie est loin de Naples ; donc les cas sont identiques. Tu apprendras tout cela en philosophie.

En attendant, porte-toi bien et tu ne seras point malade, comme l'enseigne et l'a toujours enseigné la saine logique.

XX.

A M. RAULIN [1].

Paris, 24 novembre 1835.

Ah ! ah ! nous avons pris et brûlé Mascara. Je dis *nous*, quoique je vous écrive du coin de mon feu, mais ce *nous* est très reçu en rhétorique. Nous avons pris Mascara et Abd-el-Kader est entré dans les gorges de l'Atlas, s'enfuyant de toutes les jambes de son cheval arabe. Vous voyez que la civilisation vaut bien la barbarie et qu'un canon manœuvré de sang-froid, suivant les règles précises de la géométrie, vous culbute aisément ces poétiques escadrons avec leurs oripeaux brillants et leur enthousiasme éphémère et leur musique barbare.

Vous pouvez entrer dans les villes
Au galop de votre coursier.

La civilisation n'est pas si bête, quoi que le descendant de Pierre le Grand ait l'air d'en penser.

Je vois que vous tournez à l'illuminisme et que vous voulez lire M. de Saint-Martin. Si vous aimez actuellement cet ordre d'idées, prenez *Séraphîtus Séraphîta*, de M. de Balzac. C'est un roman mystique

1. M. Raulin, maître des requêtes au conseil d'État.

d'après les doctrines de Swedenborg. Vous devez être familier avec Swedenborg après votre séjour dans le Nord. J'admire la facilité avec laquelle M. de Balzac imite tous les genres. Il a l'air de tout comprendre. Je dis l'air, car je crois bien que ses phrases en disent plus qu'il n'en pense. J'ai eu aussi la fantaisie de lire Swedenborg. Ce que j'entrevois paraît comme les Mille et une Nuits de la dévotion. Écrivez-moi ce que vous pensez de ce Swedenborg. Si vous vous mettez à lire Saint-Martin, vous pouvez bien n'y rien comprendre du tout. Si vous y voyez quelque chose, faites-m'en part ; mais, au nom de Dieu, mettez quelque contre-poids à ces lectures excentriques. Lisez-moi quelque bon volume de Reid, *Essai sur les facultes intellectuelles* ou tout autre traité de ce genre, simple, droit, sensé, honnête, réservé dans ses jugements, distinguant entre le mirage et la réalité, entre l'ombre et le corps, s'élevant sur les montagnes et non dans des ballons.

Vous êtes homme à aller dans des ballons, mais je vous en empêcherai, si j'ai quelque crédit sur vous. Lisez Reid et Bossuet. Voilà une nourriture saine.

XXI.

AU MÊME.

Broglie, 11 décembre 1835.

Chacun parle de vous ici, monsieur, dans des termes qu'il ne me convient pas de répéter de peur d'exciter votre vanité. Vous avez eu grand tort de partir sitôt, et il n'était pas si nécessaire que vous le dites d'aller donner votre avis dans la séance de mardi

au conseil d'État. Avez-vous commencé quelque chose pour la *Revue doctrinaire*? Songez donc à acheter et à lire des livres de droit. On s'intéresse à tout, pourvu que l'on aille un peu au-dessous de la superficie. Je vous ai fait, j'espère, de beaux discours sur l'érudition. Pour moi, j'ai une rage d'apprendre, qui ne fait que croître et embellir chaque jour. C'est là le secret de ma prétendue paresse. Il n'y a de véritable originalité en tout que sous les dernières couches de l'érudition. Quand on ne sait rien, on se croit trop facilement des idées neuves. Ce serait une sage résolution de ne rien penser par soi-même jusqu'à ce qu'on sût bien ce que tous les siècles ont pensé. On serait peut-être un peu roide pour penser par soi-même après cette étude, mais lisez les deux volumes de M. Hugo et vous verrez si c'est la peine de penser par soi-même. A propos, on dit que M. de Lamennais a pensé par lui-même un nouveau volume. Qu'est-ce qu'il répète là dedans et qui veut-il manger? Est-ce un traité sur la *nécessité impérieuse d'égorger ses ennemis* à la lumière de l'Evangile? Quel joli petit agneau que ce rhéteur! Du reste, ses livres sont arrangés comme les processions dans les auto-da-fé. Des chants très agréables, de belles fleurs, de beaux flambeaux, de magnifiques chasubles qui brillent comme des ailes de papillon, de beaux versets des Écritures répétés par de belles voix, sous un beau ciel, et, au bout, dans la perspective, un beau bûcher de trois voies de bois bien allumé, pour y brûler son maître ou son serviteur, suivant le génie des siècles. Que le diable l'emporte!

J'espère qu'il ne vous emportera pas avant samedi, quoique vous ayez, à rebours, quelques opinions de M. de Lamennais.

Bonjour, mon cher ami.

Exactement ce que sont "les Paroles d'un Croyant" (1834) : une caresse avec le poing

XXII.

AU MÊME.

Paris, 19 décembre 1835.

Merci, mon bon ami, de votre bon souvenir. Bien que je n'aie pas le temps de vous écrire aujourd'hui, je veux pourtant vous dire deux mots d'amitié. Vous êtes de l'infiniment petit nombre de personnes à qui j'aime mieux paraître bête qu'insouciant. Ainsi, point de marivaudage. Je vous conjure tout simplement de ne vous pas faire nommer sous-préfet à Reims. A quoi me servirait de m'être attaché à vous, si vous allez vous enfoncer dans les solitudes inconnues de la province : « S'enfonce et disparaît dans des solitudes inconnues, » comme dit M. de Lamennais, en parlant, non des sous-préfets, mais des schismatiques. Je ne veux pas que vous quittiez Paris. Comment! vous pouvez avoir toute votre vie l'espoir d'être maître des requêtes, et vous renonceriez à cette belle perspective? Plaisanterie à part, ne vous en allez pas d'ici. J'ai d'autres raisons à vous donner que la peine que cela me ferait, mais c'en est déjà une.

Quid legis? Lisez l'introduction de M. Mignet aux deux volumes d'extraits de dépêches sur la succession d'Espagne. Cela est très bien pensé et très bien écrit. Je remarque de plus que M. de Lyonne dans sa correspondance valait autant, ou à peu près, que la moyenne des ambassadeurs ou ministres d'aujourd'hui. Il paraît que le siècle de Louis XIV n'était pas aussi misérable qu'on le croirait en lisant Pascal, Saint-Simon, Racine et Bossuet.

Bonjour. Je n'ai rencontré cette semaine que bien

peu d'hommes qui ne se crussent supérieurs aux susdits Pascal, Bossuet, etc.

Adieu, mon cher ami ; je vous suis très tendrement attaché. Si je vous prouve le contraire, ne m'en croyez pas.

XXIII.

A M. A.-W. SCHLEGEL.

Paris, 28 mars 1836.

Dieu merci, je pourrai vous écrire à mon aise, monsieur ; je pourrai causer longuement avec vous des temps anciens et des temps modernes, vous demander votre avis sur tout, et l'histoire, et la philosophie, et la littérature. Vous avez jeté et vous jetez la lumière sur tout ; vous remarquez avec raison que nous ne faisons pas précisément ici la même chose depuis quelques mois. Nous habitons un peu les ténèbres extérieures. La politique du moment n'est pas non plus bien charmante. Si l'on veut garder quelque mouvement d'esprit, il est nécessaire de s'élever plus haut. *Spernit humum fugiente penna*. Il faut même aller plus haut que le *Jocelyn* de M. de Lamartine. Beaucoup de nos travers d'ici-bas ont suivi le poète sur les cimes des Alpes. L'écho de nos petits caquets le préoccupe certainement jusque-là. L'amour-propre, le lieu commun tourné en paradoxe, l'affectation de la simplicité, il a emporté tout cela dans son petit paquet vers ces régions supérieures. Je vous parle bien en détail de *Jocelyn*. Vous aimez mieux errer sur les bords du Gange. Les eaux du fleuve sacré sont plus profondes et plus majestueuses que nos

ruisseaux qui se dissipent en cascades et en poussière humide, mais vous m'avez accoutumé à vous voir l'*œil* à tout. Votre esprit a de ce que les théologiens nomment, je crois, l'omniprésence. Vous avez bien voulu m'envoyer de ces bords du Gange des épigrammes contre les petites ambitions du jour plus acérées qu'on ne les aiguise ici dans la poussière et la vivacité du combat. Je tiens donc que vous avez lu M. de Lamartine et aussi les Mémoires de madame Merlin. Vous pouvez les tenir pour authentiques. Elle en a fait des lectures dans plusieurs salons. Nous sommes loin du temps de madame de la Fayette.

Ne vous découragez pas de votre bon projet de venir à Paris et à la campagne cette année. On a pris cela pour un engagement très positif auquel vous ne pouvez plus manquer. Permettez-moi de vous dire que, moi aussi, j'ai grande impatience de reprendre ce fil d'entretiens trop souvent brisé. On tâchera d'être pour vous le moins goth possible; ce n'est pas le cas de dire de notre âge présent :

Qui n'a pas l'esprit de son âge
De son âge a tout le malheur.

Il est bon de regarder en avant ou en arrière. L'imagination a été précisément donnée à l'homme pour échapper au poids de ces époques sans éclat et sans vie. Quand on nomme M.***, membre de l'Académie française, il faut regarder vers Racine et Voltaire pour oublier cette triste nomination. Ne vous fâchez pourtant pas contre l'Institut au point de ne pas vouloir parler du dictionnaire. Ce dictionnaire est de belle taille, il mérite attention.

Mille respects dévoués.

XXIV.

A M. RAULIN.

Paris, 3 mai 1836.

Que faites-vous si longtemps dans ce pays perdu? Il y a des jours où j'ai envie d'aller vous prendre par le bras et de vous ramener bon gré mal gré. Si je vais un jour me faire sacrer à Reims, je profiterai de l'occasion pour vous dire un petit bonjour, mais il faut un prétexte pour aller dans cette province écartée, et je ne crois pas que je sois roi d'ici longtemps. La monarchie actuelle se porte trop bien, Dieu merci. Pour le président de la Chambre, je crois qu'intellectuellement du moins, il se porte fort mal.

Oui, M. Dupin a voté pour M. Guizot. Oui, M. Royer-Collard a voté pour M. Guizot, et aussi M. Thiers. Tout le monde. Personne n'a mis de billet blanc. Au moins chacun s'en défend. Du reste, ces billets blancs sont niais. Ne cherchez pas parmi les gens d'esprit de l'Académie les auteurs de ces billets blancs.

Quant à M. Lebrun, il n'a pas voté pour M. Guizot; qui l'eût cru? lui! notre ami à tous! lui, si loyal, qui faisait profession de voter pour lui en toute occasion; eh bien, il ne lui a pas donné sa voix! Et comment vous expliquez-vous cela, mon cher Raulin, vous, le docteur subtil? La raison en est fort simple. Pensez-y. C'est qu'il est arrivé dix minutes trop tard à l'Institut; qu'on a procédé avec une exactitude militaire. Le rendez-vous était pour une heure. A une heure cinq minutes, tout était fini.

Que ceci vous soit une leçon. A la première ligne

où je vous disais : « M. Lebrun n'a pas voté », vous avez tout de suite cherché midi à quatorze heures. Midi n'est jamais à quatorze heures, monsieur le docteur subtil.

Vous aurez lu dans les journaux que votre maître, Sa Grandeur le garde des sceaux, avait été emporté par ses chevaux jusqu'au pied de la colonne Vendôme. C'est déjà une fière hauteur pour M. le garde des sceaux. Néanmoins, on assure qu'il a gardé tout son sang froid et que la tête ne lui a pas tourné.

Vous voyez tout ce que je sais d'affaires publiques, dans les journaux. Je crois, comme vous, que tout marche à la conciliation, et qu'en effet, les loups finiront par dîner *avec* les brebis.

Ne pensez pas à ce pauvre spectacle. Étudiez le seizième siècle. Lisez cette correspondance d'Érasme que vous avez vue chez moi. Hormis les batailles rangées, ces gens-là valaient mieux que nous. Si vous effacez Iéna et Austerlitz de notre histoire, il reste l'Église française de M. l'abbé Auzoux et le théâtre de madame Saqui. C'est beau, mais c'est peu. J'oubliais l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin*, de M. de Jouy.

XXV.

A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Broglie, mercredi, 18 mai 1836.

Bonjour, mon cher ami, comment te portes-tu ? T'ennuies-tu un peu ? J'espère que les premiers jours n'ont pas été trop tristes, que tu t'accoutumes déjà un peu à ces vingt-quatre heures passées chaque jour hors de la maison. J'aurais pourtant bien voulu

te voir trotter dans ce parc. Du reste, il paraît que ce parc réserve ses pompes pour le jour où tu reviendras. Les lilas sont à peine en fleurs, mais le soleil est assez chaud. As-tu froid à Paris? Es-tu bien établi? Ton pupitre est-il rangé? As-tu tous les livres dont tu as besoin?

Dis donc, si tu fais l'école buissonnière, viens jusqu'ici, par la diligence, sans prévenir personne. Je suis sûr que tu seras très bien reçu. Je craindrais seulement que ta mère, en te voyant arriver, ne pensât que tu ne te fusses cassé le col à Paris.

Ne va pas te croire obligé de me répondre bien exactement. J'exige même que tu sois très inexact. Si tu sais la chute du ministère, tu me feras plaisir de m'en écrire un mot. Tu pourrais peut-être, dans ce cas, demander à M. le président du conseil de me le faire savoir par voie télégraphique.

Nous avons fait la route en douze heures en tout, ce qui fait six heures par jour à peu près. Cette rapidité dans le voyage est étourdissante.

A propos, ne travaille pas beaucoup. Je serais bien content si j'apprenais que tu ne fais rien du tout et que tu as perdu le goût du travail.

XXVI.

AU MÊME.

Broglie, 2[illegible] mai 1836.

Ainsi, mon cher Albert, voilà déjà une page et une belle page de tes mémoires toute prête. Tu as failli un jour ne pas déjeuner. Que cela ne t'arrive plus. Mais, toutefois, il y a peu d'hommes distingués, sur-

tout dans les lettres, qui n'aient commencé ainsi. Johnston a eu faim, Chatterton faim, Gilbert faim, Savage faim, froid, soif, sans compter que

La faim mit au tombeau Malfilâtre *ignoré.*

Il ne faut pas pousser les choses jusque-là, surtout quand on veut se faire connaître de son vivant, mais un peu faim aiguise le talent. J'attends pour le moins de toi un petit volume comme *Rasselas* avant que l'année finisse.

M. Rossi et M. de V... viennent de quitter Broglie. Je crois que M. Rossi laissera venir ici Alderano pendant les vacances, pour le reprendre à son retour des Pyrénées, vers le mois de septembre. J'espère bien que pendant les vacances le temps sera plus doux pour toi qu'il ne l'est à présent. Il est d'une inclémence rare. Il fait un vent formidable et un froid glacial, pour parler sans exagération. On n'a pas pu conduire M. de V... à la forge. Tu sais par toi-même quelle tempête cela suppose. La forge qui est à Broglie ce que le Vésuve est à Naples. Broglie est fier de sa forge. Des hauteurs du château, quand on regarde par une belle nuit d'été au fond de la vallée, on croit voir au loin la fumée rougeâtre de ces grandes fournaises, et entendre le bruit des pesants marteaux.

Dùm graves Cyclopum
Vulcanus ardens urit officinas.

Mais c'est pure imagination, et l'attention la plus scrupuleuse ne peut saisir de si loin ni bruit ni fumée.

Ta lettre est gentille, mais tu ne me donnes guère de nouvelles. Quelle place as-tu ? Que fait-on d'Alger ?

Ta dernière composition en vers latins était-elle bonne? Est-il réellement question d'intervenir en Espagne?

Je ne sais de nouveau que ce que j'apprends dans cette grande bibliothèque qui te dit mille choses aimables. Adieu, cher enfant.

XXVII.

AU MÊME.

Broglie, 31 mai 1836.

Vous avez manqué, mon cher monsieur, la visite de M. F. N... que bien vous connaissez, de M. F. N... qui a pris les armes pour l'empereur en 1815, qui a voté pour M. François Guizot, protestant, en 1829 et pour lui-même, M. F. N... Il a passé ici la journée de dimanche. Les *Iconographies* étaient sur la table du salon; il a commencé entre huit et dix heures du soir des commentaires pleins de sens et de pénétration sur les divers personnages dont les traits y sont reproduits : « Dupin! Brave homme, à ce que je crois. Tiers parti, moi aussi, je suis tiers parti. Je veux des économies et point de flatteurs : c'est à peu près l'opinion du tiers parti; une opinion franche et loyale. — Le duc de Reichstadt, fils de l'empereur. C'est mon fils, mon fils tout craché, excepté les plaques. — J'en ai acheté cinquante exemplaires chez madame veuve Delpech et j'ai pris un bon peintre qui m'a barbouillé toutes les décorations. Il n'en a pas, mon fils, de décorations. — L'habit, c'est l'habit d'un collégien, c'est l'habit de mon fils. — Et puis, j'ai dit à ma femme : « Tiens, voilà le portrait

« de mon fils. » — Il ressemble à faire peur. — Nous nous ressemblons tous, c'est la vraie figure de l'Empereur. — Bel homme, l'œil vif! Lafitte, oh! Lafitte! C'est juste l'air de mon frère. J'en ai pris vingt-cinq exemplaires chez madame veuve Delpech, et j'ai dit à mon frère : « Tiens, voilà ton portrait; c'est toi « tout craché, donc ! »

C'en est assez sur un voyageur. Je te tiens fort au courant des allants et venants, comme tu peux le remarquer, mon cher ami.

J'entends dire que tu te répands extrêmement dans le grand monde, que tu es cruellement tiraillé et forcé de dîner cinq ou six fois par jour en ville, pauvre enfant!

Je t'embrasse, mais dis-moi un peu ta vie d'humaniste et d'homme du monde.

XXVIII.

A. M. LE VICOMTE D'HAUSSONVILLE.

Broglie, dimanche, juillet 1836.

Mon cher d'Haussonville, vous êtes très aimable de songer un peu à moi qui vous regrette beaucoup ici. J'avais déjà pris la très douce habitude de nos longues causeries et je ne passe pas sans tristesse devant votre chambre momentanément fermée. Je compte bien qu'elle se rouvrira prochainement et j'ai besoin de vous entendre encore chanter :

Mon père avait un âne
Tout comme vous;
Je crois que c'est vous !

Vous aviez aussi dans votre corridor un quelqu'un qui vous est très attaché et qui attend votre retour avec grande impatience. Si vous voyez sur la route de Bernay, quand vous reviendrez, allant au devant de vous une grande redingote verte, surmontée d'un grand chapeau gris, vous pouvez dire :

Je crois que c'est lui !

Vous vous attristez donc dans ce grand fourneau de Paris? Vous devez avoir quelque difficulté, par le temps qui court, à penser à autre chose qu'une seule chose. Je ne vous recommanderai pas d'apprendre à diriger vos idées, à leur commander de façon à éviter ce qu'il y a de fatigant dans les préoccupations. Aujourd'hui ce serait commencer par un moment très difficile. C'est pourtant une belle et bonne faculté que celle de se distraire par la réflexion, d'envoyer promener sa pensée où il vous plaît et par quel chemin vous voulez. Le malheur, c'est qu'on ne peut guère appliquer ce système que quand on n'a ni inquiétudes ni chagrins. Cela fait que le remède est fort efficace lorsqu'on n'en a pas besoin.

La lecture des débats d'Alibaud dans les journaux m'avait frappé, comme vous l'avez été en étant témoin de ce triste spectacle. Cette audace brutale au service de si pauvres et de si criminelles idées, fait une déplorable impression. Les actions sont aujourd'hui bien autrement violentes que les convictions ne sont fortes. Il ne faut même ni beaucoup de haine, ni beaucoup de fanatisme pour amener aux crimes les plus affreux. On tire aujourd'hui sur un homme par un mouvement d'humeur. On tire sur le roi par la disposition qui aurait autrefois empêché un homme

d'ôter son chapeau quand le roi passait. N'était la justice, je crois, en vérité, que la main retournée on n'y penserait plus. Tous ces crimes se font *sine studio* et *sine irâ*, sans grand dégoût pour les honteuses doctrines qu'on défend, sans grande haine pour les hommes qu'on assassine. Cela fait passer une heure ou deux. On frappe fort et l'on se croit convaincu. Les temps sont venus où il ne faut pas croire aux doctrines qui font des martyrs. Les âmes perverses sont à présent comme ces odieuses cannes-fusils ; une fantaisie les résout en un assassinat. Vingt grains de poudre suffisent à lancer la balle qui va mettre un pays sans dessus dessous.

XXIX.

A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Broglie, lundi, 11 juillet 1836.

Le bel anglais que je t'ai écrit l'autre jour était de *lord Chesterfield*. Ses lettres ne manquent pas d'intérêt. C'est une longue suite de conseils à son fils, conseils où la morale est toujours sous-entendue. Il dit même quelque part à son fils que, quant à la vertu, son gouverneur est chargé de lui enseigner tout ce qui peut s'y rapporter. Johnson disait de ses lettres que lord Chesterfield y professait les manières d'un maître de danse et la morale d'une courtisane. C'est un jugement trop sévère, mais il y a bien quelque prétexte à en parler avec cette dureté.

Ton père a rapporté ici deux volumes de M. de Chateaubriand, servant d'introduction à la version de Milton. Ils sont intitulés *Essais sur la littérature*

anglaise, mais c'est surtout un essai sur les mérites et les vertus du vicomte François-Auguste de Chateaubriand. Il y est cependant parfois question de l'Angleterre pour dire comment M. de Chateaubriand ne ressemble pas à celui-ci, comment il ressemble à celui-là. Il finit par un parallèle entre lui et Milton. Du reste, parmi toutes les formes de rapprochement dont nous avons si souvent ri, il n'avait pas encore inventé celle-ci : *Le tocsin de la Saint-Barthélemy sonna la huitième année de Shakspeare*. C'est une belle et inépuisable forme de langage, car ce même tocsin a sonné la septième année de cet autre, la quatrième de cet autre encore et ainsi de suite.

Bonjour, mon cher ami; bien des injures pour avoir oublié ma note à Marc. Je ne t'en écris pas bien long aujourd'hui parce qu'en 1572 le tocsin de la Saint-Barthélemy annonça qu'un certain nombre d'années, de jours et d'heures après, il ferait une chaleur étouffante qui ne permettrait pas d'en écrire davantage.

XXX.

AU MÊME.

Broglie, 1er août 1836.

Vous faites acheter cher vos triomphes, monseigneur. Vous restez à Paris jusqu'aux distributions du concours, afin de ne pas priver M. Pelet de l'honneur de vous embrasser. A la bonne heure.

Tu es gentil d'avoir le premier prix d'histoire et cet accessit de grec. En es-tu toi-même très content ?

Tu sais qu'il est convenu, arrêté, décrété, que tu ne me réponds point tout ce temps de concours. Je vois

que cette idée commence à entrer dans ta tête et c'est un nouveau plaisir pour moi de ne point recevoir chaque jour de tes lettres. En me levant, je me dis : « Je n'aurai point de lettres d'Albert aujourd'hui, » et je me sens tout content et j'ouvre les rideaux de ma fenêtre et le soleil entre à flots dans ma chambre, et je me mets à lire quelque lettre spirituelle de Voltaire ou de madame de Sévigné. Ainsi, mon cher ami, ne te presse pas.

XXXI.

AU MÊME.

Broglie, 13 août 1836.

C'est-à-dire deux prix et deux accessits au concours. Vous n'y allez pas de main morte. Rien qu'à te voir, tes concurrents doivent trembler quand tu entres dans la salle du concours, avec ton écritoire, tes plumes neuves et ton déjeuner.

Jam galeam Pallas et ægida
Currusque et rabiem parat,

et le torticolis de l'autre jour ne t'a pas empêché de regarder tes rivaux en face et d'emporter à leur barbe le deuxième prix de version.

Ce qu'il y a de très gentil à toi dans cet enivrement de la victoire, c'est que tu fais très honnêtement les commissions qu'on te donne. Quand M. Pelet te donnera la couronne, il la mettra sur une belle et bonne tête, qui ne se trouble de rien ; tu peux le lui dire de ma part. Dis-lui :

Media inter prælia semper
Sideribus cœlique plagis superisque vacavi.

C'est-à-dire, je ne me laisse absorber par rien, et je trouve entre deux victoires le temps d'envoyer un paquet par la diligence. Avertis-le cependant que c'est une traduction libre, car il ne faut tromper personne.

Il fait une chaleur furieuse qui ôte le mouvement à tous les êtres vivants, car je n'entends ni un chien aboyer, ni un enfant crier, ni un cheval passer sur la route. A peine si, dans les profondeurs de la cuisine, on peut ouïr le cuisinier aux vêtements blancs, qui broie dans le marbre éclatant, creusé par des mains habiles, la dépouille des habitants de l'air et des bois, nourriture de l'homme.

Bonjour, mon bon petit lauréat. Je voudrais bien revoir ta mine victorieuse. Paul, s'étant senti hier une épine dans le doigt, a dit d'une voix claire et grave : « Je souffre, donc je suis. » C'est Descartes, mais Descartes avec le sentiment de la tristesse des destinées humaines. Sa bonne l'a, je crois, entendu prononcer très nettement ces belles paroles.

XXXII.

A M. LE VICOMTE D'HAUSSONVILLE.

Broglie, 14 août 1836.

Je viens de recevoir une lettre de Turin de M. de Grouchy. Il me dit que les princes n'ont passé que quelques heures à Turin, mais que ce peu d'heures a suffi pour faire de ce jour un triomphe pour tous les amis de la France et du gouvernement de Juillet, tant la bonne grâce, l'esprit et la dignité du duc d'Orléans et du duc de Nemours frappent vivement et

savent captiver tout ce qui n'a pas un parti désespérément pris contre nous.

S'il vous reste quelques moments de loisir, soyez assez bon pour me faire acheter le dernier roman de M. Delécluze qui a été récemment annoncé dans le *Journal des Débats*. Je ne sais pas trop si cela vaut quelque chose. C'est un petit billet à la loterie que d'acheter un roman aujourd'hui. Le mal, c'est que cette loterie a plus de 90 numéros. On a de terribles chances contre soi. Je me rassure un peu dans cette entreprise téméraire en songeant que M. Delécluze est un homme d'esprit; qu'il y a quelque talent et quelque vivacité dans *Mademoiselle de Liron*, un petit volume qu'il a publié en 1833, le tout mêlé à bien de la grossièreté, mais, du moins, il n'entend pas finesse au mal. Il ne s'amuse pas à décrire les vices, à en faire des pierres précieuses, taillées à facettes réfléchissant tous les feux du ciel, enchâssées dans l'or et l'argent, comme font les princes de la littérature en ce moment.

L'un de ces princes, M. de Balzac, est à Turin. Il y fait moins grande figure que nos vrais princes, mais on lui trouve pourtant de l'esprit, de la finesse, quelque chose d'ingénieux et de paradoxal et de dégagé, qui plaît dans ces solitudes des Alpes.

Pour finir, avez-vous jeté les yeux sur le discours de M. Villemain, à l'Académie dite française, à l'occasion des prix Montyon ? Il y a un petit morceau sur M. de Tocqueville et la République américaine qui mérite qu'on le lise. C'est finement écrit. C'est tout hérissé de sucre et d'épingles pour et contre notre gouvernement depuis quelques années, et d'épigrammes adoucies contre la république démocratique. Si on n'avait mené au combat contre la république

démocratique que ces savantes épigrammes, il y a longtemps que nous serions une belle démocratie tempérée par l'insurrection.

Bonjour, mon cher ami. Je deviens provincial. Je parle avec curiosité de ce qui, probablement, n'a occupé qui que ce soit à Paris. C'est le vrai caractère provincial. J'ai rencontré un jour vers Tarbes un excellent homme qui m'a demandé si j'avais jamais eu le bonheur de voir M. de Jouy et M. de Lacretelle jeune.

Je lui ai répondu que je n'avais jamais eu cet honneur.

XXXIII.

AU MÊME.

Paris, 16 novembre 1836.

Vous a-t-on raconté le passage du prince Louis-Napoléon à Paris ? Il a passé quelques heures à la préfecture de police avant de se rendre à Lorient. On a trouvé qu'il se comportait avec beaucoup de convenance et de dignité. Il a écrit au roi pour lui témoigner sa reconnaissance et lui recommander les complices de sa folle entreprise. La lettre était, dit-on, parfaitement bien et d'un ton juste. On n'est pas aussi frappé de sa mère, qui manque de simplicité. Voilà que, pendant cette escapade de Strasbourg, Charles X mourait à Goritz. C'est ainsi que les derniers débris des vieilles dynasties s'en vont, par la mort, ou par des tentatives absurdes.

Pour notre jeune dynastie, grâce à Dieu, elle va bien ; mais, si le mariage est nécessaire aux princes pour perpétuer leur race, nous n'avons pas encore

beaucoup de raisons d'espérer la perpétuité de notre famille royale.

Vous a-t-on dit quelques détails sur la révolution portugaise? La reine a établi la Constitution de don Pedro, mais le général Freyze, l'ancien ministre de la guerre, a été massacré par les partisans de la Constitution de 1823, au moment qu'il se rendait auprès de la reine, au château de Belem. Lui et son cocher ont été saisis à mi-route par MM. les démocrates, qui les ont fusillés tous les deux sur le lieu même.

Oui, je voudrais bien aller vous voir, mais j'aimerais encore mieux que vous vinssiez ici. Si vous tardez trop et que je perde patience, préparez-moi un lit dans ce rayon de bibliothèque dont vous parlez. Je vous prie d'éloigner de ce rayon toute la littérature actuelle d'où il doit sortir, sans doute, des myriades de puces, punaises, crapauds, serpents, scorpions, qui sont la suite naturelle des nobles théories contenues dans ces divins ouvrages.

Que faites-vous, en votre qualité diplomatique, pour empêcher la contrefaçon ? Il faut avoir l'esprit contrefait pour croire que la Belgique ne consentira jamais à ne plus nous contrefaire. A-t-on contrefait le dernier ouvrage de M. l'abbé de Lamennais ? J'entends dire qu'il y a de fort belles pages. Je n'ai fait qu'entr'ouvrir le volume. J'ai vu passer une bulle du pape, — une vue des marais Pontins, — Munich au clair de la lune, — une lettre du cardinal Pacca, — des injures contre les jésuites, — un discours sur l'humilité, suivi d'un appel à la révolte, accompagnés d'un morceau sur la nécessité d'une hiérarchie fortement organisée, précédés d'une traduction libre du *Dies iræ* et peut-être bien d'un éloge de Béranger. Je ne garantis pas l'exactitude de mes souvenirs,

Il s'agit des "affaires de Rome" parues en 1836. C'est effectivement des "mélanges".

mais c'est à coup sûr un tohu-bohu admirable.

M. Thiers est ici, jeune, ardent, plein d'espérances. Le ministère chemine dans cette plaine qui précède la session. Les montagnes et leurs défilés et leurs avalanches ne commenceront qu'à la rentrée des Chambres. Il faudra voir alors.

Jusque-là, je lis comme de coutume de la philosophie. Je vous recommande la préface de M. Jouffroy au premier volume de Reid. Cela est clair, limpide, sensé, élevé et presque toujours vrai. Mettez ce volume dans votre poche à votre premier voyage à Anvers par la diligence à vapeur. Vous êtes donc allé à Anvers ? Êtes-vous entré dans la citadelle ? Est-il vrai que cette ville est d'une tristesse affreuse et qu'on n'y entend plus aucun bruit ? En 1832, nos canons donnaient à ces murailles un air animé et les bombes illuminaient très bien la citadelle et les forts détachés.

Peut-on dire ce mot « forts détachés » ? N'est-il pas gros de révolutions ?

XXXIV.

A MADAME LA VICOMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Paris, 19 novembre 1836.

J'attendais toujours une permission que M. d'Haussonville devait m'expédier. Il m'avait fortement engagé à ne point vous écrire sans autorisation préalable. Comme cette autorisation tarde bien à venir, Attila s'ennuie et vous écrit ces quelques lignes pour s'informer de votre santé. Priez donc M. d'Haussonville d'antidater le permis qu'il doit m'envoyer, afin

que je sois en règle. Madame votre mère vous raconte-t-elle ses mercredis et ses samedis ? Je vous assure qu'ils ont fort grand air et qu'on croirait à peine que monsieur votre père est en disgrâce. Il y a véritablement foule. Il est vrai que le grand salon est fermé et que le reste de l'appartement est fort petit, comme vous savez, mais enfin il y a foule et du monde choisi. On y parle de toutes choses librement et respectueusement. C'est un grand dédommagement de n'être pas ministre que la liberté du langage sur les questions du jour. *Vivre libres ou ministres !* Je ne sais pas si les ministres d'aujourd'hui samedi ont beaucoup de liberté d'esprit, mais ils sont très aimables et très bienveillants. M. Molé est venu chez vous l'autre samedi ; tout ce qu'il a dit avait très bonne grâce. Il y a eu jeudi grand dîner d'ambassadeurs chez M. le ministre de l'instruction publique. Tous les membres du corps diplomatique avaient de beaux gilets blancs, ce qui a été fort remarqué, attendu la mort du roi Charles X. Aurons-nous une brochure de M. de Chateaubriand sur la vie et la mort du roi Charles X ? C'est un sujet bien riche en déclamations et en rapprochements forcés : « Chose étonnante ! tandis que le vieux roi de France succombait non loin de l'Adriatique au fléau venu des crêtes de l'Hymalaya, un autre descendant de Robert le Fort est aux rives de la Seine, assis sur le trône des Gaules et commande à ces vieux soldats qui ont fouillé avec leurs sabres les tombeaux des Pharaons et abattu l'aigle mourante sur les remparts du Kremlin ; mais cette aigle s'envola du milieu d'un incendie, et, menaçante, empourprée de la clarté des flammes, elle poursuivit cette autre aigle née dans les rochers de la Corse !... » La voix manque à mon beau génie.

Vous savez que les lettres adressées aux prisonniers sont toujours mises sous les yeux de l'autorité. L'autorité m'a donc raconté qu'elle avait lu une lettre de M. l'abbé de Lamennais à Lagrange, Lagrange qui offrait sa tête et demandait son chapeau à la Chambre des pairs. On dit que cette lettre, qui est une sorte de consolation philosophique plus que religieuse, ne manque pas d'une certaine verve. Je n'aime pas beaucoup que l'on considère les lettres adressées aux prisonniers sous le point de vue de la curiosité littéraire. On doit traiter ces lettres comme les confessions, les oublier dès qu'on les a lues. Pour son livre, vous l'avez peut-être déjà. La Belgique a été longtemps le point de mire des idées révolutionnaires de cet abbé ; il doit avoir envoyé son dernier ouvrage aux lecteurs de *l'Avenir*. A propos, madame Sand, dans ses dernières lettres insérées dans la *Revue des deux Mondes*, parle avec une vive sympathie de M. de Lamennais. Bossuet aurait été peu touché d'un pareil éloge. Je crois même qu'il s'en serait confessé comme d'un péché.

Je savais bien que vous ne persisteriez pas à vous ennuyer de l'*Émile*. Je crois, en effet, que la *Profession de foi du vicaire savoyard* est au nombre des plus belles pages qui aient été écrites dans le monde. L'émotion et la raison y sont admirablement unies. La philosophie n'a jamais parlé un langage plus honnête, plus élevé, plus éloquent, plus sensé. La philosophie scientifique est toujours un peu déclamatoire; l'une manque communément de bon sens et l'autre de précision ; on a, ou bien la géométrie romanesque des systèmes, ou bien une exaltation sans règle qui n'est pas selon la science ; mais dans la *Profession de foi*, la fermeté de la raison et le sérieux de l'émotion

marchent ensemble ; la beauté du langage lui est inspirée par la beauté des lois qu'il contemple ; il est dans la vérité ; il a pied sur terre et le ciel est au-dessus de sa tête, et, comme dans les œuvres divines, quoique de loin, la sagesse est revêtue d'une grâce parfaite. Songez donc, après cela, dans quel temps Rousseau a pensé ces choses. C'est quand cet imbécile de d'Holbach croyait qu'un gentilhomme ne pouvait pas décemment croire en Dieu ; ce n'est pas bien loin du moment où Helvétius professait que toute la différence de l'homme au chien tenait à la façon dont les mains étaient articulées ; que toute la différence entre Bossuet et un cheval de fiacre consistait dans la manière dont les cinq doigts de l'évêque de Meaux pouvaient se plier, se serrer, se rapprocher, s'éloigner. C'est vrai que je radote un peu. C'est l'âge et la maladie ; que voulez-vous !

M. le chargé d'affaires de France à Bruxelles soutient dignement l'honneur du pays. Il pousse d'affreuses clameurs contre moi parce que j'ai eu la négligence de ne lui répondre que le jour même de la réception de sa lettre ou peu s'en faut.

Voulez-vous savoir qui est venu ici hier soir ? Voici : M. et madame Villemain, M. et madame Lebrun, le ministre de Belgique, l'ambassadeur d'Angleterre, M. Guizot, M. de Guizard, M. d'Haubersaërt, madame la duchesse de Massa, M. et madame Serurier, M. Georges Serurier, M. Jouffroy, M. de Canouville, les deux miss Berry, M. Caffarelli, M. Anisson, madame de Rémusat, M. Sampayo, M. Boulay (de la Meurthe), le général Haxo, le colonel Caradoc et vingt autres, ce qui faisait un très joli salon.

XXXV.

A LA MÊME.

Paris, samedi, 17 décembre 1836.

J'ai reçu hier une très aimable lettre de vous et aussi une lettre de M. d'Haussonville, dont je le remercierai prochainement comme il le mérite. D'abord, madame votre mère désire savoir si le présent que vous destinait madame de Staël, et qui vous a été envoyé d'ici à Bruxelles, vous est arrivé à bon port; si vous avez accusé réception de cedit présent à madame de Staël; si cedit présent est joli; si ce sont des diamants, ou des plumes, ou des perles, ou des dentelles, ou des fleurs; si la douane a porté ses mains impies sur ces fleurs, perles ou plumes, ou quoi que ce soit. Si ce sont des plumes de *grèbes*, je vous prie de me les envoyer. Ces plumes de grèbes me plaisent fort. Je vois, tout aussitôt que je les regarde, les grands lacs; j'entends le mouvement des eaux et les roseaux qui bruissent dans les anses écartées; envoyez-moi ces grèbes; soufflez fort sur ces plumes dans la direction de Paris; elles m'arriveront sans être froissées par l'œil du douanier. Si c'étaient des perles, je les accepterais aussi. J'ai tant d'imagination que la vue, la possession d'une belle perle me plonge au fond des océans; voilà le lit des mers, ces couches d'ambre et de corail qui restent paisibles quand le vent agite la surface des eaux; voilà ces beaux poissons avec leurs riches couleurs qui vivent dans ces retraites profondes et qui ne sont jamais remontés jusqu'à l'air que nous respirons; voilà cette perle qui a dormi des siècles à côté de tous ces secrets que l'œil de l'homme

n'a pu voir et qu'il ne verra jamais, et cela vaut de cinq à six mille francs net; c'est un bon argent. Si des dentelles, voyons les dentelles; sur-le-champ, un roman se développe devant moi. La pauvre jeune fille qui a travaillé cette dentelle a fatigué les plus beaux yeux du monde à cette fragile merveille; sa pensée rêveuse suivait tous ces fils qui s'entrelacent et reviennent et s'en vont. Qui dira toutes les idées mélancoliques, toute la vivacité triste qui ralentissait ou précipitait la tâche de la pauvre ouvrière ? Qui saura pourquoi ce fil a dévié de son chemin sous ses doigts distraits ? D'où vous pouvez voir que, si j'étais marchand de vieux habits, je m'arrêterais tout pensif au coin d'une rue, et, m'asseyant sur une borne, j'interrogerais les gilets usés et les uniformes déchirés sur les destinées de leurs maîtres.

Vous ne serez donc pas encore ici pour le 22 ? Il y aura foule à l'Institut. Les billets de centre, les bons billets, y sont très recherchés. Vous savez la niche du sort ? On a tiré l'autre jour de l'urne le nom des trois académiciens qui devaient entendre d'avance, conformément au règlement, les discours de M. de Ségur et de M. Guizot, et ces noms se sont trouvés être M. Royer-Collard, M. Thiers et M. Dupin. C'est à croire que le hasard a pu faire les mondes dans une bonne veine. Quoi qu'il en soit, M. Royer-Collard s'est excusé sous prétexte qu'il arrivait de la campagne, qu'il lui fallait ranger ses livres et ses papiers et qu'il faisait tout lentement. Sont restés pour juges M. Thiers et M. Dupin. Le discours de M. Guizot n'a pas fait un pli; il a passé comme une lettre à la poste. M. de Ségur a été moins heureux. Les éloges qu'il fait du récipiendaire sont un peu politiques et fort à la gloire du plus juste milieu. Cela a indigné le génie

tiers parti de M. Dupin et un peu aussi M. Thiers. Voilà donc M. Dupin qui veut qu'on rabatte des éloges à M. de Ségur, qui n'en veut point démordre. Si les esprits ne se calmaient pas de part et d'autre, ce serait un accroc à la séance du 22.

Les bulletins de Constantine obscurcissent un peu ces joies littéraires et ces querelles littéraires. C'est une cruelle histoire... On s'occupe à peu près uniquement ici de cette triste Afrique; il y a bien de quoi. Du moins, si l'expédition a été conduite témérairement, la retraite s'est faite avec ordre et sang-froid, et le maréchal Clausel s'y est montré habile et courageux.

On a ouvert tous les beaux salons. Les belles lampes, les belles porcelaines, les belles bouilloires en argent, des glaces à toutes les parois des murs, d'autres glaces à la vanille ou aux noisettes avec le thé. Veuillez me donner vos ordres pour la demande de votre congé.

Pourquoi me trouvez-vous un modèle de la perfectibilité humaine ? J'avais d'abord lu *perfection*, à cause de l'imperfection de votre écriture et j'ai été désappointé.

Vous aurez peu de peine à rendre votre appartement très joli. La vue du jardin est déjà très agréable et il n'est point donné au bois de palissandre, si laid qu'il soit, de gâter cette vue et ce soleil si gai, quand il y a du soleil.

Tout le monde se porte bien, mais il fait froid, froid, froid !

XXXVI.

A M. LE VICOMTE D'HAUSSONVILLE.

Paris, mardi, 20 décembre 1836.

Votre congé est demandé, que dis-je ! votre congé est expédié ce matin même ; ainsi, monsieur, on va voir si vous avez quelque regret de vos amis de France.

C'est toujours après-demain l'entrée de M. Guizot à l'Institut. Le discours de M. de Ségur, censuré par M. Dupin et par M. Thiers il y a huit jours, a passé hier au moyen de quelques légères modifications. Aucuns disent qu'il y aura quelque cabale malveillante à cette séance académique. Je n'en crois rien. Tous les vieux hiboux académiciens, sectateurs du XVIIIe siècle, percheront ce jour-là en silence, leur tête étroite dans leurs plumes, mais il n'y aura pas de scandale.

Le maréchal Clausel va revenir d'Afrique, siéger à la Chambre et expliquer comment c'était fait de l'ennemi s'il eût vaincu à Constantine. Nous ne parlons que de Constantine. Nous avons toujours devant les yeux ces grandes murailles de granit et nous n'entendons que le mugissement du Rummel qui court autour de la place, dans ce fossé profond. La tragique aventure du général de Rigny commence à prendre une meilleure tournure. Tout cela paraît tourner à un acte d'insubordination et à des paroles violentes adressées au maréchal. S'il en est ainsi, la phrase de l'ordre du jour serait un cruel abus de pouvoir. Que tout est fragile ! Voilà une réputation de bravoure bien acquise dans vingt occasions, qui se

flétrit on ne sait comment ni pourquoi en un quart d'heure et peut-être sans que le malheureux officier ait donné sujet à ces bruits sinistres. Il ne se doutait guère de cela quand il se sentait tant d'ardeur en courant en haut des murs de Tarragonne. M. de Mortemart est revenu de Bône. Il a eu une admirable conduite durant la campagne. Il paraît que la vue du roi l'intimide plus que les boulets et les balles, et le froid et la faim. En arrivant aux Tuileries, il a exprimé au roi son regret de n'avoir pas de nouvelles plus fraîches à lui donner de son fils le duc... d'Angoulême. C'est Nemours qu'il voulait dire. C'est un quiproquo désagréable.

Je vois avec plaisir que vous aimez le livre de M. Jouffroy et l'auteur à travers le livre. Vous avez toute raison dans votre impression à son égard. La lecture de ces deux volumes donne la clef de tous les grands systèmes. On peut les aborder ensuite directement et y pénétrer plus avant sans trop de peine et sachant déjà où l'on va. Je conviens aussi que cette analyse détaillée ne laisse pas une idée complète des grandes lignes de ces grands édifices philosophiques. C'est le défaut de l'analyse elle-même, toujours et partout. Si par une nuit profonde vous alliez vous promener dans les ruines de Thèbes et qu'à la clarté limpide d'une bougie diaphane vous regardiez de près, pouce après pouce, ces hautes colonnes et ces sphinx de granit qui forment la haie aux abords du temple, une haie silencieuse d'une demi-lieue, et ces grands obélisques, et ces hautes murailles toutes couvertes de figures bizarres; avec cette bougie, et de la patience, vous verriez tout et rien. L'ensemble de cette ville de géants vous échapperait. Votre mémoire ne pourrait pas reconstruire

le tout avec les détails; ce ne serait plus Thèbes qui arrachait des applaudissements aux soldats un peu incultes et un peu farouches du général Bonaparte.

Après tout, ces grandes constructions philosophiques enserrent peu de vérités nouvelles ; ces tours, insolentes comme celles de Babel, n'atteindront jamais les vérités qu'elles veulent aller chercher là-haut. J'espère aussi peu que vous, moins que vous, des découvertes de la philosophie. Elle n'en saura jamais beaucoup plus long que le vulgaire sur ce qui importe à savoir. La preuve, c'est que, si, demain, des hauteurs de ces tours élevées par la logique, descendait quatre à quatre un philosophe pour nous avertir charitablement qu'il y a une autre morale, un autre bien, un autre mal, une demi-douzaine ou point de dieux, nous lui ririons certainement au nez. Nous verrons plus clairement ce que nous savons avec une certitude confuse, voilà le futur progrès de la philosophie; mais ceux qui sont morts pour soutenir les principes de la morale commune peuvent être tranquilles : ils ont eu parfaitement raison. Voilà qui est fièrement grave. Je n'avais pas envie de faire cette sortie philosophique, mais votre lettre m'y a un peu provoqué.

Samedi. Cette lettre est bien à bâtons rompus. Je n'ai pas pu vous l'envoyer jeudi à cause de la séance de l'Institut qui n'a fini qu'assez tard et après l'heure de la poste. Le discours de M. Guizot a eu, de l'aveu de tous ses amis, tout le succès désirable. Entre nous, cependant, j'aurais voulu un peu plus de vivacité dans l'auditoire. Le discours de M. Thiers, il y a deux ans, avait excité une plus grande acclamation, mais les divisions politiques siègent même à l'Académie. Mardi, il s'agira du discours du trône.

C'est bien une autre affaire. Ces vingt et un coups de canon qui annoncent la séance royale, j'ai peur qu'ils ne soient le signal des grandes luttes d'amour-propre et d'intérêt personnel cette année. Il y a trente-trois millions d'hommes en France qui n'attachent nécessairement à ces intérêts particuliers qu'une importance secondaire.

XXXVII.

A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Wilhelmsbad, lundi, 22 mai 1837.

Mon cher enfant, tu n'auras de moi que deux mots, en échange de ton silence, mais ces deux mots en valent beaucoup. Nous te ramenons une princesse royale charmante [1], et je te conseille de passer ton épée au travers du corps de quiconque te dira le contraire.

Ton père est à peu près remis de sa fluxion. J'ai joui d'une épouvantable migraine qui s'en est allée, mais je souhaite qu'elle aille te rejoindre si tu ne m'écris pas.

XXXVIII.

A M. RAULIN.

Sarrebruck, 25 mai 1837.

Mon cher Raulin, ayant dîné hier vers minuit pour me lever aujourd'hui de très bonne heure et griffonner l'*Officiel*, je suis forcé de négliger le principal,

1. Madame la duchesse d'Orléans.

c'est-à-dire de ne vous remercier qu'en deux mots de votre charmante et très bonne lettre.

Il est exactement vrai que la princesse a une charmante expression de visage, des traits infiniment agréables, beaucoup de noblesse dans les manières, et bien de l'esprit, à en juger par ces trois jours. La presse en dira ce qu'elle voudra, il suffira qu'aux termes des lois de septembre la princesse fasse insérer dans les journaux insolents une lithographie ressemblante. La duchesse de Bourgogne était assurément moins jolie et les déesses de la Raison de MM. les républicains avaient beaucoup moins grand air.

Nous allons dans une heure toucher la frontière. C'est là qu'il y aura de la joie pour les gens sensés et des grincements de dents pour les malveillants. La princesse pourra bien dire à ces malveillants comme la duchesse de Bourgogne aux belles dames qui grognaient de son grand crédit : « Ça m'est égal; je m'en moque ; je suis plus aimable que vous et je serai votre reine et vous en enragerez et je m'en moque ! »

Bonjour, mon cher ami. A ne vous rien cacher, toutes ces grandeurs me pèsent. Mon uniforme me gêne. J'aime mieux nos conversations.

XXXIX.

AU MÊME.

Coppet, 12 juillet 1837.

Si vous savez des nouvelles, mon cher ami, écrivez-les-moi. Je compte sur vous comme de coutume.

Je ne suis pas de ceux qui, une fois à la campagne, ne prennent plus d'intérêt aux nouvelles de la ville. Je lis vos journaux tels quels avec une assiduité exemplaire. Je lirais les journaux au fond des forêts vierges du Brésil. Je ne comprends pas la vie de Laurence et de Jocelyn dans la grotte des aigles, s'ils n'étaient abonnés tout au moins au *Moniteur*. Croyez-vous qu'ils fussent abonnés au *Moniteur* ? Pour moi, je ne vois rien de ce pays-ci à vous raconter. La Suisse est fort tranquille et je ne vois pas que M. le président du conseil ait prétexte à la bloquer hermétiquement.

J'ai certainement l'intention d'écrire dans la *Revue française*. J'avais envie de parler des *Voix intérieures* de M. Victor Hugo. Le titre donne à l'ouvrage l'air des œuvres d'un ventriloque, mais ce n'est pas le motif qui m'a arrêté. Je lui trouve trop de talent pour lui dire toutes les injures qu'il mérite. Lisez l'ode à son jeune frère qui est mort fou. Vous y trouverez plusieurs strophes d'une grande beauté ; le mouvement, les idées, les images, tout y est poétique. Il y a bien des vers charmants à travers toutes les pages, mêlés au plus étrange galimatias. Vous trouvez tout à coup une belle rose sauvage, toute humide de rosée, à côté d'une vieille pantoufle et de pots cassés. Je crois que c'est sans dessein prémédité qu'il mêle tout de cette façon. Il ne discerne pas le beau du laid. C'est une nature assez puissante qui produit avec énergie et indifférence des palmiers, des serpents, des crapauds, des oiseaux-mouches, des araignées; il vous met le tout ensemble dans un sac, et voilà un volume fait. J'en pense trop de mal pour en dire du bien, et réciproquement.

J'achève un grand diable d'article sur le scepti-

cisme. C'est une question folle et qui rend fou. C'est la tentative de serrer bien fort une bulle de savon; et l'on recommence toujours, croyant bêtement qu'on va réussir.

XL.

A MADAME LA VICOMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Coppet, 18 juillet 1837.

Je veux pourtant avoir directement de vos nouvelles, madame. Je veux absolument voir de votre belle écriture. Je ne veux pas perdre l'habitude de la lire et cette habitude se perdrait fort vite. Il me semble que, pendant votre séjour à Bruxelles, je vous écrivais plus souvent. C'est probablement parce que vous étiez alors loin des pays civilisés. A Gurcy, c'est tout autre chose. Gurcy est Seine-et-Marne et l'on y parle français. C'est même vous qui savez les nouvelles et les progrès et l'état des mœurs « d'aujourd'hui jeudi », comme disait M. de Montlosier. Au bord de ce lac, je n'en sais pas plus sur la politique de France que les petites truites de la Versoy.

J'ai retrouvé toutes ces montagnes à la même place; seulement, les neiges m'ont paru moins blanches et le vert des arbres un peu moins brillant. Les Alpes ou moi, nous avons un peu vieilli. Quant à Genève, il est resplendissant; tout le quai en face des Bergues, de l'autre côté du Rhône, est d'une beauté surprenante. La statue de Rousseau a été inaugurée au milieu de l'enthousiasme public. Le pauvre petit horloger qui s'enfuyait de Genève, il y a moins de cent ans, ne sachant où aller souper, ni

où se coucher, est devenu le premier citoyen de la fière République ; sa statue est là, regardant couler les flots bleus du Rhône. Il tient un livre à la main ; les uns disent que c'est *le Contrat social*, les autres que c'est tout simplement l'*Émile*. Les rues hautes enragent un peu de voir là le petit horloger révolutionnaire. Pour être juste, il faudrait donner aussi une statue à Calvin, mais il ne paraît pas qu'on s'en occupe. Albert vous écrit-il de ses montagnes ? Vous a-t-il dit qu'il s'était pris de querelle avec le maître de l'auberge du 24 *Février* [1], lequel voulait lui faire payer cinq francs ce qu'il avait bu de bière avec M. Patin. Boire en passant pour cent sous de bière, c'est beaucoup boire, ou payer bien cher. Il s'en est tiré sans le moindre assassinat.

Je lis ou j'écris tout le jour ; je viens de me débattre contre le scepticisme. Ce n'est pas une petite affaire. J'ai dit très péremptoirement mon avis, mais je n'en suis pas encore parfaitement sûr. Je m'en vais griffonner pour la revue de M. Rossi un article sur la *Vie de Walter Scott*, par son gendre, M. Lockhart. Lisez cette *Vie de Walter Scott*, elle est très intéressante. Ne relisez jamais *De la connaissance de Dieu et de soi-même* de Bossuet ; cela ne vaut pas la peine. C'est la seconde fois que je m'y laisse prendre. Le livre de Fénelon est bien supérieur. Je ravaude un peu dans la *Bibliothèque universelle* de Genève. Il y a des articles intéressants. Deux ou trois de M. Topffer, historien de M. Jabot, qui sont spirituels et, ce qui est singulier, assez touchants. Je viens de m'embarquer avec le capitaine Ross pour sa seconde expé-

1. Auberge de la Gemmi, où Werner a placé la scène de son célèbre drame, *le 24 Février*.

dition au pôle arctique. Avez-vous suivi dans les journaux l'aimable correspondance du capitaine d'Urville et de M. Arago sur le voyage projeté au pôle antarctique ? Ils s'arrachent les cheveux sur la question de savoir ce qui se trouve dans les endroits où personne n'a mis le pied. C'est bien mal à des physiciens de faire des hypothèses et de se dire des injures. Je lis *Fleetwood* de Godwin, l'auteur de *Caleb Williams*. Ce n'est pas bon.

Vous dites à tout cela *Quand aura-t-il tout lu?* Je vous demande pardon de vous entretenir de mes lectures, mais vous savez que la vie d'un homme de lettres est dans ses ouvrages, et j'ajoute dans ses lectures quand il ne compose pas grand'chose.

Priez donc M. d'Haussonville de me fournir quelque aliment politique. Qu'y a-t-il? Dissout-on? Traite-t-on? Amnistie-t-on? On me dit qu'on pense à dissoudre. On me dit que le traité avec Abd-el-Kader va mettre la modération et l'horreur du sang et toutes les grâces de la civilisation à l'ordre du jour parmi toutes les tribus de l'Atlas et dans toute l'étendue du désert. On me dit qu'il faut entendre, par les exceptions faites à l'amnistie, que tous ceux qui sont exceptés de ce bienfait seront encore mieux traités que les autres. Je trouve les journaux désespérément nuls. Est-il donc vrai qu'ils soient tous inspirés par le gouvernement?

Que dites-vous des *Voix intérieures* de M. Victor Hugo? Il me semble l'objet de toutes les attentions des princes de ce monde. Qu'est-ce que ce tableau qu'il a trouvé un soir dans son salon et que lui envoyait M. le duc d'Orléans?

XLI.

A M. RAULIN.

Coppet, 24 août 1837.

Vous trouverez que je suis toujours par les chemins, mon cher ami. Votre dernière lettre de Valençay est arrivée ici pendant que j'étais à Chamounix, dans les États de Sa Majesté Sarde. Voilà ce qui fait que je vous réponds un peu tard. Je ne suis pas même bien sûr que ceci vous rencontre encore à Valençay ; mais ma lettre aura, je pense, assez d'intelligence pour vous aller retrouver à Chérigny. Je vois avec plaisir que ce n'est pas tout d'être nommé maître des requêtes en service ordinaire ; il faut, sur-le-champ, un congé pour se préparer par le repos à bien faire son service. J'ai vu enfin cette *Sainte-Élisabeth*. C'est une bonne et honnête fille et qui a beaucoup d'esprit. J'aime votre article, pour le fond et pour la forme, sauf quelques bizarreries de style qui n'ont pas grand inconvénient. Seulement, faites-moi l'amitié de me dire où vous avez vu les formes sévères de l'art byzantin ? J'ai vu à Mayence une église byzantine qui n'est pas du tout sévère. Cela a l'air d'une salle de bains pour des odalisques. Il est vrai qu'il ne faut disputer sur l'art avec personne. Une fois l'imagination tournée d'une certaine façon, on voit tout ce qu'on veut. On a vu bien des bêtises depuis vingt ans à travers les ogives. L'autre jour, à Chamounix, en regardant les formes bizarres des glaciers, j'entendais quelqu'un dire : « Voyez comme cela ressemble à une procession de fantômes ! » et, tout bien considéré, je trouvais

que cela ressemblait à un amas de glace. Je n'en persiste pas moins, malgré la sévérité de l'art byzantin, à trouver que vous avez écrit là une vingtaine de pages excellentes.

Ce voyage de Chamounix m'a indignement fatigué, mais j'y ai trouvé de l'intérêt. Ces montagnes de Savoie sont très belles, mais ces pauvres montagnes sont aussi travaillées par des révolutions. J'ai vu la place où était, il y a quinze jours encore, un lac charmant, transparent, tranquille, avec de belles forêts qui pendaient sur les eaux. Ces belles forêts se sont mises en danse l'autre jour et elles ont comblé exactement le lac. Je me suis promené à pied sur ces débris. La veille du jour où je suis arrivé, une autre montagne s'était à moitié écroulée dans un torrent qui est au-dessous de Chamounix, et on passait les voitures à grand'peine à travers toutes ces pierres et tous ces sapins brisés. Un Anglais était avec son guide auprès du lac de Chède quand il a été si soudainement comblé. Le guide s'en alla au fin fond du lac avec la montagne. L'Anglais disait froidement en racontant cette aventure : « Je n'ai jamais rien vu de si joli. » J'ai visité la grotte de Balme qui n'est qu'une longue souricière humide et froide. On y montre pourtant deux choses assez curieuses; d'abord, pour parler comme le guide, *on voit à ses pieds la délicieuse vallée de Maglan, où Florian fit errer sa Claudine;* ensuite, on voit dans la grotte même, sur le registre des voyageurs, ce joli petit morceau où on annonçait, le 29 juillet 1835, la mort du roi et l'attentat de Fieschi. Si j'avais reconnu l'écriture, je serais allé dénoncer sur-le-champ l'auteur à M. le procureur du roi de l'endroit le plus voisin.

Savez-vous que la verve de votre philippique contre

la science, dans votre dernière lettre, m'a fait peur. Je crois, en vérité, que vous allez bientôt finir toutes vos lettres par un *Écrasons la science!* Assez écrasé comme cela, monsieur, restons-en là, je vous prie.

Écrivez-vous quelque autre chose pour la *Revue française?* Vous m'avez parlé d'une théorie de l'art. Vous feriez bien là-dessus quelque chose de bon si vous n'étiez pas cousu de préjugés. Pourquoi ces numéros de la Revue sont-ils, d'ailleurs, si maigres? J'entends dire que M. Guizot va y porter secours; je m'imagine, en outre, que, tôt ou tard, elle prendra une forme politique. Si les élections ont lieu cette année, on pourra s'en servir pour tirer quelques boulets sur l'ennemi, mais un journal qui paraît tous les quinze jours n'a pas grande autorité. Pour moi, si je savais où mettre des articles politiques, il me semble que j'en ferais quelques-uns qui ne seraient pas trop mauvais; mais où voulez-vous mettre de la politique? Le monde entier appartient à César, c'est-à-dire au ministère. Ce César a bien parfois l'air de Laridon; eh bien, le monde entier appartient à Laridon. Cela s'est vu plus d'une fois dans l'histoire...

Bonjour encore; si ma lettre n'a pas le sens commun, c'est que je suis à peu près malade et d'une humeur de chien. Il a fait tous ces jours-ci une abominable chaleur qui rendait ces vallées comme des fours. Il fait aujourd'hui, par compensation, une brume épaisse qui couvre tout d'un voile assez triste et, naturellement, me fait voir tout en noir. Vous, qui êtes maître des requêtes, vous ne pensez qu'à la joie d'avoir des broderies bleues sur le devant de votre habit.

XLII.

AU MÊME.

Coppet, 7 septembre 1837.

Mon cher ami, votre lettre m'est encore arrivée pendant que je faisais quelque excursion en Suisse. Je pars d'ici dans quinze jours pour retourner à Paris. Je n'ai aucun goût à retourner à Paris. Mes dernières nouvelles sont qu'on n'y dit et n'y fait rien du tout. Je m'arrangerais assez d'un hiver ici à travailler et à regarder passer tous ces oiseaux qui voyagent, les oies sauvages, les vanneaux, les bécassines, les cormorans, les courlis de terre. Vous passeriez peut-être aussi pour me faire une visite et tout serait pour le mieux. La dissolution est, dit-on, *de plus en plus résolue;* ainsi le veulent les bécassines. Je n'en comprends l'utilité ni pour eux ni pour personne. L'Espagne, le Portugal, la Sicile peut-être, sont là comme de grosses pierres suspendues sur l'Europe. Le monde est dans un triste état. On se mange partout les uns les autres et le choléra est un superbe accompagnement à ces querelles.

J'ignore à quoi vous passez votre temps. Je vous ai pourtant recommandé bien des livres et entre autres la vie de Walter Scott par M. Lockhart. Je suis sûr que vous n'en avez pas lu une ligne. Si vous étiez un peu *lecturier*, je vous dirais de comparer cette vie de Walter Scott avec celle de lord Byron par Th. Moore; il n'y a pas de contraste plus singulier. C'est la vie commune avec tout ce qu'elle a de sensé, de durable, de profond, et la vie exceptionnelle avec ses secousses, ses erreurs, ses colères, ses vides et ses catas-

trophes. Une belle rivière large, profonde et d'un cours régulier, et une grande cascade qui gronde et se perd en poussière brillante. La singularité, qui n'est pas trop singulière, c'est que Byron avait une affection très vive pour Walter Scott et que dans ses lettres, où il déchire tout le monde par fantaisie et pour passer le temps, il ne se rencontre jamais que des paroles bienveillantes et d'admiration pour Walter Scott. Si vous lisiez, vous auriez vu une vie de madame de Krudner par M. Sainte-Beuve. J'ai pensé que, si madame de Krudner fût venue quelques années plus tard, elle vous eût inévitablement converti à son mysticisme. N'allez pas vous fâcher. L'empereur Alexandre la consultait sur les destinées de l'Europe quand il en était à peu près l'arbitre et toute l'armée russe s'inclinait devant elle quand elle passait dans les rangs pressés de l'armée de Crimée, du Caucase, et de ceux qui avoisinent la muraille de la Chine, et de ceux qui habitent vers les mers du Nord. Pour mon compte, ce que j'en ai vu dans M. Sainte-Beuve me la fait peu admirer. C'est la doctrine de M. de Saint-Martin dans un nuage. C'est trop pour mes trop faibles yeux, mais vous avez l'*acumen ingenii* pour percer ces obscurités.

XLIII.

AU MÊME.

Broglie, 13 novembre 1837.

Venez donc, monsieur. Vous vous faites bien attendre. Doutez-vous que la diligence ne vous porte en quatorze heures aux murs de Bernay ? Arrivé à ce

Bernay, vous demandez poliment un cabriolet au maître de poste, et vous arrivez triomphalement en trois quarts d'heure aux portes du château, à travers une belle forêt. Je vous avertis qu'il n'y a plus guère de feuilles à cette forêt. Je vous le dis pour vous éviter un désappointement, car un esprit romanesque ne pense pas toujours que les feuilles tombent en novembre.

Venez, vous dis-je. La campagne est bien un peu triste à présent, mais d'une tristesse fort sereine,

> The gloom and coolness of declining day.

A propos de poëte, M. de Lamartine est donc nommé trois fois? C'est fort joli pour un siècle de prose. Le barde a sûrement repris à la vie depuis le découragement de ses premières méditations. Où est le temps où il nous disait :

> Je reste sur la terre ainsi qu'une ombre errante ;
> Le soleil des vivants n'éclaire pas les morts.

Pour une ombre errante, ce n'est pas si mal avisé que de se faire nommer par trois collèges électoraux. Il y a bien des vivants qui se contenteraient à moins. M. Delessert n'en demandait pas tant. Il paraît que M. Arago doit faire des miracles d'hydraulique. Il a promis de l'eau en abondance au 2me arrondissement. Là-dessus, les électeurs ont pris feu, et M. Delessert a été noyé. Après tout, il n'y a pas là de quoi rire. Si j'avais l'honneur d'être électeur, j'aurais renvoyé M. Arago au calcul infinitésimal, sûr que, pendant qu'il observerait les comètes, il ne dirait rien de mal. Quant à M. Michel (de Bourges), j'ai lu dans les *Lettres d'un voyageur* de madame Sand qu'il était un grand

homme. Je suis bien impatient de lui en voir donner des preuves à la tribune aux harangues. Niort, comme vous voyez, se connaît mieux en grands hommes que votre misérable ville de Reims qui n'a eu que quinze voix pour un grand homme. Je reviens à la Chambre ; ces 459 députés me trottent par la tête. Que vont-ils dire et faire ? En voilà 135 nouveaux ou à peu près. Il va falloir que les ministres leur donnent un petit concert en arrivant. Parmi les ministres, les uns joueront de la flûte, les autres du tambour et de la trompette.

Savez-vous quelque chose de Constantine ? On raconte alternativement que le choléra y fait des ravages et qu'on y danse avec les demoiselles blanches et noires du harem. Peut-être que les deux sont vrais. Le dernier rapport du général Vallée sur les opérations du siège est d'une clarté et d'une simplicité qu'on a raison de louer. C'est un beau déploiement de la force et du sang-froid que cette opération. C'est la sagesse et la hardiesse qui marchent ensemble.

XLIV.

A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Broglie, 16 novembre 1837. — 16 froidéal.

Cher ami, on ne te voit pas, tu n'écris même pas beaucoup, mais il est vrai que tu as mieux à faire en ce moment. Quelle place as-tu ? Il ne serait pas bien étonnant que cette place fût un peu moins bonne que les dernières fois, et assurément elle n'est pas meilleure.

Et monté sur le faîte, il s'*expose* à descendre.

N'as-tu pas envie de savoir comment est Broglie à présent? Je suis bien forcé d'avouer que

Le soleil brille à l'horizon,
Comme si Walter le Cornette
N'avait pas quitté la maison.

On pense pourtant et on parle avec regret de Walter le Cornette. Quant aux changements matériels faits ici, c'est d'abord un grand auvent, au-dessus de la porte d'entrée, lequel a assez bon air; puis un poêle géant dans la première antichambre, qui dévore un bois tout entier par jour et qui échauffe assez bien les corridors; puis les allées autour de la pelouse, élargies de moitié; tous les arbres qui étaient sur la pelouse abattus, et, au lieu de corbeilles de fleurs devant la maison, des plates-bandes étroites avec de beaux rosiers en ligne, *tomme des soldats*, à ce que dit Paul. Voilà tout. La nouvelle entrée à côté du potager n'est encore qu'en projet, et tant qu'elle n'est qu'en projet, cela ne fait pas le moindre dégât. Ce qu'on fait ici? Mais on travaille, monsieur. Ne croiriez-vous pas qu'il n'y a que vous qui travailliez? On se promène après déjeuner, lentement, lentement, autour de la pelouse. Paul suit, *haud passibus æquis*, et il dit toutes les cinq minutes: *Je suis bien fatidié!* afin d'être porté, le paresseux. Le soir on ne se promène guère. On cause et on lit régulièrement, à mon grand désespoir, je veux dire à ma grande résignation. M. Ch. d'Eclepens est arrivé ces jours-ci d'Angleterre. Il a passé treize mois en Écosse, en Angleterre, en Irlande. Il a visité tous les lieux décrits par Walter Scott, sauf les îles Shetland. On lui avait dit, sur son projet d'aller dans les Shetland, il y a un mois, que rien n'était plus facile, mais qu'il n'en pourrait revenir qu'au

printemps prochain. Il a pensé que Magnus Troïl ne valait pas ces six mois d'exil dans le brouillard et la neige. Il a vu O'Connell et a logé dans sa maison cinq ou six jours. Cette maison est d'ailleurs ouverte à tous les voyageurs, sans distinction d'opinions, fussent-ils même torys ou pairs d'Angleterre. Il s'y trouve une belle chambre à sept lits où l'on met, suivant l'occurrence, une quinzaine de voyageurs. M. Ch. d'Eclepens restera encore ici quelques jours, pour aller ensuite à Paris, et de là en Suisse. Il n'a rien des défauts de la jeunesse actuelle. Il est poli, simple, point arrogant, ne faisant point étalage de ce qu'il sait, de ce qu'il a vu, ni de ce qu'il a fait. Il a beaucoup de bonne grâce et de bonne nature. Adieu, Walter le Cornette.

XLV.

AU MÊME.

Broglie, 4 décembre 1837.

Il y a bien longtemps, cher enfant, que je n'ai causé avec toi. Je me suis noyé dans les eaux de cette grande bibliothèque, et j'ai par-dessus la tête vingt pieds de livres que je voudrais finir avant de partir. Je sais bien pourtant que cette curiosité infinie est un genre de paresse, et peut-être le pire de tous, parce qu'il fait l'effet du travail. Qu'est-ce que tu lis en fait de prose française? M. Fox lisait madame de Sévigné avant de faire ses belles harangues sur la traite des noirs et l'armement contre la Russie. Bossuet s'animait à ses oraisons funèbres par la lecture d'Homère. Ici on comprend mieux comment les adieux d'Hector

et d'Andromaque pouvaient susciter les grandes images de l'oraison de Condé ou d'Henriette d'Angleterre. Pour toi, peut-être relis-tu les oraisons funèbres de Bossuet. Ainsi passe de main en main le flambeau de l'inspiration :

Et quasi cursores vitai lampada tradunt.

On a ici de grands débats sur l'archevêque de Cologne. Le roi de Prusse a-t-il ou non le droit d'agir ainsi avec le voisin de M. Schlegel? C'est une question débattue depuis trois jours au moins. J'ai un avis là-dessus ; mais, ne voulant pas me compromettre, je ne voterai que quand je saurai ta façon de penser sur ce sujet. Dis-moi bien vite, avant le moment du départ, les livres que tu désires que l'on enlève à cette grande bibliothèque de Broglie. Je procéderai à l'enlèvement après autorisation préalable. Je vais acheter un volume du Dr Chalmers, qui m'a fort intéressé : *Sketches of moral and mental philosophy*. C'est un ouvrage de pure psychologie, que je te recommande l'année prochaine. Il y a beaucoup d'élévation et de finesse à la fois ; on dirait que, comme les aigles, l'auteur voit de très haut les plus petits objets avec une parfaite clarté. Un aigle voit du sommet de la montagne un lapin qui trotte dans la plaine. Ainsi fait le Dr Chalmers. J'aime beaucoup ce grand et magnifique cadre à un tableau où les traits sont si fins et si déliés. Je t'ai dit quelquefois que, quand M. Ramond est arrivé au sommet du mont Perdu, il a trouvé un vaste amphithéâtre de rochers, et dans cette enceinte pas un être vivant, excepté un pauvre petit papillon que le vent avait porté malgré lui à ces hauteurs. On dirait que le Dr Chalmers suit l'âme

de l'homme au milieu de l'immensité, comme M. Ramond suivait de l'œil ce papillon égaré. Me voilà bien haut. Je descends du mont Perdu en te souhaitant bien le bonsoir.

XLVI.

A MADAME LA VICOMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Broglie, 10 décembre 1837.

Vous ne vous êtes point aperçue, madame, que je ne vous ai point écrit depuis plus d'un mois. Je l'ai très bien remarqué, moi. J'ai pensé que mes lettres seraient assez mal reçues au milieu de tous les ennuis que vous avez eus. Maintenant que l'on a essuyé la rigueur des premiers froids à la campagne, on s'en va, et vous reverrez votre monde le 15 au soir, ou, tout au moins, le 16 de bonne heure. Quoi que j'en dise, le temps s'est fort bien passé ici, et l'on y a beaucoup parlé, lu, discuté, disputé. M. Raulin vous aura donné des nouvelles et des bulletins de toutes nos batailles théologiques, littéraires, métaphysiques, politiques.

Irez-vous à l'ouverture de la session? Qui fait le discours du roi? C'est un beau sujet à traiter; la concorde au dedans, et la victoire du côté de l'Orient.

Je rapporte à Paris un très méchant article sur Walter Scott. J'en ai honte; mais j'ai été grandement distrait par la bibliothèque. Un livre en appelle un autre. J'ai une curiosité sans bornes. Je suis tombé sur les discours de M. Pitt, qui m'a ramené à l'histoire du règne de Georges III, qui m'ont poussé dans les pamphlets politiques de Johnson, qui m'a

obligé à lire les lettres de Junius, qui m'ont engagé à comparer ce style avec celui des diatribes de Swift, qui m'ont fait relire ses Mémoires par Walter Scott, qui m'a ramené devant mon malheureux article; mais j'ai détourné les yeux et j'ai pris un livre de métaphysique de Chalmers, excellent, et que je vous engage à lire, si vous n'avez pas abjuré la métaphysique.

Voulez-vous bien remercier M. d'Haussonville de sa lettre et lui dire qu'il n'espère point que je ne lui réponde pas. Vous avez donc gardé à Paris quinze jours durant M. d'Eclepens qui ne devait y passer que quarante-huit heures. Il nous a raconté des histoires charmantes de son voyage d'Angleterre. Il en avait surtout une que je vous raconterais si elle n'était pas si longue : Un barbier, un moine et un soldat voyageaient ensemble. Arrivés dans une auberge d'assez mauvaise apparence, ils prennent peur et, couchés dans la même chambre, ils conviennent de veiller tour à tour. Le barbier monte la garde le premier. Voyant le moine tonsuré qui dormait profondément, et aussi l'officier avec ses grands cheveux et ses grandes moustaches, il lui prend envie de raser et de tonsurer l'officier pendant qu'il dort pour lui donner l'air d'un moine. Il se met à l'œuvre et finit son opération sans réveiller le militaire. Puis, quand l'heure de sa faction est finie, il secoue l'officier nouvellement tonsuré et lui dit que c'est à son tour à faire sentinelle. Le barbier se couche; l'officier se lève tout en grognant et encore à moitié endormi. Allant et venant dans la chambre, il se regarde tout à coup dans la glace et, sautant de joie à la vue de sa tonsure, il s'écrie : « Quel bonheur! le barbier s'est trompé. Il a éveillé le moine et non pas moi. »

Voilà une belle histoire, j'espère, et comme on n'en raconte pas à Paris. La session ne sera peut-être pas si amusante que cette histoire-là.

XLVII.

A M. RAULIN.

Broglie, 19 mai 1838.

Mon cher ami, je suis bien affligé de vous savoir ce chagrin. Je ne pouvais pas croire M. de Talleyrand si proche de sa fin, malgré le rapport des journaux. Cette énergie d'esprit et de volonté semblait promettre encore des années de vie. J'ai peur que toutes ces tristes circonstances dont vous venez d'être témoin ne vous aient mis bien du noir dans l'âme. Vous feriez bien de quitter Paris et de venir ici passer quelques jours, comme on vous en a pressé, même avant d'aller à Reims. Comme l'ombre s'étend vite sur tout! Voilà la dernière grande figure de l'Empire qui emporte avec soi les dernières traces vivantes de ce grand drame. Il n'y a plus de Révolution et d'Empire que dans l'histoire. Il n'y a plus personne qui ait connu Mirabeau, vu familièrement Bonaparte revenant d'Italie, conseillé l'Empereur et discuté avec lui tous ces plans gigantesques, dont il ne reste plus rien qu'au musée de Versailles. Nous n'avons pas fait grand'chose nous-mêmes, mais nous avons vu tomber des générations bien autrement fortes que nous. Nous avons vu mourir Napoléon et le général la Fayette, et le général Foy, et M. Cuvier, et M. Perier, et M. de Laplace. Il n'y aura bientôt plus de témoins de l'Assemblée constituante, plus personne qui ait en-

tendu la voix de Mirabeau ou le canon d'Arcole. Les acteurs sont partis, il n'y a plus guère même de spectateurs.

Tout cela est triste, comme tout ce que fait le temps.

Les nouvelles du général Haxo sont, hélas! bien mauvaises. J'ai peur que les premières lettres qui viendront n'annoncent un dénouement cruel.

Je ne suis pas bien en train de causerie. Je suis bien aise que vous soyez débarrassé de votre article et de vos maux de tête, mon cher ami.

XLVIII.

A M. GUIZOT.

Broglie, 21 mai 1838.

Monsieur,

Je m'acquitterai de mon mieux de la mission que vous voulez bien me confier. Je tâcherai d'être un pouvoir exécutif résolu et intelligent, quoique nous n'ayons pas, à l'heure qu'il est, de bien excellents modèles sous les yeux.

J'ai un vif désir de voir le Val-Richer. C'est de là que nous sont venues les dernières lettres de François. L'été est encore triste ici ; il n'y a point encore de feuilles aux chênes, qui sont le fond des bois. L'été tarde beaucoup; le malheur veut qu'il n'en soit pas beaucoup plus long pour cela.

Le XVIIIe siècle me semble avoir fait triste figure ces derniers jours. Il est visible qu'avec ce qu'il a de mauvais, il ne sait pas mourir. Il est *infelix*

operis summâ... Pendant que M. de Talleyrand meurt, le général Haxo est bien malade. J'en suis très affligé. C'est un habile et excellent homme. L'officier de l'armée du Rhin, l'âme haute et tranquille, fait un grand contraste avec la pompeuse misère de l'évêque repentant.

J'espère envoyer prochainement à la *Revue française* l'article sur M. Villemain. C'est un charmant et excellent livre que le sien. La critique a là une mobilité heureuse qui la rend un moment supérieure à tout ce qu'elle juge. Elle plane au-dessus de tous ces sommets ; elle plonge dans les vallées ; elle comprend, elle explique tous les sons qui sortent de tous les points du monde intellectuel. A ce degré de vivacité, l'intelligence qui comprend est, par instants, au-dessus de l'intelligence qui crée.

[M. de Lamartine m'a l'air de se préparer bien des rétractations pour le jour de sa mort. La chute de son ange est déplorable. Cet ange tombe dans le vide. Cette imagination de M. de Lamartine est une imagination de géant, grossière, monotone et puérile. Il prend la grosseur pour la grandeur. C'est aussi un peu l'erreur du temps.]

XLIX.

A M. RAULIN.

Broglie, 12 juin 1838.

Il est vrai, mon cher ami, qu'avec un peu de mauvaise volonté vous pourriez vous plaindre de moi. Vous m'avez beaucoup écrit, et de charmantes et de longues lettres. Je n'ai répondu à cela que par quel-

ques mots assez maussades ; mais on a ses raisons pour être maussade. J'ai depuis mon séjour ici des attaques régulières d'une migraine qui me rend incapable d'écrire à des gens d'esprit. La température est un peu moins froide aujourd'hui et moi un peu moins grognon. Je profite de ce rayon de belle humeur pour vous dire un petit bonjour.

Comment avez-vous vécu dans cette ville de Reims et dans votre maison, ombragée de vigne du Japon ? Quand huit heures et demie sonnent, et que toute la ville repose, et que les oiseaux sont nichés derrière les statues qui sont en haut de votre cathédrale, vous lisez donc saint Cyprien, et cela dans la traduction de l'évêque de Maroc ? Est-ce qu'il ne traduit pas à la façon de Barbarie ? J'augure, sans en rien affirmer, que ce traducteur est *in partibus infidelium*. Je l'ai rencontré quelquefois dans le monde. Il a l'air d'un parfait honnête homme, mais d'un méchant traducteur. De saint Cyprien, je n'en ai jamais rien lu. Faites-moi donc un rapport sur cet évêque.

J'ai grande envie de causer avec vous et de vous revoir. Dans ce moment je ne suis pas très brillant, j'attends un peu que les esprits me reviennent. En attendant, je relis Swift. Vous n'aimez pas assez cette littérature de la reine Anne. C'est un siècle de Louis XIV, un peu plus hardi et plus vif. J'ai voulu rentrer dans mes études philosophiques, mais mes pauvres ailes philosophiques sont toutes faibles. L'air ne me porte plus dans ces champs de l'abstraction.

Écrivez-moi et je vous répondrai tant bien que mal, avec ou sans idiotisme. Que dites-vous des sévérités du jury pour mademoiselle Laure Grouvelle ? Le nom de Grouvelle ne se rattachait pour moi qu'à l'édition de madame de Sévigné, ce qui fait que made-

moiselle Laure me rappelle madame de Sévigné. Il paraît pourtant qu'elle a des idées beaucoup plus absolues que mademoiselle de Rabutin. Quant à Huber, il n'a pas son pareil dans les correspondances de madame de Sévigné. M. Jules Favre et M. Arago sont fort loin aussi de l'urbanité du siècle de Louis XIV. Le temps est peu civil. Nous n'avons plus qu'un bien petit nombre d'hommes qui rappellent l'exquise élégance d'une autre société, M. Dupin aîné, par exemple. Vous faites bien de lire saint Cyprien. Je le mets, sans le connaître, fort au-dessus de l'auteur des *Mémoires du Diable* et de l'*Histoire des deux Cadavres*, quoique cet auteur ait une grande renommée aujourd'hui,

Pour moi, je lis Homère, sans le comparer toutefois à Alexandre Dumas, auteur du *Capitaine Paul*, inséré dans le feuilleton du *Siècle*.

L.

AU MÊME.

Broglie, 24 juin 1838.

C'est beau à moi de vous écrire. Après un temps abominable, voici deux jours d'un éclat et d'une limpidité charmante. Il est vrai qu'il fait bien chaud pour se promener et que, par ce soleil, on ne mettrait pas un chien dehors, surtout Bob, avec son poil de Terre-Neuve. Vous revoilà dans ce Paris ? Plus de vins de Champagne, plus de lectures de saint Cyprien à l'ombre de la grande cathédrale. Vous ne dites plus, après un long dîner : « Maintenant, allons souper, » ainsi que cela se pratique dans les plus beaux can-

tons de la Suisse, à la vue des grandes Alpes. Quelle fantaisie vous a donc pris de lire les Tusculanes dans d'Olivet? Est-ce que vous ne pourriez pas bien, paresseux, lire les Tusculanes dans le texte? Tous les lieux communs, c'est-à-dire tous les grands sentiments de l'humanité, sont admirablement traités dans ce livre. L'exposition des doctrines philosophiques des diverses écoles de l'antiquité y est très confuse, mais peut-être pas plus confuse que les doctrines elles-mêmes. Le besoin de la clarté est très récent, et il faut ajouter qu'on a trouvé le moyen d'être clair en étriquant la question. C'est pourquoi les systèmes philosophiques du dernier siècle sont si simples, et tout d'une venue comme la jambe d'un chien. Quoi qu'il en soit, lisez Cicéron dans sa langue, à moins qu'il ne soit traduit par M. Villemain. Lisez donc ses deux derniers volumes ; laissez là Saint-Martin et tous les martinistes et tous les illuminés pour un moment. Lisez sa leçon sur Buffon ; c'est de la belle et grande critique.

A propos de lecture, il m'est tombé l'autre jour sous la main le dernier volume de Richardson en anglais. Je fais amende honorable à ce vieux libraire de Richardson ; tout ce dénouement est bien beau et très pathétique. Les traducteurs — voyez comme il est dangereux de s'en rapporter à un traducteur ! — ont pris avec la pauvre Clarisse les plus étranges libertés. Le colonel Morden aurait dû leur passer son épée au travers du corps, comme il a fait à Lovelace. Ils ont retranché tout le pathétique, sous prétexte que ce n'est pas dans le goût français ; mais il n'est pas dans le goût français d'être plat et ennuyeux. *Athalie* va donc être attaquée par un de nos plus illustres écrivains. Je n'ai pas lu ces sorties si décentes dont vous

me parlez. Joad n'aurait pas voulu laisser balayer les cours du temple de Jérusalem par les plus beaux esprits de nos jours, et il est vrai que les cours n'eussent pas été proprement tenues. Est-il vrai que M. de Lamartine soit allé se cacher en Bourgogne de honte de sa *Chute d'un ange?* Je n'en crois rien ; on se cache très peu aujourd'hui. Sa Lackmi est une grande effrontée, et ses géants sont de bien grands idiots. L'auteur mériterait d'aller passer une quinzaine dans cette cité des géants, et de servir de siège ou de table à ces grands drôles qui ne s'asseyent que sur le dos des hommes, et ne mettent le couvert que sur les têtes d'hommes aussi. C'est leur fantaisie. Cela va comme des cheveux *sous* la soupe, mais il n'importe.

Quand allez-vous à Valençay ? Vous ne précisez jamais rien. Vous ressemblez à la philosophie ancienne. Quand venez-vous en Normandie ? Mettez donc les points sur les *i*. Si vous n'allez ni à Milan ni à Londres, vous êtes bien peu à la mode. Ne plaignez-vous pas cette pauvre reine Victoria de tous les exercices si compliqués qu'elle va être obligée de faire dans l'église de Westminster ? La pauvre fille, avec cette lourde couronne de Henri VIII et des gros Hanovriens sur ses cheveux blonds ! Toute cette cérémonie doit vous plaire, car elle est supérieurement gothique. C'est la chaîne des temps, sans aucune solution de continuité. En France, la chaîne des temps est un petit ruban tricolore de six pouces de longueur. Je conviens que c'est un peu court.

Bonjour, mon cher ami.

LI.

A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Broglie, 28 juin 1838.

Mon cher ami, j'ai reçu ta lettre dans les dix jours convenus. On ne peut pas être plus exact, c'est à-dire encore plus aimable, car je tiens l'exactitude pour la moitié et plus de l'amabilité. M. et madame Du Parquet et mademoiselle de Pomaret sont arrivés avant-hier, par une belle pluie battante, vers huit heures du matin. Cette pluie, d'ailleurs, les avait accompagnés toute la nuit, mais ils étaient dans une bonne diligence, huit ou dix dans l'arrière-rotonde, par un temps chaud, les glaces fermées pour éviter la pluie, René couché en travers, attendu que les places verticales étaient occupées, et surtout par un monsieur nommé *Massif* qui, au départ, était venu, lui dixième, à l'appel des voyageurs. Il paraît que cette entrée de M. *Massif* avait été fort solennelle ; l'orage grondait déjà, il faisait sombre, les voyageurs respiraient difficilement, serrés les uns contre les autres. A ce mot *Massif*, entendu du dehors, on ouït un profond gémissement dans l'arrière-rotonde, et puis un horrible silence. Ce fut comme un *vox faucibus hæsit* universel. Quoi qu'il en soit, les pauvres voyageurs sont arrivés en bon état à Broglie, probablement parce qu'ils étaient supérieurement emballés. Ils sont, à l'heure qu'il est, aussi aimables et aussi dégourdis que s'ils avaient voyagé bien à l'aise dans une calèche ouverte par un jour de printemps.

Nous avions fait, M. d'Haussonville et moi, le complot d'accueillir mademoiselle de Pomaret par une suite de lieux communs débités d'un air tranquille et consciencieux, à l'effet de voir si elle s'apercevrait que nous avions baissé d'intelligence. Nous lui avons dit que l'imagination était la folle du logis; que les maximes de la Rochefoucauld étaient désolantes; que Montesquieu avait fait de l'esprit sur les lois; que Delille n'avait vu la nature que dans les décorations de l'Opéra; que *la Henriade* n'était pas un poëme épique; qu'il n'y avait en France qu'un poëme, *le Télémaque*. — Mais elle s'en est supérieurement tirée et nous a répondu franchement que les prédicateurs devaient prêcher la morale et point le dogme; que l'esclavage avilissait l'homme jusqu'à s'en faire aimer; que Louis XIV devait plus aux grands génies de son temps que Racine et Pascal ne devaient à Louis XIV, et que, d'ailleurs, Bonaparte était fils de la liberté et qu'il avait tué sa mère.

Voilà des provisions pour le concours.

Bonjour, bonjour.

LII.

A M. RAULIN.

Broglie, 13 juillet 1838.

A demain, mon cher ami, car, si vous êtes un homme de parole, c'est demain que vous partez. Vous dites le 15, mais un peu d'impatience, j'espère, vous fera quitter Paris le 14. Vous devez rôtir sur cette place Louis XV avec ces grandes dalles qui sont des verres ardents par ce soleil. Ici, il y a de grands

châtaigniers, de grands chênes, de grands hêtres qui vous attendent, et, pour parler poétiquement, comme fait la prose la plus simple aujourd'hui, ils murmurent d'impatience de vous abriter sous leur ombre. Venez, Paris ne vaut pas la peine qu'on y reste. Sachez, monsieur, que cet article de la Revue sur l'histoire de Louis XIII que vous pensiez si mauvais est trouvé excellent par des gens qui s'y connaissent assurément. M. Guizot m'en a parlé dans des termes qui vous auraient donné quelque vanité, quoique vous ne soyez point sujet à la vanité. Quant à moi, je continue à ne pas avoir lu ledit article, attendu que, si je néglige la Revue, la Revue paraît me mépriser fort et ne m'envoie point ses cahiers. Vous êtes, me dit-on, dans le même numéro que l'article de M. Duvergier de Hauranne. Il me paraît d'une société un peu compromettante. M. le garde des sceaux pourrait bien être tenté de vous destituer pour écrire dans le même journal que ce député *félon*. Ces messieurs prennent goût aux lois de septembre. Ces lois de septembre, ces fières déesses, n'étaient pourtant pas faites pour être les servantes de ces messieurs. Elles étaient nées pour garder la monarchie au milieu du tumulte révolutionnaire, et point pour défendre, comme des caniches, le portefeuille des ministres.

Je m'arrête de peur de commettre un attentat pour défaut de mesure dans mon langage.

Ma tête est toujours comme une montre qui s'arrête quand je la secoue fortement. Elle fait tic tac pendant un quart d'heure, pour s'arrêter encore. Venez, monsieur, vous l'avez promis au duc de Broglie. Apportez un beau morceau sur Richelieu. Je vous louerai en face. C'est un des grands plaisirs de la vie d'être loué. Je ne puis louer madame Sand

d'avoir fait *l'Uscoque*. C'est *le Corsaire* de lord Byron en prose boursouflée.

Vous trouverez ici mademoiselle de Pomaret et M. et madame d'Haussonville. M. et madame Du Parquet ont passé ici quelques quinze jours dans une amabilité parfaite. On lit encore un peu le soir. Vous pourrez reprendre *les Provinciales* comme au moment de votre réveil dans le salon l'hiver dernier. Je suis fâché de vous voir quitter saint Cyprien. Vous êtes volage avec les Pères de l'Église. Vous avez déjà joué le même tour à saint Jean Bouche d'or, qui vous le reprochera durement dans l'autre monde et qui vous fera un discours sur la persévérance. A ce sujet, je n'ai rien à me reprocher. Je vous ai prêché en temps et hors de temps. Il n'y a de plaisir que dans les études qu'on poursuit longtemps. Il faut savoir braver quelques moments d'ennui et aller au fond des choses. C'est là, sur tous les sujets, qu'est le plaisir sérieux et durable

. . . . at illum
Curvata in montis faciem circumstetit unda.
Accepitque sinu vasto, misitque sub amnem.
Jamque domum mirans genitricis, et humida regna,
Speluncisque lacus clausos, lucosque sonantes,
Ibat.

C'est la persévérance qui vous conduira dans ces beaux abîmes, et ne dites pas qu'il est trop tard.

Cœtera desiderantur, ce qui veut dire que vous ne vous souciez pas du reste.

Bonjour.



LIII.

A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Broglie, 4 août 1838.

Ah! que n'étais-tu ici hier, d'abord parce que cela m'aurait fait plaisir, ensuite parce qu'on a lu quelques fables de la Fontaine, avec quelle admiration, quelle énergie de sentiments classiques, je ne saurais te le faire comprendre! Il fallait voir chacun suivre d'un œil mouillé de larmes la couvée d'alouettes qui s'envole quand on va couper les seigles, le rat qui dort au milieu de son fromage de Hollande, le pigeon qui revient traînant l'aile. M. Victor Hugo eût été mal venu à se présenter ce soir-là dans le salon. Le vicomte d'Haussonville lui eût fait un mauvais parti. Il aurait eu beau chanter : *C'est le grelot d'un nain*... ou bien : *Lys courbé sur la plage*... ou même : *Par mon âme de corbeau*... je crois que toute cette fanatique assemblée l'eût outrageusement sifflé.

Dimanche, 5 *août*. Je veux pourtant finir cette lettre aujourd'hui. Madame Guizot, madame de Meulan, mademoiselle Chabot et les trois enfants sont arrivés hier vers quatre heures. Le chien du pauvre François est aussi du voyage. J'espère que Bob se montrera hospitalier. Tu vas encore trouver ici quelques changements architecta — architectu — je ne sais pas comment dire. Toujours est-il que le petit pavillon au-dessus de la serre est à peu près fini; mais, à mon grand regret, on a abattu le bel arbre qui était devant la maison du jardinier, un peu en arrière de la serre. Il est tombé à grands renforts de cordes et

après deux ou trois cents coups de hache. M. d'Haussonville et moi, nous avons assisté à cette chute comme des badauds poétiques. Après avoir longtemps balancé sous l'effort des barbares, le bel orme s'est étendu tout de son long sur la pente qui mène au potager. Pendant une demi-heure qu'on le frappait de la hache, il n'y avait pas une de ses feuilles en mouvement et il gardait une tranquillité parfaite, comme s'il était occupé d'autres pensées. J'ai revu ce matin tout ce grand débris. Les nids qui étaient bercés à cent pieds de hauteur, que dis-je! à cinquante pieds de hauteur, traînent dans la poussière. Voilà un beau sujet de vers latins.

Je viens, par grand hasard, de relire la lettre de Fénelon à l'Académie française. Il s'y trouve assurément un sentiment vif de la vraie littérature, de la véritable beauté poétique, mais il est singulier de voir un esprit si raisonnable, si mesuré, professer tranquillement les plus effroyables innovations. Pour la langue, empruntez de toutes mains, prenez des mots anglais, même allemands, italiens, portugais, si vous en avez besoin. Donnez-y seulement une désinence française. Les mots sont des mots, il importe peu d'où ils viennent. Pour la poésie, ne tenez guère à la rime. Prenez à cet égard toutes les facilités que vous voudrez, etc. On voit bien que, dans la tranquillité de son palais archiépiscopal, Fénelon ne se doutait pas de tout le vacarme que feraient de pareilles nouveautés dans le monde intellectuel. Rien n'est plus téméraire qu'un esprit qui n'a pas été au feu, qui n'a pas vu le danger. Il y a là plus d'un Balzac, plus d'un Fouinet, plus d'un Soulié, plus d'un Janin, dans cette poétique de Fénelon.

T'a-t-on parlé de la visite du Dr Chalmers ici ? Je

suis charmé de l'avoir vu. En lisant ses livres, je vois toujours à présent un geste de dialecticien qui enfonce son raisonnement d'un bras robuste. J'entends cet accent rude, tout plein de conviction et animé d'un enthousiasme contenu. C'est certainement un grand esprit et il a la physionomie d'un excellent homme.

Il me semble que je suis bien en arrière avec toi de toutes les nouvelles d'ici. J'entends par là surtout les idées qui passent. On se querelle comme de coutume sur l'absolu et le relatif, et l'on se jette des types et des architypes à la tête. Je viens de finir M. Villemain, dont le livre me semble le type de la belle et grande critique. Il me faut le copier. Je te quitte pour aller me promener un peu dans les forêts d'Amérique avec mon ami M. Audubon. J'ai grand mal à la tête ; cet air des bois me fera du bien. Je voudrais bien remplacer Buffon par Audubon. Buffon n'est pas digne de charger le fusil d'Audubon. Bernardin de Saint-Pierre méritait peut-être de porter sa carnassière quand il va à la chasse. Ah ! pourquoi un esprit comme M. Villemain se laisse-t-il aller à l'admiration de ce rhéteur qui se croit naturel parce qu'il perche sur des cèdres du Liban en habit d'académicien. Toutefois, sauf le principal personnage, la leçon sur Buffon est charmante.

LIV.

A M. RAULIN.

Broglie, 17 août 1832.

J'ai été ennuyé tous ces jours derniers, mon cher ami, par un article d'une effroyable longueur à co-

pier. Tout en copiant, le démon du perfectionnement me fait tout changer et il ne reste plus qu'un quelque chose qui n'a plus de nom dans aucune langue. Vous lirez cela pour votre malheur. Je m'en vais disserter sur l'éducation comme l'a fait le génie laïque et comme l'arrange le génie ecclésiastique ; comme l'entend l'*Émile* et comme l'entend l'évêque de Meaux. Que faites-vous ? Vous manquez ici. On ne s'y dispute plus autant. On n'entend plus ces belles décharges de feux croisés de paradoxes et de préjugés ; nous avons perdu l'entêtement des vieilles doctrines uni à l'insolence naturelle de l'esprit moderne. Quoi qu'il en soit, je vous regrette et chacun vous regrette; il n'y a plus que moi pour dormir pendant les lectures du soir. Vous n'auriez pourtant pas dormi à quelques fables de la Fontaine, supérieurement lues par M. Lebrun. Votre sang classique se serait réveillé dans vos veines. Peut-être n'auriez-vous pas dormi non plus à la mort de Wallenstein. Je reprends fort à Schiller ; on a beau dire que ce n'est point dramatique et que la réalité y manque, je suis passablement ennuyé de l'agitation et des grimaces de ce qu'on nomme la réalité dans les drames. Je reviens à une opinion de mon extrême jeunesse, quand je ne trouvais rien de plus beau au monde que l'*Iphigénie en Tauride* de Gœthe, précisément parce qu'il n'y a là ni vérité locale, ni observation minutieuse des passions, et que ce sont presque des abstractions poétiques qui ont juste assez de formes pour ne pas échapper à la vue et rien de plus. Relisez cette *Iphigénie en Tauride*. Si vous ne vous ennuyez mortellement, vous serez ravi, mais il faut un tact particulier pour y prendre plaisir, quelque chose de la seconde vue qui fait que les esprits d'élite

voient des choses charmantes au fond du galimatias double de saint Martin. Pour passer du mysticisme à l'éclectisme, avez-vous vu quelques hôtes du dîner de Champlâtreux? De quoi donc se plaint le cuisinier de M. le président du conseil ? Est-il vrai qu'il ait exigé l'insertion d'une note au *Moniteur*, qui établît qu'il avait présidé tout seul au dîner, et qu'il était faux que M. Chevet y eût mis la main. C'est un grand signe d'apaisement des partis que ces luttes où l'on ne se jette à la tête que l'*Almanach des gourmands*. Je voudrais savoir, néanmoins, et c'est ici une question constitutionnelle presque, je voudrais savoir si l'on a suivi, dans la confection de ce repas, *la Cuisinière bourgeoise* ou *le Cuisinier royal*. La garde nationale se le demande avec inquiétude.

Cette lettre est commencée depuis bien longtemps. J'ai eu mille choses à faire dans l'intervalle, mille choses que j'ai oubliées, mais qui étaient indispensables au moment même. Les jours et les mois et la vie s'en vont diablement vite. On n'a de temps pour rien. Je voudrais cependant en avoir pour vous écrire, parce que cela m'amuse. Que faites-vous dans cette criminelle cité de Paris, *super flumina Babylonis?* Vous êtes homme à vous enivrer des eaux de cette Babylone. Êtes-vous retourné à vos dossiers ? Vous allez respirer cette poussière un peu sèche pendant tout l'hiver, pendant que M. et madame d'Haussonville s'en vont *respirer la poussière humide des cascades de Tivoli*. Je leur envie ce voyage. Je voudrais avoir un prix de vertu de six mille francs ; je l'emploierais à aller visiter la maison de Cicéron et le petit champ et le petit bois d'Horace. Quant à Horace, il n'aurait pas eu le prix de vertu. C'est le pourceau d'Épicure avec de grandes ailes poétiques. Nous avons aujour-

d'hui beaucoup de pourceaux d'Épicure, mais les ailes manquent. Ils se vautrent en croyant voler.

Bonjour, mon cher ami. Méprisez cette terre et ne vous arrêtez pas *super flumina Babylonis*.

LV.

A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Broglie, 20 août 1838.

Cette lettre t'arrivera mardi, mon cher ami. Ce n'est qu'hier que l'on distribue les prix du concours. Permets-moi de t'annoncer que tu as :

Le premier prix d'histoire,

Le premier prix de vers latins.

Te dire comment je le sais, je n'en ferai rien. M. le ministre me ferait poursuivre comme complice de révélation en matière de secrets d'État.

Sérieusement, permets-moi de glisser cette lettre de félicitations entre tes mains à travers tous les lauriers qui te couvrent,

> Et ces lauriers encor témoins de la victoire.

Dis-moi comment était cette nouvelle pompe du concours sous les voûtes du Panthéon :

> De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur ?

Cette pourpre, cet or, que rehaussait la gloire du ministre ? Est-il vrai que tous les premiers accessits seront admis pendant un mois au moins à assister aux délibérations du conseil des ministres, pour se former au grand art de la politique ?

T'a-t-on dit nos lectures de *Wallenstein?* On a été

ici fort peu juste pour Schiller. Ta mère a seule protesté contre l'injustice de ces jugements. On dit que cela n'est pas vivant et on croit prononcer par là un arrêt de mort contre une tragédie. Il n'y a rien de moins vivant que la tragédie ancienne, et la tragédie ancienne est fort belle. Croyez-vous que, si vous invitiez Antigone à dîner, elle fût capable d'aller sur ses pieds du salon à la salle à manger, quand même M. Boissonade et M. Schlegel lui donneraient le bras pour la soutenir? Point du tout. On s'imagine que tout est dit contre un être créé par l'art quand on prononce qu'il ne serait pas capable de boire une demi-bouteille de vin de Bordeaux et de faire trois lieues à pied tous les jours. L'art vole et ne mange pas et ne marche pas. Où est le mal? C'est cette fausse théorie des êtres vivants qui nous a valu toutes les abominations de nos jours. J'aime incomparablement mieux que vous soyez de ce marbre blanc, immobile, éthéré, qu'on appelle l'Apollon, que si vous étiez capable de manger six livres de pain et un dindon rôti et de sauter un fossé de quinze pieds. Il y a du dindon rôti au fond des principes nouveaux de l'esthétique de nos jours.

Voilà une lettre un peu folle, mais je suis bien content de tes prix de concours. Bonjour.

LVI.

A. M. GUIZOT.

Paris, 20 octobre 1838.

Monsieur,

M. de Broglie est bien comme santé. J'ai tardé un peu à vous donner de ses nouvelles parce que j'ai su

qu'il vous écrivait de son côté. Il fait effort pour se promener exactement. Il s'en va vers midi faire le tour des grandes allées désertes du Champ de Mars. Il a repris un peu la faculté de dormir ; mais nous ne reprenons guère à la vie et il n'y a guère de raisons de le regretter. Quand un tel esprit s'est éteint [1], tout reste terriblement sombre autour de soi. Au fur et à mesure que les jours passent, on voit mieux, on sent davantage ce qui manquera toujours et partout. L'effroi des premiers moments qui suivent la mort n'est pas si dur que cette irrémédiable conviction qui s'établit peu à peu sous toutes les formes que tout est bien fini, que personne, que rien au monde, qu'aucune force au monde ne peut rien là contre.

Albert est retourné au collège. Il est sous M. Garnier en philosophie. Je relis le livre de M. Garnier pour savoir dans quel sens Albert sera conduit cette année. Ce livre a l'air sensé et d'un esprit très bien fait ; mais, comme il y a beaucoup d'idées même raisonnables en circulation, cela ne dit pas beaucoup pour l'auteur d'en trouver beaucoup dans son ouvrage. Par ce temps-ci, il y a un fonds général d'extravagances toutes faites, de bon sens tout arrangé, d'imagination toute fraîchement peinte où l'on peut penser longtemps, à son choix, sans toucher à son propre fonds ; mais on dit, M. Cousin dit, que M. Garnier est un excellent professeur et un homme d'esprit. Albert prend déjà bien à son enseignement, qu'il trouve clair et facile à suivre. Ce genre d'études d'Albert aurait bien intéressé sa mère. Elle voyait avec plaisir venir des idées dont elle pourrait parler avec lui. Toutes ces habitudes des années précédentes reprennent

1. Madame la duchesse de Broglie.

leur cours ; les formes restent les mêmes quand tout le reste s'est envolé. Madame d'Haussonville s'apaise un peu, mais ce pauvre jeune esprit reste sans mouvement, et le moindre effort pour le ranimer lui cause une impression douloureuse. Elle ne sait que trop tout ce qu'elle a perdu.

Vous avez lu, monsieur, la notice de M. Villemain dans le *Journal général*. Je crois qu'elle aura répondu à votre impression. C'est un reflet doux et triste de ce que nous ne verrons plus.

Adieu, monsieur. Je voudrais vous dire ce qu'on fait et ce qu'on pense à Paris. Je ne le sais pas. Je serai bien content de vous savoir ici bientôt auprès de M. de Broglie.

LVII.

A M. A.-W. SCHLEGEL.

Paris, 20 octobre 1833.

Monsieur,

Je ne savais que trop quel sujet de profonde douleur serait pour vous le cruel événement qui vient de mettre le deuil dans la famille de M. de Broglie. Vous perdez une amitié précieuse dont personne plus que vous n'était capable de sentir le prix; vous perdez tout ce qui vous rappelait, tout ce qui faisait revivre pour vous un passé auprès duquel tout pâlit aujourd'hui. J'aurais voulu qu'il vous eût été possible de venir ces premiers mois d'été à Broglie; ces souvenirs vous seraient doux à présent. Vous y auriez trouvé dans tous, et surtout chez madame de Broglie, une

amitié bien vive. Hélas! vous l'eussiez trouvée dans ces derniers temps plus animée, mieux portante, avec plus de sérénité d'esprit que vous ne l'aviez jamais vue. Cette funeste maladie, rien n'avait pu un instant la faire craindre. Rien, dans la tranquillité parfaite de la vie, ne pouvait laisser traverser l'idée d'un si affreux malheur pour tant de destinées.

Le 14, la maladie prit subitement le caractère d'une fièvre nerveuse, et sa violence ne fit que s'accroître jusqu'à ce dernier triste jour du 22. Il y avait beaucoup de fièvres adynamiques à cette époque dans diverses parties de la France; il y en avait en Normandie, mais elles n'avaient point ce caractère, Hélas! qu'importent aujourd'hui les causes déterminantes? Pourquoi se perdre à chercher ce qui a pu déterminer le malheur? Il ne faut pas non plus chercher dans les idées religieuses dont s'entretenait l'âme de madame de Broglie des préoccupations qui l'auraient attristée ou abattue. Jamais, je vous le disais tout à l'heure, jamais sa sérénité n'avait été plus complète. Les pensées religieuses calmaient pour elle toutes les agitations. Vous savez avec quelle anxiété elle s'occupait des moindres chances d'accidents pour les siens; peu à peu, elle avait apaisé toutes ces anxiétés sous l'idée de la Providence. Son esprit aussi était animé d'un mouvement plus facile et plus charmant que jamais. Il n'est point de malheur plus imprévu et qu'on puisse moins rapporter à une cause, à une influence quelconque.

Le pauvre Albert voyageait depuis quinze jours en Bretagne avec l'un de ses amis de collège pendant qu'il allait perdre une telle mère. On ne savait où l'avertir durant cette course qu'il faisait sans itinéraire et sans but déterminés. Il n'a pu trouver de

lettres qu'à Nantes, quand il n'y avait plus rien à espérer ni à craindre. Madame d'Haussonville était à Florence; elle n'a pu, quelque rapide qu'ait été son retour, qu'arriver bien des jours après que sa mère n'était plus. Madame de Staël, partie de Coppet à la première crainte du danger, n'a atteint Broglie que deux jours après le dernier jour.

Que vous dire, monsieur, de l'état où reste cette maison désolée? Personne ne saura comment reprendre à cette vie que madame de Broglie animait de son esprit et de son âme. M. de Broglie a été souffrant plusieurs jours après son retour à Paris; sa santé se rétablit un peu, mais pourra-t-il se relever sous cette atteinte si profonde? Il suffira aux devoirs qui lui restent, mais l'intérêt de la vie est fini sans retour.

Je vous dirai souvent des nouvelles d'une famille qui est aussi la vôtre par l'affection.

M. de Broglie me demande de vous parler de son tendre attachement. Albert désire que je le rappelle respectueusement à votre souvenir.

LVIII.

A M. RAULIN.

Paris, 2 mars 1839.

Comment vous trouvez-vous de votre repos de Reims et de votre solitude? Vous restez bien longtemps et vous me manquez beaucoup, mon cher ami. En attendant, je lis Burke. Je le trouvais autrefois déclamateur, mais il ne me produit plus la même impression. C'est une grande imagination

dans une forte tête, ce qui n'arrive pas communément. D'ordinaire, l'imagination mine les poutres du bâtiment; chez lui, c'est un beau et grand feu dans une cheminée bien solidement construite. A peu d'exceptions près, nous restons bien en deçà des Anglais pour la puissance oratoire. C'est la même chose dans la polémique des journaux. Swift est plus vif et plus véritablement passionné que M. Émile de Girardin. Bonjour, mon cher ami. Êtes-vous raisonnable? modéré dans vos discours? N'avez-vous point d'accès d'emportement dans la discussion? Ne prenez-vous pas plaisir à exagérer une idée jusqu'à ce qu'elle soit devenue insoutenable? Que lisez-vous? Avez-vous fini d'écrire M. de Rancé? Vous avez oublié de me rappeler M. Jouffroy. Il me semble que vous vouliez peindre cette disposition particulière de l'esprit où le monde apparaît comme un ennemi, la nature comme un piège, la réflexion comme une vaine témérité, la vie comme un mauvais pas qu'il faut franchir les yeux fermés? Cela est bien décrit dans M. Jouffroy, mais vous pouvez bien trouver tout seul la réfutation de cette doctrine.

Bob vous dit bien des amitiés. Il aime votre style et vos ouvrages, et il n'est pas le seul.

LIX.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, dimanche 19 mars 1839.

Notre insurrection [1] de dimanche dernier est déjà

1. Il s'agit ici de l'insurrection où furent arrêtés Barbès, Blanqui et leurs principaux complices.

loin ; elle commence à s'enfoncer dans la nuit des temps. Quoique le coup ait été assez violent, on en a gardé peu de souvenir et le public en parle peu. La cour des Pairs seulement est obligée d'y penser. On a maintenant en prison à peu près trois cents de ces aimables étourdis. Il est vraisemblable que l'instruction durera plusieurs mois ; les plans de M. de Broglie d'ici à trois mois ne seront donc pas changés. Le nouveau ministère marche. Les nouveaux ministres se trouvent bien où ils sont ; plus ils se regardent dans la glace, plus ils se trouvent figure de ministre et on est généralement de leur avis. Le gouvernement a fait quelques nominations à droite et à gauche, et les dernières surtout sont très bien prises par l'opposition.

Pour la politique extérieure, le ministère anglais reste. M. Peel a voulu renouveler la maison de la reine, et, la reine s'y étant refusée, lord Melbourne reste. Les radicaux reviennent et lord Palmerston et lord John Russel feront, dit-on, place à des radicaux. Une pauvre petite reine de dix-neuf ans se laissant conduire par la main par cet esprit violent du radicalisme, ce n'est pas un spectacle rassurant. J'aimerais encore mieux lord Wellington pour veiller à la porte de ce gynécée royal. Il ne faut pas laisser les diamants de la couronne au pouvoir des radicaux.

Pour revenir à nos moutons, ils disent tous, à peu près uniformément, qu'il est bien vrai qu'ils ont été pris les armes à la main, mais qu'on leur a mis de force leur fusil à la main, en les menaçant s'ils ne s'en servaient pas. A les entendre, on n'en devrait envoyer aucun aux galères. On dit que ce sont les membres de la section des *Bras nus* qui ont donné

dimanche dernier. On dit encore que ces sociétés secrètes sont divisées en escouades de sept hommes dont six portent le nom d'un jour de la semaine et le chef le nom de *dimanche* (voilà qui est honorer le sabbat). Quatre escouades font un mois dont le chef se nomme *janvier*, *février ;* etc. ; trois mois font une saison dont le chef se nomme *le Printemps*, *l'Été*, etc., etc. Les chefs de saisons seulement sont admis au conseil supérieur. Vous voyez que, pour peu qu'il y ait une vingtaine de printemps et d'étés qui veillent au bien-être de la société, les choses vont supérieurement.

Adieu, madame ; je vous donne les détails politiques qui pourront peut-être intéresser un moment monsieur votre père.

LX.

A LA MÊME.

Paris, dimanche 5 mai 1839.

J'ai peur d'écrire plus que vous ne voulez, mais je ne prétends pas à beaucoup de réponses. Une lettre qui ne demande pas de réponse n'est pas à moitié si ennuyeuse qu'elle pourrait l'être autrement. Je m'entête à cette forme de lettres jour par jour, qui vous rend un peu mieux ceux que vous avez laissés ici. Un résumé de huit jours ne ressemble pas à chacun de ces huit jours. C'est même pour cela que l'histoire est souvent fatigante. Notre histoire n'est pas très riche aujourd'hui. On compte que mercredi on ne sera pas plus avancé qu'aujourd'hui et qu'hier. Je suis allé ce matin chez madame Guizot. En entrant dans la cour, j'ai vu tout de

suite combien les temps étaient changés depuis les jours de la coalition. Quatre personnes étaient là qui causaient familièrement et amicalement : d'abord, et la moitié du corps dans la maison, M. Duchâtel, l'air conciliant ; puis un homme d'une cinquantaine d'années, l'air rude, un peu tanné par le soleil d'Afrique, le chapeau de côté, d'un visage habituellement provocateur ; c'était M. le général Bugeaud ; puis, en y regardant bien, on voyait, à l'ombre de M. Duchâtel, M. Janvier, l'air vif et tranchant comme un bon mot ; puis enfin, et cela a confondu mon innocence, M. Quesnault, qui avait ouvert la discussion de l'adresse par le discours le plus offensant contre les doctrinaires et la coalition. Tous ces lions et ces agneaux bêlaient ensemble dans un parfait accord, et je me suis rappelé : *Tu te promèneras sur l'aspic et le basilic.*

Sortant de là, par le grand soleil qu'il fait, j'ai été savoir comment allait madame d'Haussonville la mère. Je n'ai pas eu à traverser d'avant-postes politiques comme chez M. Guizot. Elle était bien ; lisant un roman dans le salon rouge ; un peu inquiète de savoir si tout ceci pouvait amener une révolution ; sur quoi je l'ai fort rassurée. Ce serait vraiment dommage qu'une révolution vînt la faire sortir de ce beau jardin, de ce beau salon où l'on n'entendait que le chant des oiseaux et le bruit des ailes des pigeons qui s'ébattent sur le gazon, de tout ce luxe innocent et bienveillant qui l'entoure, et de ce pauvre repos qui n'est pas bien animé.

Mardi, 7. M. de Broglie, Albert et moi, nous avons dîné chez madame Eynard, avec M. et madame Anisson et M. Rossi. Madame Eynard est d'une grâce et d'une bonté charmantes. Elle est toute consolée

d'avoir une cinquantaine de fenêtres de pauvres maisons qui donnent à plein sur son jardin, en pensant que les ouvriers qui ne peuvent pas aller à la campagne, regardent avec plaisir de leurs chambres les fleurs et les gazons. Ce pourrait être un sentiment affecté, mais on voit que chez elle c'est le vrai fond de l'âme que cette bienveillance. La Providence ne pouvait certainement pas mieux placer quelques millions que dans ses mains.

8 *mai*. Il n'y a rien de fait ni probablement rien de commencé en fait de ministère. Il n'y a plus même de curiosité sur ce sujet. On est honteux d'en parler, tant on a redit de fois la même chose.

LXI.

A LA MÊME.

Paris, jeudi 30 mai 1839.

Louise est partie ; mademoiselle de Pomaret est partie ; on se réduit à sa plus simple expression. M. d'Haussonville reviendra ici le 2, et sa belle calèche neuve avec un train rouge les mènera vers Coppet. Je vois Coppet tout le jour ; surtout par ce grand soleil qu'il fait à présent ; j'entends le bruit des fontaines ; je vois l'ombre de tous les arbres ; rien ne garde plus pour moi l'empreinte du passé que ce lac et ces bords du lac. Il n'y a que la grandeur et la douceur de cette vue qui soit en accord avec l'image du passé... Reverrai-je moi-même Coppet ? Il y a des jours où j'en doute, et puis je ne sais pourquoi j'en doute. Je ne suis guère malade ; c'est plutôt mon esprit qui défaille que ma vie qui s'en va...

Le procès de la cour des Pairs [1] ne paraît pas se décider pour le mois de juin. La nature des crimes prend un terrible caractère de gravité ; on croit savoir ceux qui ont tué de leurs mains et avec guet-apens des gens désarmés ; la gravité des peines devient alors presque inévitable et la lenteur de l'instruction et du jugement devient encore plus obligatoire par là. L'Orient est un sujet d'entretien, mais on ne sait rien encore de bien clair. Rien n'établit que les hostilités aient commencé, et, quand elles auraient commencé, l'effort de l'Europe pourra bien encore, pour cette fois, empêcher ces deux chiens sauvages de se battre longtemps. Nous envoyons une flotte de guerre pour assurer la paix. Le ministère va *très bien*, *très bien*, mais pas davantage. Bien des petites oppositions recommencent, comme on voit poindre les mauvaises herbes.

LXII.

A MADAME LA VICOMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Paris, 30 mai 1839.

Pour s'ennuyer, on s'ennuie de votre départ. Il se passera bien des jours encore avant qu'on revoie votre air distrait et bienveillant.

Nous traînons tant bien que mal notre pauvre existence, dissertant un peu sur l'Orient et sur la propriété littéraire. M. Lebrun, qui est venu hier soir, est d'une grande vivacité pour cette propriété littéraire. M. Guizot l'a défendue hier jusqu'à onze heures et demie du soir. On dit que madame Racine a survécu cinquante ans à l'auteur d'*Athalie* et qu'aux

1. V. la lettre du 19 mars précédent.

termes de la loi actuelle, madame Racine serait morte de faim les vingt dernières années de sa vie. On dit que les nièces de Descartes n'avaient pas de quoi s'acheter des rubans pour aller au bal en Bretagne chez madame de Sévigné. On dit que le génie est un champ dans lequel il est naturel de recueillir ce que l'on a semé. Monsieur votre père trouve que c'est une propriété comme une autre qu'un manuscrit, et que, dès qu'on le vend sans conditions restrictives, on le vend avec la faculté d'en tirer des copies à l'infini. On a donc poursuivi la comparaison d'un manuscrit avec un champ, avec un mouton, avec un petit cochon, et on a établi tous les principes de l'économie politique et du droit naturel qui régissent les moutons, les cochons, les manuscrits considérés comme propriété matérielle. Qu'est-ce que vous en pensez? Qu'en pense monsieur votre mari, qui peut avoir un jour comme législateur à s'en occuper? Dites à ce législateur futur qu'il manque beaucoup ici. Voilà les jours des départs qui approchent. Je n'ai plus aucun goût à traverser le Jura, ni à voir cette descente de Saint-Cergues, et puis cependant pour moi, c'est plutôt dans ce cadre des montagnes et du lac que partout ailleurs que je vois le passé.

31 *mai*. Je n'avais pas fini ma lettre hier que votre mari est arrivé. Ce qu'il est venu faire ici, Dieu le sait! je crois qu'*il a fait le coup,* pour parler comme les grands de la terre. Je ne sais pas si quelqu'un ici sait ce qu'il a fait, mais personne ne sait ce qu'il fera. Votre père ne sait s'il partira le 5, le 10, le 15 ou le 20. Votre mari n'a pas l'air beaucoup plus décidé sur les dates. Il a seulement l'air très actif. Il monte et descend de cheval, de cabriolet, de diligence; il interroge et n'écoute pas la réponse; il s'écrie par-

fois : *Au moment où je me présente à cette tribune*, et puis il prend l'air embarrassé. J'augure qu'il y a quelque chose là-dessous.

Adieu, ma chère Louise. Voilà des jours d'été comme ceux de l'année dernière et qui ne sont plus ceux de l'année dernière. Je ne vous ai pas dit que je vous trouvais bien bonne pour moi, mais je le trouve. Mille tendres respects.

LXIII.

A M. RAULIN.

Coppet, 10 juin 1839.

Mon cher ami, voilà un mois, ou près d'un mois que j'aurais dû vous écrire. J'ai de plus reçu de vous une lettre amicale et spirituelle et de quatre pages, à laquelle il eût fallu répondre, quand bien même je n'eusse pas dû vous donner d'abord des nouvelles du voyage. Mais, que voulez-vous! j'ai perdu jusqu'à la faculté d'écrire dix lignes raisonnables. Quand vous me conseillez de végéter, sachez que je végète suffisamment. Je ne pense point, je n'écris rien et je lis très peu, sauf un petit traité de métaphysique kantienne que je déchiffre en commun avec Albert. Cette métaphysique m'ennuie. Toute métaphysique m'ennuie. Il faut que mon intelligence soit profondément atteinte, car je n'ai jamais eu de goût et de capacité que pour la philosophie. Je commence à découvrir que les abstractions sont des abstractions. Les prétendues solutions des sciences philosophiques sont des noms nouveaux donnés aux insurmontables difficultés que se fait l'esprit. Pendant un siècle, plus ou

moins, on imagine que ces mots nouveaux cachent un sens satisfaisant, et puis l'on s'aperçoit que l'on est toujours au bord du vide. Ces eaux noires et profondes qui nous cernent de tous côtés n'ont pas baissé d'une ligne depuis que l'œil des premiers hommes les a contemplées avec crainte et avec tristesse. Il est venu des gens qui prenaient gravement plein une écaille d'huître de ces eaux et qui se flattaient d'avoir mis le gouffre à sec. Cela est pitoyable.

Vous avez donc des bruits de guerre et d'émeute et l'on croit donc que la République veut secouer ses chaînes et délivrer ses prisonniers? Ce seraient des efforts inutiles, mais ce parti est bien assez fou pour faire un effort inutile. On fera bien de se tenir en garde de notre côté. Le séjour de Paris, depuis une dizaine d'années, n'est pas sans danger vraiment, mais une balle de plus ou de moins dans les rues n'ajoute pas beaucoup à la terrible fragilité de la vie. Mon pauvre ami Grouchy vient de mourir soudainement à Turin. Je suis consterné de cette mort. Il paraît qu'il y a un point de la vie où le chemin descend tout à coup et s'enfonce dans l'ombre. Il n'y a plus que des tristesses à attendre. Je n'attends guère autre chose. L'esprit s'éteint peu à peu, les forces déclinent et l'aspect de ce monde prend quelque chose de terne et de vacillant.

Je m'aperçois bien que je vous ennuie, mon pauvre Raulin. Vous voyez que, quand vous me conseillez de végéter, c'est inutile ; même pour végéter, il faut quelque énergie. Je me sens fort au-dessous du moindre arbrisseau. Bob est de beaucoup mon supérieur de toutes les manières, mais c'est pourtant la seule société qui me convienne. La pauvre bête n'est pas exigeante, et, pourvu que je lui donne de

temps en temps un petit coup d'amitié sur la tête, Bob me tient pour suffisamment animé et spirituel. Vous autres hommes, vous exigez toujours davantage, même les meilleurs et les plus indulgents d'entre vous.

Demain, je vous écrirai peut-être quelque chose de moins sombre. Je vois que, dans ces montagnes qui sont devant moi, il se fait de temps en temps de petites éclaircies à travers la pluie. Mais je n'ai pas de raison pour me comparer à une montagne. Bonjour.

LXIV.

AU MÊME.

Coppet, dimanche 29 juillet 1839.

Pendant que je vous écris au milieu du grand calme des grandes montagnes, vous êtes dans toute l'exaltation des souvenirs de Juillet; vous avez les pompes du carré de Marigny, l'enthousiasme des revues, et le soir, s'il fait beau, le feu d'artifice. Les joies de la liberté sont plus vives que le spectacle sévère de la nature. Du caractère dont vous êtes et avec les opinions que je vous connais, vous devez être aujourd'hui dans l'ivresse; mais, quand ma lettre arrivera, vous serez un peu refroidi; les grands souvenirs qui vous agitent à présent auront fait place aux préoccupations ordinaires de la vie. Je crois vous entendre d'ici chantant *la Marseillaise* avec les gardes nationaux de votre compagnie, dansant en rond avec eux dans une sorte d'enivrement guerrier, mêlant les cris de « Vive le roi! » à ceux de « Vive la liberté! » Ne vous fatiguez pas trop et rentrez de bonne heure, car l'air du soir, même

dans les pays libres, donne des rhumatismes. Quelle différence de vie à cent lieues seulement de distance! Quand le jour tombera, je verrai, au milieu d'un grand silence, les Alpes noyées dans la pourpre et l'opale que le soleil jette sur leurs sommets avant de disparaître. Vous, vous allez vous acheminer à travers les illuminations du gaz, entre un million d'hommes libres qui vont presque tous se coucher, joignant votre forte voix à la forte voix de la grande cité, et disant : *Peuple français, peuple de braves;* pensant aux magnificences de la revue et à cette pompe royale et populaire : puis, un peu fatigué, mais le cœur content, vous vous direz, en vous mettant au lit, après avoir suivi tout le jour le char de la liberté :

Quum juga demeret
Bobus fatigatis, amicum
Tempus agens, abeunte curru.

Voici ce que je suis chargé de vous dire : Si vous pouvez disposer de quinze jours entre le 1er août et le 15 septembre et que vous vouliez bien passer ces quinze jours entre les Alpes et le Jura, en vue du mont Blanc et aux bords du Rhône, il n'y a point d'endroits où vous ayez chance d'être reçu avec plus d'empressement et de plaisir et de bonne amitié qu'ici. Ainsi, allez faire, je vous prie, votre déclaration à M. le garde des sceaux; dites-lui qu'à votre grand regret, vous avez besoin de le quitter pendant trois semaines; que cela vous perce le cœur, mais qu'enfin il le faut. Embrassez-le sur ses deux maigres joues pour votre compte, et marchez-lui sur le pied pour mon compte à moi. Laissez là le contentieux pour quelques jours, vous ne l'en retrouverez qu'avec plus

de plaisir. Vous verrez les cygnes qui volent tranquillement au-dessus du lac; vous entendrez le tonnerre qui roule d'échos en échos à travers les chemins de montagnes; tout autour de vous des paysages d'une douceur charmante, et, au loin, des régions couronnées de lumière où l'orage ne saurait arriver, où les ailes de l'aigle ne sauraient le porter. Cette face des choses vaut bien le visage de la plupart de vos collègues. Notez que ce n'est pas moi qui vous dis tout cela, sauf ce qui regarde la comparaison entre les Alpes et le conseil d'État, dont je suis responsable.

Sachez que M. de Sismondi pense le plus grand bien de l'*Histoire de Louis XIII* de M. Bazin. Il a tout à fait voix au chapitre sur ces questions. Où en est la *Revue française?* Elle était un peu triste et fort raisonnable. Le monde n'aime pas cela. Il lui faut les petites orgies de G**, afin d'avoir le plaisir de se scandaliser en lisant. C'est un grand bien de se scandaliser pour beaucoup de gens. La vue du mal ne leur déplaît pas, et, pour peu qu'ils se choquent de certains passages, ils se croient vertueux, et par là on satisfait *au besoin généralement senti*, à savoir, de jouir et de s'indigner de ce qui n'est pas bien.

Tout cela est bel et bon, mais je vous avertis que vous me trouverez peu en train et aussi peu animé que la *Revue Française*. Tout exercice me fatigue horriblement et toutes choses m'ennuient. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Demandez un congé, un passeport et une place à la diligence. La malle-poste va un train du diable jusqu'à Dôle, et un petit char de montagnes prend des lettres et des voyageurs à Dôle pour porter tout cela pêle-mêle, avec des secousses terribles, jusqu'à Genève. On voyage vite par ce procédé : on est ici, on est *rendu* ici en quarante-huit

heures; mais, si vous n'avez jamais couru au trot dans un fourgon non suspendu en compagnie avec des boulets de canon, ne faites pas cette entreprise; vous arriveriez en morceaux, et, quoique les morceaux soient bons, il vaut mieux faire aller le tout ensemble. La route est affreuse jusqu'aux montagnes, je vous en avertis. Cette Bourgogne est horrible, plate, desséchée, monotone, sale. Les bosquets de Montbar, où le grand Buffon a dessiné avec tant de grâces le buffle et le rhinocéros, ont l'air d'une guinguette mal tenue des environs de Paris; mais, une fois dans le Jura, vous oubliez Buffon, et la nature commence à reprendre sa grandeur naturelle.

Bonjour, mon cher ami. Je vous écris peu et je vous prie de dire à tout le monde que je ne vous écris pas du tout.

LXV.

A M. POIRSON.

Coppet, 6 août 1839.

J'ai peur parfois, mon cher ami, que nous ne vieillissions un peu, à voir comme nous nous dégoûtons de notre temps. Je fais quelquefois effort pour surmonter ma propre impression et voir si tout ce dégoût que j'éprouve ne tient pas à ce que les habitudes de ma pensée sont devenues trop impérieuses avec le temps pour comprendre les habitudes de cet esprit nouveau, si esprit il y a. En y regardant bien, je ne puis pas méconnaître que je m'irrite à bon droit de ce ton vide et déclamatoire, de ces fanfaronnades d'idées qui ne reculent devant rien, de ce mépris de toute distinction entre le bien et le mal, de tous ces sentiments impossibles qu'on fait semblant d'éprou-

ver, de toutes ces passions contradictoires qu'on suppose dans le même être, de cette langue pédante, forcenée, de ces couleurs et de ces images si vives pour traduire des pensées si froides, de ce manque de mesure, d'harmonie, de bon sens, de convenance en tout genre qui rayonne dans la littérature. Toutes ces accusations sont fondées sur une évidence irrésistible; et, si l'on était pendu pour tous ces crimes, bien des écrivains devraient se préparer. Il ne reste qu'une chose; peut-être que, dans cette diable de chaudière où les sorcières font leur effroyable brouet, il y a un brin d'herbe qui n'est pas uniquement malfaisant. Un seul point de vue qu'on entrevoit dans ce dédale mérite d'arrêter les yeux. Toutes les littératures que nous admirons sont simples et harmonieuses; tous les traits sont distincts, nets et brillants; mais ces littératures sont romanesques en ce sens qu'elles isolent dans une région idéale et lumineuse l'objet qu'elles veulent peindre, et que, dans cette contemplation excessive, elles oublient tous les rapports que cet objet soutient avec ce qui reste en dehors du cadre. Aujourd'hui on paraît possédé de la rage de montrer que tout agit sur tout; qu'une chaîne continue unit tous les êtres et toutes les choses; on n'écrit pas une ligne où l'on ne tâche d'enfermer l'histoire du monde. Avez-vous jamais vu la mer en colère? Chaque vague sur cette plaine irritée tient sa forme du mouvement de toutes les vagues qui l'environnent, depuis les grèves de Bretagne jusqu'aux glaces du pôle. C'est un effort pour exprimer ce contrecoup de tout sur tout qui fait les grimaces de la littérature d'à présent. De là ces formes tendues, où chaque mot joue un rôle; de là toutes ces couleurs du prisme prodiguées à tout propos; de là cette pré-

tention de chaque phrase à être comme l'écho de tous les bruits du monde. A l'état actuel, tous ces essais malencontreux pour agrandir l'angle sous lequel nous regardons le monde ont un air profondément absurde. Je crois même qu'il faut être absurde pour ne pas se décourager de ces premiers bouillons d'une pensée confuse; mais il est possible qu'un jour, après l'agitation du chaos à laquelle nous assistons, quand les eaux se seront éclaircies et apaisées, elles deviennent comme un miroir plus vaste où la réalité viendra se réfléchir dans de plus grandes proportions.

Ceci est bien désintéressé de ma part, car je hais cordialement les rudiments de ce nouvel art; mais je le dis pour l'acquit de notre conscience. Il faut tâcher d'être juste envers son temps, même quand on ne l'aime pas.

LXVI.

A M. RAULIN.

Coppet, mercredi 27 août 1839.

Venez quand vous pourrez; la tristesse de ces anniversaires ne vous découragera pas et vous la partagez trop pour la craindre. Venez donc. Je serais parti fort affligé de ne vous avoir pas revu avant d'aller errer durant ces trois mois d'hiver.

Je lis le premier volume de ce docteur Strauss, traduit par votre ami M. Littré. Ce livre montre l'état singulier des esprits en Allemagne. C'est la terrible démangeaison d'innover sans fin dans toute sa force. J'ai entendu parler avec assez de légèreté de ce livre. Je le trouve plus redoutable qu'on ne semble le

craindre. Cet homme n'a guère la tournure d'esprit d'un séminariste. Il a l'air audacieux encore aujourd'hui où il n'est pas facile de dire des choses hardies. Je ne crois pas l'ouvrage dangereux pour Mgr l'archevêque de Paris; mais, pour les esprits un peu exercés, cette érudition, travaillée par une logique froide comme l'acier, peut avoir quelque autorité. Pour mon compte, je crois que, dans cette voie de la critique et dans l'immensité des conjectures et des explications historiques, on peut dire le oui et le non avec une égale force, mais la négative a toujours quelque attrait de plus, surtout quand elle prend les airs froids et compassés de l'impartialité. Méphistophélès doit conseiller à ses protégés la lecture de cet examen du christianisme. Je pense que la traduction d'Hippocrate sera plus utile au genre humain qui ne sait pas le grec, que la traduction de Strauss à ceux qui ne lisent pas l'allemand.

Voilà donc que le gouvernement a mis un peu de sucre des colonies dans son vin. Il va avoir affaire à toutes les betteraves de France. On refusera, dit-on, l'impôt, et on jettera les betteraves à la tête de l'exacteur. La discorde civile rougira le sol de la France.

J'en reviens à Strauss, qui est un singulier personnage. Vous savez que sur la lecture de cet étrange apologétique du christianisme, les autorités de Zurich avaient jugé à propos de le nommer professeur de théologie de l'endroit. Les gens religieux ont senti les cheveux leur dresser sur la tête à cette nouvelle. Il a fallu renoncer à l'enseignement de ce diable de docteur, et, comme il est pourtant nommé et bien nommé, on l'a mis à la retraite avant qu'il eût commencé ses fonctions, et il jouit d'une pension à ce titre. *Fruitur Dîs iratis*.

Savez-vous qu'il y a cette année à l'exposition de Genève de très beaux paysages que j'ai admirés l'autre jour en attendant la voiture qui devait me ramener ? Il y a là aussi, par-ci par-là, des imitations des vieilles études avant Raphaël. Je demanderai qu'on vous les conserve, pour vous punir de votre admiration un peu traditionnelle pour cette barbarie affectée. Pardon, mais j'ai le goût assez sûr, ne me connaissant pas en peinture.

Adieu, mon cher ami. Vous me trouverez fort peu en train de quoi que ce soit. J'ai fait le compte de mes voies et je ne suis bon à rien et je n'ai de goût à rien. Je n'écris pas et je ne prends plus plaisir à lire. Je vous conjure encore de ne pas dire que je vous écris. Je me conduis indignement avec mes autres amis. Ne leur dites donc pas que je vous écris ; plaignez-vous plutôt de moi. Il est vrai que je suis trop stupide pour écrire à d'autres que vous, et, si vous vous fâchez de ce que je vous dis là, vous serez encore plus stupide que moi, et je vous certifie que ce n'est pas peu dire.

LXVII.

A MADAME LA VICOMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Coppet, mercredi 4 septembre 1839.

Il y a des temps infinis que je n'ai reçu de lettres de qui que ce soit. Je remarque qu'il n'y a rien de si facile que de se faire oublier quand on s'y applique un peu... Vous avez régulièrement des nouvelles de Mathilde ; la santé de Mathilde est excellente. M. Vinet l'a regardée avec un air doux et bienveillant

et le sourire gigantesque que vous lui connaissez. Il a passé ici samedi, dimanche et lundi. Je suis allé l'entendre prêcher dimanche à l'église de Coppet. Il parle avec une grande douceur et une grande étendue d'esprit, et dans un langage cultivé quoique naturel, qui ne me semble pas tant à mépriser dans un prédicateur. La culture délicate que l'on montre dans le langage est un indice de science à un certain degré, et la science ajoute de l'autorité aux paroles, même quand on parle contre la science humaine. Du reste, lui n'a parlé que de l'amour du prochain, et il a réussi sur moi en ce sens qu'il m'a inspiré beaucoup de goût pour lui. Le soir, il a encore fait une instruction à la maison, et, dans cette forme d'entretien plus familier, il a une grâce charmante. Le reste du temps, il a causé librement et simplement, avec beaucoup de supériorité. Tous les ministres des environs s'étaient un peu abattus sur le château, pour l'entendre et lui être présentés. Je suis fâché que vous ne l'ayez guère vu. Il vous aurait plu beaucoup. Je suis convaincu que votre mère aurait aimé cette nature d'esprit.

Vous êtes tous partis et je n'ai rien à vous dire pour m'avoir laissé là... Il faut que chacun s'envole à son nid respectif. L'oiseau, qui n'en a guère, se promène les bras croisés devant la maison déserte, tâchant de se réchauffer un peu tout en marchant... Je viens de lire le premier volume du docteur Strauss. Cet étrange théologien n'a pas dû, en effet, inspirer beaucoup de confiance à ceux de Zurich qu'il venait évangéliser comme professeur de dogmatique. Il a l'air dégagé et tranquille dans son travail de destruction, comme s'il avait longtemps vécu avec Méphistophélès à Kœnigsberg, ou à Nuremberg, ou à Gœttingue. Les généralités du livre sont de nature à entrer

dans beaucoup d'esprits et à ravager passablement, quoique ces idées ne soient déjà plus neuves en Allemagne, mais ces grandes dissertations précises dans la forme et vagues au fond peuvent encore être des nouveautés en France pour quelques années. En France, le dernier érudit qui parle a toujours raison. Je finis par cette sentence, pour remettre ma lettre à Samuel qui me dit qu'il est l'heure. Mille respects.

LXVIII.

A LA MÊME.

Coppet, 15 septembre 1839.

Il fait une pluie terrible aujourd'hui et les chemins doivent être bien mauvais. Cela fait que vous avez l'air beaucoup plus loin que vous n'êtes. Toutes les tristesses de l'hiver sont à la porte maintenant. Je rentre chez moi à sept heures à travers une grande obscurité, et je n'entends que la pluie qui bat contre mes fenêtres, et je ne vois au dehors que quelques moutons blancs que le vent pousse dans l'ombre sur ces grandes eaux, mais, après tout, je ne hais pas les temps tristes ; je les trouve bien en accord avec le fond des choses. On se trouve assez bien dans une chambre mal éclairée à côté d'un petit feu qui va s'éteindre.

Si vous êtes solitaires à Paris, nous ne l'avons pas été tout à fait autant ici ces derniers jours. M. Rilliet et M. Hess y ont passé deux jours et sont partis jeudi. M. Hess était fort occupé de Zurich, sa patrie, qui venait d'accomplir son œuvre de violence. Voyez-vous comme les journaux de France sont dans l'embarras

devant cette révolution. La souveraineté populaire qui s'insurge en chantant des psaumes et qui renverse les radicaux ! C'est faire cuire le chevreau dans le lait de sa mère que renverser les radicaux au nom de la majorité ; et puis cette couleur religieuse gêne un peu les yeux accoutumés aux lumières du XVIIIe siècle, et même pour les Lamennais, il est fâcheux de voir une révolution accomplie de cette manière par de pauvres calvinistes.

Ordonnez à votre mari de m'écrire, et, si vous vous apercevez qu'il n'est pas exact, faites-lui de sévères représentations.

LXIX.

A LA MÊME.

Turin, mardi 15 octobre 1839.

Vous ne devez pas être loin de Naples à cette heure-ci. Quant à nous, on vous aura dit déjà par quelles vicissitudes de la température nous avons été forcés de renoncer au Simplon et de revenir sur nos pas au bout de quatre jours de captivité à Tourtemagne, où le Rhône nous gardait à vue et étendait ses longs bras en avant et en arrière pour nous empêcher d'avancer ou de reculer, le tout avec des rugissements et un fracas terribles. Vous souvenez-vous de *Tourtemagne*? C'est à deux relais en deçà de Brigg. Une grande vallée d'une grande tristesse, et, suivant moi, d'une grande beauté, mais quatre jours passés là, à l'ombre de la Gemmi et dans un pauvre village, c'était, j'en conviens, peu agréable. Nous y avons rencontré monsieur et madame Lutteroth, qui ont été de très aimables compagnons de captivité. Ils étaient reve-

nus sur leurs pas après un déplorable accident. A quelques vingt minutes au-delà de Tourtemagne, l'inondation s'est trouvée telle, que madame Lutteroth n'a pas voulu qu'on traversât cette route couverte d'eau ; un des postillons, insistant pour qu'on passât, a détaché son cheval et s'est avancé pour sonder le gué, malgré les avertissements. Le pauvre jeune homme s'est noyé à deux cents pas, sans qu'il fût humainement possible de le secourir, sans qu'on pût même le tenter, puisqu'il avait disparu au moment qu'on le croyait en sûreté à l'autre bout de l'inondation qui occupait trois ou quatre cents pas de la chaussée. On passa trois terribles heures à chercher ses traces. Ce fut, au retour, une grande désolation dans le village où le malheureux jeune homme était fort aimé. Pour monsieur et madame Lutteroth, qui, assurément, n'étaient pour rien dans ce malheur, qui même avaient fait ce qui dépendait d'eux pour l'éviter, c'était pourtant une cruelle chose d'avoir été si près de cette tragédie. Ce sont d'excellentes gens, qui en étaient désespérés. Enfin, nous sommes revenus tous ensemble sur Genève, aussitôt que le chemin a été dégagé. Nous avions un peu l'impression d'oiseaux qui s'échappent d'une loge où ils s'étaient laissé enfermer mal à propos. En revenant à Coppet, j'avais bien envie de ne pas quitter ce lac qui me plaît plus qu'à vous. Je vieillis trop pour avoir beaucoup de curiosité. Enfin, nous venons de passer le mont Cenis. Celui-là est fort doux, mais maussade. Quand nous l'avons quitté hier, j'ai entrevu que ce côté d'Italie devait être fort beau, mais il se hâta de s'envelopper des pieds à la tête d'un grand manteau de brouillards et nous arrivâmes à Suze, trempés comme des canards. Je puis vous garantir que je n'ai pas joui du

tout de ce premier sourire de l'Italie dont parlent souvent ceux qui descendent les monts. La pauvre ville de Suze était là toute misérable et toute crottée, barbottant dans son torrent de la Doria, et je n'y ai rien vu qui annonçât le pays où fleurissent les orangers.

Nous arrivons aujourd'hui à Turin par une pluie également bien nourrie. J'ai pourtant déjà vu ici des choses qui valent la peine. Dans la galerie de peinture, des figures de Carlo Dolce que je trouve charmantes, et puis de belles églises déjà. J'aime assez ces églises excessivement ornées, quoique cela manque peut-être de gravité. Si on pouvait arranger ses plans à volonté, je voudrais bien voir tout cela avec vous et avec Othenin, mais vous allez vous établir tranquillement dans votre petit ménage, regardant le Vésuve et la mer et berçant votre petite fille. — Ceci soit dit pour faire effet.

M. de Broglie et Albert se portent très bien. Nous avons couru et admiré chacun comme quatre aujourd'hui. Demain, nous nous dirigerons vers Milan. Y trouverons-nous des lettres de vous ? J'ai bien de l'ennui de ne plus vous voir ni l'un ni l'autre, et je languis de vous revoir.

Mille tendres respects pour vous seule, ma chère Louise, et mille tendres amitiés pour vous deux, en oubliant Mathilde parce qu'elle est encore bien petite pour que je pense autant à elle qu'à vous autres.

LXX.

A M. LE VICOMTE D'HAUSSONVILLE.

Florence, vendredi 25 octobre 1839.

Vous voyez, mon cher ami, que notre itinéraire a

beaucoup changé en route. La faute en est toujours à ces diables d'inondations. J'écrivais le 16 de Turin à Louise que nous comptions aller sur Milan. Il a bien fallu y renoncer parce que la route, au delà d'Alexandrie, était barrée tout comme la route par Verceil. Vous conviendrez que c'est assez bizarre d'être ainsi poursuivis par l'eau. Le courrier pense que tout ce tracas tient à être parti un *vendredi*. Je ne le crois réellement pas. Aujourd'hui, en entrant dans une église de Florence, il m'a été expliqué qu'il y avait dans la chapelle de la Vierge un tableau que l'on ne découvrait que dans les grandes calamités et que, récemment, à cause de la sécheresse, on l'avait découvert. Le sacristain qui me disait cela ne savait pas qu'il parlait à un malheureux mouillé depuis près d'un mois par suite de ce miracle. Les Florentins auraient bien dû ne pas demander de la pluie sans savoir si elle convenait à tout le monde. Quoi qu'il en soit, nous n'irons pas à Venise, pas à Milan, pas à tous ces lacs dont il s'agissait au commencement de notre pèlerinage. Je vois tous ces changements d'itinéraire sans regret. Venise, peut-être, me laissait quelque curiosité, mais l'image de ce qu'on n'a pas vu a bien aussi son mérite. Il me restera donc dans l'esprit une Venise de fantaisie. Nous allons passer ici huit ou dix jours à voir la galerie, le palais Pitti et le Palazzo-Vecchio. Nous revenons de Gênes, où nous avons passé trois jours. C'est une charmante ville. Gênes a l'air d'un jour de fête, avec un peu de tristesse pourtant. J'aime deux ou trois jardins d'une tristesse mortelle qui sont en haut de la ville et qui regardent comme en silence tout cet éclat, tout ce bruit et tout ce soleil. Il y a dans Gênes une église de l'Annonciade peinte de haut en bas, qui est d'un effet

charmant et qui m'explique toutes les sottises coloriées qu'on a essayées en France dans ces dernières années. J'aime toutes ces prodigalités du luxe et des arts dans un lieu où l'on doit prêcher les doctrines sévères du christianisme. C'est comme ce vase contenant un parfum de grand prix que la femme de l'Évangile vient briser aux pieds du Christ. J'entends bien l'un des deux systèmes : ou ces pompes du monde apportées là comme un trophée, ou bien le grand silence et la grande obscurité des églises du Nord, où l'œil ne sait où s'arrêter et où l'esprit s'abîme dans la pensée du Dieu invisible. Une église gothique et sévère comme celle de Cologne irait fort mal avec les habitants de ces palais rouges, bleus, verts, où l'or et les peintures de Raphaël se réfléchissent dans le marbre poli et les glaces de Venise. Quant à nos églises où une demi-douzaine de méchants tableaux courent le long des murs les uns après les autres, que l'on badigeonne soigneusement à Pâques ou à la Trinité, cela me semble fort peu sensé, et il faut dire comme le maréchal Lannes : « Donnez-moi un lit de velours d'Utrecht ou une botte de paille. »

LXXI.

A M. RAULIN.

Florence, 3 novembre 1839.

Mon cher ami, ce serait assurément fort mal à moi de quiter Florence sans vous écrire. Il n'est déjà pas bien beau d'avoir été si longtemps sans vous rien dire, mais vous savez que je suis sujet à de petits accès de silence, après lesquels je rentre volontiers dans ma belle exactitude. Je ne sais rien non plus de

vous depuis bientôt deux mois. Sans doute que vous avez repris votre collier de misère et que vous avez recommencé à charrier administrativement toutes les grandes affaires soumises à la sagesse du conseil d'État. Pour nous, nous n'avons pas encore fait beaucoup de chemin, ni vu grand'chose, quoique nous soyons partis depuis près d'un mois. Nous avons été poursuivis par les grandes eaux qui ont fermé le Simplon et qui nous ont encore tracassés du côté de Turin, après que nous avions passé le mont Cenis. Nous avons dû renoncer à la Lombardie, et nous voilà depuis près de huit jours à Florence. J'ai déjà fait tous vos compliments à Cimabue et au Giotto. Je vous avoue que Raphaël, Andrea del Sarto et Fra Bartholomeo continuent à dominer sur eux dans mon esprit. Du reste, consolez-vous si je ne suis pas de votre avis. J'ai lu dans le dernier ouvrage de M. Quinet, intitulé *De l'Allemagne et de l'Italie*, un chapitre *Florence* qui entre parfaitement dans vos idées. Je trouve beaucoup d'esprit, quoique beaucoup de déclamation, dans cet ouvrage de M. Quinet. Il faudrait dix fois plus de temps que je n'en puis mettre à voir tous ces tableaux et tous ces marbres et tous ces monuments. Peut-être que, dans le loisir de la mémoire, tout cela s'arrange, et qu'en se souvenant, on retrouve une impression semblable à celle qu'on aurait en regardant longtemps. Les vivants d'autrefois étaient, à coup sûr, plus vivants que nous. L'abondance, la facilité, l'ardeur, la simplicité ou le calcul profond et ignoré de celui-là même qui s'y livre, tout cela est visible dans tout ce qu'ils ont laissé. Le grand fleuve semble s'être desséché, et nos pauvres petits artistes semblent pêcher de petits poissons dans les mares, là où l'on voguait à pleines voiles sur des eaux profondes.

Pise, 7 novembre.

Et voilà que, quoi que j'en aie dit, je ne vous ai rien envoyé de Florence. Pise, où il n'y a rien, l'emporte de beaucoup sur Florence dans mon esprit. Je trouve cet endroit une solitude charmante où l'on vivrait bien volontiers. Le *Campo-Santo* m'a tout à fait gagné le cœur. Je ne sais rien de plus triste et de plus noble. C'est un vrai monument élevé à la mort. Il n'y a pas un détail qui ne soit d'une mélancolie profonde. Toutes les fresques effacées de Giotto sont encore là ; les pans d'une robe, un profil de femme, des figures de vieillards, le vent de mer a effacé tout le reste. Ne croyez pourtant pas que le *Campo-Santo* ait l'air d'une ruine. Il est un peu usé par le temps et le soleil et le vent, mais tout entier. Dans ce grand cloître sonore, où il ne manque pas une pierre, on ne serait pas étonné de rencontrer les esprits de ceux qui dorment là, tant il y a d'harmonie entre le monument et l'idée de la mort. Tout ce fond de la ville de Pise où se trouvaient réunis le baptistère, la tour penchée, la cathédrale, le Campo-Santo est d'un admirable silence. Il y a cinq ou six chevaux qui paissent dans de vastes gazons qui environnent tous ces monuments. Tout a l'air du passé. Point de ruines, mais une grande tristesse, un grand silence, un grand repos.

LXXII.

AU MÊME.

Rome, 17 novembre 1839.

Mon cher ami, je suis honteux de la lenteur de ma lettre. Avec ma déplorable santé, quand j'ai fait quel-

que course, j'arrive tout exaspéré de fatigue et n'ayant pas la force d'écrire. Cet air et ce soleil me guérissent pourtant de ces maux de tête, qui, vous le savez, tendaient à me rendre imbécile. Je suis désolé de ne rien savoir de vous. Pourquoi vous fâchez-vous, comme vous en avez le droit? *Summum jus.* Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit du moins une lettre d'injures, *poste restante* à Rome? Je voudrais pour beaucoup que vous fussiez ici. Rome est faite pour vous. C'est pour vous que Saint-Pierre a été bâti. C'est pour vous que de grandes et magnifiques ruines s'étendent à gauche de la voie Appienne jusqu'aux montagnes. C'est pour vous que le soleil à son couchant couvre d'une splendeur si triste tous ces longs murs d'Aurélien qui ferment encore la ville. C'est pour vous que les peintres du XIVe et du XVe siècle ont couvert les voûtes des églises de Vierges et d'Apôtres gigantesques qui prennent un air surnaturel quand le jour s'éteint. Je vous vois descendant dans les catacombes, regardant avec admiration les restes de Saint-Paul-hors-les-murs, grimpant sur les débris des thermes de Caracalla, montant en haut du Colisée, cueillant des fleurs qui se balancent au vent sur ces galeries solitaires, puis descendant dans l'arène et prêtant une oreille attendrie au sermon du capucin qui y prêche chaque dimanche, allant écouter les belles voix de femmes qui chantent à l'heure des vêpres dans la Trinité-du-Mont, suivant le pape dans les églises où il officie, saluant le Vatican, et parfois regardant passer sur la place du Peuple une fille d'Albano avec son corsage rouge et sa coiffure rouge et ses yeux noirs et ses cheveux noirs.

Raulin, au lieu de tout cela pourtant, vous irez

demain, à neuf heures et demie, dix heures, faire un petit bout de rapport sur un établissement insalubre dans l'enceinte de Paris.

Écrivez-moi à Naples. J'y serai jusqu'au 20 décembre et je vous écrirai plus souvent, à présent que je m'accoutume à la fatigue.

Mille tendres amitiés, mon cher ami. Je voudrais bien vous revoir. Tout le monde ici vous aime et vous dit bien des tendresses.

LXXIII.

A MADAME LA VICOMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Rome, mardi 26 novembre 1839.

On me dit, madame, que vous avez eu la bonté de m'écrire à Florence, et j'ai bien envie d'aller à Florence chercher cette lettre qu'on ne veut pas me rendre. Notre colonie ne part pas aujourd'hui, mais demain... Vous avez, dit-on, beaucoup plus chaud au coin de votre Vésuve. Malgré cette température, je voudrais passer un siècle ou deux à Rome, pour voir tranquillement. Quinze jours ne suffiraient pas. Cette hâte de touriste fait un contraste risible avec cette tranquille tristesse de Rome. Il est toujours un peu drôle d'entendre dire : « Je suis bien pressé ! Il faut que j'aille à quatre heures et demie voir le Colisée, qui s'incline peu à peu sous la main du temps ; je serai à cinq heures cinq aux Catacombes. Il ne faut pas que j'oublie d'aller au Capitole. Ah ! voilà que le Circus-Maximus m'est entièrement passé de l'esprit. »

Vous ai-je dit, à vous ou à Othenin, que j'avais vu

Tivoli, *Tiburis umbra tui?* L'un des derniers papes a fait déménager la grande cascade qui menaçait de miner le rocher sur lequel est bâti le temple de la Sibylle. La pauvre cascade est allée se loger en face; on l'a enfermée dans un lit bien régulier et elle tombe d'un air bêtement régulier qui aurait fait de la peine à Horace. Il est visible que l'ordre de l'Église n'est pas l'ordre de la nature. Malgré cela, cette petite vallée est charmante quand on la regarde des ruines de la maison d'Horace et du haut du passé. Dites à votre mari qu'il a plus que personne le sentiment de l'antiquité. Les monuments qu'il m'a cités sont réellement ceux qui m'ont le plus frappé. *La villa Adriana* est ravissante. L'été, quand l'*aria cattiva* s'y promène nonchalamment sur des fleurs, que l'on entend les oiseaux qui chantent sur les voûtes défoncées de la grande bibliothèque grecque, que la couleur à demi effacée des plafonds se mêle à la couleur des fleurs, ce doit être une image très vive de la vieille Rome. Nous avons rencontré là pour cicerone une pauvre petite fille de huit ou neuf ans qui habite une grande masure au milieu des jardins avec une mégère qui a l'air de sa grand'mère. La pauvre fille a une charmante figure d'enfant et l'air d'une femme de ménage que prennent vite les enfants des pauvres. Elle nous conduisait à grands pas à travers les ruines, prononçant d'une voix fatiguée et indifférente ces noms de *piscine*, *naumachie*, *camp du prétoire*, tout cela comme on fait le ménage ailleurs. Elle a déjà le teint de la fièvre, mais elle marche vite et parle haut, parce qu'il faut bien gagner le demi-paul qu'on lui donne pour ses explications.

Si on vous dit que je ne me soucie de rien de ce qui est beau, on se trompe et on vous trompe. On prend

la faiblesse de ma santé pour la débilité de mon esprit, mon impossibilité de marcher vite et longtemps pour une incapacité de comprendre. Ceci a pour but de répondre aux calomnies sur mon pauvre compte.

LXXIV.

A LA MÊME.

Paris, 13 février 1840.

Je suis de deux jours en avance, d'après nos conventions, mais n'ayez pas d'inquiétude, je ne finirai ma lettre que le 15, jour de l'échéance. Il fait ici très froid; il fait sombre tout le jour et il fait nuit de bonne heure. Si quelqu'un a envie de venir à Paris, dites-lui de n'en rien faire. Si vous me voyez rentrer un soir chez vous à l'heure du dîner, ne vous en étonnez pas trop. Avez-vous dejà su par Albert comment nous avions fait notre route par mer? Pour éviter les deux jours perdus à Gênes, nous avons passé à Livourne de *la Marie-Antoinette* sur *le Léonidas*. On n'a pas le plus petit mal de mer sur *le Léonidas*. J'ignore si cela tient à la qualité de bâtiment de l'État. Marseille encore a trompé mon attente; il y avait tant d'années qu'en imagination je voyais tout autre chose que cela, quand je disais : *Marseille, colonie phocéenne*. Les voyages dévastent l'imagination. A raison de vingt lieues à peu près par jour, nous avons passé comme l'éclair à travers Aix, Orange, Vienne, Valence, Lyon, etc. J'ai vu l'arc triomphal d'Orange dans le crépuscule; j'ai vu à Lyon les quais du Rhône et de la Saône à la chute du jour; j'ai vu à la nuit tombante les beaux vitraux coloriés de la

cathédrale de Lyon. J'ai besoin de les revoir pour en parler sciemment. Quant aux plaines charmantes de la Bourgogne, il m'a été donné de les contempler en plein jour et je pourrai faire, quand vous le souhaiterez, une description d'Avallon. Je voudrais bien faire quelque chose pendant mon séjour ici, écrire, ou, tout au moins, penser quoi que ce soit; mais je me sens de plus en plus incapable et fatigué de chaque petit détail de la vie plus que je ne puis dire. C'est un petit sort assez gentil, comme vous voyez, que de ne pas penser et d'être fatigué de la moindre action ! Quand je vois ouvrir ma porte, je prends en haine celui qui entre, soupçonnant avec raison qu'il me faudra lui répondre s'il me parle, ou faire quelque chose pour lui s'il me le demande. Il n'y a plus en moi un clou qui tienne et je suis réduit à ma plus simple expression. Il n'est pas bien à moi de commencer ma correspondance d'une manière si tragique, mais cette vie de Paris m'assomme. Pour leur politique, je la trouve débile, hargneuse, bavarde. Il n'y aura sûrement pas de changement de ministère, et je ne crois même pas qu'on modifie le ministère. Tout le monde a l'air content de soi et un peu mécontent des autres, mais doucement et sans colère bien vive. On a été fort affairé sur la Turquie. On disait que la Russie et l'Angleterre allaient faire cause commune et faire leur petit paquet ensemble, mais ce nuage-là aussi se dissipe; on commence à parler d'autre chose. On va élire M. Molé à l'Académie française, en remplacement de M. de Quélen. Ses adversaires, dans l'Académie, disent qu'il sera probablement élu à l'unanimité. On ne se hait presque plus. On dit qu'à la Chambre des députés toute la violence des partis est éteinte et que, dans la salle

des conférences, les lions et les brebis s'entretiennent doucement et familièrement ensemble... Tout se passe très bien à la surface. On prend ici si peu d'intérêt à la réception de M. le duc de Bordeaux à Rome que j'en ai été un peu scandalisé. Si le jeune héros débarque un jour du côté de la Vendée, on ne parlera que de lui pendant quarante-huit heures. En attendant, M. Berryer ne sera pas de l'Institut; ce sera M. Victor Hugo; M. Lebrun me l'a affirmé. A propos d'Académie, je crois avoir vu Saint-Point dans les environs de Mâcon. C'est drôle qu'il vienne des poètes sur ces coteaux de Bourgogne; mais peut-être que, quand ils voient dans leurs voyages une belle nature, leur émotion s'accroît par l'étonnement. C'est pourquoi les hommes du Nord sentent et décrivent vivement le Midi, où Nisida dort sur les eaux. Comment se porte Nisida? Je m'y suis attaché.

Samedi, 15 février.

Voilà la vraie date et vous verrez mon exactitude... Vous donnez donc des dîners et vous représentez avec éclat dans votre salon de papier doré? Vous devriez bien m'inviter; il ne me faut qu'un prétexte pour retourner à Naples.

J'en reviens à mon point principal. La vie est terriblement triste. Je vous ai raconté que j'étais descendu à Rome dans les catacombes et qu'en revenant j'étais resté un peu en arrière, regardant au fond des souterrains l'ombre qui s'épanouissait à mesure que la petite lumière tremblante que portait notre guide remontait vers le jour. Ce fond des catacombes, c'est la vie que j'ai devant moi. Je suis devenu si progressivement stupide, que je ne me sou-

cie plus d'aucun genre d'études, que je ne comprends plus même la métaphysique. De temps en temps seulement je regarde flotter dans mon souvenir ces vues d'Italie qui m'ont frappé, et puis cela aussi se décolore bientôt et s'efface, comme quand il tombe un brouillard entre le golfe de Naples et vos fenêtres. Je chante toujours la même chanson, et je conviens qu'elle est triste et monotone. Je tâcherai de mieux faire une autre fois.

M. de Broglie a vu le roi, qui se montre fort satisfait du présent et sans inquiétude. L'Orient se civilise en effet. La reine d'Angleterre pense plus au prince de Cobourg qu'à l'empereur Nicolas.

LXXV.

A M. LE VICOMTE D'HAUSSONVILLE.

Paris, jeudi 27 février 1840.

Je m'imagine, mon cher ami, que, durant la crise ministérielle, vous seriez bien aise de savoir, à peu près chaque jour, qu'il n'y a rien de nouveau. La crise ministérielle a donc déjà passé par deux phases ; elle en est à la troisième, et Dieu sait par combien d'autres phases elle passera encore. Vous savez déjà les deux premières évolutions. — Le refus de M. de Broglie a promptement terminé le premier acte. J'espère qu'il n'aura plus de nouveaux assauts à repousser et que le cours des événements ira d'un autre côté. — Le second acte n'a pas été bien loin non plus. M. de Broglie avait consenti à ménager la réunion, dans un même cabinet, de M. Thiers, M. Guizot, M. le maréchal Soult, M. Villemain, M. Duchâtel, sans

exclusion de M. Dufaure et de M. Passy. Cet essai, que le roi n'a point repoussé, a échoué par le refus de M. le duc de Dalmatie, qui ne voulait pas même admettre l'idée de M. Thiers aux affaires étrangères. Il est probable que, indépendamment de cet obstacle dirimant, M. Villemain et M. Duchâtel auraient décliné également la proposition. — Hier 26, les affaires sont entrées dans une nouvelle période. M. Thiers, à la suite d'un long entretien avec le roi, dont il est sorti fort satisfait, poursuit la tentative d'une administration dont il serait président avec les affaires étrangères. Dans cette administration entreraient, ou pourraient entrer : MM. Cousin, Rémusat, Jaubert, de Cubières, Vivien, Pelet, l'amiral Roussin, M. de Rémusat ayant le portefeuille de l'intérieur. On espère que, sous ce conseil, M. Guizot consentirait à rester à Londres. — Si cet essai est également infructueux, vous savez trop bien la règle des permutations pour ne pas voir déjà les autres arrangements dont on parlera : M. Molé tout seul, mais nul jusqu'ici ne pense à la possibilité de cette résurrection ; — M. Molé et M. Thiers ; mais, pour cela, M. Thiers y semble avoir une répugnance extrême et bien des difficultés s'élèveraient contre dans les Chambres. — Reste que le ministère tombé se relève, après s'être fait arracher deux dents qui tiennent peu, la justice et la guerre, et les avoir remplacées par deux dents d'un émail un peu plus brillant. Les sages de ce monde ne sont pas éloignés par moment de croire que ce sera le dénouement. Vous êtes jeunes encore, messieurs et dames, mais il faut vous accoutumer à ces dénouements qui n'en sont pas. Ne voyez-vous pas qu'en tout, dans les histoires du monde, on raccommode l'habit de l'humanité, mais on ne lui en fait

pas un neuf? Elle est habillée de pièces et de morceaux dont l'assemblage s'appelle la philosophie de l'histoire.

Il n'est pas impossible non plus qu'on essaye encore, que M. Thiers essaye de ramener le maréchal, M. Duchâtel et M. Villemain à la pensée d'un conseil où il aurait les affaires étrangères et le maréchal la présidence. Ce serait revenir au deuxième moment de la crise, moins M. Guizot. M. Guizot est à Londres. On a de ses nouvelles par voie télégraphique.

Voilà nos nouvelles dans leur sécheresse et leur exactitude. Je tâcherai de vous tenir au courant; mais j'aimerais mieux vous parler d'autre chose que de politique. C'est bien cette politique qui a l'air d'un conte répété cent fois. M.*** a fait une oraison funèbre du général Bernard qui a eu un succès prodigieux. Monsieur votre beau-père n'a aucun embarras à trouver cela beau. Je m'insurge tout seul. Une réflexion de l'illustre orateur m'a cependant profondément ému par sa force mélancolique et sa profondeur un peu paradoxale; il s'est écrié : *Un des sentiments les plus oubliés de nos jours et le plus moral peut-être, c'est le sentiment du devoir!*

M. Thiers a été jusqu'ici et dans tout ceci la lumière et la raison mêmes. Il a agi sans détours, avec cette simplicité charmante et savante qui est sa séduction, et son danger aussi, parce qu'il est mobile. M. de Broglie a été fort touché aussi de sa manière, et, s'il a refusé, pour des raisons personnelles, de s'associer à lui, il l'a aidé de bon cœur à faire réussir ce qui paraissait si raisonnable. Voilà donc cette corbeille royale où la Chambre des députés n'a rien voulu mettre, par un diamant, pas un rubis, pas une fleur. La belle princesse n'aura d'autre plaisir que de regarder

d'un peu loin cette couronne de France légère et rouillée par les intempéries des révolutions.

Raulin est là qui ne me dit pas de vous parler de lui, mais qui parle de vous habituellement avec son enthousiasme exagéré. Quand j'aurai fermé ma lettre, je lui dirai : « Vous auriez bien dû me faire dire quelque chose à ces gens qui vous sont très attachés, pourtant, Raulin...

LXXVI.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 7 mars 1840. Samedi.

Il me semble que les lettres de Naples deviennent rares, et je vous assure que c'est un regret et non pas une plainte; je serais désolé que vous écrivissiez davantage, mais enfin cette vie de Naples s'éloigne tristement. Nous menons ici des journées qui ne ressemblent à rien. Si je fais le compte de mes journées, cela fait pitié. Si je rentre en moi-même, rien ne ressemble si peu que *ce moi-même* à une salle de bal. Je me déplais, et les autres ne me plaisent guère. Je ne suis pas en état de juger avec indulgence tout notre tracas politique. Il n'y a plus aujourd'hui qu'une loi bien reconnue dans la conduite des affaires publiques; chacun se tient pour un principe. Nous avions autrefois découvert ce beau sophisme que l'attachement aux mêmes personnes était la véritable vie des partis; que les personnes étaient des principes incarnés, etc. En conséquence, chacun a fait de soi son propre principe à soi-même, et ainsi nous avons gagné que tout homme qui se fait une bonne place croit com-

battre pour la bonne cause. C'est la grande conciliation de l'égoïsme avec la morale. Nous sommes si loin de toutes les pensées saines, que ces pauvres pensées, quand on les trouve dormant dans de vieux livres, ont l'air de déclamations. Une sagesse insolente et grossière a joliment changé tout cela...

M. Guizot reste à Londres; c'est la seule chose raisonnable qu'il eût à faire. J'ai vu une lettre du premier secrétaire de l'ambassade qui dit qu'il a été témoin de sa première conversation avec lord Palmerston, et que, assurément, il aura autorité; qu'il paraît imposer beaucoup par la gravité et la force de son esprit. Ses pauvres petits et sa mère sont restés ici comme vous savez; les petits très frais, grandis et grossis; madame Guizot paisible et bonne comme vous la connaissez. Dimanche dernier, la dernière fois que je l'ai vue, je lui ai pourtant trouvé l'air fatigué. Rien ne rappelait dans cette pauvre chambre les pompes de l'ambassade de Londres; c'était toujours le petit bonnet avec une fleur piquée d'une grande épingle; une immortelle à la dernière mode. Je suis si loin de la politique, que je viens de relire l'*Héloïse*. D'ordinaire, l'âge affaiblit l'impression de ces sortes de livres, mais c'est une grande épreuve pour celui-là de résister à cette force qui décolore tout. Les sentiments vifs, dans les esprits faibles, s'évanouissent en vaines paroles. Là, un esprit puissant les a peints avec un indestructible éclat. Ce sont les impressions vraies de l'homme commentées par un génie simple et brillant. Pour les reproches qu'on y peut faire, en comparaison de l'état moral de nos jours, c'est la blancheur et la pureté des neiges des Alpes; et puis, à travers ce récit éloquent des passions, tout en avançant, on voit d'un œil distrait, mais charmé, çà et là, une échappée

de vue sur les montagnes, une anse tranquille où dorment les eaux du lac, un oiseau qui passe non loin de l'église de Montreux; l'histoire des tristesses de l'âme dans le cadre admirable de la nature. Je vous prie de ne pas laisser lire cet éloge de Rousseau à Paul. Il serait capable, la première fois qu'il lira couramment, de commencer par Rousseau. Tous ses amis de Genève lui jetteraient la pierre, les meilleurs et les plus éclairés. Je vous donne là peu de nouvelles de Paris, mais je ne me soucie point de Paris, ni vous non plus peut-être; ni vous non plus assurément. Je suis mal à l'aise ici, comme si j'avais passé ma vie dans le Midi, comme si j'étais devenu un oiseau des Tropiques. Ce n'est pas seulement le soleil de Naples que je regrette, cependant. Il est probable qu'il y a un peu de moral dans ce grand froid que je ressens. Quoi qu'il en soit, je voudrais bien voir encore une fois les pompes d'un jour de Rome ou de Naples finir dans la sérénité de ce grand ciel, par delà les ruines, la campagne désolée et les montagnes. Ne trouvez-vous pas que les idées, d'abord nettes et précises, se confondent dans une méditation vague comme les nuages du ciel qui s'éteint? Les chagrins et l'illusion des espérances — le passé et les fantômes de l'avenir, — ce qui nous touche aujourd'hui et les lois éternelles qui poussent le monde, — le détachement de soi et l'insupportable besoin de bonheur, mélange confus de souffrance et de plaisir triste mais non pas sans douceur, tout cela est semblable aux ombres de cette nuit du Midi.

Voilà bien des médisances. Pardon.

LXXVII.

A M. LE VICOMTE D'HAUSSONVILLE.

Paris, jeudi 12 mars 1840.

La situation du ministère reste toujours précaire jusqu'au vote des fonds secrets. Il me paraît que le ministère tombé, probablement avec M. Molé, se tient en embuscade pour lui donner un mauvais coup et pour lui succéder. Le camp doctrinaire est divisé contre lui-même ; les 221, à peu d'exceptions près, d'une grande colère contre le cabinet de M. Thiers et jurant de tout jeter par les fenêtres afin de maintenir l'ordre dans le pays. Il y a dans la tête de tout le monde comme un charivari, et, depuis que je suis arrivé ici, je n'ai guère entendu que des sottises. On affirme, mais je ne l'ai point entendu de mes oreilles, que M. Villemain se dit prêt à rentrer avec M. Molé. Il dit que M. de Broglie l'a trahi, tandis que M. de Broglie lui a répété cent fois, dès l'année dernière, qu'il ne fallait nullement compter sur sa rentrée aux affaires. Ce sont des clameurs d'enfants, mais des jeux d'enfants autour d'un magasin à poudre. M. Duchâtel se disait certain que M. Guizot reviendrait de Londres. M. Guizot reste à Londres tant que le ministère suivra la *via recta*. Il n'avait rien dit en partant qui permît de croire qu'il s'en irait sur le seul vu de M. Thiers au ministère. Cette résolution eût été peu conséquente, après avoir consenti à faire partie d'un cabinet où il serait entré avec M. Thiers. M. Thiers lui a écrit, dès son entrée aux affaires étrangères, une let-

tre fort affectueuse à laquelle il a répondu par une lettre amicale.

Est-ce que vous vous êtes imaginé que vous alliez devenir le gendre d'un ministre? Non, j'imagine. Quand M. de Broglie eût pu disposer de son temps, et qu'il eût eu l'esprit aux affaires, je n'aurais jamais pu désirer qu'il se jetât au milieu de ces petites factions turbulentes, exigeantes. Ceci est mon avis très particulier et je crois être le seul qui manque assez de mesure pour parler ainsi de la Chambre des députés. Je suis convaincu qu'un mois après l'inauguration de ce cabinet dont beaucoup de gens disent qu'il eût été le salut du peuple, les inquiétudes maladives que les partis ont dans les jambes auraient recommencé de plus belle. C'est aujourd'hui surtout qu'on peut dire qu'il y a autant et plus d'avis que de personnes. On a tellement travaillé à disperser les groupes dans la Chambre des députés, que, sauf la haine, qui est changeante, il n'y a pas de cohésion entre quatre chats. Chacun se promène en liberté dans sa gouttière, l'air capable et impertinent, et vous voulez qu'on se mette à rallier cette grande dispersion ! Il faut laisser faire cela au temps et aux événements.

LXXVIII.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, lundi 16 mars 1840.

Le petit orage politique gronde toujours et l'incertitude du résultat est toujours à peu près la même. Jusqu'après le défilé *des fonds secrets*, il n'est pas possible de rien prédire du ministère. C'est dans ce pas-

sage que son sort se décidera ; c'est là aussi qu'il sera forcé de prendre une direction déterminée et qu'il se liera pour l'avenir par ses paroles. Quelle que soit l'issue de cette affaire, M. de Broglie n'aura aucun nouveau parti à prendre avec lui-même ; si le cabinet présent demeure, il n'est point ministre, et, si ce cabinet, qu'il a contribué à former, est renversé, il ne sera point ministre. Sa situation politique est donc très bonne, au moins pour quelque temps. Quant à sa disposition personnelle, je le trouve toujours trop porté à donner sa démission de tout au monde, et à s'engager irrévocablement à ne se plus jamais mêler de rien activement. Je ne désire certes pas qu'il reprenne jamais cette redoutable activité des affaires ; il ne faut pas se faire des chagrins de chaque jour, alors qu'on n'a plus rien qui les fasse oublier chaque jour ; mais je le détourne cependant de mon mieux de rien dire d'irrévocable sur cette question des affaires publiques. On ne sait jamais soi-même l'effet de telles paroles sur l'imagination. Quand les vœux sont prononcés, les grilles légères du couvent paraissent tout à coup pesantes et serrées, l'air semble ne plus passer à travers. Il est d'ailleurs de la prudence humaine la plus élémentaire de ne s'engager sur rien que dans la mesure du besoin de chaque moment. De plus, pour peu qu'on veuille conserver d'influence utile, si peu de devoir politique qu'on veuille continuer à remplir, il est bon pour cela seul de garder toute son autorité et toute la considération mondaine. L'importance et l'attention que les hommes attachent, par exemple, à un discours politique, se composent un peu de l'idée que celui qui parle pourra agir un jour et exercer le pouvoir. Dès que le prestige de l'avenir disparaît, les paroles perdent la moitié de leur prix.

C'est alors comme la lecture d'un livre dont l'auteur est mort, comme le sermon d'un religieux qui va rentrer au couvent ; tant que l'on continue à traiter avec le monde, il est nécessaire de garder quelques armes du monde. Se mettre volontairement et ostensiblement à la retraite, vendre ses éperons et son cheval, c'est s'exposer à ne plus compter pour ce qu'on vaut. L'homme est un animal si méprisable, qu'il écoute à peine celui dont il est sûr qu'il ne pourra plus attendre ni bien ni mal ; c'est parce que le talent mène à la puissance que le talent l'émeut. On ne sait pas non plus d'avance toutes les mille petites tristesses que vous cause le monde après qu'on lui a dit qu'on n'était plus de ce monde ; il se refroidit inévitablement, quand il n'espère plus rien de vous et qu'on n'attend plus rien de lui. On doit garder les apparences avec ce monde, qui est un chef-d'œuvre de bassesse et de dureté.

Ces considérations ne sont pas sans valeur, quand il s'agit d'une imagination si prompte au découragement sur tous les points. Il faut bien toujours, tant qu'on vit, un mobile extérieur quelconque. La vie intérieure toute seule ravage et abat tout ensemble. On a besoin des distractions qu'on méprise; elles font revenir avec plus de force et de plaisir dans la solitude. En tout, mon impression est qu'il n'est pas désirable que M. de Broglie rentre aux affaires, mais qu'aussi, tout en se tenant avec soin libre d'engagements, il ne dise jamais un mot qui soit une renonciation absolue. Il est déjà bien abattu, bien ennuyé de tout plus que jamais. J'aime mieux qu'il lui reste le tracas du monde et qu'il s'en plaigne et qu'il en souffre, que s'il venait à sentir aussi que la solitude est vide. L'ennui du monde fait espérer quelque chose

9.

de l'isolement; l'isolement face à face fait descendre encore plus avant dans les amertumes de la vie. Je vois par votre lettre que vous pensez comme moi sur ce sujet et je sais bien que vous ne verrez pas là une théorie d'ambition sous des formes réservées. Ce sont de simples règles de bon sens applicables aux mille souffrances contradictoires de l'imagination. Dans les maladies longues et désespérées, dès que le dernier remède est tenté, tout s'empire encore. Tout le temps qu'on attendait ce dernier remède, quelque impuissant qu'il dût être, on gardait une trompeuse mais précieuse espérance. On n'avait pas encore descendu ce dernier degré; on continuait à s'en prendre à quelque chose hors de son mal. Si l'on n'a plus à s'en prendre à rien, on perd un reste de force avec cette vague espérance qui s'est aussi évanouie.

On ne peut pas trop redouter son imagination. Il faudrait avoir la force de la tromper chaque jour... Je voudrais que vous eussiez un pauvre petit plan, une perspective nouvelle, un essai. Vous avez, entre autres choses, trop de répugnance, je crois, pour les grands ouvrages d'imagination. Cet air vif et léger du monde idéal s'arrange bien avec les souvenirs; il n'ajoute point à leur âpreté; il varie l'horizon monotone sur lequel ils se déroulaient. Il me vient souvent mille pensées sur cette gymnastique intellectuelle contre la souffrance; je la mesure à toutes les délicatesses de votre santé... Je ne vous rendrai jamais en bons conseils tout ce que vous avez été pour moi; mais j'y pense du moins sans cesse.

J'ai au fond de moi-même une irritabilité maladive qui s'exalte de jour en jour. Parler m'ennuie; parler sans produire le moindre effet m'est impossible. Albert me reproche de parler plus avec les étrangers.

C'est que j'ai du moins la sensation qu'ils ont la curiosité de ce que je dirai. Dès que rien ne renvoie le son de vos paroles, on perd la force de rien dire. Après avoir renoncé à la parole, je m'achemine à renoncer à la pensée. Je ne comprends plus un mot de métaphysique. Cette pauvre métaphysique m'est en horreur. Qui m'eût dit qu'un jour viendrait où ce bel océan des abstractions, tout rayonnant de clartés vraies ou fausses, me paraîtrait une mare bourbeuse et sans fond !

LXXIX.

A MADAME LA VICOMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Paris, 22 mars 1840.

Je vous ai écrit à bâtons rompus durant la crise ministérielle, et notre correspondance régulière en a été interrompue. Je puis vous affirmer que pourtant j'aime cette régularité. Vous aurez le 1er du mois une belle lettre, d'une plus belle écriture que la vôtre, qui partira d'ici. De plus, le rhumatisme m'a trotté par la tête et m'a démoralisé, et, quand je suis démoralisé, je dis beaucoup de sottises, mais j'en écris peu, par un reste de prudence... Vous voulez que je vous donne de petites nouvelles. Cela veut dire que vous ne voulez pas de grandes et maigres idées, ridées et vieilles, comme il m'en vient trop souvent. Sachez donc que M. Duchâtel a donné l'autre jour un bal. Les 221 y dansaient comme un seul homme. Mademoiselle Rachel y était confondue dans la foule comme une petite pensionnaire bien tranquille, n'ayant plus rien d'Hermione ni de Monime. Il me semble pour

tant que, si je dansais avec elle, je ne pourrais pas m'empêcher de lui demander s'il y a longtemps qu'elle n'a reçu des nouvelles de Mycènes, du Pont, de la Cappadoce, ou comment se portent Agamemnon et son petit bonhomme d'Oreste.

Autre nouvelle; on me dit que vous avez un joli, joli petit chien qui fait l'envie de ce pauvre petit misérable Paul. Je vous prie de le donner à Paul, pourvu qu'il ne le morde qu'à l'état de santé. Voyez, Paul n'a ni de beaux cheveux blonds, ni une taille élégante; il n'a pas du tout l'air de la nymphe des bois. Gardez vos cheveux blonds et donnez-lui le chien.

Pour ces *Lettres d'un voyageur*, je les ai lues une à une autrefois et j'y trouvais certainement du talent, mais, directement ou indirectement, c'est une tentative de créer la poésie du mal, et cela a pour devise : Le Diable n'est pas si noir que vous croyez! Et toutes les séductions de la nature sont employées à démontrer ou à déguiser cette thèse. Les fleurs de la vallée, — les rochers des Alpes, — les chamois qui effleurent la neige de leur course légère, — les magnificences de la nuit et sa mélancolie, — le grand silence des bois, — la tristesse mystérieuse des ruines, — Venise et la Jungfrau, tout est appelé en témoignage. Au fond, c'est l'entreprise du temps présent de rechercher si le mal ne serait point par hasard le bien, et d'essayer de parer cette figure un peu repoussante du mal de tout ce qu'il y a dans l'écrin étincelant de l'imagination. Voyons si ce bandeau n'irait pas bien sur son front? Voyons si ces perles n'iraient pas à ses longues oreilles, ces fleurs des champs dans ses cheveux plats? Mais il n'y a pas de femme de chambre assez habile pour déguiser la lai-

deur secrète de cet arrogant animal. Du reste, je me souviens indistinctement de ces *Lettres d'un voyageur*, mais je crois bien ne pas me tromper sur l'esprit secret qui les inspire. Je les relirai pour vous en mieux parler.]

Vous demandez des détails sur la vie intérieure que nous menons. Le fil délié de nos journées est d'un poids terrible. Hormis Albert, nous avons un laisser aller sinistre, qui finira par nous annuler. Je vous assure qu'Albert est charmant et fait de son mieux toujours et ne se décourage pas. Je ne sais quelle étincelle est restée là de l'esprit doux et persévérant qui animait tout autrefois. Il est huit heures du soir, aujourd'hui dimanche. M. de Broglie s'est mis à écrire à madame de Staël; Albert, de son côté, est allé vous écrire et me voilà dans ma chambre à vous le raconter. Tout à l'heure peut-être que l'excellent et exact Raulin viendra. Si vous voulez le nommer le meilleur des hommes, tenez qu'il n'aura pas volé son nom. Il dîne à cette heure même chez ses deux amis *Orsel* et *Perrin*, deux peintres qui ont du talent et qui ne sont point charlatans. Ils auront bu beaucoup d'eau et de vin et disserté sur le réel et l'idéal, parlé peu et avec vivacité de politique devant ces madones immobiles de l'école byzantine, soupiré pour l'Italie, pour la simplicité des vieilles mœurs et le génie profond et confus du moyen âge. Tout à l'heure donc, je tracasserai un peu Raulin sur ces sujets, dans ce pauvre petit salon qui tient au billard. S'il arrive quelque doctrinaire égaré dans ses courses, on échangera quelques soupirs sur la dureté des temps, on recomptera les voix de la Chambre des députés sans beaucoup d'exactitude, et l'on conclura que tout va mal et qu'il faut prendre patience, et puis onze heures vien-

dront et j'irai lire dans ma chambre un peu triste comment Germanicus est mort du côté d'Antioche, car je me suis mis à relire Tacite pour avoir encore pied sur la terre d'Italie. Ce Tacite a l'air du Jérémie des historiens de Rome. Tout l'empire romain est déjà tendu de noir. Ce n'est plus cette fête héroïque racontée par Tite-Live. Depuis que j'ai entrevu l'Italie, j'ai un certain plaisir à relire et à remettre chaque chose en son lieu, suivant mon savoir. A votre place, je ne quitterais pas ces lieux-là sans avoir tressé ensemble dans mon imagination les souvenirs du passé avec cette beauté muette du présent. Lisez, pour abréger, dans les traductions. Allez vite, mais ne partez pas sans avoir vu en esprit les trirèmes de Tibère aborder dans les anses de Capri, s'il y a des anses, au milieu de ce rouge ardent dont le soir couvre les rochers, avant que le soleil ait passé de l'autre côté du Pausilippe. Je remarque que ce coucher du soleil est pour moi une manie. Je vois tout dans le coucher du soleil, comme Malebranche croyait voir tout à travers l'essence divine.

Lundi matin, 23 mars.

Raulin est venu hier soir en effet, mais pas de député doctrinaire, ni de député d'aucune sorte. M. de Bussières après Raulin et personne d'autre. M. de Bussières avec son intarissable entrain, riant de tout et disant que tout est bien sérieux. Vous êtes, au moins, au courant de cette soirée du dimanche. Tous les autres jours sont des dimanches, avec deux ou trois personnes de plus. Le thermomètre ministériel a un peu baissé ces deux jours...

L'article de M. Cousin sur Kant est clair. Les mé-

moires de M. de Rémusat sur ce sujet sont supérieurs à mon sens, et Kant est supérieur à tous les deux. L'an dernier, Albert et moi, nous avons lu dix fois le texte de la *Raison pure* sans y rien comprendre, mais. à la fin, nous avons vu le grand édifice sortir du brouillard, un grand édifice baroque, hardi, mais posant solidement sur terre et s'élevant dans le ciel pour quelques parties, et puis, çà et là, des corps de logis comme suspendus en l'air et habités par des lutins un peu moroses. Les mémoires de Gœthe continuent-ils à vous plaire? Ne trouvez-vous pas que, dans ces récits intimes des étrangers, on sent que l'imagination est aussi étrangère que la langue elle-même? Mais peu à peu on s'accoutume et notre imagination se fait allemande, quand elle est encore assez jeune.

Cette lettre est monstrueuse. Vous voyez que je réponds à vos lettres. Il y a des échanges de lettres qui ne sont pas des réponses, mais des monologues à deux parties, comme les discours écrits à la Chambre des députés répondent aux discours écrits. Je ne le dis d'aucun, d'aucune de vous trois. La correspondance de votre mari est fort estimée au département. Ne le lui dites pas. L'amour-propre vient tout à coup. C'est un monstre qu'il ne faut pas développer, et, quant à vous, sachez que la beauté passe, que l'élégance de l'esprit n'est qu'une fumée colorée par un soleil d'un jour, que les idées sont des étincelles qui s'éteignent et nous laissent dans l'obscurité, et que les plus jolies lettres du monde ne sont rien si l'on n'en écrit de plus en plus. Si je me répète? Je le crois bien!

LXXX.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, dimanche 22 mars 1840.

Si vous faites cet établissement pour les affligés, je ne serai pas fâché d'en faire partie, mais je pourrais bien, si vous n'y prenez garde, me pendre à la porte de l'établissement, ce qui préviendrait peu en faveur de l'institution. Voilà que les tristes jours d'hiver tirent à leur fin et que les tristes jours d'été commencent. Autour des maisons de Paris où il y a de petits jardins, on entend le piaillement des oiseaux qui annoncent le printemps. Le jardin de madame d'Haussonville est tout plein de ces cris. Les oiseaux de la Chambre des députés crient beaucoup plus fort encore. On prétend que le rapport de M. Berville donne un bien mauvais terrain à la discussion sur les fonds secrets, et que les gens tranquilles seront tout épouvantés de ces accents révolutionnaires. D'autres disent que ce rapport est innocent et un peu bête et qu'il ne fera obstacle à rien. On tient pour consommmée l'alliance entre M. Molé et M. le maréchal Soult ; M. Molé prenant les affaires étrangères et laissant la présidence et la guerre au maréchal; mais tout cela est douteux, quoi qu'on dise. D'ailleurs, deux personnes ne suffisent pas à former un ministère. M. Dufaure et M. Passy ne pensent pas à cette alliance; M. Villemain, quoique en colère, est incertain; M. Duchâtel, quoique triste, est incertain. Le regret du passé est tempéré par la crainte de l'avenir. En attendant, M. de Rémusat est tout sérénité, tout activité, tout politesse dans son salon que je n'ai pas vu.

Je désire beaucoup qu'il y reste. C'est un des hommes dont je souhaite le plus le succès. Mardi commence la discussion. C'est un spectacle pour lequel on demande beaucoup de billets. M. de Lamartine y paraîtra porté sur un nuage et enveloppé dans un brouillard. M. Thiers le tirera par les pieds d'une manière triomphante. Je hais ces prétentions de M. de Lamartine au fini et à l'infini, et je ne veux pas qu'on serve ainsi deux maîtres; il est vrai qu'il a deux qualités qui répondent à ces deux termes, l'infini de l'amour-propre et le fini en fait de talent... M. Duchâtel a donné l'autre jour un bal. Mademoiselle Rachel y jetait un grand éclat. C'est une révolution sociale qu'une jeune tragédienne dansant ainsi dans un salon de Paris, dansant comme une autre et venant se rasseoir auprès de sa mère la danse finie. Il paraît qu'elle n'entend pas que sa mère soit traitée comme sa suivante. L'autre jour, elle était invitée avec père et mère à je ne sais quel bal; elle écrivit que ses occupations ne lui permettaient pas de s'y rendre, mais que son père et sa mère auraient certainement cet honneur. Cela est bien et mal, fier et peu sensible, car, si son pauvre père et sa pauvre mère ont été bien reçus, c'est que les maîtres de la maison étaient des gens d'esprit certainement.

Vous plaisez-vous un peu avec les rois mérovingiens? Il vient de me tomber un volume de Tacite sous la main. En le relisant, j'ai regretté de ne l'avoir pas relu entre Rome et Naples. Je revois tous ces anciens vivants marcher sur cette terre que j'ai vue. L'imagination de Tacite commence déjà à tourner à l'imagination moderne. C'est une illusion de plus.

Je ne vous écris qu'une lettre du dimanche et vous savez mieux que personne ce que c'est que le dimanche. On est pressé; la poste part de bonne heure.

Avec un charme de douceur incomparable, il y a comme une petite ombre d'humeur sur les traits les plus aimables. Je ne parle pas de moi qui ai une grande égalité de caractère.

Hier soir, 21, sont arrivées vos lettres du 8. Cela est venu comme un rayon de soleil dans l'obscurité. Nous étions là, au coin de la cheminée, fort solitaires, ne disant pas grand'chose et ne nous souciant pas d'entendre grand'chose les uns des autres, j'en ai peur.

LXXXI.

A LA MÊME.

Paris, 1er avril 1840.

J'envoie aujourd'hui par Marseille les livres pour Paul. Peut-être tirerez-vous parti de miss Edgeworth. Je lui ai déjà lu ces histoires de Frank l'an dernier ; je doute qu'il les reconnaisse ; Bob lui-même ne m'a pas reconnu, ou il a feint de ne me pas reconnaître, à ce qu'on me disait pour me consoler de cette mésaventure. J'ai tardé pour ces livres, parce que j'ai consulté le tiers et le quart ; mais, en avançant dans la vie, je remarque que le tiers et le quart n'ont pas la moindre invention pour vous tirer d'affaire sur rien. Vous ne vous figurez pas, j'en suis sûr, le plaisir que m'a fait cette nouvelle que vous aviez lu les trois quarts de ce gros premier volume des *Mémoires de Gœthe*, mais je prends la liberté de vous prêcher la sobriété. Je vous enverrai des numéros du journal de la Société de tempérance. Il ne faut lire de plus que ce qui vous amuse ; l'effort est moins grand. Il faut vous imposer un amusement très vif en fait de lectures ; c'est là qu'est la sagesse. A la fin de ces *Mémoi-*

res de Gœthe, il y a un voyage en Italie ; vous devriez peut-être prendre cette fin avant tout, pendant que vous avez l'Italie sous les yeux. Ne trouvez-vous pas que cette imagination de Gœthe est singulière? Cela est vif et froid tout ensemble. Elle ressemble au soleil d'hiver ; il y a dans son caractère très peu d'individualité, et beaucoup de personnalité. Je n'ai jamais pu bien accorder Werther et Gœtz de Berlichingen avec Gœthe lui-même. Peut-être que chacun met beaucoup du sien entre tous ces traits un peu généraux du roman.

Paul montre de bien bonne heure un esprit judicieux s'il croit à l'éternité de la matière. Il entrevoit bien qu'il n'y a que ce moyen de tourner la contradiction flagrante entre la toute-puissance et le désordre du monde physique, le péché originel ne suffisant qu'à rendre compte du désordre moral ; mais Paul fera bien de ne pas parler trop souvent de ces questions un peu théologiques pendant qu'il est en Italie où la puissance ecclésiastique est plus ombrageuse encore que chez nous. Je ne sais pas si le pape a défendu à mademoiselle de Pomaret de m'écrire, mais je ne le concevrais pas, et il ne saurait y avoir d'empêchement dirimant à écrire à un homme qui n'a jamais été à l'Index de la chancellerie romaine.

Le ministère va *très bien*, *très bien*. Il a tout a fait l'air de vivre. La tête est un peu penchée à gauche, mais c'est un défaut imperceptible, et beaucoup trouveraient que cela lui sied bien. Madame d'Haussonville est à Gurcy. Ce mercredi qui nous manque nous a tout troublés. Nous avons dîné chez madame Du Parquet avec M. Lebrun. De quoi avons-nous parlé? mais, en vérité, pas beaucoup de politique. La vivacité des derniers jours a laissé une grande fatigue. On

a causé de l'Institut ; de M. Royer-Collard qui disait à M. Victor Hugo venant lui demander sa voix : « Monsieur, on ne lit plus à mon âge, on relit ; » du mérite de M. Cousin comme écrivain, M. de Broglie et Albert le tenant pour un parent des grands prosateurs du XVIIe siècle; vous pensez bien que M. Villemain n'a pu être oublié après ce nom de Cousin ; ce sont comme les *Siamois* de la gloire ; puis est venu l'éloge de M. Pasquier comme homme littéraire et instruit. J'ai demandé pour lui une place à l'Académie française; alors vint un éloge de M. Molé par M. Lebrun... Vous savez toutes mes nouvelles littéraires.

J'ai vu, dimanche dernier, madame Guizot, mais je n'ai pas causé bien longtemps avec elle; il y avait là bien du beau monde et surtout madame de Lieven. M. Guizot fait à Londres la pluie et le beau temps. Personne ici ne fait le beau temps. Il me semble qu'on s'ennuie, mais il est possible que l'ennui de la *fille du roi vienne du dedans*. Je voudrais bien que le séjour, que cette fin de séjour à Naples vous fût douce. Je voudrais bien vous savoir un peu contente de cette vue nouvelle de l'Italie, au printemps, avec sa robe de lumière et de fleurs. Toutes ces collines vont devenir bien belles et je suis fâché de vous voir partir. Passé cent lieues, on ne compte guère avec les distances ; de l'autre côté des Alpes ou de l'autre côté du Jura, c'est loin et c'est la même chose.

LXXXII.

A MADAME LA VICOMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Paris, 10 avril 1840.

Vous êtes des plus plus admirables, puisque vous

lisez *Kant* tout en faisant les affaires d'un aussi grand pays que le nôtre. Le Kant français fait aussi à merveille son office de ministre de l'instruction publique. Il fait règlement sur règlement... Je ne sache que moi qui trouve qu'on nous réglemente un peu trop... J'ai eu, depuis huit jours, l'honneur de voir plus d'un ministre du roi. J'ai d'abord dîné vendredi dernier chez M. de Rémusat. M. Duvergier était de ce dîner, toujours courageux, indépendant, désintéressé, et, par désir de conciliation, mettant un peu de vinaigre aux gonds des portes dès qu'elles crient tant soit peu. Second ministre que j'ai vu, M. Thiers. Il dînait ici lundi. Il a parlé sur l'Afrique avec une vivacité qui a charmé Albert entre autres, disant que c'était le seul instinct un peu désintéressé, un peu héroïque qui restât au pays; montrant cet Atlas comme une sorte de séminaire guerrier où se formaient aux périls, à la vigilance, au sang-froid, tous les officiers de notre armée; démontrant par tous ses souvenirs militaires qu'il n'y avait pas de meilleures troupes que celles qui avaient combattu longtemps contre la cavalerie légère. On voyait, dans ses discours, les Arabes descendre, bride abattue, toutes les collines de l'Afrique, et l'infanterie française, immobile, dissiper cet orage qui vient des montagnes avec ses feux réguliers; puis les souvenirs de l'armée d'Égypte, et les sabres recourbés et les turbans des Mamelucks, et les noms d'Héliopolis et des Pyramides, et la légion romaine contre les cavaliers numides. M. d'Haubersaert n'avait pas l'air ému le moins du monde, et il persistait, malgré les Numides, malgré les journées d'Héliopolis et du Thabor, à compter sur ses doigts combien nous avions de soldats en Afrique; combien nous en avions perdu depuis dix ans par la fièvre; combien dans les

routes de Constantine et de Mascara; et M. Thiers ramenait contre lui, avec une sorte de furie française, toutes les armées invincibles formées en Afrique, avec leurs beaux étendards déchirés dans les batailles, sous ce brillant soleil, et tout le chœur des âmes héroïques formées par la guerre; — et M. Duvergier reprenait que cette école militaire était formée sur un bien grand pied; — et toute cette musique guerrière rapprochait de moment en moment M. de Lascours de M. Thiers, et lui faisait trouver que l'Afrique n'était pourtant pas si déraisonnable. Il avait l'air du cheval de Job un peu maigre, battant du pied au bruit du clairon. M. de Canouville écoutait tout ce tumulte en silence, et, après le départ de M. le président du conseil, il me dit : « C'est singulier, je ne suis pas de son avis, mais ce petit homme me rappelle pourtant la manière, et le geste, et la vivacité de paroles de l'empereur les jours où il n'était pas très raisonnable. »

Après cette furieuse bataille, je suis allé me coucher, tout couvert encore de la poussière du désert soulevée par les pieds des soldats et la course des chevaux. J'ai trouvé chez moi le premier volume de l'*Histoire de Port-Royal*, par Sainte-Beuve. Cela faisait un grand silence. Plus de chevaux, de drapeaux, de canons. La solitude du cloître et toutes ces fleurs pacifiques qui croissaient dans le petit jardin de M. Lemaistre et de M. de Sacy; Pascal, Racine et Arnauld, au lieu de Desaix, de Kléber et de Napoléon! Je vous enverrai ce *Port-Royal*, qui vaut bien la peine d'être lu. Le Jourdain, vu de Port-Royal, a l'air encore plus profond et plus mélancolique et plus poétique que quand Bonaparte y vient faire tout ce bruit d'un jour sur ses rives. Cet excellent M. Sainte-Beuve

sert très bien la messe de M. de Saint-Cyran. Il marche sur la pointe des pieds dans cette église silencieuse; il allume les flambeaux; il sonne les cloches; il va se promener discrètement au bord de l'étang qui est là devant Port-Royal; il fait, en passant, un profond salut à la mère Angélique; il pense un peu à madame de Longueville; mais M. Nicole dit de lui qu'il est de ce grain jeté sur une assez bonne terre, mais que les oiseaux du ciel emportent avant le temps. Demain, son imagination s'en ira, avec M. Thiers, chercher les Arabes au désert. Les échos de l'Atlas, renvoyant le bruit du canon, lui plairont autant que le chant des psaumes se perdant dans les bois qui environnaient Port-Royal-des-Champs. Après cela, tout homme est un peu Sainte-Beuve. Quand les Juifs ont traversé d'Égypte en Palestine, ils ont changé cent fois d'idoles suivant le hasard, la couleur du temps, et la bonne ou mauvaise société qu'ils rencontraient dans cette route difficile qu'ils suivaient. L'imagination est comme les Juifs et comme Sainte-Beuve, qui n'est pas Juif.

Raulin écrit-il? Il est joliment mondain. Il n'y a pas un bruit de clarinette quelque part qu'il n'y coure. Je l'engage à entrer au service de Naples pour entendre le bruit des mortiers sur Chiaja, l'éclat des bombes, les cris des Anglais vaincus, et le concert qui aura probablement lieu quand leurs vaisseaux démâtés seront ramenés en triomphe dans la baie de Naples. Toutes vos lettres sentent la poudre. Je ne suis pourtant pas inquiet, mille bombes!

LXXXIII.

A M. LE VICOMTE D'HAUSSONVILLE.

Paris, 11 avril 1840.

Mon cher ami, si vous êtes admirable pour le contenu des lettres, vous avez quelque infériorité dans l'art de les cacheter. Le 10 de ce mois, c'est-à-dire hier, il arriva à M. Desages une lettre de vous qu'il lut avec grand plaisir. Puis, sous une autre enveloppe, encore à son adresse, plusieurs lettres à divers, cachetées, plus une lettre de vous, encore tout ouverte et commençant par ces mots : *Mon cher monsieur*, et finissant par ceux-ci : *est un peu ombrageux*. Rien dans le contenu de la lettre n'avertissait trop M. Desages qu'elle n'était pas encore pour lui, sauf une phrase sur ses amis de Naples, où il ne connaît pas un chat. La lettre fut soumise à l'examen de M. de Viel-Castel, qui pensa bien qu'elle lui allait, sauf les amis de Naples. On me l'envoya enfin, et je décidai que vous la destiniez à monsieur votre beau-père, à qui je l'ai fidèlement remise. C'est singulier qu'une lettre de famille puisse laisser dans cette incertitude. S'il y avait eu : *Je vous dois avertir que votre fille m'a battu encore la semaine dernière*, cela eût mis sur la voie, mais rien, rien au monde.

Votre correspondance satisfait au moins la direction politique. Je ne sais pas si exactement les sentiments des autres, mais je me figure qu'ils sont analogues. Les vaisseaux anglais vont-ils tenter de faire main basse sur les bâtiments napolitains? J'en ai quelque idée. M. de Serra-Capriola doit arriver ici très prochainement; le duc de Montebello n'attend

que sa présence ici pour causer un peu avec lui, et il ira sans délai vous prendre votre place. Il me semble que vous aviez pris goût à l'ouvrage. A mon premier ministère, je vous fais ambassadeur, sans rémission. D'autres ministres le feront certainement, à défaut de moi, mais, à votre place, je serais plus flatté de mon suffrage que de tout autre. M. de Broglie a fait et lu à la commission et lit à cette heure même à la Chambre son rapport sur les fonds secrets. Il est écrit dans toute la pureté des principes, avec une grande mesure de langage. Vous en serez satisfait, mais peut-être que vous ne pensez plus à cette politique tranquille depuis que vous entendez rouler des pièces d'artillerie sur les pavés de lave. Notre ministère va bien, aussi bien que son état de ministère le comporte. Il me semble que ses amis commencent déjà à lui mordre un peu les jambes, ce qui est un signe de bonne santé. Pour vous parler de moi, puisque vous l'exigez : 1° pour ma santé, je n'ai pas un quart d'heure du jour où je ne sois désagréablement affecté; 2° je suis, ou plutôt mon chien est malade. Comme il a un peu la gale, j'aurais dû l'envoyer en Sicile, où toute la poussière du soufre, soulevée par l'Angleterre, lui aurait fait grand bien. Je m'étais fait des romans sur Bob; je m'imaginais que nous ne nous quitterions jamais; il avait l'air de penser comme moi sur tous les sujets; de plus, il est très naturel, et je hais l'affectation dans les autres. Je me suis brouillé avec la philosophie. Je n'ai pas ouvert un livre de métaphysique depuis bien des mois, et, dès qu'on m'en parle, je n'y comprends rien et je m'en vais. J'ai dit à la philosophie : « Ah çà, Scholastique, il faut nous séparer! A ne vous rien cacher, je vous trouve bavarde et déclamatoire, coupant en quatre le

peu de cheveux que vous avez; assez de discours vides comme ça.» A quoi Scholastique m'a répondu d'un ton sec et subtil que, puisque nous ne nous comprenions plus, elle savait où aller et ne coucherait pas pour cela dans la rue.

Je lis *Port-Royal* par Sainte-Beuve. J'entends matines et laudes, mais je ne suis pas non plus de ces gens de Port-Royal. J'ai quelquefois la pensée que les jésuites ont été calomniés; que ce terrible christianisme d'Arnauld n'a ni la grandeur, ni la lumière, ni le vaste horizon du vrai christianisme; que plusieurs de ces pauvres diables de jésuites ont voulu sincèrement donner un peu d'air et de jour à ces tristes cellules où l'on tentait, à Port-Royal, d'enfermer la pensée. Je voudrais faire une suite de biographies des grands jésuites, sages, à l'esprit ouvert et bienveillant. Je suis sûr qu'en cherchant bien, je trouverais de grands jésuites. Les épiciers de Paris croient que les jésuites enseignent les sept péchés capitaux. Je voudrais que le plus honnête des honnêtes gens qui croient cela ressemblât à un jésuite moyen. Nous gagnerions beaucoup en douceur, en patience, en modération dans les désirs, en pardon des injures et même en vérité dans les discours.

Après cela, je ne tiens pas aux jésuites.

LXXXIV.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 13 avril 1840.

J'aime beaucoup ces quatre sous qui sont dans la pauvre poche du pauvre Paul. J'ai vu le temps aussi

où il avait une poche bleue et où il allait demandant : « Avez-vous vu ma poche bleue ? » C'est une charmante qualité que d'aimer à montrer *sa poche bleue* et d'avoir besoin que les autres partagent votre sentiment sur cette poche ; mais il y a des siècles que je n'ai vu personne dans cette disposition. Sainte-Beuve a fait, dans son *Histoire de Port-Royal*, un grand chapitre sur votre évêque, saint François de Sales, qui devait avoir beaucoup de cette grâce communicative. Il y a un certain enfantillage d'imagination qu'il faut garder toute sa vie. Serez-vous bien fâchée si je dis que vous n'en êtes pas exempte à beaucoup près, et que vous montreriez bien volontiers votre poche bleue ? Je hais la parfaite raison, sans luxe et sans fantaisie d'imagination, sans les tristesses et les joies, puériles si l'on veut, qui prennent tout à coup, tout *cet inutile* qu'on ne peut retrancher sans qu'un jardin devienne un potager. Voltaire (je le cite dans la semaine sainte, mais c'est innocemment), Voltaire dit : *Qui n'est que juste est dur, qui n'est que sage est triste.* En un certain sens, c'est une parole profonde que nous commenterons quelque jour quand, vous et Paul, vous m'aurez montré vos poches bleues. Pour le monde, j'ai achevé de le prendre cette année dans un mépris qui égale l'ennui qu'il m'avait toujours causé. Tous les petits défauts de chacun y deviennent des vices par une certaine contagion qui est dans toute grande réunion d'hommes, par le même principe qui fait naître le typhus dans un grand hôpital où chacun n'avait apporté qu'une petite fièvre innocente. Je pourrais prêcher sur le monde. Mettez un homme dans une jolie petite maison sur le bord de quelque vallée solitaire, avec une demi-douzaine de bons livres, il sera bienveillant, doux, secourable pour ses voisins de l'autre

côté de la vallée; il regardera, avec un serrement de cœur qu'il ne comprendra pas, la fumée des habitations éloignées, le jour qui baisse, la neige qui tombe ou les fleurs qui poussent. Amenez-le six semaines dans un salon de Paris, il deviendra médisant, dur, hautain, s'il est le plus fort, bas, s'il est le plus faible; il pensera jusqu'au fond de son âme ce qu'il est de mode de penser; il lui faudra dix ans de solitude pour lui rendre, et à peine, l'indépendance et la paix de son esprit. Je ne doute pas une minute que le diable et le monde ne soient la même chose, identiquement, aussi ai-je trouvé le monde ennuyeux comme le diable.

Si vous lisez le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, vous verrez de singulières choses. Il dit que tout dépend des temps dans la destinée des hommes et que la sœur d'Angélique Arnauld serait aujourd'hui peut-être Lélia. Or, cette sœur fut de son temps l'exemple de Port-Royal; mais, comme il compare l'imagination de M. de Lamartine à celle de saint François de Sales, tout est proportionné.

LXXXV.

A MADAME LA VICOMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Paris, 5 mai 1840.

Vous a-t-on raconté le mariage de madame la duchesse de Nemours? On la dit parfaitement belle. Nous voilà en mesure de dire : *Ces Nemours si touchantes*. Les députés les plus récalcitrants disent qu'ils auraient accordé les 500,000 francs de rente s'ils eussent vu cette princesse. On aurait dû distribuer un

portrait avec le rapport... Madame la duchesse d'Orléans va mieux de sa rougeole. N'allez pas croire qu'elle soit effacée par cette beauté nouvelle. Nous n'en sommes pas encore à savoir comment va l'expédition d'Afrique. Tous ces pays d'outre-mer sont des chiens de pays, Naples y compris. Est-ce que vous voudrez lire *Cosima?* Ce n'est pas encore imprimé, mais c'est déjà détestable. Le talent de George Sand l'avait absolument abandonnée dans cette œuvre dramatico-malencontreuse. Vous me croyez à tort injuste pour elle, mais il est sûr qu'elle tente l'œuvre du diable en ce monde. Ah mais ! je trouve d'assez jolis vers de Victor Hugo dans le *Journal des Débats* d'aujourd'hui. On a déjà dit cela, mais cela peut se redire. M. de Lamartine en a déjà parlé, mais autrement. Il y a dans ce Victor Hugo des traits rudes et des couleurs ardentes qui manquent à M. de Lamartine. Victor Hugo est un Michel-Ange en terre cuite, tandis que l'autre Michel-Ange, le véritable, taille dans le marbre blanc et pur et solide de la grande imagination. Nous aurons donc à vous envoyer ce Victor Hugo et aussi M. de Tocqueville, son élégie en deux volumes sur les conséquences funestes et irrésistibles du principe démocratique. Tout le mouvement de la société moderne est expliqué par ce seul principe et il me semble que c'est peu d'un seul principe en pareil cas. Hormis l'unité de Dieu, je ne crois pas à ces explications qui partent d'un seul principe. Dites-moi comment vous avez trouvez l'éloge de M. de Sacy. Il a eu ici beaucoup de succès, même parmi ceux qui l'avaient lu dans le *Journal des Débats*, où on lisait : Cet *honorable chrétien,* au lieu d'*humble chrétien ;* l'*académie en un corps exigu*, au lieu d'*un corps unique ;* mais on lit vite de notre temps et

on n'y regarde pas de si près. Vous avez donc échappé au carnage dont les Anglais menaçaient le royaume des Deux-Siciles ? On me dit que votre mari a très bien mené cette affaire.

Raulin nous a menés voir les tableaux de Notre-Dame de Lorette avec M. le ministre de l'intérieur. Ses deux amis, Orsel et Perrin, sont vraiment des gens de talent. C'est un grand contraste avec toutes ces bacchanales religieuses que l'on nous barbouille à présent. Le diable, à présent, fait tourner toutes les Vierges, les Rébecca, les Judith, les Rachel, en demoiselles de l'Opéra. Eux ont résisté à cette inspiration. Cela est sévère, réfléchi, simple ; un peu froid, si vous voulez, mais comme les neiges éclatantes qui dominent votre Italie. J'ai fait toutes sortes d'excursions ces derniers temps. Je suis allé voir toutes les prisons de Paris avec M. Delessert. J'ai vu là beaucoup de grands criminels qui n'ont pas bien mauvaise figure. J'en ai pris beaucoup de défiance contre toutes les figures possibles. Je fais pourtant quelques exceptions, je vous assure. J'ai vu au dépôt de la préfecture de police, pas bien loin du salon de madame Delessert, le plus affreux assemblage qu'on pût imaginer, tous les hommes et toutes les femmes pris dans la nuit précédente. C'est la moisson de chaque jour. Parmi toute cette foule, un petit jeune homme élégant, de beaux cheveux bouclés, un joli pantalon blanc, une petite redingote noire serrée, de belles bottes vernies, un roman broché jaune à la main, et de l'autre, une grande cuiller de fer avec laquelle il mangeait, de très bon appétit, la soupe de l'établissement. Il avait un air indéfinissable de mauvais sujet vulgaire sous toutes ces jolies formes à la mode. Je l'aurais laissé pendre sans trop y regarder.

Comment est Mathilde, avec ses yeux bleus ? Et votre petit chien ? Le mien est très malade, et je suis prêt à donner, sous quelques réserves, la vie de dix personnes, au choix, pour le conserver. Ce que je dis là, je le pense, malheureusement.

Bonjour, madame ; vous êtes toujours bien aimable, savez-vous ?

LXXXVI.

A LA MÊME.

Paris, 15 mai 1840.

Savez-vous que, sur votre recommandation, j'ai relu les *Lettres d'un Voyageur* de madame Sand ? Je vous en ai déjà parlé d'après mes souvenirs. Je n'aurai pas grand'chose à en dire de plus. Je trouve les sentiments faux, la nature du rhéteur habile, qui donne je ne sais quel air vivant à de prétendus sentiments et de prétendues impressions qui viennent sur couche et en serre chaude et qui ne pousseraient pas autrement. La littérature et la culture de l'esprit produisent des millions de maladies morales qui s'infiltrent dans la nature et qui ne sont pas la nature. Il m'est tombé sous la main, l'autre jour, une traduction nouvelle de l'*Hermann et Dorothée* de Gœthe. Cette pompe de langage homérique appliquée aux relations les plus simples, dans les conditions les plus humbles, a son ridicule assurément ; mais pourquoi cette poésie sérieuse ne serait-elle pas dans l'âme d'un aubergiste, d'une servante et d'un apothicaire, et d'un curé de village, comme dans l'âme de madame de Clèves ? Quand les sentiments sont simples et primitifs,

quand c'est le respect pour son père, l'affection pour sa fiancée, la tendresse pour son fils, le dévouement pour ses amis, je ne vois pas pourquoi les choses ne se passeraient pas, sauf le raffinement des nuances, avec la même émotion sérieuse, et poétique par conséquent, chez un apothicaire que chez un grand prince ? C'est dans la région moyenne, dans les nuances de la société qu'est la différence, et alors, si un aubergiste parle comme le prince de Ligne, on fait tort à la vérité ; mais, pour aller combattre l'ennemi à la frontière, pour secourir ses amis dans la détresse, l'élan est le même, et le langage peut s'élever très bien sans contraste avec la condition. C'est une dernière insolence de l'aristocratie de ne vouloir pas que le fils d'un cordonnier, mourant sur un champ de bataille, parle le même langage qu'un prince de Saxe-Hausen, Holstein, etc. C'est dire comme Voltaire : *Un garçon pâtissier qui avait l'insolence d'aimer son pays*. Relisez *Hermann et Dorothée* sous ce point de vue démocratique et vous verrez. Je n'approuve pas, seulement, que cet excellent Hermann n'aille pas aux informations sur Dorothée parce qu'il l'a rencontrée la veille et qu'il trouve tout d'abord qu'elle sera une excellente mère de famille. Son curé devrait lui représenter qu'il est bien vif et qu'il faut écrire au maire de sa commune pour avoir des renseignements. Cette prudence pourrait être homérique, comme le reste.

Qu'est-ce que vous dites de ces cendres de Napoléon qu'on va rapporter à Paris ? Ce qui est certain d'abord, c'est que plusieurs ministres du passé se mordent les doigts de n'avoir pas eu cette idée et de la voir escamotée par M. Thiers. L'effet sur la *majorité des Français* ne me paraît pas douteux. Ils en seront

charmés. On oubliera qu'il eût mieux valu que les cendres d'un grand capitaine revinssent par la guerre que par une correspondance diplomatique. Il eût fallu que cette ombre fût réveillée par des cris de guerre et du canon pour se préparer à ce retour aux bords de la Seine. On oubliera cela pour ne penser qu'à une chose, qu'il sera désormais sous la garde des Français. Des gens qui sont assis *au banc des critiques* font toutes sortes de remarques. Ils disent qu'il sera bien difficile d'empêcher tous ces pâles cousins et frères de venir à ces grandes funérailles ; qu'il faudra, ou violer la loi qui les exile, ou donner un spectacle choquant si on les arrache par force de ce cortége où, peut-être, ils se présenteront. Les logiciens demandent que sa tombe soit à Saint-Denis, pour consacrer cette légitimité du vœu national qui lui a donné la couronne, à lui aussi. On voit déjà les codes reprenant le titre de code Napoléon, et la Légion d'honneur l'aigle et l'image de Napoléon, et la réhabilitation du maréchal Ney, et l'effervescence du parti bonapartiste et toutes les conséquences possibles qu'on en peut déduire. Je ne crois pas qu'on soit obligé à la conséquence logique en politique et je n'aurais pas d'hésitation à faire reconduire le jeune Louis Bonaparte à la frontière par un escadron de lanciers, s'il se présente sur cette terre où on ne l'a pas fusillé. Les philosophes se récrient sur ce qu'on brise le cadre d'une grande épopée, sur ce qu'on supprime par une cérémonie vulgaire ce dénouement tragique, ce tombeau mystérieux dans les solitudes de l'Atlantique. Mais une nation n'est pas un philosophe ni un poète tragique. Elle n'aime pas que des sentinelles étrangères gardent le tombeau de ses grands capitaines. Quoi qu'il en soit, M. le prince de Joinville ira, sur sa

frégate, rechercher ces restes d'un grand empire. Mais M. le prince de Joinville a pris la rougeole et son départ sera retardé par là. Cette rougeole n'est heureusement pas dangereuse cette année. Madame la duchesse d'Orléans est à peu près complètement rétablie après l'avoir eue. Que dites-vous de *Port-Royal* de Sainte-Beuve ? Peut-être ne l'avez-vous pas encore reçu.

Vous voilà en liberté. M. de Montebello vous a dépouillés de votre prestige de royauté. Je suis sûr qu'à présent que votre mari est retombé dans l'obscurité, il m'écrira, mais je ne ferai aucun cas de ses lettres. Décidément la vaine gloire agit sur lui. Il en était tout enflé. Parce qu'il était généralement loué et approuvé, il négligeait ceux de ses amis qui ne sont pas du monde. Dites-lui que, n'ayant rien reçu du chargé d'affaires de France, je ne me soucie pas des lettres du secrétaire de légation. Chantez-lui : *Deposuit potentes de sede*. C'est tout ce qu'il mérite.

LXXXVII.

A LA MÊME.

Paris, 9 juin 1840.

Depuis que les beaux jours sont venus, vous gardez le silence. C'est le contraire des oiseaux. J'avais déjà appris par la voix publique que vous êtes allés à la Cava, à Salerne, à Pœstum, à Amalfi... Comment avez-vous été satisfaite de votre voyage avec mademoiselle Blanche ? Elle ne doit pas être difficile à vivre en route. Elle n'a pas non plus l'admiration rebelle et avec elle on est moins exposé qu'avec un au-

tre à être contrarié sur ce qu'on trouve beau. Je la soupçonne seulement de n'être pas assez païenne devant la nature. Quand elle regarde le monde extérieur, c'est à travers le kaléidoscope du spiritualisme ; elle y cherche avec préméditation des images du monde intérieur. C'est une disposition qui empêche de voir la forme originale des objets. Je lui en veux de m'avoir dit que Pompéi l'avait médiocrement frappée et que la grandeur de Rome lui parlait plus tristement et lui allait plus au cœur. Je ne sais aucune image plus douce et plus vive de la vanité de la vie que ces rues désertes de Pompéi.

J'ai vu hier le duc d'Harcourt qui revient d'Afrique, où il était allé voir un de ses enfants. Il a profité de l'occasion pour se faire tirer des coups de fusil par les Arabes pendant une dizaine de jours. Il a suivi, en amateur, toute l'expédition à Mouzaïa, à Blidah, à Cherchell. Il raconte très bien la manière de combattre des Arabes, la promptitude et la sûreté de leurs manœuvres pour harceler l'armée française, qui a l'air, dans le fond de ces ravins, avec son artillerie, ses mille mulets et ses lourds bagages, d'un taureau attaqué par des milliers de guêpes... Il faut que M. le duc d'Orléans ait une terrible détermination, car il était malade pendant toute l'expédition et n'en a pas moins montré une grande activité et un grand courage...

LXXXVIII.

*A MADAME LA COMTESSE D'HAUSSONVILLE (MÈRE).

Paris, 17 juillet 1840.

Madame,

Je me suis empressé de remettre et de recomman-

der la demande de madame M***, qui m'avait été exactement apportée par une personne de votre maison. J'espère que la pauvre dame verra se réaliser son roman et qu'elle sera admise à goûter les charmes de la Salpêtrière. C'est un singulier problème dans le monde que ces vies qui aboutissent à désirer vivement une place à l'hôpital. Si j'étais destiné à finir ma vie à l'hôpital, je demanderais un lit à l'hospice de *Sorrente*. On m'écrit sur Sorrente en été des pages d'admiration. Madame la vicomtesse d'Haussonville s'y est établie pour quinze jours dans une jolie villa. Le congé arrivera pour les porter des orangers de Sorrente sous les vieilles murailles du Colisée. Je ne sais lequel vaut le mieux et je regrette l'un et l'autre...

Je désire bien savoir que votre rhume est terminé. Tous ces bords de la Seine sont, le soir, d'une *sérénité* désagréable; mais les habitants d'Étioles n'en croient rien et assurent que c'est le lieu le plus sain de la terre. Je me suis laissé convaincre sur ce point, puisque je compte y aller passer quelques jours à dater de samedi. Nous n'avons point de nouvelles ici. Tous les chemins de fer ont passé très vite et très bien. Je souhaite que les wagons aillent aussi rapidement que les discussions. On n'a pas de lettres d'Afrique sur l'expédition que M. le maréchal Vallée a tentée vers Milianah. M. de Lamoricière est ici. Hier, chez M. le président du conseil, tous les yeux étaient attachés sur ce jeune officier qui a déjà traversé tant de dangers. Il sera certainement nommé maréchal de camp, et fort justement... Vous aurez dû être bien scandalisée des dernières séances du Parlement anglais. Je croyais qu'il n'y avait de semblables scènes qu'en Amérique. C'est une effroyable histoire que ce coup de pistolet sur cette pauvre petite

reine de vingt ans. J'espérais que c'était l'action isolée d'un fou. On commence à croire qu'il pourrait bien y avoir une société secrète au fond de cette terrible affaire, mais il n'en faut pas beaucoup croire les premières impressions.

Je ne sais si vous avez lu une petite protestation de « Sa Majesté » Louis-Napoléon contre la remise que le général Bertrand a faite au roi des armes de Napoléon. Il est fort impertinent pour le Roi qu'il traite d'usurpateur rentré à la suite des vainqueurs de Waterloo. Il devrait parler avec plus d'égards d'un usurpateur qui ne l'a pas fait pendre après son entreprise sur Strasbourg. Le jeune homme n'a pas l'air reconnaissant, mais il me paraît fort déclamateur, ce qui est toujours mauvais signe.

Voulez-vous bien, madame, être assez bonne pour me rappeler au souvenir bienveillant de M. d'Haussonville et pour agréer l'hommage de mon respectueux dévouement.

LXXXIX.

A MADAME LA VICOMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Broglie, samedi 18 juillet 1840.

Êtes-vous toujours dans la lune de miel de votre séjour à Rome? Je ne sais plus rien de vos impressions de voyage et je crois que c'est ma faute ou plutôt la malice des choses qui se sont arrangées pour me faire paraître dans mon tort. La vérité est que j'ai eu, ce mois-ci, mille petites affaires désagréables par-dessus la vie, qui est la grande affaire désagréable. — Nous voilà à Broglie. Rien n'a changé dans

l'aspect de la maison. J'avais peur que le nouveau toit et toutes les réparations nécessaires n'eussent altéré la forme du passé, mais la vie passe encore plus vite que tous les signes les plus fugitifs qui étaient auprès ; seulement, tout cela ne parle plus le même langage. Je n'aurais jamais supposé que je verrais une solitude pareille à cette solitude. Il vaut mieux n'en pas parler aujourd'hui.

Nous ne savons rien sur vos plans définitifs et vos dates précises de départ de Rome. J'aurais bien voulu, ma chère Louise, lire votre journal ou, plutôt, savoir ce qui a passé dans votre esprit pendant ces courses qui ne sont pas pour vous, comme pour Eudore, d'une curiosité dangereuse. Avez-vous éprouvé ce que je crois vous avoir dit déjà, que toute la mémoire de son passé à soi se mêle à ces tristes et tranquilles débris? Je ne sais plus, réellement, en quel temps de ma vie je n'avais pas entendu le grand bruissement de la fontaine de Trévi. Probablement que toutes les formes de la grandeur qui erraient confusément devant nos yeux prennent là une précision définitive qui a une sorte d'effet rétroactif dans nos souvenirs. Ne vous figurez-vous pas avoir visité Rome avec tous ceux qui ne sont plus ici?... Monsieur votre père va tout à fait bien. Il s'est établi dans le salon du fond, ce salon si gai et si plein de lumière autrefois à toutes les heures de la journée. On y a laissé votre portrait de Scheffer et replacé ces gravures de Claude Lorrain, *la Nuit, le Jour, le Soir*. Elles sont tristes et ont l'air de parler de la succession du temps. Le matin, votre père lit la prière dans la chambre de votre pauvre mère. Il a fait sa chambre à coucher dans l'ancien petit salon de votre tante, qui a été une fois l'appartement de madame Guizot. Nous sommes

trois dispersés dans cette grande maison... Je suis bien pressé aujourd'hui. Même ici les affaires nous poursuivent. Voulez-vous m'excuser auprès d'Othenin et lui dire que je lui écrirai demain. J'ai grand tort avec lui, mais il est impossible que nous soyons jamais brouillés... J'ai passé la semaine dernière trois jours à Étioles chez madame du Parquet. J'ai dîné une fois chez madame de Sainte-Aulaire avec M. et madame Lutteroth. Madame de Sainte-Aulaire a été d'une bonté parfaite. Je l'ai vue assez longtemps ces trois jours. Sa maison est bien abandonnée. C'est comme une volière où il ne reste plus que quelques oiseaux tout tristes, mais tout ce monde dispersé se retrouve souvent. L'entrée de la maison est, à présent, défendue par deux chiens furieux qui se précipitent de droite et de gauche de la grille à six lignes des jambes des passants et madame de Sainte-Aulaire, la mère, regarde paisiblement de sa fenêtre comme les chiens font bonne garde.

XC.

A MADAME DU PARQUET.

Broglie, 19 juillet 1840.

..... Il faut se défendre de son mieux contre toutes les impressions pénibles ; il en reste toujours ce qui est nécessaire et par delà. Je voudrais bien savoir où en est votre plan d'études. Ne voulez-vous pas essayer des plaisirs de la persévérance en fait de travaux intellectuels ? C'est dans *les Mille et une Nuits*, je crois, qu'un berger, en creusant la terre à quelque profondeur, trouve un palais enchanté. Ce n'est pas

seulement dans *les Mille et une Nuits* que les choses se passent ainsi. Il n'y a plus rien depuis longtemps à la surface des choses dans ce singulier monde. Il est comme enveloppé dans un grand lieu commun qui abat et attriste les imaginations d'un ordre distingué. Tout est usé jusqu'à la corde ; tout a passé à l'usage des esprits les plus vulgaires, et les grandes idées mêmes qui se mêlent à cette masse commune sont méconnaissables et n'agissent plus sur l'âme. Il faut aller chercher des sources lointaines, des eaux qui ne soient pas troublées et ternies par cette grande populace qui s'agite au bord. On n'a pas fait cent pas dans une étude quelconque, que le bruit des lieux communs finit, que tout prend un aspect nouveau, que la pensée se sent comme renouvelée et prend de nouvelles forces. Je suis assuré que M. le curé de Saint-Roch ne dirait pas mieux ni plus sérieusement. Il me semble que c'est déjà le second discours que je prononce sur ce texte, mais je ne me le reproche pas, et je ne garantis pas que je n'y revienne encore si vous ne me le défendez.

XCI.

A M. RAULIN.

Broglie, 31 juillet 1840.

M. de Broglie est allé passer quarante-huit heures à Paris, où il est encore. Ses amis lui ont demandé de venir pour causer de cet Orient qui est tout rouge des feux de la guerre future. Ce n'est pas que je croie pour ma part à cette guerre ; mais lord Palmerston est un singulier homme de nous jouer de ces farces-

là. Quoi qu'il arrive, il reste toujours quelque chose d'avoir été si près de se brouiller... Alger va commencer à apparaître sous son véritable aspect. Ce sera un grand cauchemar que cet Atlas sur la poitrine durant la guerre; on en perdrait un peu la liberté de ses mouvements.

Je suis bien aise de voir que vous êtes de mon avis sur les considérants de ces gens de Brives-la-Gaillarde. Je crois bien comme vous que Platon n'aurait pas souffert cela dans sa république, mais c'est la sévérité chimérique d'un gouvernement idéal. Tout ce monde de Platon ressemble à ces images que vous ne sauriez dessiner et qu'une musique rêveuse fait passer devant vos yeux. La réalité se nomme messieurs tels et tels...

A la date de votre lettre, je vois que vous n'avez pas la moindre idée de guerre. Vous ne saviez pas que nous allions retourner sur les anciens champs de bataille des croisades et sur les traces du vainqueur des Pyramides. Peut-être que la Providence a résolu que l'Europe devait se ranimer par la guerre. Il faut qu'elle en sache plus long que nous là-dessus, car la guerre est un drôle de moyen de perfectionnement, quoi qu'en ait dit dans ses leçons de philosophie ce grand guerrier qu'on nomme M. Cousin. Il est vrai que le règne des avocats n'est pas beaucoup plus favorable au développement des qualités supérieures de l'âme que le règne des sergents et des adjudants sous-officiers. Bonjour, mon cher ami. Écrivez-moi un peu par ce grand vent et ces tempêtes politiques. Qui est à Paris? Qu'est-ce qu'on craint, qu'est-ce qu'on croit, qu'est-ce qu'on médite? Qui est triste, qui est résolu, qui est incertain, qui a tort, qui a raison, qui parle, qui se tait?

XCII.

A MADAME DU PARQUET.

Broglie, 3 août 1840.

Vous êtes bien bonne d'écrire à de pauvres gens qui habitent une petite montagne au-dessus d'une vallée silencieuse de Normandie. Ce n'est pas la mode de Paris de correspondre avec qui n'a pas de nouvelles à nous donner. Il ne serait pas bien intéressant pour le monde de Paris de savoir qu'après une journée un peu chaude, vers le coucher du soleil, les grives causent entre elles d'un arbre à l'autre ; que, vers sept heures, il se répand une teinte d'un rouge vif dans la cime des bois ; que le brouillard se lève comme un voile léger sur la vallée ; que le froid gagne en haut et apporte avec lui une tristesse qui ajoute à toutes les tristesses ; qu'on entend mille bruits assez doux autour de soi de tous ces milliers d'êtres qui s'arrangent pour passer encore une nuit en paix; qu'après viennent les chauves-souris qui décrivent de grands cercles autour des acacias devant le château. Pas un mot de Syrie ou de lord Palmerston parmi toutes ces pauvres bêtes. A peine si les hirondelles, qui volent ce matin au-dessus de la Charentonne, se rappellent la citadelle de Saint-Jean d'Acre où, peut-être, elles avaient leurs nids l'année dernière. Voilà toutes nos nouvelles.

... Vous sentez-vous bien fière d'être *l'alliée perfide* du pacha d'Égypte ! C'est dommage qu'il ne reste pas de livres à la bibliothèque d'Alexandrie, car je demanderais à en être bibliothécaire. Dans ces crises

politiques, n'est-ce pas toujours la première idée qui se présente de se demander s'il y aura une place vacante quelque part? C'est une partie de ce qu'on appelle le goût de la guerre. Dans cette émotion que donnent le bruit des pièces d'artillerie qui passent au galop dans les rues, les drapeaux qui s'agitent comme animés par le souffle d'une pensée, le fantôme de la gloire qu'on voit passer rapidement dans le feu et dans le tumulte de la bataille, il y a cette idée fondamentale : il y aura bien du monde tué et je serai peut-être officier. J'espère que vous ne me reprocherez plus de mal parler de la nature humaine.

XCIII.

A M. RAULIN.

Broglie, 5 août 1840.

Cette lettre vous trouvera certainement au fond de l'eau, je l'espère même, attendu l'excessive chaleur. Ce sont les derniers jours de l'été. Je n'aime pas à voir partir les longs jours. Je suis beaucoup plus maussade dans ce grand entre chien et loup que vous appelez l'hiver.

Parlez-moi de la convention de lord Palmerston. Voilà une surprise, non pas pourtant pour notre ambassadeur au moins, qui savait bien qu'il se préparait quelque coup de ce genre; mais qu'y avait-il à faire? Ce que nous faisons :

> De mes quarante dents vois la ligne effroyable.

Nous portons nos dents à cinq cent mille, ce me semble. C'est un joli râtelier. Sachez bien que l'historien

de la *Révolution et du Consulat* est parfaitement ferme et raisonnable dans tout ceci. On convient unanimement que le roi a pris une excellente attitude. On dit que ces pauvres diables d'ambassadeurs allemands et slaves sont dans leurs tout petits souliers avec lui, et que même ils préfèrent ne pas aller aux Tuileries, de peur qu'il ne les secoue rudement, comme il a déjà fait à l'un d'eux. Ces vieilles races robustes, qui ont vu beaucoup d'hommes et beaucoup de choses, ont une énergie très efficace quand elles s'en mêlent; nous sommes criquets et nerveux en comparaison. Je tiens que les races d'hommes qui viendront après nous avec cette enveloppe nerveuse, délicate et subtile, ne seront plus bonnes qu'à disserter sur *an chimæra bombynans in vacuo*. Je parle déjà comme Nestor. Ce n'est pourtant pas, mon cher Raulin, que j'aie connu des hommes qui valussent mieux que nous; sous ce rapport, je ne puis pas parler comme Nestor, mais vous faites exception.

M. de Broglie a eu du chagrin de ne vous avoir pas vu à Paris. Il vous croyait toujours au pied de la statue de Racine, à la Ferté-Milon. J'aurais voulu savoir encore comment s'écoulaient vos journées dans ce fond de province. Mais je suis sûr que le temps y passait vite pour vous :

Au midi de mes *journées*,
Je touchais à leur couchant.

Il y a une petite vie animale assez douce, qu'on peut mener une quinzaine de jours, et puis, quand vient de Paris quelque grand bruit de guerre, on sent redoubler la tranquillité de ces rues de province qui avoisinent les églises par exemple. Dans toute ville de province, il y a une rue des Chanoines. On voit passer

un personnage grave qui, de loin, a l'air respectable; il entre dans une petite maison où tout a l'air du repos; par-dessus la muraille du jardin, pendent des clématites et s'élèvent des touffes d'acacias et de sorbiers rouges; des petits rideaux blancs qui s'entr'ouvrent et qui laissent entrevoir un joli profil ou des cheveux blonds; de l'herbe dans les rues; les heures qui sonnent distinctement et mélancoliquement; tout cela vous fait passer devant les yeux des images d'un repos poétique; mais je pense bien qu'il n'y faut pas regarder de trop près de peur que cette poésie ne tourne en une prose assez vulgaire, non pas toujours, assurément, mais souvent.

Ces pauvres Syriens mènent probablement une vie plus troublée que celle-là. Si cette nouvelle de la pacification de la Syrie se confirme, c'est pour le coup que, comme dit Louis XIV, lord Palmerston sera *enfoncé*.

Je vous avertis que vous n'aurez guère le temps d'écrire à d'Haussonville. Il a dû partir de Rome à la fin du mois dernier. Ils s'arrêteront pourtant quelques jours à Gênes. Je ne vous ai jamais assez parlé de Gênes. Vous n'avez nulle idée de ces beaux jardins d'arbres qui sont là, tout en haut, sur la colline et regardent, dans un triste repos, Gênes qui descend vers la mer avec ses beaux palais et toutes ses rues encombrées de fleurs, la mer, et au loin la mer encore. De là, ils iront à Turin ; mais, sauf les tableaux, il n'y a rien à regarder là quand on revient d'Italie, car, quand on entre par là, un rayon de soleil, une mouche qui passe, quelques dorures dans une église, vous prenez tout cela pour l'Italie. Ce nom d'Italie colore toutes choses. Nous sommes de grands enfants, à commencer par les esprits les plus positifs.

Ce nom de Gênes m'a rappelé les jardins de M. Pal-

11.

lavicini, de grands jardins abandonnés sur la hauteur. Il y a là un grand palais désert, et des appartements où la lumière entre à torrents et qui sont d'une impression triste pourtant. On se figure que des gens heureux y seraient très heureux, mais il n'est pas habité, et cela se conçoit. Les gens heureux ne courent pas les rues, et ne se trouvent pas sous le pas d'un cheval. A propos de cheval, mon chien va mieux. Pour qui me prenez-vous de lui être moins dévoué parce qu'il a la gale ?

XCIV.

A M. LE VICOMTE D'HAUSSONVILLE.

Broglie, 8 août 1840.

Mon cher ami, vous avez trouvé la France chantant l'air guerrier *Partant pour la Syrie.* En attendant, Méhémet-Ali ne s'abandonne pas lui-même et il a donné un pied de nez aux quatre puissances qui croyaient le surprendre. La conduite du gouvernement est parfaitement bonne. Il est certain que les journaux français ont le tort d'agacer l'Angleterre au lieu de faire ressortir l'énorme sottise de lord Palmerston; mais qui peut mettre un frein à la langue des journaux? Nous apprenons aujourd'hui le second acte des folies du successeur d'un héros. Ce successeur d'un héros est un méchant fou. J'espère bien qu'on va le lier et le mettre dans une citadelle. Je ne sais quels sont ces généraux Voisin et Montholon dont on rapporte qu'ils accompagnaient ce maniaque dans son expédition. Il est bien pressé. J'aurais pensé qu'il

aurait pris patience jusqu'à l'arrivée des cendres de son oncle.

XCV.

A MADAME LA VICOMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Broglie, 12 août 1840.

Vous avez la bonté de me dire dans vos dernières lettres que je suis probablement fâché contre vous. Il n'en est assurément rien, mais je vois bien que, si je ne suis fâché, je devrais l'être. Je vais faire une petite enquête sur ce sujet et je m'irriterai dans la mesure convenable, s'il y a lieu.

Le silence de la villa Aldobrandini et le chant de ses oiseaux dans ce silence vous manqueront beaucoup dans la rue Saint-Dominique. Les vociférations politiques qu'on nomme la conversation, ne peuvent pas être comparées à l'éternel murmure de vos fontaines qui s'écoulent dans la solitude des jardins de Rome. C'est bien aimable et bien raisonnable à vous d'avoir quitté tout cela. La première fois que je retournerai à Gênes ou à Pise ou à Rome ou à Sorrente, on n'entendra plus parler de moi en France, où, à la vérité, on n'en parle guère dès à présent. J'ai dit à M. Raulin votre admiration pour *Stratonice;* il en a pleuré de joie. Je lui ai dit votre estime un peu froide pour le Giotto; il a serré les poings et les dents et est demeuré quelque temps dans un sinistre silence. Pour moi, je suis fort de votre avis; mais vous auriez trouvé là-dessus de bien jolies choses dans cette Italie de Quinet que je vous ai laissée et que vous lisez trop peu. Il a quelques emportements d'imagination, mais cela ne l'empêche pas d'avoir un sentiment pro-

fond de la partie mystérieuse des arts et de la différence des époques. Il a l'air de déclamer, mais il est très réellement ému. Il a les défauts de quelques-uns des écrivains les plus distingués de la fin du XVIIIe siècle. Les idées fines sont cachées sous la pompe du langage. C'est comme un voile de pourpre où les broderies les plus délicates seraient aussi en soie pourpre. Il faut regarder de près pour les bien discerner ; mais même ce luxe d'imagination tout animée de la confusion des souvenirs de l'histoire, toute triste comme après une longue vie, toute jeune comme si tout la frappait pour la première fois, cette imagination, dans sa bizarrerie, a quelque chose d'analogue à l'Italie. Comment avez-vous été satisfaits de votre compagnon de voyage qui devait aller jusqu'en Suisse avec vous ? Il m'a plu modérément pour le petit nombre de fois que je l'ai vu. Vous vous êtes donc promenés deux jours durant dans la tristesse de Civita-Vecchia ? J'aurais bien voulu passer un peu de temps dans une ville de province d'Italie et voir l'intérieur des familles, et comment les hommes sont réellement modifiés par ce climat et tout ce passé qu'ils ont. Il ne me reste pas dans l'esprit une figure de connaissance vraiment italienne dans toute l'Italie. Pour vous, vous avez vu Civita-Vecchia, commentée et expliquée par un illustre écrivain [1] qui voit tout à travers des paradoxes assez vulgaires. Qu'il y a loin de là à la candeur et à l'enthousiasme spirituel et mélancolique de mon excellent Quinet ! Ne voyez-vous pas que c'est Faust, savant, triste, éloquent, comme avant cette mauvaise rencontre qu'il fit de Méphistophélès ?

1. M. Beyle (de Stendhal), alors consul à Civita-Vecchia.

Je remarque que ma lettre n'est pas bien instructive. Je commence à être comme les femmes de chambre de madame ***. C'est toutes vieilles choses que je sais, que je dis.

XCVI.

A MADAME DU PARQUET.

Broglie, 16 août 1840.

Vous ne sauriez me dire trop de mal de Paris. J'y rentre avec une humeur de chien. Pourquoi dit-on une humeur de chien? Les chiens ont beaucoup d'égalité de caractère, sauf Fingal, qui est un mauvais chien. Je n'entends pas grand'chose aux arrangements de mademoiselle Blanche, qui part le 25 pour arriver le 15; elle va donc passer quinze jours à Nevers chez les Visitandines? C'est pure méchanceté de sa part; mais, quand on ne se trouve pas bien dans ce monde, je crois qu'on devient méchant. Je lui pardonne; mais peut-être que, malgré elle, nous la retrouverons à Paris. Cela dépendra de la tournure que prendra le procès de ce petit *aiglon* qu'on a pris du côté de Boulogne. N'avez-vous pas un peu de pitié de ce pauvre oiseau élevé sur les hauteurs, qui a les ailes faibles et la vue trouble, et qui a voulu prendre des airs comme il avait vu faire?

Votre dernière lettre m'est arrivée toute mouillée des eaux de Versailles, des grandes eaux de Versailles. J'aime assez ces *pompes* et ces magnificences, mais tout cela n'est pas encore assez en ruine. Les grands monuments ont besoin d'être ruinés, sans quoi ils sont incomplets; ils parlent de la grandeur de

l'homme sans rien dire de sa fragilité. C'est pour cela que la plus petite maison en débris autour de Pompéi en dit plus que les plus grandes cathédrales les mieux conservées, et puis, pour tout dire, je préfère le plus petit arbre au plus beau temple. Je me plais à voir les ronces, les lierres, les giroflées couvrant les murs qui s'écroulent. J'ai entendu un petit oiseau chanter triomphalement au soleil sur les plus hauts étages du Colisée ; j'en ai gardé plus de souvenir que de toutes ces masses de pierres. La nature est encore meilleure enfant que l'homme, bien qu'elle ne vaille pas grand'chose non plus. Vous ne sauriez croire avec quelle peine je vois ce petit bourg voisin de la maison et le bien-être de ses habitants. La grâce naturelle et triste de cette vallée s'efface sous les pieds, sous les grands pieds des filateurs de coton, des fabricants de lacets, etc., etc. Les sentiments que j'entretiens à cet égard ne me feront jamais nommer d'un conseil municipal. Je suis fâché que vous vous soyez *enivrée* de cette eau de Versailles. Le moindre petit ruisseau qui coule librement sous les arbres ferait bien mieux mon affaire, et pourtant, je suis bien aise que vous ayez eu un petit moment de plaisir, au moins, — ce que j'en dis, du reste, est pour rire, ou plutôt pour pleurer. Si René est resté insensible, je ne lui en veux pas et je crois que votre explication est bien dans le vrai. Il a été mis une digue aux impressions des enfants, pour que l'équilibre de leur intelligence ne fût pas rompu.

Il est bien vrai que la mort de M. Huyot m'a fait de la peine. J'ai pensé d'abord que ce serait un chagrin pour vous, et puis, rien que d'avoir causé deux fois avec quelqu'un est un petit lien. C'est plus quand on a trouvé de l'esprit, et aussi, cet esprit, on s'ima-

gine toujours que c'est une défense contre la mort et que la mort y regardera à deux fois. Il n'en est rien pourtant, à coup sûr.

Comment se porte le château enchanté défendu par cent grilles et deux chiens féroces? Paule a l'air qu'il faut pour être ainsi détenue dans le milieu des bois. C'est le commencement d'une histoire des *Mille et une Nuits*. Ces deux dames semblent là sous les verrous d'un magicien. On aurait dit au XVIIIe siècle qu'elles-mêmes ont l'air de deux enchanteresses, mais nous ne parlons plus de ce ton aujourd'hui. Tout, je veux dire *presque* tout le beau monde de Plombières va être rappelé par l'affaire des aigles vivants. Si j'étais pair et qu'on inventât de me faire revenir d'une vallée des Vosges pour la vallée d'ennuis qu'on nomme Paris, je donnerais ma démission.

XCVII.

A MADAME D'HAUSSONVILLE.

Paris, samedi 29 août 1840.

Je vous ai donné un tout petit signe de vie le 12 du présent mois, encore ai-je peur qu'il ne soit pas arrivé jusqu'à vous, bien que je l'aie adressé à Coppet. Je vous jure que ce n'est pas un reproche détourné que je vous fais. J'ai été trop longtemps négligent dans ma vie pour ne pas me souvenir un peu de mon état. Celui qui n'a pas été paresseux, que sait-il ?

Vous allez voir arriver M. Raulin, qui pense encore plus aux arts qu'à la politique. J'ai peur que l'émotion qu'il a ressentie à la vue de *Stratonice* ne le rende aussi malade que ce pauvre jeune homme du tableau.

Je n'ai pas encore vu tout ce luxe de l'Orient. Le tableau est à Saint-Cloud pour quelques jours. Il est fort admiré ici. J'ai vu hier dans l'atelier de M. Orsel une belle esquisse d'un tableau destiné à l'église de Fourvières de Lyon. C'est le choléra et la guerre civile arrêtés par la Vierge et les saints du pays. La Vierge est très noble et les saints sont très beaux. La Vierge n'a rien des petites grâces mondaines qu'on lui donne aujourd'hui. Si elle était au balcon de l'Opéra, on verrait bien qu'elle est d'un autre monde, et cette beauté sérieuse intimiderait tous les gens à la mode. L'ange qui repousse le fléau le repousse sans effort, avec une certitude de sa puissance qui est vraiment chrétienne. Dans la mythologie, les dieux ont raison de gesticuler de leur mieux pour agir, parce que leur force a encore quelque chose de matériel; mais la puissance paisible et invincible de l'esprit n'a pas besoin de s'agiter.

Tibi rident æquora ponti,
Placatumque nitet diffuso lumine cœlum.

Raulin, voyant que la tableau me plaisait, était animé aussi d'un esprit vraiment chrétien, le plaisir de voir le succès des autres ; il se frottait les mains silencieusement et prenait dans l'atelier un air modeste et assuré. Du reste, il ne touche plus terre depuis que *Stratonice* est ici.

Pour moi, qui n'ai pas vu *Stratonice*, je touche terriblement terre dans ce grand Paris et dans cette grande maison; mais je ne veux pas vous ennuyer de mes ennuis, quoique vous soyez assurément très bonne; je le dis très sincèrement. Vous avez vu, n'est-ce pas, mademoiselle de Pomaret? La mobilité de ses projets donne le torticolis à ses amis. On dit : « Elle est là ? »

— Non ! — Par ici ? — Non ! « Elle reste ? — Non ! la voilà qui part ! — Avec M. et madame Lebrun ? avec M. d'Éclepens ? » Du reste, c'est un des privilèges de l'homme, et aussi de la femme, d'être très indécis. Pour mon compte, je ne suis pas indécis, parce que cela suppose un projet ou plutôt deux projets au moins, et que je n'en ai aucun. Je ne conseillerais, pourtant, ce régime à personne. Ce n'est ni raisonnable, ni agréable et, si j'avais à me refaire, il est très certain que je m'y prendrais autrement, mais ce qui est fait est fait.

XCVIII.

A MADAME DU PARQUET.

Coppet, 25 septembre 1840.

... Pendant que madame Lafarge s'en ira à la réclusion, nous ne tarderons pas à oublier cette tragédie au milieu des bombes, des boulets, des levées en masse, des fortifications, des millions de fusils et des centaines de canons qu'on prépare. Je ne crois pas qu'on ait mis plus d'activité aux Cent-Jours à se préparer à l'invasion. Il n'y a là de quoi rire ni pour les étrangers, ni pour les contribuables. Tous ces bruits n'arrivent sûrement pas aux sommets des Alpes, que je vois d'ici les jours où il ne pleut pas. Mais la vérité est que nous avons un petit déluge chronique depuis environ quinze jours. L'hiver s'établit majestueusement dans la vallée du lac. Il a beaucoup meilleur air que dans cet abominable Paris, où il arrive crotté jusqu'à l'échine, dans un misérable cabriolet de place. Il vient ici avec des éclairs et des tempêtes et il s'assied sur les grands tapis de neige

des montagnes. Néanmoins, le froid, la pluie, les cris aigus du vent, les grandes bouffées de feuilles mortes, les eaux qui deviennent toutes noires quand la bise souffle, ne valent pas l'immuable repos et la tranquille lumière qui enveloppent Sorrente. Si j'avais les ailes de l'hirondelle, une des premières choses que j'en ferais serait d'aller voir Sorrente, après avoir pris vos commissions. Je suis bien aise que M. et madame Lebrun se soient trouvés bien ici. On a regretté que leur séjour n'y fût pas plus long; mais le tumulte des ouvriers ne laissait pas beaucoup de tranquillité au directeur de l'Imprimerie royale. Ces pauvres ouvriers ont fait beaucoup de bruit pour rien et ils ont bien fait de finir. Ils demandaient la solution d'un problème aussi peu soluble que celui de la quadrature du cercle. C'est une étrange fantaisie qui prend à tous ces gens-là d'être heureux et à leur aise. Cela ne s'est jamais vu et ne se verra probablement jamais. J'aurais bien voulu entendre ces jours-ci M. Dupin (Charles) sur un tel sujet. Bien qu'il soit indulgent, s'il vous souvient de ce qu'il disait récemment, il aura trouvé que c'était beaucoup trop de tuer un sergent de ville, que dis-je! deux sergents de ville!

M. Raulin va bientôt reprendre la route de France. Il retournera à Reims, par Bâle, et peut-être irai-je l'accompagner, pour deux jours, jusqu'à Fribourg et Berne. J'ai déjà vu Fribourg, mais non pas Berne. Je me suis toujours représenté Berne comme un lieu charmant. Ses grandes maisons en forme de chalets, dont on voit des gravures coloriées, me font le même effet que les tentes des patriarches. Il est probable que la vie y est moins grave et moins noble que celle d'Abraham au milieu de ses troupeaux. Les patriar-

ches n'étaient pas moitié si jacobins que les Bernois d'aujourd'hui. Peut-être aurai-je quelque grand désappointement en entrant dans ces demeures si riantes en apparence; et puis les grandes lignes des beaux paysages ne vont pas avec les institutions démocratiques. Tous ces petits hommes qui trottent menu au sein de l'égalité et de la médiocrité, ne sont pas en harmonie avec le dessin du pays. Il faut des grands châteaux ou de grands couvents au pied de grandes montagnes. Encore aimé-je mieux les grands châteaux. Pour le plaisir des yeux, je voudrais la féodalité aussi sur les bords des fleuves d'Amérique, mais il n'y a pas à y penser. Fribourg est encore, sous ce rapport, en assez bon état. La misère y est grande, avec de belles églises et de beaux couvents.

XCIX.

A M. LE VICOMTE D'HAUSSONVILLE.

Coppet, 28 septembre 1840.

Nous sortons du déluge. Tout l'univers est mouillé. Ce n'est jamais une raison pour retourner à Paris. J'aime mieux la pluie de tout autre lieu que le beau temps à Paris, une fois que je n'y suis plus. Quand j'y suis, la force d'inertie l'emporte. Je suis très inerte, et je le deviens de jour en jour davantage. Je m'achemine à devenir une assez belle pétrification. Pour M. Raulin, il est vrai qu'il est plus en train que jamais; tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, l'anime. Quoique je n'aie pas vu grand'chose dans ma vie, ni pensé à grand'chose, je commence à me convaincre qu'il n'y a plus rien de nouveau sous le

soleil. Quand la lunette est détraquée, on ne voit plus rien à travers. Je tâcherai pourtant, pour le reste de mes jours, de ne pas me ranger dans la classe des ennuyés qui sont tous excessivement ennuyeux. Sans l'éprouver, je tiens qu'il y a toujours de l'intérêt dans la vie, si petit bruit qu'elle fasse et si terne qu'elle soit. C'est dans ce sens que les proverbes disent : *Il y a beaucoup à glaner, même dans le champ du pauvre.* S'ennuyer est certainement un péché, beaucoup plus grand que d'ennuyer les autres, attendu que le dernier est involontaire.

Irez-vous voir le procès de Louis Bonaparte ? J'ai idée qu'il sera ennuyeux, et par sa faute, pour le coup. Racontez-m'en quelque chose. Dites-moi l'air de ce neveu d'Alexandre et l'aspect de la Chambre devant l'héritier d'un héros. Vous racontez merveilleusement bien, et je vous ferai *narrateur en chef* quand je serai roi dans quelque grande cour; mais ce ne sera pas de longtemps, à moins que, dans ce conflit de l'Orient, il n'y ait quelque petit coin vacant où l'on ait besoin d'un homme tranquille, qui aime médiocrement la liberté de la presse. Je suis de votre avis sur nos armements; je les trouve un peu gigantesques. Nous faisons assez de poudre et de bombes pour faire sauter le monde entier, mais les gens raisonnables, soit dit sans vous irriter, prétendent que c'est bien fait. Seulement, si nous avons la paix malgré nos préparatifs, nous ne saurons que faire de nos provisions; nous serons dans la situation de M. de Rambuteau, avec ses cent mille bouquets, un soir que le bal de l'hôtel de ville avait été renvoyé. Quoique nous ayons ici assez promptement des nouvelles par Lyon, il y a bien des jours qu'il ne nous est venu quelque chose de Mehemet-Ali. A sa place, j'emploierais mes der-

niers jours à faire un tapage épouvantable dans l'univers créé. J'aurais la fantaisie d'être sultan pour célébrer l'anniversaire de ma quatre-vingtième année ; mais les gens sensés disent que ce ne serait pas raisonnable. Les gens sensés sont insupportables.

Voulez-vous bien dire à Louise que j'ai enfin trouvé un admirateur sincère de mon Edgar ? Il n'aurait tenu qu'à vous que je disse *notre* Edgar, vous le savez bien. Enfin Raulin est venu qui, le premier dans Coppet, a senti l'élévation et la puissance d'imagination de Quinet, comme je le sens, comme tout esprit bien constitué le doit sentir. Il trouve qu'il a un admirable sentiment des arts ; mais vous autres, qui êtes un peu secs, vous trouvez qu'on déclame dès qu'on s'anime. Si vous n'aviez pas une grande habitude du soleil, vous diriez que les couleurs du prisme sont trop vives et de mauvais goût.

C.

A MADAME LA VICOMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Coppet, 29 septembre 1840.

Puisque vous êtes à Paris, à la bonne heure, je vous écrirai à Paris, mais, une fois qu'on en est sorti, je ne comprends pas qu'on ait la fantaisie d'y retourner... Je suis sûr que vous voudriez bien aller voir par le trou de la serrure juger le prince Louis Bonaparte, mais vous n'en verrez rien, et c'est bien fait. C'est une horreur que cette curiosité. Votre mari a-t-il fait ma commission auprès de vous ? Vous a-t-il redemandé de relire saint Augustin ? Les différences sont très grandes d'une traduction à une au-

tre. Ce passage où il s'entretient avec sa mère à Civita-Vecchia ne m'avait pas frappé auparavant. Il n'a fallu à M. Girardin que quelques tours un peu plus vifs que ceux des anciens traducteurs pour rendre à ce récit toute sa tristesse et toute son éloquence. Il y a beaucoup d'idées nouvelles dans les vieux livres, mais les mots déroutent. C'est un travail de reconnaître sous un langage vieilli la vivacité des impressions. Si vous leur rendez l'élégance convenue de la langue d'aujourd'hui, elles reprennent leur beauté première. Prenez une pauvre fille de quelque village de Toscane et mettez-lui les cheveux en bandeaux et ces chapeaux que vous faites faire à Paris, et vous reverrez toute la beauté des filles de l'Étrurie. On pourrait essayer d'habiller à la dernière mode des chapitres entiers de saint Augustin. Ce serait des Méditations de M. de Lamartine d'un ordre supérieur. On pourrait aussi tenter l'inverse et traduire, dans un idiome humain et naturel, comme celui du XVIIIe siècle, les singularités des Fortoul et des Fouinet. La peau du lion s'en irait probablement.

Voulez-vous me dire si vous vous êtes remise à faire quelque chose? Vous me pardonnerez ma manie de vous guider dans vos lectures. Je suis toujours pour les plans sans bornes et les grandes entreprises et les lectures les plus multipliées sur les mêmes sujets. Je tiens toujours qu'il faut savoir s'ennuyer pour finir par s'intéresser. Vous avez là-dessus de moi les morceaux les plus intéressants sur la nécessité de l'ennui. Vous direz que j'ai donc l'air de prêcher pour mon saint, mais il n'importe. L'effort et, finalement, l'intérêt se tiennent, comme le disait Socrate de la douleur et du plaisir quand il se frottait la jambe que ses fers avaient serrée. Si vous prenez un maître

d'allemand, lisez avec lui toute une série chronologique d'écrivains allemands. Je voudrais savoir, par exemple, par quelles gradations est venue l'imagination de Gœthe en Allemagne et par quelles dégradations elle s'est exaltée et affaiblie jusqu'à la littérature d'aujourd'hui, qu'on dit assez déplorable.

Adieu, madame. Je vous écris en courant, avec un petit accompagnement de fièvre que j'ai prise par la belle pluie dont nous jouissons; ce n'est pas la peine d'en parler, mais c'est une excuse de l'ennui que je vous cause avec ces quatre sottes petites pages. M. Raulin se prépare au martyre en soutenant ici de temps en temps les institutions catholiques. J'ai fait acheter deux cordes de bois pour l'arrêter s'il va trop loin. Adieu.

CI.

A MADAME DU PARQUET.

Coppet, 11 octobre 1840.

Je dis comme Bonaparte : « Cette vieille Europe m'ennuie. » La voilà qui fait un bruit d'enfer sans qu'on sache pourquoi. Il n'est guère possible de croire au perfectionnement de l'espèce humaine en voyant lord Palmerston, pour une lubie, mitrailler un millier de malheureux qui ne lui ont jamais fait le moindre tort. Bien que cette affaire de Beyrouth soit la conséquence naturelle du traité du 15 juillet, on y a mis une précipitation passablement insolente. Je ne puis pas discerner à travers le bavardage des journaux ce que fera ou ce que veut faire le gouvernement français. Ce que je vois assez clairement,

c'est qu'on assemble les Chambres le 28 octobre. Mon intelligence politique va jusque-là et pas plus loin. Mais je ne suis pas curieux. Je voudrais seulement qu'on pût mettre lord Palmerston au château de Ham avec ce petit nigaud impérial que la Chambre des pairs vient d'y envoyer. Ce va être un grand agrément pour cet hiver que le bavardage et les émotions plus ou moins factices de tout le monde sur la paix et la guerre. Est-ce que vous n'abhorrez pas le grand sérieux de tous les esprits légers qui vont déclamer et débiter des sentiments? Mon horreur pour Paris s'accroît de jour en jour, et je voudrais bien ne pas passer la barrière. M. Raulin se promène tranquillement par les villes de la Suisse pendant que l'on s'agite en France. Nous ne l'avons, Albert et moi, accompagné que jusqu'à Vevey. Je serais allé jusqu'à Fribourg et à Berne si nous n'avions pas compté sur le retour très prochain de M. de Broglie. Visiblement, nous comptions sans notre hôte. Enfin, nous avons vu Vevey et ses environs, le château de Chillon et l'église de Montreux, tout le théâtre de *la Nouvelle Héloïse*. Je dois cette justice à mes compagnons de voyage qu'ils se souciaient très peu de l'ombre de Julie, qu'on entrevoit, de l'autre côté du lac, dans les rochers de Meillerie. Albert n'a pas encore lu l'*Héloïse* et M. Raulin est plein de préjugés contre Rousseau. Du reste, ce pauvre Rousseau n'est pas très honoré à Vevey, malgré l'illustration qu'il a donnée à tous les noms de ce pays. Comme je voulais obliger M. Raulin à relire les descriptions du lac et tous les accidents du roman qui se rattachent à quelque localité, nous sommes entrés chez un libraire. « Mademoiselle, avez-vous un exemplaire de *la Nouvelle Héloïse?* » Elle a cherché parmi *la Cuisinière bourgeoise*

et les livres de civilité et nous a dit : « Oui, monsieur. C'est-à-dire non, nous n'en avons que deux volumes déparcillés, mais tout neufs. Il faut que les deux autres aient été vendus pour autre chose. » Il paraît qu'on n'y regarde pas de si près à Vevey, et j'ai peur que ces deux funestes volumes n'aient été achetés pour un livre de civilité, ce qui serait d'un très grand inconvénient, je l'avoue. Tant bien que mal, nous avons pourtant assorti tous les tomes de l'ouvrage et M. Raulin a disparu à nos yeux, s'enfonçant dans les montagnes qui vont vers Fribourg tout en lisant les aventures de Saint-Preux. De loin, vous auriez dit un sage rêvant sur un livre de philosophie religieuse.

Le château de Chillon est encore bien triste et bien sauvage, quoiqu'on lise sur les colonnes de la prison les noms les plus ennuyeux de Paris. J'en excepte assurément celui de M. Jouffroy très bien gravé d'une belle écriture. Voici déjà que le souvenir de Byron a effacé celui de Rousseau. Les rêves de l'imagination ne durent pas beaucoup plus longtemps que les vivants. Une génération chasse l'autre. L'église de Montreux est toujours charmante. Les murs sont à présent tout enveloppés des branches d'une grande vigne vierge qui de loin, par ce temps d'automne, forment comme un grand manteau de pourpre. Nous sommes revenus ici, malgré toutes les beautés du paysage, un jour plus tôt que nous n'étions attendus, et nous avons trouvé la maison déserte, madame de Staël et Paul étant à Carra. Nous méditons à présent sur notre retour. J'aime assez ce chemin de fer entre Étioles et Paris qui abrégera les distances. Il vaut mieux que cet affreux bateau qui se traîne dans cette vase qu'on nomme un fleuve. Tout le monde de Genève est dans une grande anxiété et

dans une grande attente de ce que la France va décider. On ne me paraît pas souhaiter le moins du monde que la paix de l'Europe soit troublée. J'ai quelque idée que les Chambres ne seront pas non plus très guerrières. Il est assez agréable de se faire chanter des airs belliqueux, après dîner, dans un salon bien éclairé, quand on est sûr de n'être pas réveillé par le bruit du canon. Mais le vrai canon exalte peu l'imagination. Les propriétaires sensés se trouvent surpris d'une profonde mélancolie en pensant à ce que coûte la gloire. Ce n'est pas timidité devant le danger matériel, c'est l'horreur des chances, la crainte que le pot-au-feu qui bout doucement ne soit renversé, qu'il ne faille se désheurer. Quand on a ces dispositions, il faut tâcher de n'avoir pas en même temps la fureur de la déclamation et de ne jamais menacer de loin les murailles de Troie. C'est cela qui est ridicule. Le reste est très pardonnable.

Oserais-je vous demander où en sont vos travaux sur Bacon, puisque vous avez recommencé à travailler? Je remarquerai seulement qu'après avoir eu la fièvre scarlatine, il n'est pas très correct de travailler par un temps d'automne entre un feu allumé dans la cheminée et une fenêtre ouverte qui envoie des masses d'air froid, mêlé sans doute à la senteur du buis et du réséda, ce qui n'empêche pas l'air froid d'être froid. Pour moi, j'ai renoncé à parler de ce que je fais, ou plutôt de ce que je ne fais pas. Je commence à ne plus pouvoir lire sans avoir assez mal aux yeux. Je compte perdre la vue dans un an ou deux, si Dieu me prête vie. On ne peut pas appeler cela une perspective. J'ai pourtant lu quelques volumes de la correspondance de madame de Maintenon et la vie de cette excellente dame par la Beaumelle, et j'aime as-

sez cette nature arrangée, compassée, comptant tous ses pas et gardant toutefois un certain laisser aller gracieux dans le langage et dans les manières. Elle avait trouvé si peu d'aide et de bienveillance dans les autres à son entrée dans la vie, qu'elle s'est promis de s'occuper uniquement et le plus honnêtement possible de madame de Maintenon. Elle a fait son chemin doucement, sans bruit, avec une infatigable douceur et une invincible persévérance. Elle a feint d'abord toute sorte de bons sentiments qu'elle a fini par éprouver. A l'envers de ce qu'on croit d'elle communément, je suis sûr qu'elle valait mieux à soixante ans qu'à trente. Le monde, en ne voulant pas prendre intérêt à elle, l'avait forcée à se prendre exclusivement sous sa protection. Dès qu'elle a eu fait sa petite fortune royale, elle a vu que cela même n'en valait pas la peine et elle est entrée fort sincèrement dans la voie du détachement. Pour se détacher, il est nécessaire d'avoir eu sa part dans ce monde. Elle a commencé par se la faire à elle seule puisqu'on ne l'y aidait pas, et puis elle a vu qu'elle avait fait une œuvre qui trompe, et, comme un bon esprit qu'elle était, elle a cherché sa part ailleurs, d'un air un peu triste et sombre comme une personne fatiguée, qui a beaucoup et inutilement travaillé.

Voilà une justification perverse de madame de Maintenon. Je vous prie très instamment de ne pas me dénoncer à mademoiselle Blanche, qui n'est pas du caractère de madame de Maintenon et qui n'a pas non plus sa douceur. Pourquoi est-elle donc si féroce à l'occasion du procès de madame Lafarge ? Je lui ai toujours vu prendre le parti de la férocité dans toutes les choses où elle ne pouvait rien. C'est théorique-

ment un tigre de justice. Vous pouvez bien le lui dire. Elle s'en fait une gloire. Elle se venge abstraitement de ce qu'elle ne pourrait pas faire du mal à un poulet réel.

Est-ce que la France sera comme mademoiselle Blanche? est-ce qu'elle ne voudra pas, après tant de bruit, faire le moindre mal à un poulet, quand ce poulet a bombardé des villes dont elle est un peu la protectrice? Du reste, ne prenez pas cela pour un chant de guerre. Vous n'avez pas idée à quel point on ignore de quoi il s'agit quand on en est à cent vingt lieues. Vous me promettez donc le troisième volume de M. Jouffroy pour la semaine prochaine. Ce sera bien à lui de ne pas abandonner la métaphysique au milieu de tout ce fracas politique. Aussi bien la pauvre fille est bien délaissée. Je suis porté à croire que M. Cousin n'y pense plus. Peut-être que M. Damiron la traite mieux, mais ce sont des relations un peu froides. Adieu. Quoique je n'aie pas grand'peur des chemins de fer, il me paraît que vous devriez en laisser un peu faire l'épreuve pendant quelque temps, laisser les étrangers aplanir la route et ne commencer à voyager par cette voie qu'après qu'il sera arrivé un accident. C'est une théorie que j'ai inventée à moi tout seul, une théorie qui ne peut sortir que des profondeurs de l'égoïsme le plus forcené, mais, vous voyez, j'en fais part à *autrui*, puisque vous adoptez ce joli mot.

CII.

A M. LE VICOMTE D'HAUSSONVILLE.

Paris, lundi novembre 1840.

Cher ami, comme il n'y a pas eu de Chambres de-

puis votre départ, il n'y a pas eu non plus de scandales. Les gens instruits disent que, bien que la majorité ait fait la petite bouche sur l'étonnant discours de M. ***, elle est satisfaite au fond de l'âme. Si j'étais majorité, je n'aimerais pas à me sentir de telles joies. M. Villemain est venu ici hier soir. Par un hasard heureux ou par un avertissement secret, l'esprit de l'opposition n'était pas dans le salon, et tout s'est passé en conversations littéraires, sur M. Daunou, sur le discours de M. Mignet, et sur les langues orientales.

Le Siècle prétend qu'on va faire grâce de la prison perpétuelle à Louis Bonaparte, à cause du retour de la grande ombre de son oncle. Je suis parfaitement décidé à ne m'étonner de rien et à tenir tout pour possible. On commence à ne plus parler que des préparatifs pour le 15 décembre. Je m'en rapporte au goût de M. le ministre de l'intérieur pour donner un grand caractère à cette pompe ; aussi, je ne crois pas qu'on veuille habiller un certain nombre d'hommes en soldats de l'Empire. La vue de tous ces uniformes usés par la victoire et que le temps a mis en poussière donnerait à la cérémonie un air trop prononcé de mélodrame. Pour faire quelque chose de grand en ce genre, il faut une grande impression unanime, profonde ; mais, avec l'infinie variété de nos petits esprits, toutes nos petites inventions sont risibles. Le directeur de l'Opéra, se mettant à la tête d'un sentiment public, lui ôtera toujours de sa gravité. Si une voiture de poste s'arrêtait à la porte des Invalides pour y déposer le cercueil de l'empereur repris après une bataille à Sainte-Hélène, cela serait grand ; mais les statues de l'Éloquence, et de la Justice, et de l'Idéologie, et de la Guerre, et de la Paix, exécutées en

plâtre et en osier sur des dimensions gigantesques, seront l'image parfaite de nos impressions et de nos idées. Toutes ces émotions tirées des vieux garde-meubles de l'Empire ne pourront pas supporter le grand air. Vous pouvez bien vous vanter de faire partie d'une nation de baladins, et de baladins de la plus mauvaise école, mêlant tous les genres et exagérant tout, faute d'éprouver quelque chose.

Je n'exagère pas quand je vous dis que je vous suis très tendrement attaché, mon cher ami.

CIII.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, vendredi 13 novembre 1840.

Vous êtes *beaucoup* trop bonne d'écrire si exactement. Bien que je ne sois pas d'une nature très désintéressée, cela me fend un peu le cœur de vous voir tenir tête à trois correspondants forts et bien portants, et répondre à chacun comme s'il était seul. Je vous supplie très instamment de me traiter un peu plus mal. C'est une preuve d'amitié qui ne vous prendra pas beaucoup de temps et à laquelle je serai très sensible. Quand on demandait au vieil Horace à propos de son fils : « Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? » il ne pouvait que répondre : « Qu'il mourût ! » En effet, si le jeune Horace écrit trois lettres pendant que ses ennemis n'en écrivent qu'une, le jeune Horace, qui est d'une nature délicate et irritable (quant aux nerfs), aura des maux de tête affreux ; il sera obligé de se coucher et de prendre mademoiselle Jenny pour secrétaire. Je m'aperçois que je m'em-

brouille quand je vois mademoiselle Jenny soignant le jeune Horace. C'eût été pour elle une formidable aventure ; mais enfin, il faut écrire moins. Voilà la conclusion de ma petite homélie, qui est assez héroïque, et dont je vous prie de me savoir beaucoup de gré.

Nous avons recommencé avant-hier les dîners du mercredi chez madame d'Haussonville. Par grand miracle, on n'a pas parlé politique ; M. Raulin tourne volontiers aux arts et à la littérature. On a donc parlé de madame de la Fayette et de la princesse de Clèves, et non de la Fayette et de la Révolution française. De madame de la Fayette on en est venu au naturel dans les habitudes sociales et dans la littérature. Louise et moi, nous avons soutenu qu'il n'y avait pas de siècles et pas de sociétés plus naturels les uns que les autres ; qu'il y avait des gens naturels et des gens affectés, mais pas d'époques naturelles et d'époques affectées. M. Raulin a levé les yeux au ciel et le reste de la société a rendu grâce aux dieux de n'être pas paradoxal comme nous autres pharisiens.

La France, ne partant pas pour la Syrie, n'a pas cru devoir prier Marie de bénir ses exploits. Nous avons une commission de l'Adresse qui n'a pas l'intention de mettre le feu à l'Europe. Cette commission est pleine d'académiciens qui ne peuvent pas manquer de nous faire parler avec dignité. C'est toujours autant de pris sur l'ennemi ; des belles phrases qui ne coûtent point de pleurs et qui ne font point verser de sang. Pour moi, je m'occupe si peu de politique, que je me suis enfoncé en Orient. J'ai relu l'*Itinéraire* de M. de Chateaubriand, relu M. de Lamartine et M. Michaud. Je suis obligé de revenir sur

mes premiers jugements ; l'*Itinéraire* m'a paru un peu décoloré ; les yeux sont faits à présent à une palette plus éclatante. Cet ouvrage qui passait pour trop brillanté, il y a quelques années, est la sobriété même aujourd'hui. A côté de M. de Lamartine, c'est le son doux et mesuré d'une flûte au lieu de tout le fracas d'un orchestre moderne avec toutes les cordes du piano et tous les cris des instruments de cuivre, et il est vrai qu'il y a plus d'idées, plus de couleurs, plus de mouvement, plus de richesse dans M. de Lamartine ; mais on dirait que tout cela ne sort pas de lui et que c'est le temps qui le lui prête. Un même esprit ne peut avoir ni toutes ces idées, ni toutes ces couleurs. Il est, pour ainsi dire, une dizaine de personnes à la fois. On perd en sincérité et en simplicité ce qu'on gagne en luxe et en profusions de tout genre ; dans la multiplicité de ses points de vue, il semble loucher sur les objets. C'est de notre temps qu'on a inventé en philosophie une raison impersonnelle, qui n'est ni Dieu ni l'homme et qui est comme un lustre suspendu au-dessus de la tête du genre humain ; en effet, l'imagination et la raison de chacun ont bien l'air d'une raison et d'une imagination impersonnelles. Toutes les croyances, tous les instincts, tous les caprices, toutes les prétentions, tous les préjugés, toutes les libertés de l'esprit, tous les cultes sont réunis à un degré impossible dans chacun, et l'esprit de l'homme, dans cette conciliation des contraires, en est arrivé précisément à servir Dieu et Mammon.

Lisez, je vous prie, tour à tour, quelques pages de M. de Chateaubriand et quelques pages de M. de Lamartine. Lisez dans l'un et dans l'autre, par exemple, les courses au bord de la mer Morte et du lac de

Tibériade. Aujourd'hui donc, il n'y a pas un écrivain dont l'imagination ne se nomme *légion*. On a une certaine rage à vouloir s'emparer de toute la nature, comme on faisait dire à Marie Stuart. On a si peu de vie intérieure, qu'on tâche de se faire une gerbe de tout ce qu'on glane par les champs d'autrui. Cela inspire peu d'affection pour chaque auteur. Là où il n'y a pas de *moi*, il n'y a rien. Dans l'Odyssée, quand ses compagnons viennent demander au cyclope quel est celui qui fait tant de bruit dans sa caverne, il répond: *Personne*. C'est la devise de la littérature moderne.

Avez-vous reçu le ballot littéraire? l'autre ballot littéraire, car il me paraît que je viens d'en faire un aussi. Avez-vous reçu Michelet, Fauriel, les *Niebelungen*, sir Samuel Romilly, l'atlas, la lampe, le loto, les cartes? De toute cette littérature, la lampe me paraît ce qui met le plus l'esprit en mouvement. Quand la nuit vient, qu'il fait triste au dedans et au dehors et qu'on apporte la lampe, le cercle d'or qu'elle dessine sur la table ranime les pensées. Tous les temps qui ne sont plus, toutes les soirées qui ont disparu, semblent passer tristement, mais doucement, sous vos yeux dans l'éclat de la lumière. Malheureusement, je tourne à avoir mal aux yeux, et c'est un livre que je ne pourrai bientôt plus lire que les souvenirs du passé dans les rayons d'une lampe.

CIV.

A LA MÊME.

Paris, 18 décembre 1840.

Paris est sans aucun intérêt à présent, s'il y a ja-

mais de l'intérêt à Paris. Les combats de l'Adresse sont finis et Napoléon est de nouveau rentré dans son repos. La cérémonie a été froide, au propre et au figuré, au dedans et au dehors. Je ne suis pas de ceux qui trouvent que cette absence d'enthousiasme est naturelle et de bon augure. Il est vrai que le luxe de papier doré qui a été déployé dans cette pompe ne parlait pas fortement aux imaginations. Vous avez vu que Victor Hugo n'a rien trouvé à dire que deux ou trois vers mélancoliques sur trois ou quatre cents mauvais vers :

> Et la Diane, hélas ! cette voix de l'aurore,
> Ne le réveille pas !

On n'a eu des yeux que pour deux objets dans tout le cortège, le cercueil et le prince de Joinville. L'air hardi de l'équipage de *la Belle-Poule* et la simplicité militaire de leur costume un peu sombre allaient mieux dans ces funérailles que toutes les aigles en papier doré qui s'envolaient de toutes les colonnes en carton. On dit, mais je ne l'ai pas vu, qu'au moment où on allait débarquer le cercueil sur le bord de la Seine, à Courbevoie, M. le maréchal Soult est allé sur le bâtiment, qu'il s'est agenouillé auprès du corps de son ancien général et qu'il a fondu en larmes. Pourquoi en serait-il autrement ? Il a beau être préoccupé des intérêts d'aujourd'hui, l'imagination prend le dessus de temps en temps sur tous les hommes. La tête appuyée sur le drap funéraire, il aura rêvé à la mort qu'ils avaient vue, l'un et l'autre, passer si souvent d'un pas rapide auprès d'eux. Les souvenirs de la jeunesse ébranlent déjà beaucoup dans une vie ordinaire ; comment ne feraient-ils rien pour ceux qui étaient jeunes en Italie et en Moravie, dans les plus

beaux jours d'une grande histoire ? Qui sait sur quels détails fugitifs de cette première jeunesse s'arrêtait alors la mémoire du vieillard à genoux ? Pendant que les déclamateurs répétaient alors les noms de Lodi et de Rivoli, une parole d'affection qui lui sera revenue à la pensée, quelque circonstance insignifiante, en apparence, de leur vie commune aura détendu cette âme rude. Au fond de tous les grands drames, les émotions vraies partent de quelque source inconnue, et, dans les récits qui font pleurer les soldats d'Austerlitz, on s'étonnerait bien de ce qui émeut chacun dans le secret de son imagination.

Quoi qu'en disent les journaux, il y a eu peu de cris contre M. Guizot dans le cortège. Dans chaque légion, quelque cinquantaine de personnes criaient nonchalamment : *A bas l'homme de Gand !* C'était plutôt une plaisanterie de mauvais ton qu'un dessein de lui faire un mauvais parti. On avait eu quelques inquiétudes pour les hôtels d'Angleterre et de Russie, mais on avait sagement placé des bataillons d'infanterie à portée. Au fait, il n'y a eu aucune tentative d'insulte. Quand une grande cérémonie se prépare, il n'y a rien de triste comme l'intérieur des coulisses... On s'est indigné beaucoup de ce que, parmi les statues qui faisaient la haie devant le cercueil de l'empereur, on ait placé celle du grand Condé, à cause de la condamnation du duc d'Enghien, et, en effet, on avait donné l'air tout désolé au vainqueur de Rocroy attendant là, au passage, le vainqueur d'Iéna.

Vous ai-je dit que les trois volumes de M. de Lamennais n'avaient pas le sens commun ?

Ni moi non plus.

CV.

A LA MÊME.

Paris, 2 janvier 1841.

Toujours est-il que je vous supplie très instamment de ne pas me prendre en déplaisance pour toutes les sottises découragées que je suis capable de dire. Je tâcherai d'en dire moins à l'avenir. Les idées déraisonnables finissent par fatiguer les esprits les plus élevés et les plus indulgents, bien que ce soient ceux-là qui par bonté et par étendue s'en fatiguent les derniers...

Il faut vivre continuellement dans ce vilain monde, sous peine de n'y rien comprendre, ce qui n'est pas une grande peine. Nous venons de passer la semaine dernière dans une grande dissipation de dîners en ville — chez madame de Boigne, chez M. Guizot, que sais-je encore ! Mais nous rentrons exactement à neuf heures pour ne pas décourager le petit nombre de ceux qui viennent le soir, c'est-à-dire M. Duvergier de Hauranne, M. Piscatory, M. de Rémusat, M. Rossi, M. de Lascours, M. de Vandeuvre, M. de Canouville. J'ai presque tout dit. C'est jeudi que nous avons dîné chez M. Guizot. Il n'y avait que la famille, sauf un membre du Parlement d'Angleterre, M. Milnes, du parti conservateur... Il y avait bien longtemps que je n'avais revu la salle à manger et le salon de la rue des Capucines. Rien n'y est changé, bien que six années se soient écoulées par toutes ces chambres. Nous avons eu l'autre jour, chez madame de Boigne, de petites discussions théologiques, M. Piscatory et moi. Comme

deux mauvais sujets que nous ne sommes pas, nous disions, avec douceur, que l'homme n'était peut-être pas mauvais au fond. M. de Lascours semblait avoir quelque idée de nous faire un mauvais parti pour prouver le contraire ; madame de Boigne et madame de Chastenay disaient dans un esprit chrétien, qu'après tout, il y avait beaucoup de bon dans la nature humaine. Quelqu'un les fit souvenir du péché originel qui leur revint en mémoire, mais qu'elles avaient oublié. N'en concluez rien contre leur orthodoxie, mais ce fait leur avait momentanément échappé, et, d'ailleurs, elles avaient étourdiment pensé que le baptême en finissait avec le péché originel. M. Sainte-Beuve écoutait dans un sentiment de conciliation. Du reste, il a conservé, je crois, beaucoup d'impression de son séjour dans le canton de Vaud. Il a causé sérieusement et très spirituellement sur le christianisme avec M. de Broglie et vous auriez été de l'avis de tous les deux.

Si je ris, ce n'est assurément pas par excès de gaieté. Je suis habituellement très en colère ou très découragé. Ce sont deux états peu aimables. Voilà les jours qui croissent et l'été qui vient au petit pas, mais il viendra probablement, et avec lui Coppet.

CVI.

A M. A. W. SCHLEGEL.

Paris, 12 janvier 1841.

Cher monsieur,

Vous êtes bien bon de vous apercevoir de mon silence. Il est malheureusement déterminé, à mon

grand regret, par une atonie notable de l'intelligence, laquelle résulte d'une petite névralgie obstinée dans la tête. Vous comprenez que, me sentant stupide, je deviens encore beaucoup plus timide à vous fatiguer de moi ; mais, puisque vous voulez bien me supporter tel quel, je me propose d'abuser à l'avenir de votre permission.

En voyant nommer M. Victor Hugo de l'Académie française, vous aurez été ramené à penser que vous n'aviez pas la conscience bien nette sur tous les écarts de son imagination, et je dois vous avertir qu'il faut le traiter avec quelques égards, puisque, après tout, c'est vous qui avez mené à mal toute la génération romantique. C'est un très grand péché, mais je reconnais que vous pouvez plaider des circonstances atténuantes, à peu près comme Mirabeau pourrait plaider devant la postérité qu'il n'avait pas fait les violences absurdes de la Révolution. Toutefois, quand on a imprimé à son temps un grand mouvement, on est responsable, je dois vous le redire, de tout ce qui se passe dans le monde en vertu de ce mouvement. Pardon d'inquiéter si vivement votre conscience. Vous n'aviez peut-être pas pensé qu'un jour viendrait où l'on vous demanderait compte d'*Hernani* et de *Lucrèce Borgia*, mais il faut y regarder à deux fois avant de faire de grandes révolutions. Vous êtes dans le monde une demi-douzaine de révolutionnaires qui serez un peu embarrassés de vos descendants devant l'avenir. Bacon a fait tous les petits observateurs crottés qui trottent par le monde avec des monographies sur ceci et sur cela ; Descartes, avec sa *Méthode*, a émancipé une foule de beaux esprits qu'il valait mieux laisser sous le joug de l'autorité ; je ne voudrais pas être à votre place, malgré la gloire qui vous re-

viendra d'être la cause première de toutes les énormités littéraires de notre temps.

J'imaginais que le dernier été ne se passerait pas sans que vous fissiez une petite excursion en Normandie ou en Suisse ; mais on me dit que vous entretenez d'autres desseins et que vous méditez un voyage à Berlin. Ce n'est pas le compte de tous vos amis, qui voudraient vous voir au milieu d'eux ; mais ils finiront, j'en suis sûr, par aller à Bonn vous chercher, puisque vous ne voulez pas de l'air de France, qui n'est pas si malsain que vous croyez, pourtant.

CVII.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, samedi 23 janvier 1841.

Cet hiver de Genève est d'une inexprimable tristesse. Vous êtes tout environnée de malades. Vous n'avez pas un moment de tranquillité ni de repos. Genève doit vous être aussi lamentable que la *città dolente*.

Il m'a fallu m'exécuter, hier vendredi, et aller à ce grand raout de madame d'Haussonville. J'en suis sorti avec un mouvement de joie extrême, m'en sentant quitte au moins pour quinze jours. Ce n'est pas que rien y soit plus ennuyeux que le monde lui-même, mais je n'ai jamais pu me faire aux inconnus, si souvent que je les voie.

... Je ne discute plus guère, tout le monde étant devenu orateur. Il y a autour de moi une fièvre de conférences où l'on s'exerce à l'art de la parole.

Albert est d'une conférence, Othenin d'une conférence, Raulin d'une conférence. On joue, dans ces conférences, à la Chambre des députés. On discute sur les fortifications, sur les enfants des manufactures. On frotte l'ombre d'un carrosse avec l'ombre d'une brosse. Ces messieurs rentrent chez eux soucieux ou rayonnants, selon qu'il leur semble qu'ils ont eu un succès ou un échec. Non seulement Othenin est d'une conférence, mais il est d'une sous-conférence où l'on se prépare à bien parler à la conférence, pour, de là, bien parler à la Chambre des députés. Il faut que tout le monde s'amuse.

Qu'ai-je vu hier au grand cercle de madame d'Haussonville la mère? D'abord M. et madame Eynard et M. Ch. Eynard. — Madame Eynard en robe de velours rouge, très jolie pour tout vous dire. — Madame Anisson, madame de Lascours, madame de Langsdorff. Madame de Sainte-Aulaire était retenue chez elle par la migraine; mademoiselle Paule ; M. de Vandeuvre ; M. Rossi ; mais, tout autour, la rivière charriait les glaçons du faubourg Saint-Germain, que le soleil des révolutions n'a encore qu'à demi fondus. On parlait de quoi ? Du bal de l'hôtel de ville, qui avait été bien brillant, et du bal du soir même à l'ambassade d'Angleterre ; du discours du maréchal Soult et des éternelles fortifications de Paris : « Engloutir un milliard sous des fossés ! mais c'est absurde ! Une ville comme Paris livrée aux horreurs d'un siège ! — Fi donc ! — Mais vraiment, c'est très dangereux. — On peut avoir l'idée de se défendre quand on est fortifié. — De mauvaises têtes pourraient avoir la pensée de refuser la porte à l'ennemi, et alors les bombes, les boulets rouges, les fusées à la congrève qui tomberaient sur tous ces petits Dunkerques qui sont dans

ma jolie maison ! Le maréchal Soult, qui s'y connaît, vous le dira, etc., etc. — Allons prendre une glace. »

CVIII.

A LA MÊME.

Paris, samedi 30 janvier 1841.

Nous devons bien vous ennuyer avec nos fortifications. Nous ne sommes pas encore sur le point d'en finir. Il vous aura bien fallu vous faire une opinion là-dessus, malgré tous les termes de balistique qui s'y mêlent. Si vous avez une opinion, vous êtes assurément plus avancée que le ministère, lequel étonne beaucoup de monde par la modestie de ses incertitudes. Le maréchal Soult a un avis qui est contre le projet de loi qu'il a présenté, mais il déclare en même temps que le projet lui paraît fort bon et développe alternativement ses deux idées. M. le duc d'Orléans est des plus vifs pour l'adoption du projet tel qu'il est sorti de la commission. Le roi aussi. Les aides de camp de la maison royale sont également pleins d'ardeur. L'honorable bourgeoisie de Paris pense tout autrement.

Je ne suis guère du monde, car je ne compte pas pour la vie du monde un jour comme dimanche où, chez M. de Sacy, j'ai dîné avec deux abbés et un jeune jésuite fort doux et fort éclairé et fort fanatique en même temps ; mais, de ces deux abbés, l'un est M. de Feletz, de l'Académie française, un ancien rédacteur du *Journal des Débats,* qui se ferait scrupule de brûler le moindre philosophe de peur de se roussir un peu lui-même. Je vis au sein du catholi-

cisme, comme vous voyez. Par compensation, j'ai lu toute la semaine ces *Mémoires de philosophie* que M. de *** a l'envie de publier prochainement ; ceux-là n'ont rien d'ecclésiastique. Vous liriez ces deux volumes, si jamais il se résout à en faire deux volumes, avec grand plaisir. C'est Descartes et Kant mis à la portée *des plus faibles intelligences ;* il suffit, pour comprendre, d'avoir beaucoup d'esprit et pas du tout de science. Vous avez certainement une de ces deux qualités. Bien que ces Mémoires soient intéressants et instructifs, ils me semblent déjà passés de mode, et pourtant il y a dix ans à peine qu'ils ont été écrits et sur des sujets immuables de leur nature. Dites-moi pourquoi il y a une mode même en philosophie. Il y en a bien une en musique. La mode dans les sensations les plus confuses et dans les idées les plus profondes, cela est singulier, mais, après tout, cela s'explique. La musique provoque des pensées embrouillées qu'on se fatigue enfin de ne pouvoir démêler, et on demande un autre air. La philosophie résout des doutes qui sortent du grand océan que nous regardons sans cesse, mais l'un de ces doutes n'a pas plus tôt disparu sous le joug de la réflexion qu'il en sort un autre, et ainsi de suite à l'infini. C'est ce passage d'une inquiétude à une autre qui fait aussi la mode en métaphysique. Je vous avertis que je sais aussi pourquoi les femmes changent la mode de leurs bonnets et la coupe de leurs robes ; mais ceci est une autre paire de manches et j'y reviendrai une autre fois. Voyez-vous que les jours allongent? Êtes-vous sensible à ce plaisir de vous sentir portée vers l'été? C'est un des plaisirs les plus vifs que j'aie à présent, ce qui ne suppose pas une existence bien animée. La vie est un peu décolorée quand un de ses plus grands

événements est la place qu'on occupe dans le zodiaque. Tout s'éteint successivement au dedans de soi ; aujourd'hui une lumière, demain une autre, jusqu'à ce que *la nuit arrive à sa perfection.* Il n'y a plus que la lumière qui ranime un peu. Quand la fille du roi est jeune, sa joie comme sa beauté vient du dedans ; quand la pauvre fille vieillit, le peu de joie qui lui reste vient du dehors.

Je n'entends parler ici d'aucun livre qui mérite de vous être envoyé. Il ne paraît que des plans de Paris fortifié. Avez-vous lu les lettres faussement attribuées au roi? Je parle de celles qui datent de sa royauté. Cela s'est, dit-on, fabriqué en Angleterre par une madame Ida Saint-Elme, auteur des *Mémoires d'une contemporaine*, qu'assurément vous n'avez jamais ouverts. Cette estimable personne a été, soit simultanément, soit successivement, attachée au général Moreau, à M. de Talleyrand, etc., etc. Elle imite les écritures des grands personnages avec une certaine industrie. On assure que le dernier chef-d'œuvre lui a été acheté 50,000 fr. par MM. ***. Si, par suite du procès, ils sont condamnés à 50,000 fr. d'amende, ce sera 100,000 fr. bien employés, j'espère.

CIX.

A LA MÊME.

Paris, samedi 6 février 1841.

J'ai éprouvé un grand plaisir à savoir que votre portefeuille était retrouvé. Il doit être salutaire de revenir sur tous les mauvais soupçons qu'excitait la disparition de ce portefeuille. Je pourrais faire sur

l'art de soupçonner son prochain un très joli discours, étant un des êtres vivants les plus soupçonneux ; aussi, toutes les fois que je lis cette vérité qui se trouve un peu partout : *Les grandes âmes sont inaccessibles au soupçon*, je rougis de honte, et je pense que j'ai une toute petite âme.

Cette petite âme a été très sensible au grand succès de la loi sur les fortifications. M. de Broglie parlera, j'espère, à la Chambre des pairs. Il le doit à ses amis, comme à ses adversaires politiques ; mais il entre depuis deux jours dans les voies du découragement, disant que tous les arguments sont usés, qu'il n'y a plus rien à dire, pas d'objections à réfuter ; j'espère que c'est une impression passagère qu'il a là. Ce serait donner sa démission de tout si, dans sa situation et avec l'attitude qu'il a prise dans les conversations sur ce sujet, il laissait passer la question devant lui sans rien dire. Je le trouve plus triste que de coutume encore ces jours-ci. Vous n'avez pas idée des efforts qu'il a faits tout cet hiver pour rendre la vie aussi douce que possible autour de lui. C'est la sagesse et la bonté appliquées à bien faire autour de soi avec une admirable persévérance. Cela est très beau et très triste, dans un si grand isolement.

Je me figure que M. de Broglie vous parle de la politique du pays, ce qui fait que je vous tiens extrêmement peu au courant là-dessus. Pour le moment, le vent ne souffle pas ; on n'a sur le bâtiment que ce petit mouvement qu'il fait sur lui-même quand il s'arrête. L'Orient se rendort.

CX.

A LA MÊME.

Paris, samedi 13 février 1841.

Je voudrais vous aller voir dans votre petit salon bleu. Paul vous tire, j'espère, quelquefois, de vos tristes pensées. Le pauvre petit est l'avenir en personne. Je serais volontiers de votre sentiment et de l'avis de M. Kockdorfer sur les exercices de la mémoire. Je les tiens pour très fatigants quand ils sont sérieux et pour très délayants quand ils sont faits négligemment. L'enfant barbotte quelques mots, regarde en l'air, rêve à mille fantaisies, se répète encore quelques mots ; il finit par ne rien savoir, ou bien il s'enfle outre mesure les artères de son misérable petit cerveau sans grand profit pour l'ensemble de l'intelligence et au détriment probable de sa santé. En tout cas, il y a une méthode d'apprendre par cœur, et il faut l'enseigner aux enfants quand on veut à toute force qu'ils apprennent par cœur. Il faut que ce soit à très petites doses, phrase par phrase, et en désignant à leur attention soit le tour particulier de la phrase, soit un mot singulier, enfin quelque chose qui les frappe assez pour que, le livre fermé, il y ait un petit clou dans leur tête où soit accroché le passage à retenir, mais cela est toujours fatigant pour eux. Je crois qu'il ne faut pas se laisser tromper sur la durée du travail et la longueur des leçons dans les collèges. L'enfant échappe par l'inattention complète à ce fardeau. Il répète mécaniquement sans penser. A la longue, il reste quelque chose, mais on n'exige

heureusement pas d'eux l'énergie de l'attention... Les enfants débutent en tout par les questions auxquelles il n'y a pas de réponse ; jusqu'à ce qu'ils se soient accoutumés au joug des traditions en tout genre, ils sont aussi curieux et aussi impertinents que les plus hardis métaphysiciens.

Je ne sais d'où vous vient votre impression sur le style de M***. Ce que j'ai entendu de lui ne m'avait pas frappé ainsi. En admettant votre façon de le juger, elle se peut très bien expliquer par le milieu littéraire dans lequel il vit. Pour chaque pays, il y a une foule de locutions, de formes de pensées, d'habitudes d'images qui vous prennent dès la première enfance et qui ont leur origine dans tout le passé de ce pays. Il est certain que la théologie, par exemple, a, en Suisse, un peu de jargon particulier, quelque chose de raide et de sentimental tout ensemble qui blesse l'oreille, on ne sait pourquoi, mais qui provient sans doute d'un état d'émotion et de lutte où la société religieuse a été tenue longtemps par la guerre et la persécution. Quand le principe de ces formes de langage a disparu, l'habitude persiste et tout cela a juste la bonne grâce d'un tic nerveux après une grande secousse. Je crois que l'on trouverait à expliquer par là beaucoup des disgrâces du style là où l'air ne s'est pas souvent renouvelé depuis les grands combats de la Réforme. Pour échapper à cela, il faut se désorienter, vivre jusqu'à l'habitude dans les grandes littératures nées sous une autre étoile, vivre avec Bossuet, avec Massillon, avec Pascal, non pas pour savoir leurs pensées, mais pour parler involontairement ce langage plus simple. Je ferais plus, si j'étais prédicateur, ce qu'à Dieu ne plaise et ce qui ne plairait pas à Dieu ; j'étudierais le

style des plus grands adversaires du christianisme pour prendre un peu de cet esprit nouveau qui doit animer les vieux enseignements, non pas que je voulusse prendre, comme l'a fait M. de Maistre et son école, l'insolence, l'orgueil, la violence et l'arrogance logique de mes ennemis, de manière à défendre l'humilité chrétienne avec le dédain superbe de l'esprit philosophique, je parle de quelque chose de plus profond, caché dans ces écrivains que le docteur Chalmers appelle *les infidèles ;* le sang jeune et actif, qui répand la vie dans tout ; la sobriété et la force, et l'émotion contenue de la Profession de foi du vicaire savoyard. Le christianisme peut parler ce langage et l'accommoder à ses pensées. D'ordinaire, les discours de la chaire, quand ils n'ont pas, comme ici, l'air à la dernière mode, qui est choquant, ont je ne sais quoi de caduc dans l'expression qui rappelle l'air d'une chambre dont les fenêtres n'ont pas été ouvertes depuis des années. Conseillez à M*** de vivre dans l'intimité de Bossuet et de J.-J. Rousseau. S'ils se battent devant lui, qu'il les laisse faire ; tous les coups sont bons pour lui qui est calviniste, mais la jeunesse de ces grands esprits éveille des idées nouvelles et on peut détourner ces belles eaux sur de meilleures terres.

Tout va comme de coutume ici. Je vois que je ne vous donne aucune nouvelle. Aussi bien n'y en a-t-il pas.

CXI.

A MADAME DU PARQUET.

Paris, 18 mars 1841.

..... Pour le moment, je suis hanté par mes fantô-

mes. J'en ai toujours une demi-douzaine au fond de mon imagination ; mais, comme sur un vaisseau bien ordonné, il n'y en a guère qu'un des principaux à la fois qui est sur le pont comme pour faire son quart. Dès que celui-là part, un autre sort de l'entre-pont et vient se mettre au pied du grand mât. J'ai passé d'ailleurs ma vie ainsi, et je crois bien que, à tout prendre, je suis une des plus misérables créatures du monde, sans qu'il y paraisse beaucoup, et malgré une sorte d'égalité d'humeur assez agréable au dehors, à ce qu'on dit. Si je faisais le compte de mes jours et de mes heures un peu exactement, le dénombrement des moments agréables ne me donnerait aucune envie de rire. Je ne sais pas pourquoi je vous dis tout cela, car ce ne vous est pas un grand agrément de me savoir cet insupportable malaise. Mais on a des amis pour leur faire de la peine, n'est-il pas vrai ? Il y a pourtant une mesure, et je finis.

Je ne sais rien de l'article de M. Sainte-Beuve que ce que vous voulez bien m'en dire, et votre ingratitude est très grande de n'avoir pas vu que je n'avais pas même coupé les feuillets pour vous envoyer plus tôt le livre. C'est peut-être un défaut que vous ne vous connaissiez pas. C'est la compensation des défauts dont vous vous accusez sans les avoir. J'ai déjà remarqué que vous vous jugiez très mal, et les autres aussi. Seulement, la bonne part est pour les autres dans vos jugements. Cela s'appelle avoir beaucoup de *quant aux autres*, si je ne me trompe. N'en sommes-nous pas déjà tombés d'accord ? J'ai vu jeudi au soir les *petites* Sainte-Aulaire. Étioles sera ménagé, s'il y a jamais un déluge, car il serait possible d'y trouver une demi-douzaine de personnes en qui il n'y a guère que du bien et pas un mauvais instinct. Cela

est extrêmement rare partout ailleurs que dans la vallée d'Étioles. Je voudrais savoir alors pourquoi la fièvre court là comme ailleurs. (Prenez garde à l'air du soir !)

Savez-vous que je ne reçois plus du tout de nouvelles de Suisse ? Je crois que je vais déclarer la guerre à ce pays. J'ai quelque idée que tous mes amis finiront par me prendre successivement en guignon, pour une raison, pour une autre, ou sans raison. C'est le déclin assez naturel de la vie. Une lumière s'éteint, puis une seconde, puis viennent les grandes ombres, et puis l'obscurité totale. Je vois *poindre* cette obscurité qui me menace aussi du côté de***, et je n'en puis rien dire, sinon que c'est très triste. J'espère que tout ce petit bavardage mélancolique ne vous arrivera qu'à Paris.

CXII.

A LA MÊME.

Paris, mardi 16 avril 1841.

Qu'ai-je fait depuis mardi? Mais pas grand'chose. Je suis resté d'abord jusqu'à six heures chez mademoiselle Blanche, et je ne me souviens plus d'un mot de ce que nous avons pu dire. Probablement un peu de métaphysique autour du prochain, mais je n'en sais plus rien. Nous n'avons dit ni bien ni mal d'aucun de nos amis, cela est certain. Mademoiselle Blanche n'en dit jamais de mal, et moi jamais de bien. Je suis rentré dans ma tanière vers six heures et j'ai lu. Quoi ? Je ne sais plus, non plus. Vous savez que je lis un peu comme les autres se chauffent ou se promè-

nent, sans y penser. Puis est venue la soirée, qui ressemble à toutes les soirées, qui *passe* lentement et *qui est vite oubliée*. Pour dimanche, j'ai eu, vers deux heures, une petite visite de Louise, que j'ai obligée à entendre les plus belles pages du voyage de notre Edgar en Grèce. Elle a montré plus de goût que bien *d'autres*, et a trouvé charmante la description de la demeure d'une famille grecque se composant d'un homme, d'une femme, de deux gros lévriers et d'un enfant.

(Ici, je suis interrompu dans ma lettre par un excellent homme qui tient beaucoup plus à ce que son neveu soit recommandé à M. Guizot qu'à me laisser continuer de vous écrire. Il reste chez moi deux heures entières à me dire qu'il abuse de ma patience.)

Donc, Louise a trouvé charmante cette maison perdue dans des bois d'oliviers, non loin des ruines de Sparte. Puis elle a quitté M. Quinet pour aller entendre un sermon de M. de Bonnechose, lequel, dit-on, ne valait pas grand'chose. Le soir, M. Raulin et mademoiselle Blanche sont venus dîner, et aussi Louise. On s'est moqué d'un grand rapport de M. de Lamartine sur la propriété littéraire. Vous êtes priée de le trouver mauvais. Tout l'esprit du monde n'empêche pas qu'on ne fasse les erreurs les plus énormes en fait de jugement, quand on est à la campagne, et à propos d'esprit et d'imagination, vous devriez écrire quelque chose, mais sans vous fatiguer. Pourquoi n'essayeriez-vous pas, après avoir lu quoi que ce soit, de le critiquer d'après vos propres impressions ? Vous me montreriez ce petit travail, et je vous ferais une critique sur votre critique. J'attacherais un peu de plomb à cette gaze. Vous ne savez pas tout ce qu'il y a d'imagination élégante et inconnue de vous dans ce que vous écrivez.

Me voici à lundi. J'étais allé, j'oublie de le dire, dimanche, vers cinq heures, à votre porte, demander si mademoiselle Blanche Pomaret était chez elle, mais il me fut répondu qu'elle était au sermon. Hier lundi, écrit à madame de Staël, et à Naples, à M. de Lutteroth, puis allé au fond de la rue de Clichy, chez M. Grandpierre, pour lui parler des femmes Bechuanas, qui habitent au nord de la Cafrerie, et dont il s'agit de faire imprimer les poésies à l'Imprimerie royale. Puis, rentré chez moi, outré de fatigue et d'une humeur de chien. Heureusement je n'ai rencontré personne sur qui faire tomber cette humeur. Je me suis donc stupidement couché et endormi, quand on est venu m'annoncer mademoiselle Blanche qui venait me charger d'une affaire étrangère. Puis, rentré dans mon sommeil, dans un coin du salon. Réveillé de nouveau par une visite de M. Léon de Laborde. Dîné chez madame de Sainte-Aulaire, avec Louise et Albert. Le tout sur un grand fonds de fatigue et un petit mal de tête.

Voilà le très fidèle journal de ma vie extérieure. Au dedans, je pense très peu et je vis dans un grand découragement et une très raisonnable dose de tristesse.

CXIII.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, samedi 22 mai 1841.

Vous n'avez pas dit si vous aviez reçu les volumes du Dictionnaire d'histoire naturelle, ni s'ils vous convenaient. C'est, je crois, très exactement ce que vous désiriez, et Paul y trouvera bien des singes, et des

ours, et des serpents ; j'entends dire qu'il tient de ces trois sortes d'animaux et qu'il a de commun avec eux tous de ne pas écrire lisiblement.

Tout le monde déserte Paris. M. Raulin voudrait bien vous écrire, mais il prétend qu'il craint de vous ennuyer; je l'ai rassuré de mon mieux. C'est une affection très précieuse que celle de M. Raulin ; elle n'est pas susceptible de variation ; il plongera sur-le-champ pour aller chercher une épingle, si l'on tient le moins du monde à cette épingle, et il ne demande pas qu'on lui en sache gré. Il n'est point soupçonneux; s'il lui arrivait de blâmer durement ses amis, ce serait après y avoir regardé longtemps, et point par distraction ni par un mélange d'emportement fantasque et de négligence à y regarder de près... A le voir si bienveillant et si occupé des autres, je suis plus convaincu que jamais qu'un peu de vivacité morale guérit toutes ces agitations maladives qui attaquent les esprits. Il n'est ni orgueilleux, ni amateur de lui-même ; il aime la vérité, qu'il la trouve ou qu'on la lui offre ; il cherche le Beau et le Bien. Je crois bien pourtant que les figures élégantes de Raphaël lui paraissent plus conformes à la volonté de Dieu que celles qu'il pourrait à présent rencontrer à la Chapelle ou à Saint-Thomas d'Aquin. Il aime autant le Beau que le Juste, ou à peu près, et, s'il devait voyager avec le Beau en l'absence du Juste, je crois bien qu'il faudrait mettre un ange sur le siège de la voiture pour avertir à chaque relais le pauvre Raulin de ne se pas laisser aller à un seul principe.

M. Piscatory a écrit de Toulon à M. de Broglie. Il est à présent à Athènes très probablement. Il y a quinze ans qu'il parcourait ce pays le fusil sur l'épaule, conduisant des recrues de la Morée aux chefs de l'in-

surrection. Il a vieilli depuis. La lumière et les montagnes vont lui rappeler tristement sa jeunesse écoulée. Il faut bien que la vie ne vaille pas grand argent puisque le temps où on espérait quelque chose est si triste pour tous sans exception : triste pour ceux qui sont seuls, triste pour ceux qui restent seuls, triste pour ceux à qui demeurent encore tous les biens de la vie. Il a laissé en France une jeune femme bien aimable et deux enfants; il est très honoré dans son pays; il sera probablement un jour quelque chose comme ministre; il n'a rien à souhaiter, et pourtant il doit y avoir bien loin de cette vie facile et heureuse à tout ce qui lui passait par la tête à vingt ans, quand il allait rêvant à l'avenir, de Napoli à Argos, entre la mer et les montagnes. Je remarque que je ne parle jamais que du passé, et cela s'appelle radoter.

CXIV.

A MADAME DU PARQUET.

Paris, 25 mai 1841.

Je voudrais bien vous trouver un peu en train du travail sur Chalmers. Ce serait une belle et bonne action que de le bien traduire. Je suis tout prêt à y mettre une préface extrêmement spirituelle; je dis *spirituelle* dans le sens spirituel, afin de ne pas confondre. Si votre traduction avait le degré de clarté de mon langage, ce serait un beau-chef-d'œuvre, n'est-il pas vrai?

Pour vous rendre compte de notre temps à Paris, je vous avouerai que je suis allé au Salon lundi, et puis encore hier samedi, avec M. Raulin et M. Rossi;

lundi, avec M. de Langsdorff. Le lundi est un des jours les plus privilégiés de la semaine, et il fallait voir avec quel juste sentiment d'orgueil on se promène dans ces vastes salles, qui pouvaient d'un moment à l'autre être visitées par des princes et des princesses. A propos de princesses, j'ai eu l'autre jour occasion d'entendre le récit de l'arrivée, au ministère de l'intérieur, de l'infortunée doña Isabella de Bourbon. Je ne sais s'il faut l'attribuer à l'illusion que produit l'éclat des couronnes, mais elle a paru très aimable et assez jolie à ceux qui l'ont vue ce jour-là. Elle a toute la décision d'un petit page. Elle raconte en riant qu'elle a fait une grande peur au bourgmestre de Namur en lui présentant le canon d'un pistolet qui était sur la table de M. G... Elle comptait malicieusement sur ses doigts tous les désagréments arrivés à son excellente mère depuis une quinzaine de jours, l'évasion de sa fille, l'arrivée de la reine Christine à Paris et la régence d'Espartero à Madrid. Elle disait, d'un air consterné et moqueur : « Figurez-vous que ma mère voulait faire un régent de mon pauvre père ! » Enfin on l'a trouvée fort gentille. Malheureusement il y a tout à parier qu'elle sera fort malheureuse de son mariage. On l'a expédiée sur Bruxelles avec son chambellan et une caméristе. Sa mère n'a pas voulu la voir, et son père n'a pas osé, par crainte de sa mère, qui est excessivement résolue.

J'oubliais le Salon et l'*Ève* de M. Raulin pour cette princesse fugitive. Je crois que doña Isabella ne se serait pas laissé séduire par ce petit serpent, qui a une déplorable tournure; mais l'Ève est belle, quoi qu'on en dise universellement. Le malheur est que le pauvre peintre l'a mise dans un paysage et au milieu de couleurs qui sont plus singulières qu'idéales. Il a

voulu donner au monde antédiluvien une autre forme que la beauté de la nature d'aujourd'hui ; mais, dans ce qui est de formes déterminées, l'imagination ne doit pas beaucoup inventer, sous peine de ridicule. Il ne faut pas vouloir rêver beaucoup plus haut que la réalité. L'esprit n'a pas possibilité de créer d'autres fleurs sous d'autres cieux. Il est bien entendu que je ne parle que du monde matériel. C'est l'entreprise de refaire les rayons du prisme. Vous né m'avez pas dit assez de bien du grand pastel qui représente un jeune homme qui tient une fronde. J'aime beaucoup cette fierté rêveuse et toute sauvage. On dirait qu'il s'est enivré de la senteur des bruyères et des pins. Le petit docteur qui est en face me plaît moins ; il a passé ses examens à la faculté des lettres... Ce petit sauvage qui a tué une corneille doit plaire à M. Jouffroy. On devrait rencontrer de ces figures-là dans les montagnes autour de Besançon, mais je n'y ai jamais vu, sauf M. Jouffroy, que des visages très civilisés. Ils ont l'air de penser beaucoup plus au prix du seigle qu'au vent qui souffle sur les hauteurs et à l'aigle qui s'en va vers les Alpes par-dessus les lacs qui réfléchissent son vol silencieux.

CXV.

A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Paris, vendredi 4 juin 1841.

Mon cher ami, à mon premier rayon de santé, je me lèverai certainement à l'horizon de Gurcy. Gurcy et tous ses habitants me manquent depuis longtemps ; mais, pour le quart d'heure, je ne puis avancer, et il n'y a pas un souffle d'air dans la petite voile déchirée

qui pousse ma petite barque en temps ordinaire. Vous pourrez rire tant que vous voudrez. Celui qui n'a pas mal à la tête, que sait-il?

Je t'avertis que j'ai reçu une lettre de Louise, beaucoup plus bienveillante que la tienne. Elle est autrement pitoyable que toi. A propos, au Théâtre-Français, on comprend très mal la signification de pitoyable. *Pitoyable* veut dire accessible à la pitié, et non digne de pitié. On ne dirait pas bien : « M. *** a un air pitoyable à la tribune, » on dit alors *piteux;* mais il est familier, à ce que dit l'Académie. Et qu'est-ce que vous avez pensé du discours, à l'Académie, de M. Victor Hugo? Pour vous dire l'opinion de tout le monde, il n'a eu aucun succès... Je n'ai pas encore lu le discours de M. de Salvandy, je n'en parle que par ouï-dire; mais il est généralement reconnu qu'il était d'une modération pléthorique qui a touché aux larmes les conservateurs. Le pauvre Victor Hugo en a été pour son émotion. Ayant lu son discours, j'ai quelque penchant à y trouver du talent. Pour vous tous, et pour moi peut-être, les idées sont communes; mais lui ne les a vues que dans des images, et par là il échappe à la vulgarité. Tout cela s'est transformé sous le soleil et dans les ombres de l'imagination. C'est comme une vieille maison de plâtre, vieille et non ancienne, qui serait toute couverte de la triste et éclatante végétation qui pend sur les murs cyclopéens de la Messénie.

Veux-tu dire à Louise que madame la duchesse d'Orléans a paru plus belle dans son petit chapeau blanc, garni au dedans de roses pâles, que le bon sens de M. de Salvandy et que l'imagination guerrière et rêveuse de Victor Hugo? M. le duc d'Orléans entrant à l'Académie fut reçu par le secrétaire perpétuel,

qui lui dit : « Il me semble, monseigneur, que c'est la première fois que Votre Altesse royale vient à l'Institut. » A quoi Son Altesse royale répondit que ce n'était pas la première fois qu'elle avait eu le désir d'y venir. Je crois que ce ne sera pas non plus la dernière.

Adieu, mon cher ami. J'écrirai demain à ceux qui valent mieux que toi.

CXVI.

A MADAME LA VICOMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Paris, 11 juin 1841.

C'est très bien de répondre vite, madame. Si j'avais pu trouver un cœur qui me répondît, j'entends par là uniquement quelqu'un qui répondît exactement à mes lettres, j'aurais déjà le nom d'*exactinet*, qu'avait autrefois Albert ; mais on n'est pas plus tôt empressé avec les gens qu'ils vous négligent, et pas plus tard que demain je n'aurai pas de réponse de vous. Vous verrez si je n'ai pas raion.

Pourquoi me dites-vous que vous trouvez que, malgré toute sa grâce et son esprit, *** a quelque chose d'un peu affecté qui vous plaît de moins en moins ? Je ne lui ai jamais trouvé une ombre d'affectation. On prend trop vite pour affectation un petit effort pour laisser ses pensées dans l'ordre, une volonté un peu persévérante pour gouverner des facultés. Si l'on n'y tient la main, il y a toujours une faculté qui l'emporte, dont le développement est toujours plus facile et plus agréable ; quand on lui laisse tout envahir, l'harmonie est détruite. C'est à savoir, si l'on veut un beau jardin bien cultivé et bien aéré, avec de belles

fleurs et de grandes eaux; — pour cela, il y faut du soin; ou si l'on préfère un grand arbre et, au loin, sous son ombre, des broussailles et un joli petit marais : pour cela, il n'y a qu'à laisser faire la nature, car la nature, comme on l'entend, est un des plus mauvais sujets de la terre.

Vous êtes en verve, chère madame, et, après avoir horriblement traité ce pauvre ***, voilà que vous trouvez madame A... d'une intolérance révoltante à propos de cette question que vous avez débattue sur la philosophie et la religion. Je suis assez de l'avis de madame A... sur ce point, mais gardez pour un autre l'expression dont vous vous servez contre elle : *un esprit comme la ligne*, *tout en longueur ou*, *si vous voulez*, *en hauteur*. La forme est très spirituelle, mais elle n'est pas applicable. Il y a peu d'esprits plus doux et plus compréhensifs que celui de madame A... Il se trouvera pourtant qu'une fois dans ma vie je serai plus bienveillant que vous. Pour le fond même de la question, je suis contre *le Dieu des bonnes gens*. C'est un Dieu qui n'entre pas très avant dans l'imagination. Il n'habite réellement que dans la déclamation. Il ne se révèle dans sa douceur et sa bonté qu'à ceux qui ont bu du vin de Champagne. C'est même un argument décisif contre ce *Dieu*, qu'il n'ait guère jamais suffi qu'à ceux qui ne pensent à lui que très rarement. Ceux qui voudraient vivre en intimité avec lui lui trouveraient d'énormes défauts : égoïste, distrait par les grandes affaires, se plaisant dans l'éclat et dans l'orage; si vous le cherchez dans l'ombre, il n'y est pas ; son image disparaît de l'esprit quand ses œuvres se cachent; ne parlant que par lois générales, dures et inexorables comme des roues d'acier emportées par une volonté d'airain ; mais tous ces petits défauts

s'oublient quand on le chante sur un air animé, par un soir d'été et tandis que toutes les images de la vie passent et repassent devant vous dans un beau jardin, s'il ne fait pas humide, si l'on n'a pas mal à la tête ou aux dents. Donc, madame A... a raison.

Je vous supplie de ne plus me parler sur ce ton de Walter Scott. Il est pour moi ce que Raphaël est pour M. Ingres. Pourquoi faites-vous, en vous-même, cette réflexion désobligeante, que M. Ingres est encore plus près de Raphaël que moi de Walter Scott? Est-ce que l'admiration n'élève pas jusqu'à l'objet admiré? Je l'ai souvent entendu dire. Il est vrai que je n'en crois rien.

CXVII.

A MADAME DU PARQUET.

Paris, 23 juin 1841.

On me dit que toute la vallée d'Étioles va se jeter aujourd'hui, de six à huit, dans les bras du clergé. Je ne me figure pas bien un dîner ecclésiastique. Le menu en a-t-il été réglé dans le concile de Trente? Ce sera tout un concile que ce dîner. M. l'archevêque de Paris n'y sera-t-il pas? M. le garde des sceaux ne viendra-t-il pas mêler ses grâces laïques à toutes ces fleurs mystiques? Je donnerais beaucoup pour assister à cette assemblée et je suis bien certain qu'en ma qualité de profane, je serais tout scandalisé et que j'aurais tort d'être si scandalisé. Enfin, je vous prie de me raconter comment se passe un dîner entre de belles dames et de grands évêques. Est-on reçu en descendant de voiture par des enfants de chœur? N'allez pas, je vous en conjure, trouver mauvais cet

enfantillage de questions. Ne vous ai-je pas déjà dit que j'aimais assez les personnes ecclésiastiques? Ils regardent le monde par un autre côté que le reste du troupeau des hommes. Ils ont de grandes vertus et de petits défauts. Ils ont de la douceur et de la patience avec les travers de chacun. Ils ne sont pas superbes, médisants, envieux, amateurs de querelles. Ils croient que l'homme n'est pas tout d'une pièce et qu'il peut changer et s'améliorer. Ils n'ont pas tous ces insolents partis pris de chacun sur chacun. Voyez cependant; je n'en suis pas très sûr, j'aime mieux attendre vos nouvelles de demain et savoir si l'on n'a pas mangé le prochain entre brebis. Nous mangeons ici très peu de prochain, surtout moi qui ai mal à la tête. Depuis que je ne suis pas allé à Gurcy, tous mes amis s'imaginent que ce mal de tête est un prétexte pour ne pas bouger. On ne croit pas possible dans ce monde actif qu'un homme soit malade plusieurs années de suite. Il n'en est pas moins vrai que le rhumatisme m'annule absolument et que je suis obligé de me conformer à toutes ses fantaisies. M. de Langsdorff a dîné hier ici. Il se préparait aussi à dîner aujourd'hui en Paradis terrestre... au siège épiscopal d'Évreux.

CXVIII.

A LA MÊME.

Paris, vendredi 25 juin 1841.

J'ai lu avec un extrême intérêt le récit du *convivium religiosum*. Il y a dans Érasme, si je m'en souviens bien, un dialogue entre des personnes d'Église qui viennent passer un dimanche à la campagne, mais

ce ne sont pas d'aussi grands dignitaires que dans votre fête de l'autre jour, et certainement il n'y a pas de belles dames. Je ne me rappelle pas non plus qu'il se trouve parmi les convives un archevêque ayant la migraine, bien moins encore une jeune femme qui cherche à faire tourner la tête d'un précepteur de rois. Ceci n'est pas du tout correct, et il paraît bien que le diable se glisse partout et sous toutes les formes. M. T... est un homme grave, qui est arrivé à faire son salut à la Cour, ce qui est difficile. Il n'est pas du tout joli, quand il regarde aux choses éternelles, de vouloir lui faire tourner la tête d'un autre côté. Il ne faut pas troubler le repos des pauvres philosophes échappés des limbes du XVIIIe siècle. L'archevêque, son secrétaire, l'internonce et les ecclésiastiques qui l'accompagnaient vous auraient dit la même chose. Nouvelle preuve que, si l'on peut faire son salut partout, on peut aussi partout faire le contraire. Je vois bien que, comme vous me le dites, *tout s'est passé gaiement*. M. l'internonce n'a pas l'air mélancolique. La paix de l'âme donne la santé. Je suis presque sûr qu'il ne se prend jamais à soupirer au souvenir de la grande tristesse des horizons romains, et je ne serais pas étonné que les notes plaintives de l'*Ave Maria*, qui descendent sur Rome au coucher du soleil, lui rappelassent seulement l'heure du souper. Sérieusement, c'est un bon et excellent homme, et personne n'est obligé à la mélancolie, laquelle produit une grande quantité de sots qui n'ont ni la bonne santé ni l'esprit de l'internonce. Je ne puis pas vous cacher que ce n'est pas bien à un maître de maison de mettre sur la table au premier service la question de savoir pourquoi la gourmandise est un péché mortel. Il semble que les âmes dé-

licates ont dîné quand on les agite par de pareils problèmes. Un morceau de pain sec, un verre d'eau et cette question-là, en voilà pour suffire chrétiennement aux trois services. J'espère que le cuisinier de monseigneur ne se livre pas exclusivement à cette polémique un peu sèche. Ce n'est pas la peine de pendre sa crémaillère pour ne mettre que cette idée dans sa marmite. Maintenant, s'il faut *trancher* la question, il est clair que la gourmandise est un péché mortel parce qu'elle arrête l'essor de l'esprit, et qu'elle concentre, d'une manière plus ou moins durable, l'activité de l'âme sur des satisfactions vulgaires qui n'ont aucun rapport avec le monde supérieur. Nulle part n'éclate davantage ce qu'il y a de fugitif dans les plaisirs de la terre. Le serviteur qui distribue par ordre de son maître les vins encore tout embrasés des feux qui brûlent Samos ou Chypre, n'a pas plus tôt fait quelques pas autour de la table, que, regardant à travers le cristal transparent, il ne voit plus que le vide, ce vide qui est au fond de tout, et il dit : *Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.* « François, demandez d'autres bouteilles ! » Mais celles-là aussi disparaîtront à leur tour, et le cœur agité de l'homme ne saurait rien trouver qui comblât ses désirs. En vain, M. Moët, en vain, etc., etc.

Le bonheur des gourmands comme un torrent s'écoule !

N'est-ce pas à peu près ainsi que cette partie de la morale a été traitée pendant la soirée de jeudi ? J'aurais bien voulu voir comment M. de Langsdorff s'est comporté au couvent. Comme il est très sympathique, il n'a pas besoin d'être du tout hypocrite.

Vous ne me dites pas votre avis sur l'esprit de M. T... C'est assurément un esprit distingué, mais

sans flexibilité et sans beaucoup de tact. Une colonne vertébrale en cuivre recouverte d'une peau de chagrin. Je l'ai connu avec une intelligence libre et altière. Il avait l'air d'un jeune loup sortant des bois, altéré de nouveautés et de paradoxes audacieux. D'ailleurs un loup très honnête et très rangé. Il habitait deux jolies petites chambres très propres, sur les hauteurs de Sainte-Geneviève. Il rêvait au Dante et à Françoise de Rimini ; il traduisait Jacopo Ortis ; il était libéral, romantique et je crois esprit fort, parce que toutes ces opinions étaient dans leur fleur. C'étaient comme les lilas de cette époque. Les pauvres gens qui avaient des opinions plus modestes nous paraissaient alors fort à plaindre et à mépriser; et puis toutes ces innovations ont vieilli, et, depuis que nos opinions d'alors ont perdu la beauté du diable, M. T... s'est fait ermite. Sans trop le savoir, j'ai idée qu'il est resté un peu fanatique de ses nouvelles pensées, comme nous étions fanatiques de nos doctrines incrédules et indociles. Les beaux arceaux des églises, l'éclat des Cours, la simplicité savante des archevêchés, le luxe des maisons royales, les surplis blancs des prêtres, la pourpre des uniformes, ont remplacé dans son imagination la liberté sous les forêts d'Amérique, la simplicité de Washington, l'orgueilleuse pauvreté de Rousseau, les armées héroïques et déguenillées de la République ; et les petites homélies de l'évêque de Maroc ont succédé aux brochures de M. Benjamin Constant. Tout cela est très sincère et très naturel, — et voilà comme je serai dimanche.

CXIX.

* A MADAME LA COMTESSE D'HAUSSONVILLE (MÈRE).

Paris, samedi 26 juin 1841.

Madame, M. de Broglie compte avoir l'honneur de vous voir demain. Vous aimeriez à l'entendre parler de Gurcy, parce qu'il en a emporté un grand désir d'y retourner. Je ne sais trop s'il n'y a pas à présent prescription contre moi. J'ai pourtant grand désir d'accompagner M. de Broglie, et, bien que je fisse mieux de garder ma chambre que de courir la poste, je ne résisterai probablement pas à l'envie qui me saisit tous les jours de prendre la diligence de Donnemarie, ou de demander à M. de Broglie une place dans sa voiture. Voudrez-vous bien, madame, ne pas me fermer la grille de Gurcy, bien que j'arrive à moitié maussade et à moitié stupide. Ce n'est pas très bien à moi, car on dit que rien ne ressemble moins à un hôpital que Gurcy et toutes ses magnificences.

Albert reste ici et se prépare pour son premier examen de droit qui sera dans huit jours. Il ne parle plus que de procédure et je ne voudrais rien avoir à démêler avec lui pour l'instant, de peur qu'il ne me traduisît sur-le-champ devant les tribunaux, afin de voir l'effet des articles du Code sur un être vivant.

On n'a ici aucune inquiétude sur les funérailles de M. Garnier-Pagès. Il est malheureux qu'il soit mort parce qu'il vaut mieux qu'un parti, bon ou mauvais, soit mené par un homme d'esprit que par un sot ; il ne tente pas, du moins, l'impossible. Si les vivants veulent faire du bruit aujourd'hui autour de son cer-

cueil, il suffira de montrer beaucoup de soldats sous les armes pour empêcher de malheureuses tentatives d'émeutes. Au convoi de M. Dulong, il y a quelques années, toutes les chances de désordre ont été ôtées, par le seul fait que la garnison tout entière était sur pied. Ainsi, madame, si vous entendez gronder le canon, tenez pour certain que ce n'est pas une émeute qui éclate à Paris. Je ne réponds pas qu'il n'y ait beaucoup de discours déclamatoires et déraisonnables prononcés sur la tombe de Garnier-Pagès, mais cette éloquence ne tue personne.

J'ai mis à part, pour vous être portés à Gurcy, deux nouveaux volumes de M. de Balzac et aussi un volume de M. X. Marmier racontant la suite de ses excursions dans le nord de l'Europe. M. Marmier est un homme d'un esprit distingué et qui n'a rien de l'insolence emphatique de la nouvelle école. Pour M. de Balzac, vous ne le connaissez que trop, mais, dans ce *Curé de village* que l'on vous apportera dimanche, il y a, dit-on, et, cet *on*, c'est M. Jouffroy et M. Dubois, membre du Conseil royal de l'instruction publique, il y a, dit-on, vingt pages admirables. Il est vrai qu'ayant lu le livre, je n'ai pas trouvé ces vingt pages, mais je m'en rapporte à plus habile que moi.

M. de Sainte-Aulaire ne sera reçu que le 8 à l'Académie. M. Roger se sent tout bête et tout malade, et il demande un peu de temps pour avoir beaucoup d'esprit, mais M. de Sainte-Aulaire est tout prêt.

Adieu, madame ; je suis bien pressé d'aller vous dire tous mes regrets d'avoir été si désagréablement retenu ici fort longtemps.

douzaine de pies qui dissertent au
du jardin. Je ne serais pas éton
aussi sensées que nous et qu'elle
que nous en savons.

Eh quoi! mon cher Raulin, vou
une idée qui me revient toujours.
envoyé à Fribourg par vos supéri
vous. Je suppose que vous aurez u
des beaux-arts. Nous ferons de l
nous promenant sur les bords de
sait? peut-être que vous serez app
tre général. C'est là ce que je no
carrière, car d'être au conseil d'I
M. Macarel disserter sur la puiss
Providence n'a pas créé l'homme
louerai une petite chambre sur
auprès du *de propagandâ fide;* n'e
votre communauté? Il fait un ve
place et voici pourquoi : Le diable
avec le vent visiter la maison, dit
dre à la porte, et le vent est toujo
le diable n'en sort jamais. Pardo
j'oubliais l'habit que vous portez.

CXXI.

A M. LE PRINCE DE B

moi, un prix de vertu... Nous passons les s
le curé. Pourquoi M. Raulin n'est-il pas ici?
sonville joue au piquet avec *curé*, et Louis
avec moi. On lit un peu tout haut, et je
comment j'ai pu consentir à lire tout haut
pour la gloire de J.-J. Rousseau. Nous
l'autre soir le retour de Saint-Preux à Cla
son voyage autour du monde ; je crois réel
ni M. Fouinet ni M. Soulié ne feraient
J'ai découvert un Montaigne, que je lis av
veau plaisir. Je tiens pour certain que le
a détruit la vraie langue française. Il en
demoiselle toute d'une venue, serrée da
set, parlant toujours du même ton ; tan
pauvre fille, au XVIe siècle, était vive, si
rant dans les prés, cueillant des fleurs, les
courir après les oiseaux. Tantôt riant, ta
rant sur tous ses petits chagrins, elle disait
lui passait par la tête, et toutes ses paroles
riées et colorées comme ses pensées. Son
traits n'étaient pas plus mobiles que la
son langage, suivant la diversité de ses in
Mais MM. de Port-Royal, ayant eu le bonh
quer la géométrie à la langue française,
eu l'élégante correction de M. de Jouy,

M. d'Haussonville sont très gentils
de taille à poursuivre M***, si M. F
prendre cette chasse.

Bonjour, mon cher enfant.

As-tu vu, au Musée, un tablea
Champaigne, qui d'ailleurs est be
sente une religieuse malade? C'
langue française au XVIIe siècle. M
tenue, le teint jaune et plombé pa
Quand je dis ça, c'est que j'exag

CXXII.

A MADAME DU PAR

Broglie, diman

Vous êtes à présent à Étioles,
amie, qu'il ne souffle pas sur vo
violent que nous avons ici. Ce
jours d'hiver, un peu plus longs q
dant que nous courions les grands
rez allée admirer M. Ingres avec
admirer, parce qu'il n'y aurait pas
trement avec votre guide. Bien q
de hauteur et de franchise que
bien que, dans ces extrémités,

beaucoup plus agréable à la vue que la m
celui qui a l'œil malin. J'espère que je vai
river aujourd'hui mes papiers et mes livres
ligence. Je m'en suis séparé, parce que n
geons dans des voitures où il n'y a de place
les personnes et rien pour les choses. Au
malles venues, je commencerai à tailler l
bre théologique du docteur Chalmers. En s
mes mains, il sera un peu moins brillant
plus symétrique que vous ne me l'avez
conviens que cette imagination éclatante,
dans les bornes rigoureuses du syllogisme,
tout à fait assortie, comme traduction, à l'
gant et rapide d'une femme. Vous devez
moments, contre lui, ce genre d'impatience
saient à Marie Stuart les longues disser
Knox, mais il faut respecter aussi cette
fait partie de l'originalité de l'écrivain.
vous et le docteur Chalmers, vous valez
plus que Marie d'Écosse et le théologien d
cle. Si vous menez ce travail à bonne fin,
grand service à rendre que de le publier. C
vre curieux, poétique et pratique tout
Ces formes étranges ne sont pas mauvaises
traire; elles rendent à la vérité l'air de

M. d'Haussonville sont très gentils. Ils seront bientôt de taille à poursuivre M***, si M. Raulin veut entreprendre cette chasse.

Bonjour, mon cher enfant.

As-tu vu, au Musée, un tableau de Philippe de Champaigne, qui d'ailleurs est beau, et qui représente une religieuse malade? C'est l'image de la langue française au XVIIe siècle. Morne, grave, contenue, le teint jaune et plombé par les austérités.

Quand je dis ça, c'est que j'exagère.

CXXII.

A MADAME DU PARQUET.

Broglie, dimanche 11 juillet 1841.

Vous êtes à présent à Étioles, et j'espère, chère amie, qu'il ne souffle pas sur vous le vent froid et violent que nous avons ici. Ce sont vraiment des jours d'hiver, un peu plus longs que d'autres. Pendant que nous courions les grands chemins, vous serez allée admirer M. Ingres avec M. Raulin. Je dis admirer, parce qu'il n'y aurait pas sûreté à faire autrement avec votre guide. Bien que vous ayez plus de hauteur et de franchise que personne, je crois bien que, dans ces extrémités, la prudence vous aura dicté des paroles conciliantes, si vous n'étiez pas de l'avis de M. Raulin. Du reste, je lui sais bon gré de cet enthousiasme un peu plus net que de raison. L'admiration fait trouver le bien avec autant de promptitude que la malveillance fait trouver le mal dans les choses. L'un et l'autre se trompent quelquefois, mais la moisson de l'homme bienveillant est

beaucoup plus agréable à la vue que la moisson de celui qui a l'œil malin. J'espère que je vais voir arriver aujourd'hui mes papiers et mes livres par la diligence. Je m'en suis séparé, parce que nous voyageons dans des voitures où il n'y a de place que pour les personnes et rien pour les choses. Aussitôt mes malles venues, je commencerai à tailler le petit arbre théologique du docteur Chalmers. En sortant de mes mains, il sera un peu moins brillant et un peu plus symétrique que vous ne me l'avez donné. Je conviens que cette imagination éclatante, enfermée dans les bornes rigoureuses du syllogisme, n'est pas tout à fait assortie, comme traduction, à l'esprit élégant et rapide d'une femme. Vous devez avoir par moments, contre lui, ce genre d'impatience que causaient à Marie Stuart les longues dissertations de Knox, mais il faut respecter aussi cette forme, qui fait partie de l'originalité de l'écrivain. D'ailleurs, vous et le docteur Chalmers, vous valez infiniment plus que Marie d'Écosse et le théologien du XVIe siècle. Si vous menez ce travail à bonne fin, ce sera un grand service à rendre que de le publier. C'est un livre curieux, poétique et pratique tout ensemble. Ces formes étranges ne sont pas mauvaises, au contraire; elles rendent à la vérité l'air de nouveauté qu'elle perd dans ces prédications vulgaires, où on ne l'habille qu'avec de vieilles formes et de vieilles idées. Les conseils moraux, dans les livres ordinaires de piété, ont l'air de lieux communs cent fois réfutés par l'expérience. Il faut laisser à la vérité l'air de puissance et d'éternelle jeunesse qu'elle a quand on la regarde de près. Le talent, et quelquefois la singularité d'un écrivain, rendent ces traits plus distincts pour les yeux de la foule. La morale, comme

on l'enseigne communément, a l'air d'une vieille femme des Incurables, faible, fatiguée, usée, radotant, n'ayant de commerce qu'avec de vieilles gens rabâchants et abattus comme elle.

CXXIII.

A LA MÊME.

Broglie, 15 juillet 1841.

Madame de Lascours et mademoiselle de Pomaret sont arrivées avant-hier à huit heures du soir. Elles ont fait lestement la route, eu égard à leur lenteur naturelle à toutes les deux. C'est une singulière idée de venir à la campagne par un hiver aussi rigoureux. Il ne neige pas encore, mais il fait un temps à ne pas mettre un chien à la porte. Quand je parle si légèrement du chien, c'est pour me conformer à l'usage, car je laisserais plus volontiers pleuvoir sur les trois quarts de la race humaine que sur le moindre barbet. *Bob* me prie de vous faire ses plus respectueux compliments. S'il avait lu l'article de Janin sur M. Ingres, il l'aurait, en chien de bon sens, trouvé souverainement absurde. M. Ingres doit en être souverainement révolté. M. Raulin a l'impudence de me dire qu'il approuve cet article. Je ne sais qu'un bel article sur ce tableau, c'est la fin de votre lettre. Cela est écrit et senti comme probablement le tableau a été composé. Mais ces deux lourdes pattes déclamatoires et crottées qu'il plaît à M. Jules Janin de poser, en forme d'admiration, sur ce tableau, me font horreur, même de loin. M. Raulin aurait dû trouver que la religion y est traitée avec peu d'égards et dans un langage un peu pro-

fane. Si la pauvre Vierge de M. Ingres sait lire, et si elle lit le *Journal des Débats*, elle tombera dans une grande tristesse et dans une grande confusion.

Je viens de relire quelques contes d'Hoffmann dont nous parlions l'autre jour. Le merveilleux de ces récits ne me fait plus rien du tout et ne me laisse plus ce petit malaise assez agréable de la peur du surnaturel, mais j'y découvre à présent beaucoup d'esprit. Il y a sur Gluck, dans une petite histoire qui porte le nom même de Gluck, une explication des procédés de l'imagination d'un compositeur qui a plus de sens et de vérité que beaucoup de dissertations en apparence plus raisonnables ; mais tout se perd dans un nuage d'extravagances. Le pauvre Hoffmann s'était perdu l'esprit à force de l'exalter facticement. Il n'en sortait plus de flamme continue, mais encore de vives étincelles. C'est la rage de ce temps-ci et des dernières cinquante années de vouloir penser et sentir au delà de sa force. Le pauvre faiseur de contes a été une des premières victimes de cette manie. Coleridge en est mort en Angleterre. Ce n'est plus la végétation lente, tranquille et puissante de la pensée dans des époques moins pressées, mais tout se monte à présent au régime des chemins de fer (je ne dis pourtant pas de mal de celui d'Étioles). La génération actuelle lutte contre le temps, mais cet animal sournois fait ses petites affaires lentement. Il vous usera imperceptiblement tous ces esprits qui se hâtent. Je préfère beaucoup à toutes ces petites salades qui viennent sur couche en un clin d'œil un joli petit chêne qui a mis une centaine d'années à croître et qui tient sa tête du lever au coucher du soleil dans la lumière, tandis que la salade s'en va bien vite à la cuisine.

CXXIV.

A M. RAULIN.

Broglie, vendredi 16 juillet 1841.

D'abord, mon cher ami, c'est vous qui êtes stupide de croire que votre lettre est stupide; mais c'est un cas très embarrassant en métaphysique, parce qu'il ne s'était pas encore rencontré un effet supérieur à sa cause. Vous avez bien raison sur le degré d'importance qu'il faut mettre à chaque chose, et vous dites bien quand vous dites qu'il ne faudrait pas apporter à la lecture d'un rapport du conseil le degré d'attention qu'on doit à un dialogue de Platon. C'est de l'attention perdue, parce que les mailles d'un rapport au conseil sont moins serrées que le tissu d'un dialogue de Platon... Mais, si vous avez besoin de regarder de près à toutes ces choses, rien ne vous en guérira. Je suis attaqué de la même manie; j'ai besoin de regarder à tous les détails. Il faut suivre sa pente, il n'y a de force que là. On userait inutilement sa vie à vouloir réformer les lois de son esprit. Il faut se résoudre à bien faire les plus petites choses, quand on s'y sent invinciblement poussé; seulement, il faut relire un peu plus souvent Platon, afin de ne pas s'abîmer sans beaucoup de fruit dans l'étude trop minutieuse des délicatesses de langage de M. Macarel. Il faut savoir que les gens d'affaires et les gens de bon sens n'ont pas cette manie qui nous tracasse. Ils opèrent *grosso modo*. *Grosso modo* est le secret du succès en ce monde. Il faut parler, comprendre, agir *grosso modo*. La grossièreté de l'intel-

ligence est en harmonie avec les mouvements généraux du monde; j'entends le monde des hommes. De là les succès de M. Scribe; de là la profondeur, la hauteur et la largeur d'esprit du même M. Macarel; de là la grâce, l'élégance et la vive imagination de M. Horace Vernet; de là le succès de M. Roger à l'Académie l'autre jour. Pendant que vous regardez avec émotion et tremblement l'aile d'un papillon, tous ces cyclopes vous ont avalé dix ailes de poulets rôtis. C'est le monde. Votre part n'est pas avec eux. Faites bien et finement ce qu'ils font vite et grossièrement, et, pour récompenser votre zèle, on dira : « Ce pauvre Raulin a l'esprit diablement subtil ! » et on aura raison. Le monde va vite et ne regarde à rien de très près. Quand ses grosses roues graissées d'huile de baleine rencontrent les roues délicates et légères taillées dans le diamant et qui tournent rapidement et sans bruit sur un axe poli, il y a secousse, mais les petites roues sont cependant de diamant et ne cassent pas. Leur mouvement est réglé sur une autre loi. Vous vous récupérerez dans l'éternité, là où l'aile d'un papillon sera tenue pour très supérieure à un jambon de Mayence; mais, ici, c'est le règne des jambons de Mayence. Vous avez beau faire, vous ne mangerez jamais aussi vite qu'un autre. Le jambon vous fera penser au sanglier, le sanglier aux forêts, les forêts aux montagnes, aux neiges éternelles, aux fleuves qui se promènent en silence sur la terre, et, pendant ce temps, il ne reste plus que les os du jambon de Mayence, et vous restez pâle et un peu rêveur au milieu de cette bande de gaillards bien portants, bien repus, qui se moqueront de vous à la première occasion. Laissez-les manger jusqu'à ce qu'ils en meurent.

Vous êtes aussi par trop exclusif. Que diable Mozart a-t-il affaire avec le diable ? En quoi aussi sa musique est-elle terrestre ? Prenez garde cependant qu'à force de volatiliser toutes choses, vous vous trouviez tout ébahi dans le vide. Il y a aussi un bon sens et une mesure dans l'ordre supérieur, qui n'est pas le bon sens des hommes, mais celui de Dieu même. Si vous vous attaquez à celui-là, vous n'aurez plus la folie respectable des esprits d'élite, mais une folie véritable qui ne répond plus à rien : *inania regna*.

M. Orsel est bien bon d'avoir pensé à moi à propos du dernier tableau de M. Ingres. M. Orsel se promène aussi dans la vie sur un petit char à roues de diamant, mais il n'y a pas d'autre voiture pour aller loin dans l'avenir. Tous ces messieurs qui vont au galop dans des charrettes, d'un train à faire croire qu'ils voiturent de la marée, tous ces messieurs s'arrêtent dans la cour de M. le ministre de l'intérieur. C'est là que finit la postérité pour eux. Toutes leurs Vierges, qui sont des demoiselles des rues, mourront de consomption pendant que, çà et là, dans le silence, quelques autres figures monteront en souriant sur leurs grandes ailes dans le ciel des arts, là où il n'y a pas de ministre de l'intérieur, de directeur des arts, etc., etc.

CXXV.

A MADAME DU PARQUET.

Broglie, 20 juillet 1841.

Depuis les dix jours de notre arrivée, les pluies

nous retiennent prisonniers. Je dis *les pluies*, parce que je crois qu'il en tombe plusieurs à la fois. Les lettres qui vous arrivent d'ici doivent être mouillées. Les rivières débordent; mais, comme ces rivières ont six pouces de large en moyenne, le spectacle des inondations n'est pas bien affreux. Toujours est-il qu'il n'y a pas le moindre souffle de l'été en l'air, et que nous vivons dans le feu, sans penser jamais qu'il s'agit du mois de juillet. On lit donc. On lit toujours. Je relis le voyage d'Italie de Lalande et je repasse par tous les lieux que j'ai visités. Je passe mon été à Pise et à Florence et à Gênes et à Naples. Le voyage de Lalande est d'un détail très aride, mais je mets aisément du bleu et du rouge où il en faut. En ma qualité de maniaque, j'ai repris aussi l'*Ahasverus* de M. Quinet. Le Juif errant n'est pas si bon qu'on dit. C'est une belle fantasmagorie au fond de la nuit des premiers temps de l'histoire. On peut rire si on veut de ces dialogues de Ninive, de Persépolis et de Babylone et des sphinx qui sont aux vieilles portes de Thèbes; mais, comme toutes ces fantaisies sont sorties d'une érudition assez profonde, on comprend mieux, autant qu'on peut comprendre, les hommes et l'esprit de ces premiers temps dans la folle imagination d'*Ahasverus* que dans le pédantisme rachitique de MM. tels et tels, lesquels ne comprennent rien du tout à la moindre hirondelle qui voltige autour des colonnes de Palmyre. Il n'y a pas une momie qui voulût causer un quart d'heure avec M. Letronne quand même elle en aurait la facilité ; elle serait bien sûre de n'être pas comprise. Il ne saurait pas entrer par l'imagination dans les croyances, les chagrins, les plaisirs d'une pauvre fille née au bord du Nil, il y a quelque mille ans.

Est-il vrai que vous soyez allée à Paris tout exprès pour entendre le discours de réception de M. Ancelot ? Ce discours devait être un bel hommage rendu par l'ignorance à la méchanceté d'un grand esprit philosophique. Je me représente d'ici les airs superbes de M. Cousin en voyant M. Ancelot s'embarquer sur la mer des abstractions.

CXXVI.

A LA MÊME.

Broglie, 25 juillet 1841.

Il y a déjà trois jours que nous attendions madame d'Haussonville et que l'on étudiait dans la soirée tous les bruits qui traversent le grand silence de la campagne. Le moindre bruit du vent passait pour un son de chevaux de poste. Vous avez donc eu une terrible tempête qu'on ne pouvait pas confondre avec le grelot de la poste ? Tous ces arbres déracinés, toutes ces cabanes renversées, toutes ces branches lancées comme des feuilles dans la prairie ont l'air tragique... Où est donc M. Jouffroy ? Il ne m'étonne pas que ce qu'il vous écrit ait de l'éclat et de la tristesse : il a pour s'élever deux ailes de même grandeur qui sont la poésie et l'abstraction. Je dis de même grandeur parce que, quelquefois, dans certains esprits distingués, ces ailes sont de force inégale et le vol est alors peu élevé et peu élégant et l'on a l'air de faire des cabrioles dans les cieux ; mais je dis de M. Jouffroy : *paribus se sustulit alis.*

Quand nous envoyez-vous notre évêque ? M. Raulin, qui a visité hier les églises d'Évreux, tremble que,

dans son activité et sa propreté, Mgr. Olivier ne fasse trop badigeonner toutes les vieilles murailles et ne tienne trop compte de l'utilité dans les réparations. Je crois bien que, dans les églises, il faut sacrifier l'utilité à la beauté. Il y a bien quelque chose de cela dans les églises de Paris. Il y fait froid, il y a des courants d'air, on y est à l'étroit, mais ce n'est pas cela que j'appelle la beauté. Il faut qu'une église ressemble encore plus à Marie qu'à Marthe. Il y a des églises qui ressemblent à la cuisinière de Marthe, tant on y est à l'aise et tant on a tout sacrifié à l'agrément, comme la chapelle anglaise, par exemple.

Je ne sais pourquoi je parle tant des églises. C'est que je vois descendre toute la maison pour aller à la messe.

CXXVII.

A LA MÊME.

Broglie, 30 Juillet 1841.

Que de courses pour la semaine prochaine ! N'en serez-vous pas hors des gonds? Pourquoi un sacre et un mariage dans la semaine prochaine ? L'évêque et les fiancés n'auraient-ils pas pu s'entendre pour ne pas entasser ainsi les cérémonies les unes sur les autres. Si M. l'évêque d'Évreux est si impatient d'être sacré, les futurs n'auraient-ils pas pu prendre patience encore une huitaine de jours ?

5 *août*. N'est-ce pas aujourd'hui le sacre de M. l'évêque d'Évreux ? Voulez-vous bien me dire si cette cérémonie est bien imposante ? On prêche quelquefois dans ces circonstances, car il me semble que *l'un des seuls* sermons de Fénélon est à l'occasion du

sacre de l'archevêque de Cologne. Quand fait-il son entrée dans son diocèse, je ne dis pas l'archevêque de Cologne, car celui-là n'est pas assez soumis, pour mon goût, aux puissances, mais l'évêque d'Évreux, qui respecte beaucoup plus l'ordre des sociétés tel qu'il a plu à Dieu de les ordonner ? Je ne haïrais pas d'être son grand vicaire ni d'administrer avec lui : il est spirituel, bienveillant, régulier, actif, impérieux ; nous nous querellerions tout le jour sur les nuances, étant d'accord sur le fond. Quand je dis tout à fait d'accord sur le fond, c'est que je me suppose grand vicaire. Il y a ici un *petit* vicaire, ou, pour parler comme à l'Académie, il y en a ici un petit qui est extrêmement respectable et zélé. Il est grave, et pourtant très aimé de ses paroissiens. D'ordinaire, dans les villages, on aime les ecclésiastiques qui sont bons enfants, c'est-à-dire qui ne regardent pas de très près au bien et au mal, et qui, en fait de morale et de dogme, ne coupent pas un cheveu en quatre. C'est une race perverse et vulgaire. Celui-ci n'est rien de pareil, et je ne sais comment il s'est arrangé pour prendre de l'empire sur le cœur un peu épais des Normands de ces quartiers. Il cultive les lettres, ce qui est rare dans le clergé des villages. Il est agréable de penser que, durant les longs hivers, quand le vent souffle dans ces bois et que les loups se promènent dans la neige, et que les honnêtes mortels qui habitent ces vallées pensent au prix du cidre et au poids de leurs bœufs, il y a du moins une créature humaine qui voit passer devant ses yeux les images d'Homère et de Virgile, et qui mêle toutes ces couleurs d'une société supérieure aux pensées bienveillantes et désintéressées du christianisme. C'est ce que je trouve de plus aimable dans les villages d'Angle-

terre, que je n'ai jamais vus. Une âme poétique est là, à côté de ces âmes un peu vulgaires qui sont le gros des sociétés. Le ministre rêve à Platon, à Job, à l'Italie, au désert de Syrie, au milieu de ce troupeau tout occupé des intérêts du jour. Il fait l'effet d'un lis ou d'un buisson de fleurs au milieu d'un jardin potager. Il représente le superflu dans le monde, sans lequel le reste est aride et misérable.

Je me suis jeté tous ces jours-ci dans les *Confessions* de saint Augustin. C'est le plus charmant des livres. Je le lis pourtant dans une méchante traduction d'un méchant académicien du XVIIe siècle ; mais, sous ces herbes un peu desséchées de la traduction, on voit briller encore toute la vive lumière des pensées de saint Augustin. Je ne sais pourquoi je vois toujours chaque page de ce livre dans le cadre éclatant des paysages d'Afrique ou du midi de l'Italie. Elles sont pour moi comme ces missels du moyen âge coloriés de toutes les teintes les plus vives des fleurs, des oiseaux, du bleu de la mer, du bleu du ciel, de l'éclat triste du couchant. Quand nous accusons ses pensées de subtilité, c'est, je crois, faute d'y regarder d'assez près. Il en sait autant et plus que nous, race insolente, qui pensons avoir inventé la clarté des pensées et l'enchaînement rigoureux des idées. Dans la sphère où plane son esprit, c'est bien voir que voir un peu confusément tous ces rayons de lumière qui se croisent, et se pénètrent, et se confondent ; cet immortel tissu qui s'éteint sous l'œil hébété de l'analyse, et qui ne nous apparaît dans sa force et dans sa vérité que quand il nous éblouit. Voilà, ce me semble, bien du bruit à propos d'un vicaire. Pardon, chère amie, de ce petit galimatias d'or et de pourpre.

CXXVIII.

A LA MÊME.

Broglie, 10 août 1841.

Tout ce que vous me rapportez de la semaine passée à Paris en fait comme une semaine de géant. Vous êtes allée entendre des sermons à Franconi et voir des évêques sauter des barrières (je me trompe, mais vous le voyez bien) ; il est clair que les évêques ne sautent point de barrières, si ce n'est quelquefois les barrières qui séparent le temporel du spirituel ; mais ce n'est pas le cas de M. l'évêque d'Évreux. Dans *l'alliance que vous avez faite avec les torrents* de tout genre, je vois M. P. de M... Ce torrent ne coule pas dans le même sens que M. l'abbé Olivier, et il va du côté de la perdition, dans un grand abîme dont le premier degré est l'ennui. Cette ville de Versailles prend des airs singuliers. On y cultive les sciences occultes, comme le magnétisme, par exemple. La mauvaise littérature y est en honneur, comme M. P. de M..., par exemple. C'est par tous ces ordres de corruption qu'ont péri les grandes cités coupables, la magie et la licence des discours. Il est fâcheux qu'il y ait un chemin de fer qui mène à Versailles ; c'est le diable qui l'a construit probablement. C'est pour déranger ses combinaisons qu'a été fait le chemin de Corbeil ; celui-là ne mène qu'à des endroits approuvés, dans des lieux où l'on n'exerce d'autre magie que celle de l'esprit et de la grâce, et où, à ma connaissance, on ignore la licence des discours. C'est Ébène qui aura fait le chemin de Versailles et Topaze le chemin de

Corbeil. Savez-vous ce que c'est qu'Ébène et Topaze ? Ce sont les deux principaux personnages d'un roman de Voltaire, *Le Noir et le Blanc,* qu'on a lu l'autre jour ici, à l'édification de tout le monde ; madame de Lascours n'a rien trouvé à y blâmer et l'a laissé écouter à sa fille. Ces dames sont parties samedi, sous la garde de M. Raulin. Nous les regrettons tous. La tranquillité bienveillante et animée de madame de Lascours est très aimable. Elle a pris la bonne part en ce monde ; elle vit sans vanité, sans malveillance, sans envie, travaillant sans cesse sur elle-même pour mieux faire toujours et se rapprocher de plus en plus de la vérité, et cela sans plus de bruit que si elle faisait de la tapisserie ou de la dentelle. Il y avait donc peu de monde de la famille de M. *** au mariage de mademoiselle *** ? Il faut que ce soient de bien grands princes pour ne pas approuver cette alliance. Les ultras me font toujours l'effet des animaux de première création qui ont pu survivre à un nouvel arrangement du monde. Ils devaient trouver tout de travers et ne savoir où mettre leurs longues pattes informes sur cette terre retravaillée par une sagesse supérieure. Heureusement que ces bêtes, dont l'origine se perd dans la nuit des premiers âges, deviennent de plus en plus rares. L'air est trop subtil, la lumière trop vive, l'eau trop limpide, pour leur constitution.

Je n'ai pas au même degré que vous la crainte des personnes silencieuses et réservées. J'ai toujours trouvé que l'on n'en pense pas beaucoup plus qu'on n'en dit, et, quand on ne dit rien, si l'on n'est Newton ou Descartes, j'en conclus qu'on ne pense pas beaucoup davantage, à moins d'une invincible timidité. Pour M. l'évêque d'Évreux, qui n'est pas invincible-

ment timide, j'aime cette vie abondante comme les arbres du Midi, qui portent des feuilles, des fleurs, des fruits avec une incessante activité. C'est peut-être la première fois qu'on a comparé un évêque à un oranger. Avez-vous remarqué ses armes? Une branche d'olivier, et *fero pacem* pour devise. J'avais lu d'abord *ferro pacem;* mais c'eût été la devise de l'Inquisition, et certainement *fero pacem* va mieux à Mgr Olivier, et lui va bien. C'est une bonne fortune pour un ecclésiastique que cette devise. Je ne sais s'il triomphera des préjugés de la bonne compagnie d'Évreux. Ce sont des êtres de première création, qui aiment mieux les grandes fougères que les arbres à fruits; mais l'évêque a quelque chose d'un soldat, et il n'a pas peur du danger.

CXXIX.

A M. RAULIN.

Broglie, 12 août 1841.

Je vois que vous ne perdez pas votre temps. Vous n'avez pas plus tôt quitté Gluck, et Mozart, et Beethoven, que vous courez au Louvre voir Raphaël. J'avais bien raison de dire que vous êtes *sur vos yeux et vos oreilles.* Dans l'Enfer de Dante, vous verriez et vous entendriez de bien vilaines choses pour vous punir de cet attachement à vos sens. Après tout, vous avez raison, puisque vous êtes à Paris, de vous enfoncer dans cette solitude de la galerie du Louvre, du côté de l'école italienne. Quand je vais de ce côté, je me crois encore dans mes belles églises de Lucques et de Gênes; il ne manque que des moines et du soleil; mais

vous nous rendrez les moines, et eux nous rapporteront-ils le soleil? Quoi que j'en dise, un moine me fait plaisir à voir ; il me rappelle le pont de Fribourg, ou bien les petites rues de Suze, au pied du mont Cenis, ou bien la grotte de Pausilippe. Ils se mêlent très mal à propos dans mon esprit avec le lac d'Albano et la mer de Sicile, et le Colisée, et les safrans, et toutes les fleurs qui couvraient encore les pentes des montagnes qui descendent dans le golfe de Pœstum, quand je les vis à la fin de l'hiver. Des fleurs, des moines, des souvenirs de l'antiquité, la Niobé, les mouches luisantes, les vagues bleues qui se déroulent doucement sur les grèves solitaires; telle est l'association des idées dans l'esprit de l'homme. C'est un drôle de chapelet, et, quand on en prend un grain, on ne sait trop celui qui viendra après.

Bonjour, mon cher ami ; toute la maison ne tarit pas en regrets sur votre départ. Voici l'ordre de mes associations : 1° Je vous regrette aussi ; 2° je passe à la cause de votre départ, et je vois une communauté religieuse ; 3° je pense, en conséquence, à Amalfi ; 4° je reviens à l'idée que vous devez vous y faire capucin ; 5° je viens à d'Aguesseau, que sa femme avait voué au blanc ; 6° au conseil d'État, à cause du morceau que je vous ai lu l'autre jour ; 7° à rien. *Ex nihilo nihil.*

CXXX.

AU MÊME.

Broglie, 17 août 1841.

M. Raulin ne peut pas songer uniquement à nous écrire. Il est à la campagne. Où? il n'en dit rien, mais

ce n'est pas chez un philosophe du XVIIIe siècle, ni chez un curé constitutionnel, ni chez M. Isambert, ni chez M. Horace Vernet, ni chez M. Berlioz. Il s'élève quelque part vers le ciel sur les ailes un peu lentes et un peu sombres du plain-chant; il pense à Platon, à la chasse, à saint Augustin, à la pêche, et il regarde la beauté qui passe avec le ferme propos de la regarder uniquement sous le point de vue de l'art.

M. Orsel est bien indulgent de lire cet article sur Walter Scott. Priez-le pourtant de ne pas me juger là-dessus. J'ai encore beaucoup plus d'esprit qu'il n'y en a là, et ce qu'il y en a là n'est pas digne de frotter la poussière des pieds de l'ange qui tient un glaive dans le tableau du choléra. Où en est ce tableau? Ne trouvez-vous pas l'univers stupide? Il va au Gymnase et aux Variétés; il donne des bals et des dîners, il lit les feuilletons et les romans de F. Soulié, pendant qu'il pourrait contempler des trésors d'imagination sage, réfléchie, colorée. Pensez-vous à tout l'esprit, par exemple, qui dort immobile dans toutes les petites villes de l'Italie, sur les murs des cloîtres, à la voûte des églises, pendant que les pauvres vivants dansent lourdement des *cachuchas*? Pourquoi m'appelez-vous *païen* et *métaphysicien*? C'est vous qui êtes païen, puisque vous torderiez le cou à un homme pour un demi-ton de plus ou de moins dans un opéra. C'est vous qui êtes métaphysicien, qui n'avez que des principes à la bouche et qui méconnaissez la vertu dans M. Isambert parce qu'il aime mieux le contrat social que saint Martin.

Ah! vous lisez M. Wiseman! Cet homme est encore plus heureux que sage. Il professe la théologie à Rome dans le collège anglais. Il parle bien, il est savant, jeune, bien portant. Il n'est point sceptique et il

médite sur l'éternité en regardant couler le Tibre ; il est Anglais et il vit en Italie. Voilà bien des prospérités. Le pauvre diable de Bourdaloue, que vous lisez aussi, n'a pas mené une vie si poétique. Il y a longtemps que je n'ai assisté à ses sermons. Je lui trouvais autrefois très peu de cette logique pour laquelle il est vanté. Ce sont comme des eaux glacées qui coulent lentement, sans un arbre, sans une plante sur leurs rives. J'ai toujours mieux aimé Bossuet, même dans ses sermons ; c'est là qu'il y a de grands arbres et toutes les montagnes du Liban, et des aigles qui planent et des sources qui jaillissent ; mais, s'il eût été peintre, vous ne l'auriez point aimé, ni moi peut-être. Ce qu'il pense, ce qu'il peint, est inachevé. Il a besoin du demi-jour de la parole qui laisse à l'auditeur à donner les derniers coups de pinceau. Ce n'est pas Raphaël, cette glace immobile et limpide où tous les rayons de la beauté se fixent avec une admirable précision. La fièvre que vous donne un livre d'imagination vous met dans l'état de rêve ; vous croyez voir le beau ; mais, comme rien n'est déterminé dans ces traits, peut-être que vous vous trompez grossièrement, comme quand vous vous imaginez en songe que vous avez trouvé un air magnifique et qu'au réveil les derniers sons que vous pouvez fixer dans votre mémoire vous paraissent ridicules ; mais ces figures charmantes qui sourient dans une lumière éternelle sont là, devant vos yeux, et vous ne pouvez pas vous tromper.

Nous disputons très peu depuis votre départ ; à présent, nous discutons. Quand il fallait suivre ce cheval qui vous emporte, c'était tout autre chose. Bonjour, mon cher ami.

CXXXI.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Broglie, 19 août 1841.

J'étais inquiet pour vous de votre si grande solitude, car on a beau désirer la solitude et en sentir le besoin, on reste *sociable* malgré soi, et on ne tarde pas à y retrouver toutes les pensées qu'on croyait chasser. Paul commence donc à parler comme les grandes personnes ? Est-ce qu'il commence à écrire ? Mais il ne faut rien presser, assurément. Avec tant de ressources et de secours de tout genre pour apprendre, s'il était en retard d'un an ou deux pour le vulgaire, ce serait plutôt un grand bien pour sa santé qu'un grand mal pour son esprit. Ce qu'il faut d'abord obtenir, c'est le grand prix de santé. Les facultés grandissent toutes seules et, dans ces premières années, rien ne dépend d'un peu plus d'orthographe ou de chronologie. La nature se fortifie sous une petite discipline paisible qui se borne à empêcher le mal. Les qualités les plus précieuses même de l'esprit ne trouvent pas tant leur nourriture dans ces vilains petits livres élémentaires que dans les accidents et le repos animé de la vie de chaque jour. Entendre parler et penser autour de soi ; deviner peu à peu, en voyant et en écoutant, ce qui est juste, délicat, élégant, simple, élevé ; tout cela s'apprend de bonne heure ou jamais. Les études qui n'ont pas été pénibles au début de la vie, deviennent plus sûrement un plaisir pour les autres années ; elles se confondent dans le souvenir avec tous les plaisirs innocents et les

loisirs de l'imagination. Plus de gens aimeraient Virgile si on se souvenait qu'on en lisait les premières pages sans être bien pressé, ni bien grondé, pendant qu'un soleil gai brillait dans la chambre et que les abeilles bourdonnaient autour de la fenêtre et venaient se poser sur le livre où leur vie est racontée depuis deux mille ans. Pour que les esprits prennent de la force et de la vérité et de la couleur, n'est-il pas bon de les laisser un peu végéter d'abord, dans ce demi-sommeil si heureux où tout se confond, les affections de la famille, le plaisir de vivre, d'apprendre, de ne rien faire? Plus tard, Paul se rappellera tout ensemble votre pas dans la chambre voisine, la gravité bienveillante de M. Hockdorfer, les montagnes de la Grèce qu'il lui montre sur la carte, le petit bruit du lac qui vient jusque dans la maison, ses lapins qui courent et l'histoire naturelle qu'on lui apprend. Tous les enseignements les plus sérieux comme tous les incidents les plus frivoles, comme les sentiments les plus vifs, se mêleront inséparablement dans la mémoire qu'il gardera de ces jours si doux. C'est de ce fonds-là que tout sortira, imagination, moralité, direction des goûts. Des études pressées, le sentiment de la fatigue et de l'ennui détruiraient toute cette forte et aimable chaîne de souvenirs. Voilà bien des discours en faveur de la paresse, mais pourtant de cette paresse morale qui laisse croître tranquillement les arbres au bord des belles eaux, sans les secouer pour faire monter la sève. Je ferais volontiers passer aux enfants des examens d'ignorance dans les premières années. Si j'étais inspecteur des études, je tranquilliserais bien les maîtres, n'est-il pas vrai? « Mon petit, êtes-vous content? — Oui. — Êtes-vous souvent sage? — Oui.

— Aimez-vous votre tante ? — Oui. — Aimez-vous lire ou à entendre lire des choses amusantes ? — Oui. — Avez-vous un gros chien ? — Oui. — Des lapins ? — Oui. — La Grèce est-elle un beau pays ? — Charmant. — En quelle année les Doriens se sont-ils établis dans le Péloponèse ? — Je ne le sais pas. — En quelle année François Ier est-il né ? — Je ne sais pas. — Quelle est la racine carrée de... ? — Ah ! je ne sais pas. — Très bien, mon petit : continuez encore quelque temps et le plus longtemps possible. » Voilà un enfant qui un jour aimera très sincèrement l'étude, sans vanité, sans pédantisme, et il aura le prix de discours français à la première occasion.

CXXXII.

A MADAME DU PARQUET.

Broglie, 23 aout 1841.

Je ne tarderai certainement pas beaucoup après mon arrivée à aller inspecter la grande ville d'Étioles, dont vous décrivez si vivement et si bien les entre-chien-et-loup qui descendent sur la Seine. Je vois qu'il vous serait aussi facile d'écrire un livre charmant que de lire ce livre stupide de *la Chartreuse*. Je dis *stupide* de confiance, car je ne l'ai jamais ouvert, mais l'auteur et quelques-uns de ses autres livres ne me sont pas inconnus. C'est précisément le style et les façons que vous dites, un mauvais sujet au courant de tous les procédés d'imagination, ayant des recettes pour faire des pages plus encore que des idées. Ma conduite n'est pas à comparer à celle des per-

sonnes qui lisent d'aussi vilains livres. La pire de mes lectures est madame Riccoboni et ni plus ni moins que les lettres de *milady Catesby*. Il y a des années sans nombre et quelque chose comme trente ans et plus que j'en ai lu les six premières lignes, ni plus ni moins. Je les savais par cœur, et c'était tout ce que je savais du roman. Aujourd'hui que je l'ai achevé, je trouve ce talent très distingué, simple, élégant, avec de la finesse et de la pénétration. Dans les meilleures pages, cela ressemble à mademoiselle de Launay, avec moins de force et plus d'agrément. Les romans de madame de Riccoboni sont comme des cousines (je devrais dire des cousins) éloignées de madame de la Fayette, moins bien élevées, ayant moins vu le grand monde; mais, comme dans madame de la Fayette, il n'y a pas un brin d'herbe, pas un arbre; toutes les scènes se passent visiblement dans un salon très peu meublé. Aux anciens écrivains il ne fallait qu'une table et six chaises pour les frais de premier établissement de leurs héros. A présent, c'est une effroyable dépense de fleurs, d'arbres, d'armes, de parfums, de chevaux, de chiens; des cadres de forêts où la botanique savante est toujours prête à servir les rêveries d'un chacun; des montagnes, des parcs admirables, des meubles bien plus beaux que tout Gurcy et tout Etioles. Même en y comprenant ce que vous nommez le château, un romancier ne pourrait pas trouver à placer un seul de ces bahuts qui ornent les appartements de ce château. Ce n'est pas que je blâme tout dans ce besoin de peindre le dehors, mais il ne faut pas que ces peintures environnent une momie sèche, froide, immobile, ou bien qu'on fait danser lourdement au moyen d'une ficelle. Relisez donc *milady Catesby;* vous y trouverez quelque

chose qui est à la littérature d'aujourd'hui ce que le réséda est à l'ambre.

J'apprends de M. Raulin que M. d'Haussonville a passé quelques jours à Paris, mais M. le vicomte n'a encore jugé à propos d'écrire à personne. Il était pourtant bien portant, puisque M. Raulin l'a vu jouer à la paume avec un très grand succès. Il emportait de plus à Gurcy un millier de cailles pour le plaisir de les tuer au vol. Cela n'empêche pas que ce ne soit un homme parfaitement doux, que nous regrettons tous ici depuis son départ. Il est animé, spirituel, résolu et d'une bonté charmante. Quand les gens robustes s'y mettent, ils sont très distingués. Ce que je dis est sans préjudice des personnes d'esprit sujettes aux migraines et aux maux de tête. Ces personnes devraient se soigner mieux, mais pour cela il faudrait n'être pas extrêmement obstinée. Ceci soit dit sans application.

CXXXIII.

A M. RAULIN.

Paris, dimanche 29 août 1841.

Nous partons irrévocablement mardi matin, et, si vous gardez votre bonne volonté de l'autre jour, revenez. Si vous ne la gardez pas, revenez encore ; car, s'il arrivait que vous n'eussiez pas envie de voir les gens, les gens ont envie de vous voir. Il n'y a rien de nouveau ici qu'un peu de soleil et une grande poussière. On entend le murmure des eaux qui sortent des bornes-fontaines au coin des rues :

Obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.

On entend aussi le murmure des conseils généraux qui approuvent de leur mieux le recensement; mais cette belle habitude de délibérer pourra bien ne pas porter toujours des fruits aussi doux pour le gouvernement. Je vous prie de *reréfléchir* à l'emploi de vos vacances. On ne peut pas vous désirer nulle part plus qu'en Suisse. Ceux qui vous diront le contraire sont des flatteurs. C'est vraiment là, d'ailleurs, que vous pourrez esquisser votre article sur les arts d'imitation, comme on nomme bêtement les arts. C'est vraiment là que vous pourrez mettre la dernière main à l'article sur l'administration romaine que vous n'avez pas encore commencé. Dites-moi un peu pourquoi vous ne faites pas, par-ci par-là, des morceaux détachés de vos articles? On commence par écrire sur les idées qui plaisent le plus; on se livre successivement aux fantaisies et aux contradictions de son esprit; c'est ainsi qu'on a vraiment de l'entrain, et puis, dans un dernier travail, on soumet toutes ces contradictions à une sévère unité; car cette sévère unité est bonne enfant; on y fait tout entrer, le oui et le non. Ce n'est pas une malle de bois qui casse plutôt que de céder; c'est un sac de nuit qui prête. Ceci sent bien l'homme qui voit faire des paquets. Je vais même en faire moi-même et soumettre à l'unité d'un sac de nuit saint Augustin, un poignard, des chemises, ces deux volumes de M. Wiseman que je lis avec une indignation toujours croissante. Tenez, en fait d'unité, l'unité de l'Église vous montrera comment vous pouvez faire, avec des pensées détachées et contraires, un long discours qui a tout l'air de se suivre dans toute la rigueur logique. Il ne faut que beaucoup de gravité dans le ton et, par-ci par-là, les mots *or*, *donc*, *mais*, *si*, *car*. L'esprit a besoin de cette

forme et il ne tient pas extrêmement au fond. Par moments, je crois que l'homme a besoin de paroles précises et de pensées vagues.

Je viens de soumettre cette idée à M. d'Haussonville, qui me dicte les mots suivants : « M. d'Haussonville, avec cette droiture d'esprit et cette hauteur de vues qui le caractérisent, partage complètement cette opinion. Bonjour, mon cher ami. »

CXXXIV.

A M. RAULIN.

Coppet, vendredi 24 septembre 1841.

Mon cher Raulin, ne vous irritez pas si je ne vous écris pas, attendu que je n'écris à personne. J'ai, comme les marmottes, mes époques d'engourdissement. C'est par bêtise que je n'écris rien. Vous me dites : *Quand j'aurai pris mon assiette, je vous écrirai mieux*. Vous écrivez déjà parfaitement sans assiette, et, pour moi, toutes les assiettes du monde ne me tireraient pas de mon stupide sommeil. Ce n'est pas une vie de province que vous menez, puisque vous lisez Virgile et que vous jouez Mozart. Ce qu'on nomme vivre en province, c'est ne se soucier ni de Virgile, ni de Mozart, c'est vivre de commérages, comme on fait à Paris les trois quarts du temps. C'est à Paris qu'est la province. Messieurs les socialistes font donc du tapage à Paris? Je n'ai jamais vu plus de persévérance à mériter les galères. Reste à savoir s'ils obtiendront ce qu'ils méritent.

M. de Lascours s'en retourne à Lyon pour achever son inspection, et de là probablement à la Chambre

des pairs pour juger ce jeune enragé qui ne trouve rien de plus beau que de viser avec deux balles un jeune officier très brave et très spirituel, par l'excellente raison qu'il est fils d'un roi.

Puisque vous lisez, le soir, lisez *Alonzo;* ce sont quatre des plus grands volumes in-8° que je connaisse. Vous êtes un oncle terrible pourtant de lire ainsi le soir. Si jamais un oncle m'avait proposé de me faire une lecture, je me serais senti un vif désir de l'envoyer lire dans un monde meilleur, là où on peut plus facilement supporter deux heures de suite la monotonie de la voix humaine. Du reste, vous faites bien de lire à vos jeunes parents. Les temps sont durs; il faut les dresser à la patience, à braver les périls, les intempéries, le mal de mer, la voix du lecteur et celle de l'exacteur. Comment supportez-vous, dans Reims, les visites de l'exacteur? Êtes-vous déjà *recensés?* Pour sensés, vous l'êtes, mais recensés, je n'en sais rien.

Ah! Raulin, quelle peine j'ai éprouvée de ne pas pouvoir vous faire lire quelques passages du président de Brosses, dans son *Voyage en Italie!* Ils vous auraient causé un chagrin extrême. Il vous traite les peintres qui ont précédé la renaissance avec goût et avec vigueur, je vous en réponds. Il ne tiendrait qu'à vous de vous convaincre par cette lecture qu'Orcagna, que Cimabue, etc., etc., étaient des barbares. Cet homme a des expressions d'un mépris un peu aveugle qui vous perceraient le cœur. J'ai senti, en ne pouvant pas vous causer cet amer chagrin, combien l'absence était un grand mal; mais je vous montrerai tout cela à mon retour.

Bonjour. Voilà une lettre bien courte, et je n'ai pas, comme vous, l'excuse de *chercher mon assiette.*

Je vous suis très attaché, monsieur, quoique je vous entende louer.

CXXXV.

A M. LE VICOMTE D'HAUSSONVILLE.

Coppet, 28 septembre 1841.

Le plus sûr serait de vous chercher une querelle d'Allemand, mon cher ami, car il me semble que j'ai de grands torts avec vous et qu'il y a près d'un mois que j'aurais dû vous écrire; mais je suis bon enfant et je vous pardonne tous les torts que je puis avoir à me reprocher à votre égard. Voilà qui est réglé. Vous avez donc dîné l'autre jour à la Grange? Vous allez devenir extrêmement suspect aux conservateurs. Le conservateur est un animal triste et défiant. Vous n'en avez pas moins bien fait d'aller dîner à la Grange, car l'ombre de M. de la Fayette vaut bien à elle toute seule presque toutes les réalités des temps actuels, mais enfin, aux élections prochaines, vous serez interrogé sur ce que vous avez mangé à ce dîner.

Quand part M. ***? nous autres gens de lettres (car je m'arrête à ce titre de *gent de lettres*), nous en avons reçu les plus flatteuses espérances. Nous en avons conclu qu'avec du bon sens, de la simplicité et de la clarté dans le style et dans les idées, on pouvait se flatter d'arriver à tout. En relisant... je me suis dit sans vanité : *Tu seras roi.* Je désire toutefois n'être pas roi constitutionnel, s'il est possible, puisque le jury acquitte *le National* quand il insulte un roi constitutionnel. M. Piscatory vient d'un pays où les rois sont beaucoup plus honorés. Il dit que ces pauvres diables de descendants de Miltiade ne

demandent qu'à adorer leur roi, et que même ils l'aiment et l'honorent tel qu'il est. Il nous est arrivé ici samedi dernier. Il n'avait fait qu'un bond des montagnes du Pinde aux monts du Jura. Il parle avec admiration de l'activité, de l'intelligence et du bon sens des Grecs. Il est évident qu'à ces latitudes-là, les hommes sont beaucoup plus raisonnables que sous la latitude de Paris. Je vous conseille de marier Mathilde dans quelque bonne famille d'*Hydra* ou de *Tinos*. Si j'étais fille, j'irais par la vapeur me marier à quelque beau Palicare ; je laverais le linge de mes enfants dans le Vasileio-Potamos et je ferais sécher ma lessive sur les dernières pentes du Taygète. C'est un sort plus glorieux que d'être la femme d'un sous-préfet ou même d'un préfet, ou même de plusieurs ministres de notre pays.

Voulez-vous dire à madame d'Haussonville que je ne lui ai pas écrit tous ces derniers jours parce que j'étais stupide. C'est mon mal, et j'en mourrai quelque jour. Je ne me serais pas permis de vous écrire non plus si je n'avais senti tout à l'heure quelque retour de lucidité, mais c'était une lueur bien fugitive. Si je lisais quelque chose, je me dégourdirais, mais on ne m'écrit pas non plus. M. Raulin devient aussi un peu susceptible. Si on ne lui répond pas immédiatement, il attend paisiblement qu'on lui donne signe de vie. Il est là dans Reims, un Platon d'une main, et dans l'autre un verre de vin de Champagne ; il boit une petite gorgée et lit une petite phrase ; puis il rêve là-dessus ; il s'élève dans le monde idéal jusqu'à ce que la tête lui tourne un peu ; il voit passer devant lui les nombres de Pythagore, les Vierges de Cimabue et celles de M. Ingres. Il pense à l'unité de l'église catholique, aux solitaires de la

Thébaïde, à la musique de Gluck et au sourire des jeunes demoiselles de sa localité, le tout au sein d'une parfaite sagesse. Il se sent sage et il craint de devenir orgueilleux. Voilà sa vie en province, s'il ne vous la raconte. Du reste, je ne fais que la deviner, car il n'est pas très communicatif cette année, et il a pris beaucoup de quant à soi. Pour M. Piscatory, le voyage de Grèce ne l'a pas changé. Il a été ici très spirituel et très bon enfant. Il s'est rencontré avec M. Vinet. On aurait cru que c'était le feu et l'eau, et je crois que madame de Staël redoutait un peu l'explosion de ces substances hétérogènes, surtout par un dimanche, mais tout a été supérieurement. Il est vrai que M. de Broglie a emmené le dimanche M. Piscatory chez M. Eynard par une pluie battante; mais, au retour, il est allé entendre M. Vinet, et lui a trouvé une voix charmante et tout à fait l'air d'un homme d'esprit, malgré quelques obscurités; huit jours encore et peut-être qu'il serait parti d'ici un peu méthodiste. Il n'en paraissait pourtant rien encore. Il continuait à fumer beaucoup et à avoir dans sa démarche ce quelque chose d'un peu brusque et altier que vous lui savez. Il a rempli sa mission de Grèce à merveille et a été reçu partout, depuis Athènes jusqu'au fond de l'Arcadie, jusqu'aux Thermopyles, jusqu'aux Cyclades, avec un grand empressement. Il raconte très bien tout son voyage et tout l'effort des Grecs pour faire le mieux possible en tout.

Avez-vous su la mort de M. de Châteauvieux, que madame d'Haussonville connaissait bien? C'était un très aimable et très excellent homme. Il avait bien réellement fait ce *Manuscrit de Sainte-Hélène* qu'on a d'abord attribué à l'empereur, et qu'on avait ensuite attribué à M. Bertrand de Novion. Madame de Châ-

teauvieux avait depuis quinze ans le brouillon dans son tiroir. Il n'avait jamais eu la fantaisie de s'en vanter à personne, quoique ce livre eût fait beaucoup de bruit. Il prenait plaisir à l'entendre juger. Il avait vu M. Molé et M. Monnier croire tout à fait qu'il était l'ouvrage de Napoléon, et il ne s'était pas senti le petit mouvement d'amour-propre qui laisse deviner ce qu'on est bien aise que les autres sachent. C'est bien lui qui vivait par curiosité, d'une curiosité bienveillante. Il aimait tous les genres d'études, depuis l'agriculture jusqu'à l'histoire et la politique. Il ne demandait rien que le plaisir de regarder et de juger. C'est un des derniers témoins de la vie de Coppet sous l'empire, avec M. de Sismondi et M. Schlegel. Il semble voir s'éteindre dans la nuit les dernières lumières d'une grande ville.

Bonjour, monsieur. Vous savez que votre existence me plaît. C'est le plus tendre compliment que je sache faire ; ainsi tenez-vous-en pour très flatté.

J'écrirai demain *sans faute*, je veux dire sans remise, à madame d'Haussonville.

CXXXVI.

A MADAME LA VICOMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Coppet, 28 septembre 1841.

Vous parlez donc très mal de moi, de moi qui veux vous écrire tous les jours que Dieu fait, qui vous écris aujourd'hui, après avoir annoncé à votre mari que je vous écrirais demain ?

Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours,
e e

j'ai rejeté au second vers les deux *e* muets nécessaires pour faire *une ingrate*.

Vous êtes très dure pour moi. Vous ne permettez pas à Albert de me montrer les écrits que vous lui communiquez. Il dit que c'est fort spirituel, mais qu'il n'est pas autorisé à le laisser lire et que je ne le lirai pas. A la bonne heure ! Je vous réponds qu'à mon tour je ne vous montrerai rien non plus de ce que je compose. Il est vrai que je ne compose rien absolument. Les brises du lac ne me portent pas à écrire, mais elles me donnent une extrême curiosité de ce que vous faites. Vous trouverez aisément des juges plus éclairés, mais point de mieux disposés à tout admirer. En attendant, je lis un peu du voyage *d'Addison* en Italie. C'est un esprit moins brillant que le vôtre, mais il n'aurait pas refusé durement à ses amis de leur laisser lire quelques pages d'un manuscrit. Il faut qu'on n'ait ni mis ni ôté un clou en Italie depuis cent ans et qu'il ne soit venu une idée nouvelle à personne depuis cent ans, car il me semblait entendre tout ce que disent ceux qui ont vu Portici, Pouzzoles, Rome, Naples et Florence. Je savais bien, par expérience, que les idées des hommes ne se renouvellent pas souvent, mais je croyais que les monuments, et même la nature, se modifiaient davantage. Le président de Brosses, qui est un peu plus récent, a vu ce que vit Addison, et l'homme peut bien dire : « Tout change, hélas ! dans la nature, mais mes idées ne changent pas. »

Pourtant, si ce président de Brosses n'était pas si singulièrement mal élevé, je vous dirais du bien de lui ; mais je suis certain que vous ne l'avez pas lu. Il est très véhément contre toute école de peinture qui a précédé le Pérugin. J'ai envoyé soigneu-

sement à M. Raulin un extrait des passages les plus injurieux contre les effrayantes figures d'Orcagna et de Cimabue. Il ne me répond pas et je crois bien qu'il en est malade. Il estimait fort le président de Brosses comme ennemi de Voltaire, et ce lui aura été un rude coup.

On dit que vos dernières pages ressemblent à de beaux châles de cachemire des Indes. Un tissu riche et des couleurs qui brillent comme d'un éclat un peu sombre. Quand vous déployez un beau châle, il vous passe devant les yeux quelque chose qui rappelle tout le luxe, tous les trésors, toutes les pompes de Golconde. La seule personne qui ait lu ici votre ouvrage paraît avoir reçu une impression semblable. Pour moi, j'aurais bien voulu regarder tout ce faste de l'Orient par le trou de la serrure ; mais la moralité d'Albert se promène en sentinelle et m'a dit : « Passez au large ! » Donc, je viens de me rabattre sur l'*Histoire de l'Instinct des animaux* par M. Frédéric Cuvier. Vous voyez si je soigne les transitions. Je vis, comme Adam, au milieu des bêtes, et j'étudie le jeu de leur intelligence. Qu'est-ce que vous avez dit de cet animnl féroce qui a tiré sur le duc d'Aumale? Que dit-on de la date du procès ? Je n'imagine pas qu'il commence avant l'ouverture de la session; ce n'est pas une sinécure que d'être pair de France. Croyez-vous être député l'an prochain ? J'avais envie de faire à votre usage, pour le temps des élections, un *Art de flatter les électeurs*. Règle générale, et quoi qu'on en dise, il faut parler charbon à un meunier et farine à un charbonnier. Cela flatte un meunier qu'on lui parle de charbon. Si vous lui jetez tout de suite sa farine à la tête, il voit que vous le flattez et que vous ne faites pas cas de son étendue d'esprit. — Deuxième règle,

qui est une conséquence de la première, parlez aux électeurs de vos affaires et de vos sentiments et non pas de leurs affaires et de leurs sentiments. C'est un procédé qui n'a pas beaucoup de dignité, mais il a beaucoup d'efficacité. Dites-leur : « Albert est bon enfant, ou bien, il est difficile à vivre. — Ma tante a une grande fortune, ou une petite fortune. — Nous dépensons plus que notre revenu, moins que notre revenu. — J'aime le bleu et mon mari le rouge, etc. » Voilà qui gagne les cœurs ; mais d'aller, d'un air doucement hypocrite, dire à un charbonnier : « Bonjour, monsieur le charbonnier ; votre femme se porte bien ? Votre demoiselle va-t-elle aux Tuileries ? Savez-vous lire ? Savez-vous écrire ? Allez-vous à la messe ? » Cette condescendance le gêne et l'offense.

Voilà ce que peut un pauvre misérable professeur d'esprit pour le succès de votre prochaine élection. Si vous suivez mes conseils et que vous ne réussissiez pas, vous aurez du moins la consolation d'avoir tout fait et d'avoir sacrifié toute dignité personnelle pour réussir. C'est là ce qu'on appelle aujourd'hui avoir de la force de caractère.

Adieu, madame ; j'aurais bien voulu lire votre roman ou votre dissertation, car je ne sais pas même exactement le sujet de ces œuvres que je ne puis pas lire.

CXXXVII.

A LA MÊME.

Coppet, 8 octobre 1841.

Quand je vois que je n'ai encore reçu ici qu'une lettre de vous, j'ai honte de moi. J'aurais pu, en écrivant davantage, m'en attirer plusieurs. Pour votre

mari, c'est autre chose ; il écrit une fois et il rentre décidément dans son repos. Il croit que cette première impulsion suffit pour mettre toutes les causes secondes en mouvement. Il n'a point de zèle. Est-ce une raison pour qu'il soit prochainement nommé à Londres ? Je le crois, mais, s'il n'a point de zèle, il ne sera point député. Pour arriver là, il faut suer sang et eau. Vous voyez même, d'après ce que vous me racontez, qu'il est bon d'être calomniateur, blasphémateur, menteur. Du reste, ces qualités sont utiles dans presque toutes les carrières. En attendant, il cause de littérature, de chasse et de philosophie à Saint-Eusoge.

J'ai lu ce premier chapitre de la vie d'un artiste Tout cela est charmant, et brillant et spirituel, et je le dis si sincèrement que j'ajoute quelques critiques : 1° M. P... a l'air décidément trop artiste et se sent aussi trop artiste. Le jeu du talent, son action, est beaucoup plus cachée et plus sourde, à ce que je crois. Elle se révèle dans mille circonstances étrangères à l'application directe du talent ; mais, pour M. P..., je le reconnaîtrais pour artiste à une portée de fusil, et il sait qu'il est tel, avec trop d'intensité. Un esprit poétique, quelle que soit la manière dont il se révèle au public, avec un violon, un ciseau, des pinceaux, un esprit poétique oublie son art les trois quarts du temps ; il regarde l'oiseau qui vole, la fumée qui s'élève des toits des villages ; il écoute le vent qui souffle ; mille tableaux passent et repassent au fond de lui-même et avec un éclat qui le décourage plutôt de la pratique de son art. M. P... a fait inscrire sur son passe-port : *artiste*, et, si vous ne m'assuriez pas qu'il a du talent, je n'en croirais rien. N'allez pas prendre cette critique pour quelque chose de bien

grave ; il suffit d'effacer quelques traits un peu trop prononcés. — 2° Les descriptions de la nature sont toujours un peu trop vives de couleur. Vous ne pourriez pas regarder ce monde-là sans lunettes vertes, tant il est éblouissant. Ce monde est d'une splendeur trop matérielle. Fiez-vous à votre imagination pour chercher derrière ces rideaux d'une pourpre enflammée qui sont comme le premier voile du spectacle de la nature, chercher des couleurs moins vives, mais plus belles encore, afin de ne pas vous fatiguer les yeux. Je prends un exemple dans le soleil. Si vous le regardez à son couchant, vous verrez au premier plan comme le rouge d'une fournaise; c'est déjà d'une grande magnificence, mais un peu plus vers le zénith, et, au second plan, vous verrez une tenture de couleurs bien plus douces et d'une harmonie charmante. On dirait qu'il règne au fond de cet horizon comme un grand silence, et que des esprits bienveillants s'y entretiennent à voix basse des destinées du monde. C'est toujours, ce me semble, sur ce second plan qu'il faut arrêter ses regards, et c'est là que l'on découvre sans cesse de charmants tableaux. L'œil du vulgaire n'y atteint pas. Pour tout autre, ce que je vous dis là serait confus, mais vous comprenez certainement ce que je veux dire dans sa généralité.

Si vous concluez de ces deux pauvres observations que je ne trouve pas ces vingt pages charmantes, vous êtes indigne de tout conseil, et vous n'avez plus, vous enveloppant dans votre amour-propre, qu'à chercher les succès de MM. de Lamartine, Victor Hugo et cœteri, et cœteri.

Il paraît que M. Raulin compose, car il ne vient plus rien du côté de Reims. Je n'entends pas bien

quel sera votre ordre de travail. Si ce petit poème doit être l'œuvre de deux personnes, il s'élèvera donc dans les airs sur deux ailes de dimensions inégales; ou bien, si l'un veut marcher et l'autre voler, établirez-vous la liaison au moyen d'une corde, comme un homme et son cerf-volant? Quoi qu'il en soit, je veux absolument voir la suite, et s'il n'y a pas de suite, vous êtes inexcusable. Votre Italie est charmante. Elle m'a donné envie de déserter le Jura, mais je n'ai pas la force nécessaire pour faire des sottises. J'envie bien l'ardeur et l'activité de M. Piscatory. Il avait pour le moins visité l'Élide et,

> Laissant le Tenare,
> Passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare ;

il n'avait pas l'air plus fatigué que s'il revenait de se promener aux Tuileries. Il a été jusqu'à Constantinople, et j'ai la joie de vous annoncer que, puisque vous n'avez vu que l'Italie, *même en été*, vous n'avez rien vu du tout. Ah ! ah !

Je vous assure que, si vous aviez mon intelligence, vous ne remueriez pas le monde, comme vous prétendez. Je suis si loin de remuer le monde, que je ne puis pas même remuer mes jambes. Je fais à peine le tour du Signal. Savez-vous encore ce que c'est que le Signal ? Je regarde de là le bateau à vapeur qui fend de sa carène rouge le bleu du lac. (Voilà du premier plan dans le spectacle de la nature). Je regarde aussi le Jura, que je m'attriste de ne plus trouver ni si beau, ni si sombre. Le fond du lac ne me semble plus la mer sans bornes, et je nè prends plus pour le tumulte des vagues la petite colère du lac contre les cailloux roulés de ses rives. Voilà ce qu'on gagne à voir du pays. A mesure qu'on a vu, il faut de plus grandes

images pour vous rendre l'idée de l'infini ; et pourtant, devant cet infini, toutes les faibles images sont égales ; toutes les forêts des Alpes n'en approchent guère plus que le fraisier que Bernardin de Saint-Pierre contemplait sur sa fenêtre et qui lui parlait du grand secret du monde. Il vaut autant rester auprès de sa fenêtre et de son fraisier...

Vous dites que vous vivez comme à la Trappe, quand vous lisez Virgile et la philosophie de l'histoire et que vous faites de la musique plusieurs heures par jour. Vous avez plutôt l'air de Circé dans sa retraite :

Dives inaccessos ubi solis filia lucos
Assiduo resonat cantu, tectisque superbis
Urit odoratam nocturna in lumine cedrum
Arguto tenues percurrens pectine telas.

Ceci est, si je ne me trompe, au livre VII[e] de Virgile. Il y a pourtant des différences entre vous et Circé, indépendamment de ce que vous ne faites guère de tapisserie et que vous brûlez des bougies.

Je reviens à mes critiques et je rabâche ainsi qu'il suit : Quand on peint un personnage, il faut que l'âme rayonne sur le corps. Il faut que les impressions, les pensées dudit personnage me fassent soupçonner sa forme extérieure. Quoi qu'on en dise, je ne crois pas que Galatée ait débuté par un corps en ce monde.

Prenez garde à votre collaborateur. Il profitera du premier moment où vous ne serez pas là, pour faire chanter un air de plain-chant à votre artiste. Vous entendrez tout à coup tous les échos des Alpes vous redire la grand'messe en musique. Mais, sauf ce penchant trop vif qui l'entraîne dans le plain-chant, il a sur les arts des idées fines et profondes ; il peut trans-

former ses impressions et ses sentiments en idées, et nous sommes convenus souvent que c'est la véritable source du talent.

Vous parlez supérieurement bien de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Le livre de M. de Lamartine n'est qu'une feuille de route emphatique, à côté de ces beaux dessins. Toutes ces lignes sont tracées au burin, sur le marbre du Pentélique ; l'autre travaille en papier doré et derrière un papier bleu pour faire les ciels. Pour madame Sand, c'est autre chose ; il y a, en fait de style, des vices qu'elle n'a pas, il faut être juste ; mais ce mélange d'impressions vagabondes et contradictoires manque de vérité. Cela ne sort pas d'un foyer unique. C'est comme une collection de petits journaux de campagne ; un pour le bien ; un pour le mal ; un pour la nature ; l'autre pour la colère contre la société ; aussi, point d'harmonie ni d'unité dans le style. Je parle de cette harmonie qui tient à ce que la même inspiration anime toutes les parties. J'aime bien mieux l'écrivain qui a dit : *L'éternelle vérité s'offre à l'homme, de siècle en siècle, sous des formes différentes, sans qu'il puisse jamais la contempler face à face, en la dépouillant de ses voiles*. Il y a, dans cet écrivain, que vous connaissez peut-être, une personne toujours la même sous la diversité de ses pensées.

Mais il me semble que ma lettre excède toutes les limites. Adieu, et mille tendres respects.

CXXXVIII.

A M. RAULIN.

Coppet, 12 octobre 1841.

Mon cher ami, que vous a donc fait le pauvre pré-

sident de Brosses pour vous emporter contre lui avec tant de violence? Vous dites qu'au XVIIIe siècle on ne pouvait ouvrir la bouche que pour dire une impertinence. Cette parole est bien décisive. Comment vous portez-vous? Je ne vous avais pas encore ouï parler si durement de Montesquieu ; mais, après tout, la liberté de penser étant inviolable et sacrée, libre à vous de traiter légèrement Montesquieu. Vos amis peuvent s'affliger de cette vivacité un peu fébrile, et voilà tout. Si vous lisez à votre famille assemblée le dialogue d'Eucrate et de Sylla, vous verrez que ce n'est pas si méprisable que vous le faites. Pour mort, le XVIIIe siècle n'est pas mort du tout. Il fera le tour du monde avant de mourir. Tous les esprits sages vous le diront comme moi, qu'ils s'en affligent ou s'en réjouissent. Ce que vous nommez le XVIIIe siècle, c'est la liberté de l'esprit. Je crois bien que le diable y trouve assez son compte, mais je n'y peux rien, et, pour dire plus, vous n'y pouvez rien. Je consens seulement de grand cœur à vous livrer cet enfant du XVIIIe siècle que l'on appelle M. Ledru-Rollin. Il a dit, en présence de la cour de cassation, plusieurs pauvretés emphatiques; mais son éloquence est comme la lance d'Achille : elle proclame de mauvais principes, mais elle en inspire l'ennui.

Je suis loin de vous blâmer si vous lisez Sophocle dans vos soirées d'hiver, et j'accorde que c'est une nourriture plus saine que M. de Balzac, de toute la différence qu'il y a entre le miel de l'Hymette et un verre de mauvaise eau-de-vie de grain, de toute la différence qu'il y a entre les flots bleus de la Méditerranée sous le soleil de Grèce et le tapis d'un billard d'estaminet sous l'éclairage du gaz. Es-tu content,

Coucy? Pour Boileau, il reste de tout point supérieur au même Balzac; mais, en regard de Sophocle, c'est un barbare grossier, un naturel rude et bourgeois, que le chant de Racine, avec toute sa douceur, n'a jamais pu attirer dans les régions supérieures.

Adieu. Malgré votre admiration pour Boileau, je vous aime pour votre esprit. C'est toute la différence d'un homme à un autre, soit dit pour vous fâcher.

CXXXIX.

AU MÊME.

Coppet, 4 novembre 1841.

Quand reviens-je à Paris? Soyez assez bon pour me le dire. Je ne comprends rien à Paris; on n'y fait et on n'y dit et on n'y écrit que des sottises inintelligibles. Pendant ce temps, j'ai fait comme vous, mon cher ami. Je me suis mis à lire *l'Enfer* dans la traduction de M. Fiorentino. J'ai de jour en jour plus de remarques à faire sur l'admiration sans limites qu'inspire le Dante. Je ne parle, bien entendu, que du fond et de la partie de la forme qu'on devine sans savoir délicatement l'italien (je ne veux pas dire non plus que je sache grossièrement l'italien, notez bien cela!). Je n'ose pas dire que, les trois quarts du temps, cela m'a l'air de caricatures énergiques et bizarres. Je ne peux mettre aucun nom dans ce fouillis de pensées, de sentiments, de personnages, et pourtant, j'avoue que c'est probablement ma faute, car les monuments de Florence contemporains du Dante ont un caractère de force et de grandeur simple, que le Dante devait avoir au moins comme un

autre, vu que, de son temps même, il ne passait pas pour un sot. Quant à l'engouement de notre temps pour lui, il ne pèse pas une once dans mon humble jugement. On a tant besoin de s'émouvoir et l'imagination est si complaisante, que, si Bob faisait demain un discours à la tribune, il y aurait des gens qui, voyant son grand air de chien de Terre-Neuve, lui trouveraient un rare talent et une profonde instruction politique. Quand le bon sens quitte un pays, les imaginations sont capables de tout. Nous l'avons dit cent fois. Je suis pour le moment en purgatoire et je conviens qu'il y règne un air plus doux et qu'on commence à entrevoir comme une lumière poétique qui vient d'en haut. Il y a, çà et là, des vers charmants. Peut-être que je reviendrai à une admiration entière sur les hauteurs du paradis.

... Je suis toujours prêt à partir avec vous pour aller fonder une colonie à Sorrente. Je vous assure que l'homme n'est pas sorti des mains de Dieu pour être député et faire des saluts aux bureaux de tabac et des commissions à ses électeurs.

Lisez les sermonnaires, ils parlent comme moi. Je me répète un peu, mais eux aussi.

CXL.

A MADAME LA BARONNE DE LASCOURS.

Coppet, 6 novembre 1841.

Chère madame, je vous avoue que j'ai pris le commandement de M. de Lascours à Lyon par le côté triste; je ne suis donc pas en train de félicitations. Je crains que tout ce monde à recevoir ne vous fa-

tigue extrêmement. Bien que vous ne puissiez *vous faire à l'idée de tenir quelque place quelque part*, je suis persuadé que Lyon se résignera facilement à vous voir tenir cette place avec votre bonne grâce habituelle ; mais, quand vous aurez exercé cette bienveillance spirituelle qui ranime et met à l'aise les pauvres gens qui entraient tristement et timidement dans un salon, vous en serez récompensée par une grande fatigue jointe au sentiment d'un devoir bien rempli ; c'est peu, mais il est vrai que c'est le train de la vie dans ses rapports avec la société.

Il est probable que nous quitterons Coppet entre le 20 et le 25. Il n'y a plus rien ici qui ressemble à vos collines couvertes de thym et de romarin. Les arbres commencent à devenir tout rouges et les eaux du lac toutes noires. Je ne trouvais rien autrefois de plus gai que ces premiers jours d'hiver ; mais, en vieillissant, on perd cette impression, et j'aimerais assez à faire comme les hirondelles, qui s'arrangent pour n'avoir pas d'hiver. Il est assez désagréable de retourner à Paris pour entendre six mois durant glousser sur la politique toutes les fortes têtes, et il vaut encore mieux lire les *Tusculanes* et le *De officiis* que des brochures politiques. J'ai vu avec plaisir que vous aviez pris un peu de goût à cette morale de Cicéron, quand ce ne serait que par le côté de l'*harmonie*. Ne trouvez-vous pas que cela est grave, tranquille et calme comme une belle soirée d'été ? Tous ces entretiens sur Dieu, sur le juste, sur le mal, ont l'air de se passer dans quelques-uns des beaux paysages de Claude Lorrain. Pour le stoïcisme, ç'a été un goût de ma première jeunesse, mais je n'aime pas cette prison, — grande et noble prison, prison pourtant. Puisque nous choisissons dans le paganisme, j'aime mieux

l'état d'esprit de Cicéron ; une volonté droite et une intelligence qui s'ouvre sur tous les points de l'horizon. La doctrine des stoïciens est comme une épée froide et aiguë avec laquelle se tranchent toutes les questions ; c'est une sentinelle sous les armes et ne pensant qu'à sa consigne, n'aimant point la conversation et criant : « Passez au large ! » à quiconque viendrait parler de toutes les grandes incertitudes qu'il peut être inutile de résoudre, mais qui agitent incessamment son esprit ; dès qu'il a un quart d'heure de liberté, il y revient toujours. Vous conviendrez, chère madame, que vous n'auriez pas voulu, sous ce rapport, être stoïcienne. Erreur pour erreur, il vaut mieux regarder un grand horizon d'un large balcon que de n'avoir qu'une petite lucarne sur le monde, ou, pour mieux dire, un petit jour de souffrance ; et, pour vous, il n'est pas vrai du tout que vous haïssiez la liberté de l'esprit. Vous avez placé vos croyances comme on bâtissait autrefois les couvents. Ceux qui ne sortaient pas du cloître regardaient, cependant, avec plaisir, des hauteurs où étaient leurs retraites, les bois, les eaux, les prairies, et, au loin, les grandes murailles des villes ; ce qui n'empêchait pas d'avoir dans la cave une petite prison pour les hérétiques, mais entre soi seulement.

Pardon de toute cette liberté d'esprit. Puisque vous êtes si loin pour si longtemps, il faut bien causer comme si ce n'était pas à cent lieues de distance...

..... Voulez-vous être assez bonne, chère madame, pour dire à M. de Lascours tout mon regret de ces honneurs militaires qui le retiendront à Lyon ?

CXLI.

A MADAME LA VICOMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Coppet, mercredi 10 novembre 1841.

Je sais de vos nouvelles comme on sait des nouvelles des rois, par ce qu'on entend dire çà et là. Je lis dans une correspondance particulière que vous êtes à Gurcy jusqu'à la moitié de décembre, mais de savoir directement par votre mari, par exemple, quelles sont ses chances d'être député, et ses vues sur Londres, et ses impressions sur les promotions dans la carrière diplomatique, je ne puis m'en flatter.

Est-ce que je n'aime plus les romans? J'en serais affligé, n'aimant pas non plus la réalité, mais j'ai trouvé très gentil le petit traité de Sainte-Beuve sur *Clotilde de Surville*. Ce sont là proprement les fleurs de la littérature dans un herbier, il est vrai, et non sur leur tige, mais bien conservées et charmantes encore. Le littérateur proprement dit est un être singulier; il ne regarde pas exactement les choses avec ses propres yeux; il n'a pas exactement ses propres impressions à lui; on ne saurait retrouver l'imagination qui était la sienne; c'est un arbre sur lequel on a greffé Homère, Virgile, Milton, le Dante, Pétrarque; de là, des fleurs singulières qui ne sont point naturelles et qui ne sont pas non plus artificielles. L'étude a donné au littérateur quelque chose de la rêverie de René; avec Homère, il a regardé la plaine de Troie, et il est resté dans son cerveau un peu de la lumière du ciel grec; il a pris un peu de l'éclat mélancolique de Virgile en errant à ses côtés sur l'Aventin; il voit le monde

× Supercherie littéraire. Voir Morceau : Charles Vanderbourg (Didier 1855)

comme Milton à travers les brouillards de l'Angleterre, comme le Dante à travers le jour limpide et ardent de l'Italie. De toutes ces couleurs, il se fait une couleur unique ; de tous ces verres par lesquels passe sa vue pour arriver au monde réel, il se forme une teinte particulière qui est l'imagination des littérateurs. S'il avait un génie à part, tous ces souvenirs seraient dissipés par l'énergie de son talent personnel ; mais, avec un génie ouvert et bien fait, tranquille et heureusement cultivé, on est cette eau de mille fleurs où tous les parfums du Midi, du Nord et de tous les points cardinaux se mêlent. Les peuples se civilisent aussi de cette façon, et, puisque nous parlons de civilisation, sachez que Genève s'agite et s'inquiète sur le lit le plus moelleux que jamais peuple ait eu. Il se fait des assemblées publiques ; on demande des modifications à la Constitution. Les gens paisibles en sont tout effarés ; mais l'homme paisible est naturellement effaré. M. Turrettini est très mal vu pour n'être pas tout à fait aussi effaré ni aussi paisible qu'on le souhaite ; n'allez pourtant pas croire qu'il aille aux assemblées populaires, mais enfin il est ce que nous nommions autrefois libéral.

Depuis quelques semaines, je suis devenu, à mon corps défendant, extrêmement mondain. J'ai dîné trois fois dehors. Chez M. Prévost, fils du traducteur de Dugald Stewart, j'ai trouvé plusieurs personnes qui auraient beaucoup d'esprit, *même à Paris*. Demandez à M. d'Haussonville s'il connaît M. de Cavour, un Piémontais, qui était à ce dîner. C'est un métaphysicien qui a écrit sur Kant ; il est un peu gros, contre l'habitude des métaphysiciens. — 2° j'ai dîné chez M. de la Rive, le professeur de physique, dans une très jolie maison de campagne, du côté de Carra ; — 3°, chez

M. Eynard, à Beaulieu, au milieu de ce beau jardin où jaillissent des eaux un peu froides pour le quart d'heure. N'allez pas croire que nous ayons dîné au milieu du jardin, car il fait dans ces contrées un froid terrible et un brouillard assez sombre. Voulez-vous me dire pourquoi je me suis figuré que vous aviez dit que M. Raulin avait vu vos brillants dessins du lac de Côme? Il me dit qu'il n'en a rien vu du tout. Je croyais que vous faisiez un ouvrage en commun. Il n'en pourrait résulter que quelque chose de très rare.

CXLII.

A M. RAULIN.

Coppet, 11 novembre 1841.

Mon cher ami, n'attendez de moi que des sottises. Je suis enrhumé, enrhumé du cerveau, et j'en ai vraiment par-dessus la tête. Je ne vous dirai donc rien sur le Dante, ni sur la moindre des vierges de Raphaël. Toujours est-il que ce mois-ci ne se passera pas sans que vous m'ayez vu de vos propres yeux, si vous y mettez le moindre intérêt.

Voulez-vous me dire où en est votre article de la *Revue des Deux Mondes* sur M. Thierry? Je vois avec plaisir jusqu'où un aussi honnête homme que vous peut être conduit par un mélange d'affaires et de paresse. Avez-vous parcouru un article sur M. de Surville dans cette Revue? Cela est spirituel. Vous devriez lire des revues, puisque durant les sessions du Conseil vous ne pouvez pas poursuivre de grandes lectures. Les revues sont justement faites pour les hommes éclairés que le malheur de leur condi-

tion détient dans les affaires. Il y a des gens qui, de leur vie, n'ont lu quatre pages en une année et qui vous disent avec assurance que les revues sont une lecture très superficielle. Ah ! mon cher monsieur, répétez ce mot *superficiel* qui vous va si bien ! Mais, mon cher ami, laissez dire ces gens et lisez des revues ; c'est un manger fort agréable, point indigeste et fort nourrissant. Je relis ici les *Confessions* de Rousseau. J'avoue que l'impression que j'en ai reçue ne lui est plus très favorable. Ne vous l'ai-je pas dit l'autre jour? Non, car vous en auriez insolemment triomphé. Soyez assez bon pour me dire quelque chose de tout le troupeau, ou, pour mieux dire, de toute la bande de nos amis et connaissances. Viel-Castel ne m'a pas donné signe de vie, et, à la vérité, il n'y était pas obligé. M. de Rémusat est-il de retour? Prépare-t-il son casque, son char et sa colère? Avez-vous entrevu quelque part M. Mignet? Piscatory ! Piscatory ! Piscatory ! Êtes-vous déjà dans les bras de M. Dumon ? Albert a fait route avec M. Lacordaire, de Lyon à Paris, je crois. Il faut être singulièrement organisé pour aimer mieux être un personnage à Paris que de vivre obscur à Rome. Aurait-il de l'ambition ?

Adieu, mon cher ami, je ne suis ni bien gai ni bien portant. Tous ces jours-ci, le temps est si triste, que j'ai un redoublement de tristesse. Les arbres jaunissent, le brouillard s'épaissit, l'air est âpre ; j'entends mon chien qui hurle. Tout cela n'est pas à crever de rire, ni la vie non plus.

CXLIII.

A M. LE VICOMTE D'HAUSSONVILLE.

Coppet, 13 novembre 1841.

Je me hâte de vous dire que votre article sur les trois puissances italiques me paraît excellent. Vous écrivez comme César a écrit ses commentaires, sans ornements inutiles, avec précision, fermeté et simplicité. Vos phrases vont au but comme des balles de fusil, sans détours. Quand vous corrigerez les épreuves, j'aurai bien à vous soumettre une demi-douzaine de scrupules un peu pédants. J'espère bien être alors auprès de vous, car la *Revue des Deux Mondes* ne paraît que le 1er du mois, et je paraîtrai, moi, avant le 1er du mois. Tout ce que vous dites est très suffisamment mesuré, et il n'y a là, ce me semble, aucune violation des secrets d'État. Si on n'en avait pas dit davantage à la tribune l'an dernier, on aurait probablement gardé les convenances et au delà. Je trouve seulement que les conclusions ne ressortent pas assez nettement pour les trois diverses puissances en rapport avec nous. Non pas que je dise qu'il faille tirer des conclusions, mais il est bon de les faire naître avec une certaine clarté dans l'esprit des lecteurs. Vous êtes bien heureux d'écrire simplement et élégamment dans un temps où l'on voit que la France est une contrée sauvage et que la gale est une maladie contagieuse. Vous n'avez rien de cette gale du style qui le rend rouge et enflé et dont il a été dit : *Projicit ampullas.*

Parlez donc un peu plus du progrès de votre future élection. L'électeur commence-t-il à s'apprivoi-

ser ? C'est, n'est-il pas vrai, un animal fier, sauvage et gourmand ? On voit bien à l'insolence de mon langage que je n'aspire à rien du tout ; mais il me semble voir un pauvre candidat qui jette du grain sur le pas de sa porte et qui dit : *Petits*, *petits*, *petits !* Alors les *petits*, *petits*, *petits*, s'avancent avec inquiétude, faisant un pas et en reculant deux, et pourtant ils avancent, l'air timide et arrogant tout ensemble. Ils allongent le cou vers la graine ; arrive un manant qui dit : « Ah ! messieurs, vous allez chez les aristocrates ? » et toute la volée va se cacher ; et puis ils reviennent un à un et le candidat recommence de sa voix la plus douce : *Petits*, *petits !* Fi ! la vilaine race que les candidats et les électeurs ! Avez-vous préparé vos harangues aux petits ? C'est là qu'il faut peser chaque mot, mais pas au poids du sanctuaire ; c'est là qu'il faut, avec un grand air de brusque franchise, gratter chaque chat à l'endroit de la tête qui lui convient le mieux ; c'est là que l'élévation des formes doit égaler la platitude des pensées. Sauf le style, nous avons lu cet été à Broglie un livre d'un grand écrivain vivant qui ferait bien votre affaire et qui serait un bon modèle. Après tout, mon cher ami, et malgré le vilain métier que vous faites, je voudrais bien être sûr du succès de votre campagne. Vous ne dites pas assez ce qu'il en faut penser ; il est possible que vous n'en sachiez rien. J'espère vous voir bientôt. Je crois toujours que nous partirons le 22. Je ne sais rien de plus mélancolique que cet hiver qui commence au milieu des montagnes. J'aurais une envie folle d'avoir un peu chaud et de voir un peu le jour. Je ne sais pas pourquoi j'entre dans les ténèbres de l'hiver avec des pressentiments plus sinistres que de coutume.

Adieu, mon cher ami. Je vous redis encore que vo-

tre article est excellent et je le répète parce qu'il n'y a rien qu'on juge moins que son propre ouvrage, et ce n'est pas par amour-propre rentré qu'un habile écrivain dit de ce qu'il fait que c'est mauvais. On ne peut pas plus se juger qu'on ne peut se prendre dans ses bras et se tenir en l'air. Croyez-moi donc.

CXLIV.

A MADAME DU PARQUET.

Coppet, 18 novembre 1841.

Si votre solitude est bruyante, celle-ci n'y ressemble pas, en effet, chère amie. On n'entend que la petite plainte éternelle du vent et du lac. Je n'ai, du haut du grenier que j'habite, que la vue d'un ciel tout gris au-dessus d'un grand cercle de montagnes toutes blanches. Elles ont l'air à présent de grands fantômes qui se regardent dans les eaux troublées du lac. Je n'aime plus cette grande tristesse de la mauvaise saison. Il faut être jeune et tout plein d'entrain pour sentir cette joie singulière que me causait autrefois un soleil tout pâle sur des plaines de neige ; alors, quand on voit les feuilles qui tombent et le froid qui vient, on songe avec un vif plaisir aux longues soirées d'hiver. Mais la vie m'a dégoûté des longues soirées d'hiver, avec ce triste accompagnement de discussions politiques et de toutes les relations sèches, et de toutes les révérences du monde.

Je n'ai pas encore écrit grand'chose de ma notice[1]. Quand cela sera un peu plus présentable, je

1. Sur l'ouvrage de madame Necker de Saussure intitulé : *L'Éducation progressive.*

vous la montrerai pour que vous m'en disiez votre avis. Je hais les lieux communs et je n'ai rien de nouveau à dire, ce n'est pas le moyen d'être très fécond. Il m'a fallu lire bien des manuscrits pour en tirer quelques fragments que j'insérerai dans cette notice. Ce sont des morceaux inédits où il y a beaucoup de talent et d'esprit, beaucoup plus que dans les livres imprimés, parce que le regard du public donne toujours quelque chose de guindé.

CXLV.

A MADAME LA VICOMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Coppet, 20 novembre 1841.

Je ne sais pas pourquoi vous me faites la guerre pour avoir dit que je recevais trop peu de lettres de Gurcy, chère madame. Il est possible que mes lettres ne soient pas plus nombreuses que celles que je reçois, mais je mets je ne sais quel empressement à répondre qui prouve qu'il n'y a qu'à m'encourager un peu. Je crains d'ennuyer; mais, dès qu'on me parle, vite quatre pages d'une écriture fine et lisible, tandis que les autres se donnent du temps et semblent dire : « Ah ! mais, une minute. Je ne peux pas écrire tous les jours ; il répond coup sur coup ; on n'en aurait jamais fini; je lui écrirai dans quinze jours. » En effet, au bout de quinze jours, trois semaines, vient une lettre pleine d'esprit et de mouvement d'esprit.

On me mande de Paris que vous avez été ravie de la musique de *Richard Cœur-de-lion*. M. Raulin bat des ailes de joie en vous voyant admirer cette petite musique; pour moi, je ne fais pas grand cas de cette

belle copie de la parole. Il n'y a que l'ineffable qui vaille la peine d'être chanté. Nous nous sommes autrefois arraché les yeux à Broglie sur cette question.

Je trouve Albert bien mondain. Il est toujours chez les grands. Il ne bouge, dit-on, des Affaires étrangères. Je vois qu'on l'engraisse pour en faire un ministériel. Je ne suis pas sûr qu'il soit bon de s'accoutumer de bonne heure à trouver que le pouvoir a raison. C'est une de ces vérités qu'il ne faut admettre que sous les coups répétés de l'expérience. On ne doit être porté à donner raison au pouvoir que quand on a mesuré toute la faiblesse et toute la méchanceté de l'homme en société; alors, on renonce à l'idéal, et l'on se jette dans les bras des gendarmes, du procureur du roi, du contrôleur des contributions; mais ce sont des divinités bien sévères pour les rêves de la première jeunesse. Quand, à la fin d'une belle journée d'automne, vous voyez de petites colonnes de fumée bleue monter du toit des hameaux à travers le feuillage rougi des peupliers, il ne faut pas que la première pensée soit pour le maire et l'adjoint de la commune.

Je suis plus que de votre avis sur l'article de M. d'Haussonville; je le trouve excellent de tout point, bien écrit, bien pensé, mesuré, et de ce grand air qu'il faut avoir quand on écrit, lequel consiste à montrer qu'on en pense plus encore qu'on n'en dit. C'est ce qui fait la grâce dans les mouvements; n'avoir pas l'air d'épuiser sa force, quoi qu'on fasse; n'avoir pas les veines du front gonflées et la poitrine haletante. Cet article est comme la conversation soutenue d'un esprit au-dessus de son affaire. J'ai dit à M. d'Haussonville une petite critique sur l'absence de conclusions, mais je suis prêt à convenir qu'il

n'est pas toujours à propos de conclure. On peut se borner à dire : « Voilà les faits et voilà où ils mènent. Pensez-y. »

Adieu, madame. J'arriverai aussi vendredi à l'ombre de M. de Broglie; croyez-vous qu'on me mette à la porte? Je suis assez maigre, assez mal vêtu, assez grognon, pas bien spirituel, et point comte; mais on est très charitable à Gurcy.

CXLVI.

A M. RAULIN.

Coppet, 21 novembre 1841.

Mon cher ami, vous avez donc encore une fois renoncé au tabac pour jamais. C'était pourtant bien le moins que de mettre un peu de tabac dans votre eau. Vous tendez à une vie simple et frugale. Les Européens, qu'on dit le premier peuple du monde et à qui l'on promet l'empire du globe, sont loin de ce régime sévère. Il leur faut du tabac, du bruit, des spectacles, des rubans, des tableaux, de la musique, et ils ont en conséquence une artillerie formidable et une intrépidité merveilleuse. Les sobres habitants des côtes de Syrie s'enfuient devant une troupe d'Anglais souvent ivres qui vous démolissent en un clin-d'œil Tyr, Sidon, Ptolémaïs, et qui vous envoient un évêque à Jérusalem pour administrer les deux versants du Taurus et du Liban. Après tout, cependant, il est possible que, devant Dieu, ce ne soit pas une grande gloire de démolir les villes et de faire voler sur les mers une centaine de gros vaisseaux, et de perfectionner tous les jours les fusées à la Con-

grève, et d'avoir des théâtres où l'on joue bien ou mal les beaux rêves de Shakspeare et de Racine. Peut-être qu'un honnête Turc, qui ne boit que de l'eau, qui, les yeux fermés, dans d'infinies contemplations, voit de loin, avec indifférence, passer sur le miroir de la Méditerranée les flottes orgueilleuses et tout ce faste sévère et puissant de l'Europe, peut-être que c'est cet honnête Turc qui remplit sa mission ici-bas. Il ne s'agite point; il ne trotte pas tout le jour pour obtenir la grande gloire de commander un régiment; il n'écrit pas de brochures; il ne s'adonne pas à la logique; il se tient loin de la poussière de la guerre et des feux follets de nos idées. C'est possible; mais la différence des deux civilisations, c'est la différence entre l'eau et le vin, entre les narcotiques et les excitants. Rebecca buvait de l'eau sous le ciel de la Mésopotamie; cette fille est simple, noble, son geste est grave, son sourire doux et tranquille, son âme profonde et limpide comme la source au bord de laquelle elle s'arrête. Une belle dame anglaise boit du vin; elle est élégante, frétillante, causante; elle jette à droite et à gauche sur les pauvres gens qui l'admirent un regard tout éclatant d'une flamme superficielle; elle se moque; elle s'inquiète; elle court aux sermons, à l'Opéra, aux séances de l'Académie; tous les romans laissent dans son esprit mobile autant de traces que ses propres sentiments; elle meurt à la peine pour avoir des succès dans le monde. Vous avez les résultats d'une coupe d'eau claire ou d'un verre de vin de Madère; et voilà que je vous donne raison. Mieux vaut être Rebecca que cette pauvre élégante qui deviendra poitrinaire. Mieux vaut regarder avec le Turc les étoiles se lever en silence sur ces peuples silencieux, que de courir

l'hiver de maison en maison, à la lueur du gaz. Donc, buvez de l'eau.

CXLVII.

A M. LE VICOMTE D'HAUSSONVILLE.

Paris, dimanche 28 novembre 1841.

Je corrigerai votre épreuve de mon mieux, quoiqu'il soit bien tard, mais j'espère être arrivé encore à temps. Je vais prier M. Rossi de m'indiquer les passages qu'il croit qu'il faut rectifier.

Je m'en rapporte à madame d'Haussonville pour avoir écrit avec esprit sur madame Necker. Aussi j'espère qu'elle ne m'a pas volé mes pauvres idées que je lui ai montrées à Broglie. Ces pauvres filles seraient bien gauches avec un châle de cachemire et une robe élégante et des perles dans les cheveux. Elles vont en sabots par les montagnes et elles préfèrent garder les vaches. Elles n'ont pas l'oreille bien musicale ; seulement, avec leur mélancolie à elles (car la démocratie a aussi ses tristesses), elles écoutent le ranz des vaches et ne savent ce que c'est que Rossini, Piccini, Gluck et Mozart, et cet Haydn dont Raulin seul peut prononcer le nom à force d'enthousiasme.

Nous avons assisté de Coppet à tout ce mouvement insurrectionnel de Genève qui, toutes formes sauvées ou à peu près, a mis à bas la Constitution du pays. C'est une fantaisie qui, je l'avoue, ne fait pas honneur à la démocratie. Il n'y avait pas un grief raisonnable quelconque contre le gouvernement qui va s'en aller. C'est la pure démangeaison de faire une révolution. Quand cette petite aristocratie aura

été renvoyée et plantera ses choux, elle pourra dire, comme M. de Malesherbes après sa condamnation : « Encore, si cela avait le sens commun!!! »

CXLVIII.

* AU MÊME.

Paris, 3 décembre 1841.

Mon cher ami, je vous prie de ne pas me croire négligent de votre gloire. Si je ne vous ai point encore envoyé vos exemplaires, c'est qu'ils ne seront prêts que ce soir. Une fois la revue elle-même imprimée, tous ses mouvements se ralentissent. J'ai lu l'article dans la revue. Il a très bon air, l'air fort, bien portant, et une figure calme et décidée. Que vous a dit ce premier sourire de l'imprimé? J'espère qu'il réussira dans le monde, malgré sa gravité. M'avez-vous pardonné le tatillonage de mes remarques?

Je ne vous parle plus de Louise. C'est une méchante femme et une femme silencieuse. On dit qu'elle est très aimable. Je n'en sais plus rien du tout.

J'ai vu hier au soir M. de Barante. Il n'a point vieilli. On vieillit plus ici que près du pôle. Le ton de sa conversation étonne; il est spirituel, doux, raisonnable, sans amertume sur personne; ne parlant pas toujours de la même chose; il a l'air d'un revenant d'une époque meilleure. M Duvergier de Hauranne arrive, dit-on, avec la réimpression de ses articles augmentée d'une préface acidulée qui fera quelque peine au troupeau et aux bergers conservateurs. Cet homme est terrible. Il arrive maigre

et affamé, tournant autour de ces pauvres brebis, tandis que le *Journal des Débats* et *la Presse* leur jouent de la flûte au milieu des gras pâturages.

On a jeté à notre pauvre ministère le chantre d'Elvire entre les jambes. Ils ne savent comment s'en dépêtrer. Ils craignent de le blesser et de l'irriter. Ils se tranquillisent en se disant qu'il est à la campagne, et qu'il ne pense pas à mal, c'est-à-dire à la présidence ; mais je suppose bien que l'auteur des *Harmonies*, tout en disant : *O lac*, *rochers muets*, *grottes*, *forêt obscure!* ne perd pas de vue le fauteuil de M. Sauzet. Voilà l'hiver; les champs sont tristes et la nature est muette; pourquoi l'oiseau voyageur ne viendrait-il pas s'abattre sur les toits des grandes cités et percher un moment sur le bureau de la Chambre des députés?

Bonjour, monsieur, mais pas la moindre chose pour madame, je vous prie.

CXLIX.

A MADAME LA BARONNE A. DE STAEL.

Paris, 23 février 1842.

Nous *dînâmes* hier avec M. Ingres chez madame d'Haussonville. Je crois que vous l'avez beaucoup vu à Rome. C'est un être singulier qu'un véritable artiste. M. de Broglie a été fort attentif pour lui et il a paru charmé de ce soin. Les larmes lui venaient aux yeux quand on lui faisait l'éloge de son portrait de Chérubini. Il n'est pas très spirituel extérieurement, mais on voit que le pot bout intérieurement. Il a sa langue à l'extrémité de ses doigts. Il parle par gestes arrondis,

comme s'il voulait dessiner ce qu'il a à dire. Avec lui était là un jeune musicien[1], le gendre de M. Baillot ; entre cette peinture et cette musique selon son cœur, M. Raulin était tout oppressé d'aise et de bien-être. Il ne mangeait pas, ne parlait guère ; il a, avec ces deux messieurs, ce quelque chose de tendre, de confiant, de respecteux, d'ému, qu'une femme peut avoir pour son directeur. Le pauvre garçon est, au fond, plus païen qu'il ne pense. C'est la musique d'église qui l'élève dans le ciel catholique. Il n'aurait pas su résister au Jupiter de Phidias. Ne trouvez-vous pas que M. Ingres a quelque chose de M. Cousin, mais au grand sérieux ? Je lui trouvais des airs de tête qui me rappelaient un acteur, et j'ai fini par trouver que cet acteur était M. Cousin. N'attendez-vous pas avec impatience les deux volumes de métaphysique de M. de Rémusat? Il y a beaucoup de talent et d'esprit dans ce que j'en ai lu en manuscrit, mais c'est l'enfer de l'abstraction. C'est une promenade en ballon dans les espaces sans bornes, loin des vivants, loin des arbres, des eaux, des fleurs. Vous pourriez bien prendre un grand mal de tête dans cet air sec et froid qui règne sur ces hauteurs désolées. Je me reproche de ne vous avoir pas encore envoyé le deuxième volume de *Port-Royal*. Vous y verrez l'histoire complète des propositions de Jansénius. Quoi qu'on en ait dit, c'était, sans doute, un fort méchant homme, et même presque *calviniste* sur les questions de la grâce. Il est vrai que saint Augustin est lui-même pire qu'un protestant. Du reste, le livre de M. Sainte-Beuve est aimable, quoiqu'un peu décousu. On y voit aller et venir dans leurs cellules et dans leurs petits jardins tous ces

1. M. E. Sauzay.

grands personnages. On suit les jours réglés de M. de Sacy quand il est prisonnier à la Bastille et qu'il y traduit la Bible. Je ne savais pas que l'Ancien Testament eût été ainsi traduit sous les verrous. On lui annonça qu'il pouvait partir, le lendemain du jour qu'il eut achevé son travail. Il avait pris goût à la Bastille, n'y étant pas dérangé et n'ayant pas de visites à attendre. C'est une des mille douceurs de la prison, mais telle est l'infirmité du cœur de l'homme que je suis sûr qu'on se lasse aussi de la prison et de la solitude absolue.

M. de Broglie est tout à ses travaux de la commission des colonies. M. Wilberforce n'a pas mis plus de suite à ce travail, et il y a apporté moins de force d'esprit. Le dépouillement et l'intelligence détaillée des documents exigent une attention très forte et une grande sûreté de mémoire et un grand esprit de critique et une grande fermeté de bon sens pour marcher entre le découragement et les projets romanesques.

24 février.

N'est-il pas vrai que je vous tiens quelquefois assez bien au courant de la vie que les vôtres mènent ici? Il me semble même que je ne vous épargne pas assez les détails. Hier, c'était l'immobile mercredi de madame d'Haussonville la mère. Je dis *immobile* dans le sens qu'il ne manque jamais, car ces soirées sont amusantes. On y est plus entre soi qu'ailleurs; on n'y est guère qu'une vingtaine à la fin de la soirée, mais vraiment vingt personnes qui ne haïssent pas de se rencontrer. A dîner, il y avait M. et madame Georges d'Harcourt; et savez-vous que M. G. d'Harcourt va devenir pair, ou plutôt que de toute éternité il

était pair par droit d'hérédité? Son père est mort avant la révolution de Juillet et avant l'abolition de l'hérédité, et laissait sa pairie régulièrement à son fils aîné, mais ce fils aîné a voulu à toute force se faire Anglais et rester Anglais ; il n'avait point de fils, alors M. Georges d'Harcourt a réclamé pour succéder à défaut de son frère. L'affaire avait dormi quelque dix ans, par négligence, par ennui de résoudre de petits points de droit, etc., Mais voici qu'elle se réveille triomphante et, dans peu de jours, il entrera à la Chambre.

Où en étais-je donc de mon dîner de mercredi? Ah ! — M. et madame d'Harcourt, — M. et madame Mortier, qui se préparent à retourner en Suisse dans six semaines avec quelque appréhension de cette société et de ce climat alpestre, — M. Guizot, très aimable, très en train d'esprit, ayant toutes les vertus des cœurs heureux, tout semblable à un général qui vient de gagner trois ou quatre batailles dans une rapide campagne, et, en effet, voilà ce ministère en pleine mer et une mer tranquille et toutes les voiles doucement enflées au souffle de M. Jacques Lefebvre, de M. Delessert et de M. le général Jacqueminot. M. de Rémusat et M. Thiers ne soufflent que dans leurs doigts ; l'un écrit les batailles du premier Consul, et M. de Rémusat cherche comment la matière et l'esprit peuvent entrer en relation dans ce monde. On philosophe et l'on attend des jours meilleurs. On écoute le canon de Marengo au lieu d'entendre le bruit des voitures d'ambassadeurs dans la cour du ministère des Affaires étrangères. On pense à Dieu, à la substance, au temps, à l'étendue, au lieu de lire des rapports de police dans le cabinet du ministère de l'Intérieur. C'est la différence de la contemplation

à l'action. Je soupçonne qu'à leur place vous n'hésiteriez pas sur le choix.

Le soir, chez madame d'Haussonville, est arrivé bien du beau monde : — madame de Barante, qui est toujours belle, mais qui a pourtant l'air un peu triste, et M. de Barante, qui a autant d'esprit que jamais, malgré son séjour dans les glaces de l'empereur Nicolas ; — madame Gabriel Delessert, qui semblait sortir des bois par un jour de printemps ; — mademoiselle de Pomaret ; — Louise, bien aimable au milieu de ce petit cercle. M. d'Haussonville ressent toujours des souffrances électorales ; il prétend que je n'ai pas pris assez de part à son échec, et, en vérité, il a grand tort ; j'en aurais pris beaucoup moins à mon propre échec. Je ne me figure pas qu'une place au milieu de cette race perverse et plate et ennuyeuse de la Chambre des députés soit une partie notable du bonheur de ce monde.

CL.

A LA MÊME.

Paris, 2 mars 1842.

Vous avez été affligée, j'en suis certain, de la mort de M. Jouffroy. Il a succombé hier, après avoir lutté longtemps contre une maladie de poitrine qui n'a pris que depuis deux mois un caractère alarmant. Il avait beaucoup d'esprit, beaucoup de talent et des qualités morales d'un ordre très élevé. Il avait médité paisiblement toute sa vie sur toutes les grandes questions dont il a peut-être à présent la solution. Tout ce que ses livres expriment d'incertitudes et de con-

victions produit, en les relisant à présent, un effet singulier. Il laisse deux petits enfants et quelque petite fortune pour achever de les élever. M. de Broglie l'avait vu, il y a une quinzaine de jours, déjà bien affaibli, mais non point d'intelligence. Parler le fatiguait. Il pensait tristement, tandis qu'il voyait s'écouler ses derniers jours. Il voyait avec une fermeté simple et mélancolique qu'il n'y avait plus de remède à son mal. En se réveillant, le jour même de sa mort, il se trouvait mieux que tous les autres jours, et puis tout s'est dénoué tout à coup, et ce qu'il a pensé et écrit dans ce monde deviendra un sujet de méditation et de doute pour ceux qui vont venir et qui souffriront, s'inquiéteront et mourront comme lui. Le fil de la pensée s'est brisé dans ses mains ; un autre va le renouer pour le voir se briser à son tour. Il a regardé bien des fois, du haut de ses pauvres montagnes, les Alpes et le lac ; il a cherché le mystère que murmure toute cette nature. Un autre viendra peut-être à la même place essayer le même effort inutile.

Lisez dans la *Revue des Deux Mondes* un article de M. Libri, intitulé : *Souvenirs de la jeunesse de Napoléon*. Tout cela est extrait d'un grand nombre de cahiers où Banaparte avait consigné un peu pêle-mêle ses souvenirs, ses études et ses propres réflexions, entre dix-sept et vingt-quatre ans. C'est la petite source qui bouillonnait inconnue dans un petit coin du monde et qui est devenue un grand fleuve. Quoi qu'en dise M. Libri, ces commencements me semblent assez ordinaires et c'est précisement ce que je trouve intéressant. L'originalité des figures est souvent longtemps à se faire jour. Le talent, l'imagination vive, la pensée colorée, tout cela pousse tout à coup par un jour de printemps, comme un arbre qui

languissait et qui se couvre un beau matin de belles fleurs; le vent tiède a soufflé, c'est cela qui manquait; ou bien le chaos n'était pas encore débrouillé au dedans, et l'équilibre et l'ordre se sont soudainement établis. Qui dirait qu'il y a plus qu'Alexandre dans cette rhétorique irrégulière et emphatique ?

Voulez-vous être assez bonne pour relire les deux ou trois premiers chants du Dante, de *l'Enfer*, et me dire ce que vous en pensez ? Après en avoir dit et pensé beaucoup de mal, il est tombé tout à coup, d'un certain biais, un trait de lumière pour moi sur cette poésie. Ici, où tout le monde a des partis pris, je ne peux pas demander si j'ai ou si j'avais raison. Je m'adresse au cristal des fontaines. Ici, tout le monde a sa petite mare trouble où les pieds des passants sont plus ou moins empreints.

M. Guizot disait hier au soir que M. Jouffroy était loin de penser que son état de santé fût si grave ; qu'il l'avait entretenu, il y a huit jours, de ses chances à la prochaine élection et causé de la question de savoir s'il valait mieux pour lui être nommé pair que de rester député ; mais cela ne prouve pas grand'-chose sur le sentiment qu'il avait habituellement. Quand il vient le moindre souffle de bien-être, on se reprend involontairement à la vie pour une heure ou deux, et puis on ne tarde pas à entendre de nouveau siffler le vent qui emporte à l'autre rive.

5 mars.

C'est aujourd'hui que l'on fait les funérailles de M. Jouffroy. Albert y est allé avec son père. Je suis resté chez moi, où je suis retenu par un grand mal de tête. Son cercueil sera porté dans le Jura. Je conçois qu'il n'ait pas voulu être mêlé à cette pous-

sière de Paris. Secrètement, je ne serais pas fâché d'être à sa place et d'aller dormir dans ces montagnes. Il avait beaucoup mieux à faire que moi sur cette terre. Mon chemin devient plus triste et plus étroit chaque jour. Je suis de plus en plus inutile aux autres et ennuyeux à moi-même aussi. Je ne crois pas que je supporte un autre hiver à Paris. Je sais bien qu'il y a un peu de manie et de nerfs malades dans cette disposition, mais ces nerfs-là sont aussi une partie de ma très misérable condition. Comme vous êtes très bonne, je vous prie de ne pas trop vous attrister de ce que je dis là. Il me revient de temps à autre un peu d'entrain comme un trait de lumière à travers les vitres cassées d'une petite maison délabrée et abandonnée ; mais, en tout, c'est une très triste masure. Les mauvaises herbes croissent dans le jardin ; il y avait quelques arbres qui auraient pu grandir, mais qui ont été mangés par les chenilles. Vous n'avez pas d'idée de la tristesse de ce jardin.

M. Cousin rentre comme membre du Conseil royal en remplacement de M. Jouffroy. M. Villemain a fait là un acte héroïque en le proposant au roi, car M. Cousin est un voisin hargneux et impérieux. Il est très juste qu'il dirige les études de philosophie en France, mais il faut un grand fonds de philosophie pour vivre en paix avec lui. Mais M. Villemain fait bien ce qui est bien. Peu de ministres se seraient prêtés à ce désagrément de tous les jours, au contact de cette nature orgueilleuse, insolente, égoïste, habile à mal faire. Les eaux les plus actives et les plus pures de la philosophie n'ont pas plus agi sur sa nature que sur la peau d'un rhinocéros.

M*** pense à se mettre sur les rangs pour remplacer M. Jouffroy dans le Doubs ; mais on ne doit sa-

voir que penser de ces électeurs. Pour M. Jouffroy, c'étaient ses amis, ses camarades, qui avaient fait avec lui l'école buissonnière dans les montagnes. C'était un grand esprit qui faisait honneur à ces vallées sauvages et qui avait été un petit paysan avec eux. Il était fort libre devant eux d'avoir telle ou telle opinion politique. Ce sera tout autre chose pour un étranger. M*** n'a pas été dans sa jeunesse avec eux à la veillée et n'a pas cheminé avec eux par les grands hivers dans les petits sentiers de la montagne pendant que les loups se promenaient alentour. M. Jouffroy était là, à la Chambre des députés, au nom des sentiments les plus poétiques du monde. Les gens de la montagne aimaient à voir à la Chambre une intelligence supérieure qui avait grandi sous leurs sapins, dans ces petits hameaux. Il s'était promené dans toutes ces habitations ; il avait causé avec eux auprès de leurs ruches d'abeilles ; il les avait quelquefois entretenus, avec sa simplicité élégante, de ce qu'il savait de Dieu, du monde, de l'avenir. Je me souviens de lui avoir entendu raconter ses conversations avec ses compatriotes, dont les uns étaient spiritualistes, les autres vraiment mystiques, les autres stoïciens, quelques-uns penchant à toute incrédulité, tous confusément et suivant la pente naturelle de leur caractère. Il leur disait, à son tour, ce qu'il pensait d'utile et de consolant sur les secrets du monde, et tout cela au milieu de tous les accidents familiers de la vie ; le soir, quand on filait le chanvre ; le matin, quand les vaches sortaient des étables ; avec un berger qu'il rencontrait à midi sous l'ombre des rochers. Et voilà que son cercueil revient au petit cimetière du village. A son arrivée, on entendra la cloche de l'église ; on viendra par tous les sentiers ;

mais tout rentrera dans le silence et l'on montrera de temps en temps aux voyageurs que le hasard amènera là la pierre d'un philosophe qui avait beaucoup de renommée à Paris, et, sur la colline, la maison de son père.

Tous ces pauvres philanthropes anglais qui comptaient assister ici au *meeting* pour l'abolition de l'esclavage arrivent à la file. Le bon Josiah Forster est arrivé ce matin avec son air noble, son grand chapeau, ses grandes jambes et son grand parapluie. Tout ce monde bienveillant dînera mardi chez M. de Broglie.

7 mars.

Je vous disais que le cercueil de M. Jouffroy serait reporté dans les montagnes, mais on a renoncé à ce projet. Qu'avez-vous dit du discours de M. Villemain ? Il est bien, ce me semble. Il y en a eu un de M. Cousin, mais je ne l'ai point vu. Tout le monde était très triste à cette triste solennité. C'était une créature aimable et sauvage, qui n'avait pas les instincts de la société. Le monde est assez bienveillant pour ces caractères. Personne ne les trouve sur son chemin. Ils ne disputent rien à personne.

CLI.

A MADAME DU PARQUET.

Paris, jeudi 20 juin 1842.

Je ne pourrai point aller chez vous ce matin comme vous l'aviez permis, chère amie. J'ai sur les bras deux ou trois petites affaires dont je ne puis me débarras-

ser. J'espère que vous vous serez un peu amusée à cet Institut et que M. Ballanche vous aura transportée dans les plus belles régions; son esprit habite entre le vide et le chaos, avec des échappées de vue sur l'infini. M. de Barante appartient plus à ce monde et aux mondes possibles. Il aura remis l'Académie en train d'esprit français et de langage français.

J'ai quelque crainte que vous n'ayez rien à lire par ces temps où l'on ne peut guère se promener. Vous ne pouvez cependant pas trop relire l'éloge de M. de Tracy par M. Mignet, mais ce n'est pas assez dans les longs jours d'été. Vous avez laissé le livre de M. Sainte-Beuve. C'est pourtant la fin qui tempère la vivacité des commencements. J'espère bien me remettre bientôt au docteur Chalmers, si je puis jamais en finir avec ma notice, qui me pèse comme une montagne sur les épaules.

Je crains bien que madame de Staël ne trouve la *perfide Albion* très belle. Il y a quelque chose d'anglais dans la nature génevoise; seulement ces Génevois ne possèdent ni les Indes, ni Gibraltar, ni les îles Ioniennes. Ils se sont seulement donné l'autre jour une petite constitution qui ne fera ni bien ni mal au tempérament détraqué de la pauvre République. Je hais la politique sous toutes ses formes. Je suis ennuyé de ministères, d'élections, de chambres, de paix, de guerre; je donnerais toutes ces sottises pour deux orangers en pleine terre sur le bord de la Méditerranée. M. Raulin me demande de vous dire beaucoup de souvenirs respectueux de sa part. Il possède, non pas deux orangers, mais un petit pot de réséda qui forme l'ensemble de ses propriétés territoriales. Il est content, parce qu'il est un sage. Il passe six heures de la journée dans les eaux de la Seine, et puis il

se promène autour de ses propriétés, c'est-à-dire autour du petit pot de réséda. La modération est le trésor du sage.

J'écris dans l'horreur de tout ce petit déménagement pour un petit voyage. Je suis bien fatigué d'aller et de venir. J'étais né pour l'immobilité la plus absolue. Je suis comme une marmotte qui serait tracassée par deux petites ailes toujours en mouvement.

CLII.

A M. RAULIN.

Broglie, 26 juin 1842.

Écrivez-moi un peu. Vous n'avez nulle idée de l'absence de nouvelles dans laquelle nous vivons. Albert est bien occupé, M. d'Haussonville est comme Achille combattant le Simoïs. Dans cette situation, on n'écrit pas de lettres à ses amis de province. Achille écrivait rarement à *Larissa*, durant toute la grande guerre de Grèce. Si vous m'abandonnez, je n'en saurai pas plus que les lapins du parc; encore les lapins ne se soucient pas de vous et prennent plus lestement leur parti.

Pour le quart d'heure, j'ai été obligé de mettre un frein à ma fureur de composition. Je lis, je lis, je lis; d'abord un abbé Couture, qui a laissé de longs mémoires sur la vie privée des Romains dans l'histoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, puis toujours le Dante, puis un volume des écrits de M. Jouffroy laissés après lui et que M. Damiron vient de publier. L'un des grands morceaux est un récit intéressant où M. Jouffroy exprime avec vivacité et dé-

tail la lutte des traditions religieuses qu'il avait reçues de sa famille dans les vallées du Jura, contre le génie de l'examen qui le surprit à l'École normale. Tout cela est fort élevé et fort vivant et fort sage et d'un éclat de langage que relève encore cette mort récente.

Je n'ose pas dire que je lis les quatre volumes des lettres de Diderot à mademoiselle Voland. Ce n'est pas le beau côté de la société du XVIIIe siècle. On y voit les soirées du baron d'Holbach à sa maison de campagne comme si on y avait passé huit jours. Le cynisme y tient une grande place. Je n'avais pas gardé le souvenir que tous les emportements lyriques de Diderot fussent si peu naturels. C'est une affectation de sans gêne et une exagération de bons mouvements assez ridicules. J'ai repris un peu à madame Riccoboni; mais, passé un certain naturel élégant et une certaine finesse d'observation, la dame est un peu ennuyeuse avec ses grandes aventures impossibles; les personnages sont vrais et les événements faux. L'impression est désagréable.

Voilà de pauvres lectures, excepté M. Jouffroy; mais j'ai eu la fièvre et j'ai encore la tête un peu endolorie.

Vous me demandez pourquoi on ne lit pas toujours Virgile ou Platon. Parce que, si l'on ne lisait autre chose, on ne comprendrait pas si bien ni Virgile ni Platon. Avouez que je vous ai rendu un grand service en vous faisant lire M. Joubert. Vous ne lisez rien qu'on ne vous l'entonne, si ce n'est Tertullien qui vous passe mieux, à ce qu'il semble. Ne dites rien contre l'affectation du style; c'est bien souvent un travail nécessaire pour faire sortir sa pensée du marbre où elle est enfermée. Rien n'est plus naturel que

l'homme qui ne voit de nuances à rien. Il n'a point d'efforts à faire, l'heureux homme ; il va droit son chemin parmi les hautes herbes des lieux communs ; il ne va pas dans les bois où personne n'a pénétré ; il ne lui faut, pour se frayer une route, ni le fer ni le feu.

Bonjour, mon cher ami ; vous êtes bien gentil de n'être pas trop conservateur.

CLIII.

AU MÊME.

Broglie, 4 juillet 1842.

Nous sommes, mon cher ami, l'un vis-à-vis de l'autre, dans la situation la plus délicate ; car, enfin, nos lettres s'étant croisées, qui doit répondre à l'autre? C'est un problème insoluble que je tranche hardiment, faute de pouvoir le résoudre dans les règles. Vous enfantez un député, et dans ce grand travail vous ne pouvez pas écrire autant qu'un autre. Voilà une semaine qui sera laborieuse ; que de serrements de mains, que de douceurs on va se dire dans ces huit jours! C'est la fraternité chrétienne dans toute sa douceur; mais le diable n'y perdra rien. On se mange tout bas les uns les autres comme dans le Dante, que dis-je! comme dans Alighieri. Comment passez-vous votre temps dans votre jolie petite province? J'ai toujours eu le désir de voir votre maison, votre joli jardin, les grands arbres qui la couvrent; car votre maison n'est-elle pas comme l'hôtel d'Anchise, à Troie :

Arboribus clausa recessit.

Reprenez-vous là toutes vos grandes lectures qui ne parlent que de l'éternité? Tertullien, saint Martin, saint Jean Chrysostome? Ce sont certainement des gens plus sérieux que Voltaire. Tertullien n'a jamais dit :

> Si vous voulez que j'aime encore.
> Rendez-moi l'âge des amours !

Il ne faut pourtant pas s'y fier. Je suis persuadé que saint Augustin avait fait de bien jolis vers latins aux demoiselles de Milan, quand il y enseignait la rhétorique, et saint Jérôme, avant de se blottir dans les sables de la Thébaïde, était bien capable d'avoir aussi donné dans cette littérature profane. C'est même ce qui donne plus d'autorité à la gravité de ses pensées. Un homme d'un grand esprit, fort à la mode dans Rome, qui a joui de tout ce grand et terrible luxe de cette terrible ville, et qui, tout à coup, se sent pris d'un grand dégoût de tout ce qui n'est pas l'invisible, cela aussi est un argument. Les grands saints ont été de grands mauvais sujets pour la majorité, et c'est ce qui les rend démonstratifs. Supposez que Voltaire ait jeté, vers cinquante ans, la philosophie aux orties, et qu'il ait enseigné, dans l'éclat de son esprit, le catéchisme aux petits enfants de Ferney ; cela montrerait bien qu'on voit le bout de toutes les voies du monde.

Que me dites-vous de M. Henri de Castellane ? Il ne sait donc que faire de son aristocratie? Et, en effet, dans le temps présent, c'est une machine difficile à manœuvrer. Quand on a le malheur d'être un grand seigneur, il faut, pour plaire, n'être ni froid ni familier, ni réservé ni communicatif, ni confiant ni timide.

Point froid et point jaloux.

Il vaudrait mieux, pour en finir avec ces embarras, mettre sur la porte de sa maison : *Mirabeau, marchand de draps;* encore les gens graves trouveraient que c'est bien fort et que c'est une manière de se moquer du monde.

Ah! vous me parlez encore de musique, scélérat! Oui, oui, scélérat que vous êtes! C'est grâce à vous et à vos absurdes doctrines que vous allez prêchant partout que j'entends tout le long du jour madame d'Haussonville jouer des airs qui me mettent les nerfs dans un terrible état. Votre belle musique avec son admirable harmonie me met au supplice. Je n'aime que la mélodie, moi; je le dis franchement, et je n'entends que des sons qui semblent l'accompagnement naturel d'un évanouissement. Mon chien est du même avis. Dès qu'il entend vos grands maîtres, il pousse lentement des hurlements plaintifs; mais, si vous lui jouez du Rossini, son regard s'anime, et il remue la queue. Il la remue aussi pour Mozart; mais, pour Bach et Hændel, ce sont des pédants. J'aimerais autant une littérature qui ne serait à la portée que d'une demi-douzaine de vieux savants qui entendraient finesse à des tours tout bonnement ennuyeux.

Voilà qui est grossier, j'espère, et voilà qui va me déshonorer à vos yeux. Je vous entends d'ici vous dire tout bas à vous-même : *O Raulin, quel goût, quelle âme, quelle sensibilité délicate le ciel t'a donnée! Je vous remercie, ô dieux, de n'être pas comme ce Béotien!*

A présent que vous allez me tenir pour le dernier des êtres, je ne sais trop s'il ne vaut pas mieux en finir. Je voulais pourtant vous dire que j'ai fini ma notice. Ce m'était un poids insupportable. Je ne suis

bon qu'à mener un train de raisonnements, que je recouvre de bleu, de rouge, de vert, comme un manuscrit peint du moyen âge, sauf la délicatesse, bien entendu ; car un pauvre animal qui ne goûte pas la musique de Hændel et de Bach ne peut pas avoir le verbe bien haut.

Avez-vous jamais pensé que, dans tous les grands airs populaires qui ont traversé les siècles comme un écho prolongé, la mélodie est parfaitement saisissable du premier coup ? Est-ce que vous croyez qu'Épaminondas aurait voulu jouer sur sa flûte un air de Bach ? Est-ce que vous croyez que les filles de Lacédémone ne seraient pas mortes de tristesse s'il avait fallu conduire leurs chœurs de danse sur les notes de Hændel ? Tout cela est bon à jouer dans la forêt hercynienne.

Ululantum et sæva sub nocte rudentum.

La musique n'élève pas l'âme dans des régions supérieures sur de grandes ailes mélancoliques de toiles d'araignée. Ses ailes sont fortes, rapides, et l'éclat du soleil se joue sur leurs notes brillantes :

L'émeraude, l'azur, la pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.

Adieu, monsieur. J'aime Raphaël, j'aime Mozart. Je ne crois pas qu'une fille soit perdue pour avoir écouté un air de Rossini, ni qu'il en puisse résulter pour elle, de cette simple audition, une famille qui n'aurait pas de père. J'aime Voltaire, Rousseau, Bossuet, Racine, Sophocle, Homère, Edgar Quinet ; j'aime Rome, et plus la Rome des empereurs que la Rome ecclésiastique ; je déteste Bach, Hændel, M. de

Maistre et vous; et, si vous dites un mot, j'y joindrai deux de vos amis que je soupçonne d'aimer Bach et Hændel.

Allez au diable et portez-vous bien.

CLIV.

A MADAME DU PARQUET.

Paris, 27 août 1842.

En fait de grands voyages, je ne compte faire cet automne que celui de Gurcy. Les Alpes sont bien loin pour moi, et je ne puis penser sans horreur à cette longue route par les plaines de Bourgogne. Les gens sensés qui m'ont vu quelquefois partir pour la Suisse, après avoir dit que je n'irais pas, en concluent qu'à cette fois encore il en sera de même. Nous verrons bien si cette arrogante théorie des probabilités aura tort ou raison. Albert est parti pour la Normandie ; il va passer là une dizaine de jours au milieu des chevaux, à poursuivre des renards et des chevreuils. C'est ce que je compte faire la première fois que j'aurai vingt ans. En attendant, je vois ici partir tout le monde; il n'y a plus à Paris que quelques chats, et encore ont-ils, pour la plupart, leur place retenue la malle-poste.

Il n'y a pas plus de livres à Paris que de personnes à Paris, et j'en suis réduit à lire des conseils de Cobbett aux jeunes gens. Je ne compte pas en profiter pour moi-même ; il y a pourtant beaucoup de talent dans ce démagogue. J'y ai trouvé des peintures de la vie des petits fermiers en Angleterre, qui semblent avoir quelque chose des plus belles pages des *Confes-*

sions de Rousseau. Avec une haie en fleurs, un toit de chaume, quelques tiges de lis dans un petit jardin, il fait un petit tableau charmant. Il est parvenu à rendre poétiques les soins les plus sévères de l'économie et tout le gouvernement d'un ménage pauvre. J'ai peine à croire que le peintre fût un fort méchant homme, comme le prétendent les gens du beau monde en Angleterre. Savez-vous que ce Cobbett a fait autrefois un livre contre l'Église anglicane afin de prouver que l'établissement du protestantisme ne valait rien ? il a cherché à montrer qu'il avait seulement gâté le catholicisme. La société des livres religieux en France s'est avisée l'autre jour de l'existence de ce pamphlet, et elle l'a fait imprimer avec Fénelon, Massillon et Bossuet, de manière que cet audacieux radical, avec son vieil uniforme de sergent dans un régiment d'infanterie et son air altier et provocateur, se trouve au milieu de ces figures paisibles, en surplis blanc, de Massillon et de l'abbé Poulle. Si ces hommes excellents avaient eu une demi-heure de conversation avec ce terrible homme, ils auraient tous quitté la boutique du libraire en faisant le signe de la croix. Pour l'autre livre des *Conseils aux jeunes gens*, ce serait un charmant ouvrage à mettre entre les mains des gens des classes pauvres, après en avoir ôté quelques mots trop rudes que le cynisme radical aime à employer.

CLV.

A M. LE PRINCE DE BROGLIE.

Paris, 31 août 1842.

Mon cher Albert, tu as pris un mauvais moment

pour partir, car tu n'as pas joui du grand succès qu'a eu le rapport de ton père. On me dit que même les journaux de la gauche se sont résignés à en louer du moins la forme, tout en trouvant les idées abominables et attentatoires à la souveraineté et à la majesté nationales ; enfin, les admirateurs de M. Molé pensent que M. Molé lui-même n'aurait pas mieux fait. La discussion qui a suivi le rapport n'a pas été fort brillante, ainsi que tu l'as pu voir. Ce que M. de Brézé paraît avoir dit de plus neuf et de plus pratique est ce qui touche à l'organisation de la régence chez les Sicambres. Je ne savais pas que les Dreux remontassent si haut, mais ces petites anecdotes du jour ont été froidement accueillies par la Chambre. Sur les quatorze voix de minorité, il faut rabattre deux boules noires mises par distraction dans l'urne du vote par deux membres un peu étourdis, mais incapables de commettre une telle noirceur volontairement. Quand je dis *commettre une noirceur*, c'est pour me préparer une place à l'Académie française, à ce qu'il paraît.

M. Raulin, sous deux ou trois jours, s'envolera vers les plaines de Champagne. Il ne reste à ceux qu'on abandonne à Paris que les yeux pour pleurer, mais cela suffit à un homme raisonnable. M. Raulin s'est beaucoup évaporé dans ces derniers temps. Il va dans le grand monde. Il dînait l'autre jour encore chez madame d'Agoult; il y a causé de religion, de musique et d'architecture avec deux Valaques, un Russe et un Polonais. Il prêche toujours le travail et ne finit jamais son article sur M. Thierry. Il prétend que ses amis peintres viennent de terminer récemment la corolle d'un lis que la sainte Vierge tient à la main, dans la petite chapelle Sixtine de Notre

Dame de Lorette. La main sera pour l'année prochaine.

On n'est pas si seul ici que je le dis. Malgré la dureté des temps, M. de Rambuteau est venu passer chez nous une partie de la soirée. M. Rossi était si cruellement fatigué de toutes les thèses qu'il préside, que je crois, en vérité, qu'il s'est endormi dans le salon.

M. Le Prevost est donc tout ranimé et M. le sous-préfet tout de feu? Il ne faut pourtant pas trop les échauffer, de peur qu'ils ne viennent à se rompre. Les électeurs aussi, à ce qu'on dit, doivent être chauffés au bain-marie. Si vous mettez de la faïence sur un feu un peu vif, elle se fêle. Je tiens cette remarque du cuisinier. Au reste, j'ai trop peu de goût pour le tapage électoral pour m'y entendre le moins du monde. Je lis, pour le quart d'heure, le *De inventione* de Cicéron. J'ai été séduit d'abord par ce bel exemplaire en maroquin rouge. Malheureusement, ce volume a été annoté par un homme de peu d'esprit qui est mort depuis une centaine d'années au moins à en juger par la couleur de l'encre. Cela n'empêche pas que je perds mon temps à chercher bêtement pourquoi il a souligné ceci ou cela. On est curieux de tout le monde. Je n'ai jamais passé devant un chenil sans avoir envie de savoir ce qu'on y pensait et comment on y vivait. Cette curiosité fait perdre beaucoup de temps. Avec un peu d'aristocratie on dédaigne ces misères; on marche sur les pieds de son prochain sans savoir même qu'il a des pieds; et, s'il n'est pas sur l'*Almanach royal*, on tient qu'il n'y a rien à en tirer : *Humanum paucis vivit genus.*

Vous savez, mon cher Albert, mes sentiments pour vous, n'est-il pas vrai?

CLVI.

A MADAME LA COMTESSE D'HAUSSONVILLE (MÈRE).

Paris, dimanche 11 septembre 1842.

Madame,

Il ne me fallait pas la désagréable solitude de Paris par ce mois de septembre pour avoir un extrême désir d'aller à Gurcy. Je suis retenu ici par toutes les tristesses d'une santé fort déplorable qui ne me permet pas beaucoup de me hasarder loin de Paris, tout désert qu'il est à présent. Vous savez, peut-être, que quelques personnes qui me font l'honneur de s'intéresser à moi se sont tellement ennuyées de me voir malade, qu'elles ont fini par déclarer que j'étais uniquement malade d'imagination. Je n'ai pas remarqué que leur avis me fît grand bien ; mais je m'explique assez bien comment elles y ont été amenées en songeant que rien ne ressemble plus à une maladie d'imagination que le mal de son voisin ; c'est même dans ce sens qu'on a dit : *Le mal d'autrui n'est que songe;* et, en effet, presque toujours, une violente douleur de tête fait plus souffrir celui qui la ressent que celui qui en entend parler. Il y a peu d'exceptions à cette règle.

J'espère pourtant encore aller vous remercier à Gurcy de votre bonté et du souvenir bienveillant que vous voulez bien consacrer à ceux qui languissent dans ce triste Paris. Je voudrais bien pouvoir accompagner chez vous M. de Broglie à son prochain

voyage. Je pense qu'il en aura bientôt fini avec son conseil général. Les gens d'Évreux sont expéditifs, tout Normands qu'ils sont. Il paraît, de plus, que ce conseil général a très peu d'affaires cette année. On aura bientôt décidé s'il faut donner ou refuser un supplément de traitement à M. l'évêque d'Évreux. Il a dix mille francs de traitement fixe, et il saute aux yeux qu'avec dix mille francs il peut vivre très largement, protéger les lettres et les arts, avoir une voiture commode, faire des voyages dans son diocèse et secourir tous les pauvres d'un département très populeux. Les gens éclairés diront que saint Augustin n'a jamais demandé de supplément de traitement au conseil général d'Hippone, dont il occupait le siège, et qu'au désert, saint Jérôme était loin de dépenser dix mille francs par an, tout compris. Je suppose donc que M. de Broglie sera auprès de vous vers le milieu ou, tout au moins, à la fin de cette semaine.

Les dernières nouvelles de madame de Staël sont très bonnes. Elle a retrouvé toute sa famille aussi en bonne santé. Elle parle d'une petite émeute qui vient encore de troubler Genève. Les amis de la liberté ont chassé d'une église, par un coup de main, un prédicateur et tout son troupeau, parce que sa doctrine ne leur paraît pas bonne. Comme il n'y a eu aucune résistance pour maintenir l'ordre, tout s'est passé sans verser une goutte de sang. Je n'ai pas pu m'acquitter auprès de M. Rossi de la commission que vous vouliez bien me donner. Il est à la chasse et ne reviendra que ce soir.

CLVII.

A M. RAULIN.

Paris, 16 septembre 1842.

Encre bleue! me suis-je dit en voyant la couleur de votre adresse, c'est une lettre de M. Raulin! et je vous assure que tout ce qui vient de vous, en encre noire ou en encre bleue, est sûr d'être bien accueilli par moi. Vous me demandez tout d'abord où je suis; mais je suis à Paris donc! Où voulez-vous que je sois avec un grand mal de tête habituel? Quand on n'est pas aimable ni entrain d'esprit, c'est à Paris qu'il faut rester; on y trouve des semblables; mais vous, qui vous êtes préparé par une centaine de bains froids une sérénité et une activité nouvelles, vous faites les beaux jours d'un département. Albert se dispose à visiter l'empire et le marquisat de Brandebourg. Il achète une calèche, et prépare son épée d'uniforme et sa cocarde. Où est le temps où vous vous miriez dans les flots de la Baltique dans cet uniforme d'attaché? Alors vous ne lisiez ni Platon ni Tertullien; vous ne regrettiez point les jours d'autrefois. Tous les dieux d'Épicure vous dictaient les strophes rapides de *Haldan*. Consolez-vous de ces souvenirs en pensant que saint Augustin avait probablement écrit quelque poème comme *Haldan*, quand il allait visiter les marchandes de modes de Milan. Il n'en a pas moins parlé à ceux d'Hippone avec éloquence et autorité. J'ai lu avec grand plaisir dans la *Revue des Deux Mondes* votre article sur M. Thierry. Cela est écrit avec une force et une vivacité très grandes. On voit que vous faites des ef-

forts pour arriver à une certaine sobriété d'images et d'expressions brillantes, mais l'impétuosité du naturel éclate sous le cilice ; ainsi, dans les sables qui bordent la mer Rouge, saint Jérôme luttait contre tous ces fantômes brillants qui lui rappelaient ces journées passées à Rome dans une dangereuse oisiveté.

Il me semble qu'il fait un petit soleil à mûrir joliment vos raisins ; je ne vois plus ce que vous pouvez faire au milieu des bacchanales ; vous n'aimez que l'eau pure et limpide en fait de boisson, comme en fait de peinture, de musique et de littérature :

> Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs
> Que ne corrompt jamais l'amertume des mers.

Est-ce clair ?

Je suis bien fâché de ne vous avoir pas dit adieu au jour de votre départ, mon cher ami, mais votre école byzantine m'avait mis la tête à l'envers. Ces mains, ces pieds, ces visages pointus m'étaient entrés comme un fer aigu dans le cerveau ; j'avais un petit délire dans lequel je voyais des araignées rouges et bleues qui prenaient des airs majestueux ; vous n'avez jamais rien vu de si noble ni de si laid, supposé que la laideur puisse aller avec la noblesse.

Je n'ai pas le sens commun aujourd'hui. Écrivez-moi des choses raisonnables, comme je me souviens de vous en avoir entendu dire il y a bien longtemps, bien longtemps, et cela me fera sortir de l'engourdissement du mal de tête.

Vous dites, à propos de madame Sand : *Je ne croyais pas qu'on pût avoir la moindre beauté extérieure, sans que le fond fût bon.*

Eh ! mais les figures byzantines? Tous ces saints sont laids comme le péché.

Je ne suis qu'un barbare et je n'aime que Raphaël.

CLVIII.

A M. LE VICOMTE D'HAUSSONVILLE.

Paris, 17 septembre 1842.

Je ne savais où vous écrire tous ces jours-ci, mon cher ami; enfin, j'ai vu une adresse au roi annonçant que le conseil général, avant de se séparer, etc., d'où j'ai conclu que vous étiez à présent à Gurcy. Ne vous êtes-vous pas déjà mis en campagne pour chasser avec M. Rossi les jolies petites perdrix de l'an dernier? Vous êtes bien heureux d'être à la campagne et à Gurcy. Si j'y étais, je ne m'en irais point qu'on ne me chassât, mais la difficulté est dans ces vingt redoutables lieues. Qui peut se flatter de faire impunément vingt lieues avec une tête en aussi mauvais état que la mienne?

Qu'allez-vous faire à présent que vous avez trois mois de complète liberté? Laissez un peu reposer vos électeurs que vous avez assez embrassés pour une première année. Avez-vous réfléchi, depuis notre dernière conversation, sur le plan que vous formiez pour vous exercer à bien discuter? Ne pourriez-vous pas mettre à profit vos amis et vos parents? Faites-vous une loi de les contredire et de leur montrer qu'ils sont dans le faux : *Mon père, je vous demande la permission de vous prouver le contraire*. Voilà qui serait rendre utiles et agréables les liens de famille. En s'exerçant ainsi contre les siens pendant l'hiver,

on arriverait à la Chambre avec de grands avantages. Parlez dès à présent sur le diapason qui convient à la Chambre. Accoutumez-vous à une synonymie riche. Redites la même chose sous toutes les variétés de tours dont elle est susceptible. Vous aurez peut-être l'air un peu pesant aux yeux des esprits superficiels, mais il n'importe guère, quand il s'agit d'atteindre un but, d'arriver à un tel résultat, de semer pour obtenir une si riche moisson. Prenez l'habitude de dire avec force, dans le courant de la conversation : *J'ai la parole, et nul n'oserait me l'enlever!* Sachez braver tout le mécontentement qu'on peut vous exprimer ; ne voyez-vous pas que, quand vous aurez appris à dominer votre famille, vous pourrez mieux dire des choses désagréables à la Chambre ? Mais qui sait mettre à profit les charmes du foyer domestique ?

Vous n'aimez plus la philosophie dans votre maison. Il me revient que madame la vicomtesse d'Haussonville parle de la métaphysique de M. de Rémusat avec une hauteur surprenante. Rien ne donne plus d'orgueil que de grands yeux et beaucoup d'esprit. On devient tranchante, arrogante, dédaigneuse. On se dit : « M. Galuppi a de l'esprit, mais pas une si jolie figure que la mienne. La duchesse de Sutherland est belle, mais elle n'a pas mon esprit, etc., etc. »

Bonjour encore. Je suis bien fâché de n'être pas auprès de vous.

CLIX.

A MADAME DU PARQUET.

Coppet, 2 octobre 1812.

Je ne croyais pas vous écrire de si loin, chère amie,

et je suis encore tout étonné de me trouver ici quand je comptais passer à Paris le mois d'octobre tout au moins. J'ai cédé, non pas à de bonnes raisons, mais à la crainte de paraître bien maussade en résistant à tant d'instances bienveillantes pour un voyage de six semaines. Nous avons passé une soirée à Gurcy où le curé jouait paisiblement une partie de whist avec les maîtres de la maison. Cette vie n'est pas très tumultueuse. En arrivant ici, j'ai trouvé un ministre protestant qui ne jouait point au whist, mais qui n'a rien non plus de la frivolité du monde. Voilà donc un voyage fort sérieux. Ajoutez que nous avons descendu le Jura de nuit et qu'on ne voyait qu'un grand abîme tout noir qui était le lac, et une grande muraille qui était les Alpes. Ce matin encore, tout ce pays a un grand air d'hiver; le lac est d'un bleu froid, et les montagnes d'un blanc fort peu animé. Heureusement, tous les habitants de l'endroit sont très bien portants. Je voudrais savoir qu'on est bien aussi dans la vallée d'Étioles, d'Étioles féconde en furies, comme on le voit dans Homère, à ce que je crois.

Je suis odieusement fatigué de cette route et pourtant fâché de n'avoir pas été malade par les chemins, puisque je l'avais prédit. J'ai lu en voiture et la vie de Spinosa et la vie de madame de Sévigné et l'*Indiana* de madame Sand ; mais, lisant et dormant tour à tour et quelquefois en même temps, je confondais tout. Je rêvais que madame de Sévigné avait épousé un petit juif d'Amsterdam, qu'elle avait fait un traité de philosophie qui avait pour titre *Indiana*, lequel était d'un effroyable panthéisme. Je n'ai pas l'intelligence beaucoup plus claire durant la veille, mais je parle avec assurance, et il n'y paraît pas.

Vous savez qu'Albert est parti pour Berlin, où il

porte des dépêches; il reviendra probablement de ces côtés dans cinq semaines. M. Raulin a promis de venir ici vers le 15, s'il a fini des affaires privées qui le retiennent à Reims. J'espère qu'il ne se laissera pas retenir par son évêque qui l'adore, et qu'il adore. Ils doivent joliment traiter notre siècle à eux deux; mais, probablement, M. Raulin est le moins tolérant.

J'aurais bien voulu aller vous dire adieu à Étioles avant de faire cette ascension par-dessus les montagnes, mais j'espérais jusqu'au dernier jour ne pas passer ces montagnes.

CLX.

A M. RAULIN.

Coppet, 2 octobre 1842.

Ne me demandez pas, mon cher ami, comment me voilà par-dessus les montagnes. Je n'ai pas voulu être par trop maussade, et il m'a fallu renoncer à tout le plaisir que je me promettais d'un mois de solitude à lire du matin au soir et du soir au matin dans un petit coin. Je suis né pour lire et non pas pour écrire, marcher et parler. Vous dites que *lire*, c'est être inutile au monde. Qui vous dit le contraire? Mais ne voyez-vous pas bien qu'écrire, c'est être nuisible au monde. Si saint Augustin n'avait pas tant écrit sur la grâce, il n'y aurait pas eu de jansénistes persécutés. Je pourrais trouver bien d'autres exemples contre la marche et contre la parole, mais je n'ai pas l'intelligence bien ouverte, ayant roulé de soixante-dix à quatre-vingts heures par les plus vilains chemins de la terre. J'espère à présent que vous n'allez pas changer d'avis sur vos projets de

voyage, ni renoncer à venir après m'avoir refusé de rester. Vous seriez très prochainement pendu aux grandes acclamations de tout ce qui est ici, si vous vous avisiez, sous aucun prétexte, je ne dis pas de renoncer à venir, mais même de retarder votre voyage. On vous mènerait à la potence avec un ministre protestant pour vous faire enrager. Ah! ah! Où est M. l'évêque de Reims? où est M. le curé de Saint-Roch? où est l'abbé de Ravignan? Point d'évêques ni d'archevêques, monsieur, point d'abbés; pourquoi avez-vous promis et n'avez-vous pas tenu parole? On vous jouera un air de Rossini, et l'on vous pendra devant un tableau de M. Delacroix. C'est plus que vous ne mériteriez.

Mais j'espère de meilleures choses de vous. Venez voir la République de Genève qui n'est pas, pour le moment, la République de Platon, ni même la fameuse République une et indivisible. Elle est toute débile cette pauvre République, et c'est le cas où jamais d'y venir visiter ses amis. En descendant le Jura hier, vers dix heures du soir, au lieu des petits bonds joyeux que font les eaux du lac, je n'ai vu tout du long de la descente de Saint-Cergues que les ombres noires des sapins qui se tenaient raides et immobiles dans la nuit noire. Tout cet aspect un peu froid m'a jeté dans une grande mélancolie, et je vous supplie de venir me parler de Platon et du cap Sunium. Ces Alpes gelées n'ont rien du cap Sunium, et le musée Rat ne rappelle qu'imparfaitement ces belles métopes rongées par le feu du soleil qui brille sur Salamine, sur Sparte, sur Délos, sur les murailles blanchies de Mycènes, sur Argos; et le plaisir un peu pédant que je prends à écrire ces noms, personne ne l'aura dans la postérité à redire les noms de Dijon,

Nogent-le-Rotrou, Romorantin, Quimper-Corentin, Avranches, Vaugirard, Nanterre. Voilà ce que c'est que d'être un grand pays! Je me sens profondément stupide, si stupide que je m'arrête de peur de vous ennuyer à Reims où vous n'avez pas voulu que j'aille.

Bonjour, mon cher ami.... Je ne suis plus le vôtre si vous ne venez bien vite.

CLXI.

A M. POIRSON.

Coppet, 11 octobre 1842.

Mon cher ami, j'ai fait comme le grenadier de la chanson, qui disait : *Je pars insensiblement*. Je suis parti insensiblement. J'ai d'abord été à vingt lieues de Paris à Gurcy, près de Nangis, avec le dessein de ne pas aller plus loin ; et puis je suis tout étonné de me trouver ici au milieu des montagnes et par une bise très froide. J'aurais bien voulu vous aller dire adieu avant mon départ, et j'avais envie de revenir de ma première étape, pour ne pas m'en aller ainsi sans dire bonjour ni bonsoir. Cette Suisse me paraît de plus en plus pâle depuis que j'ai vu Naples noyée dans le rouge et le bleu ardent de ses couchers de soleil. J'ai certainement quelque chose de l'instinct qui attirait les gens du Nord vers les contrées du Midi, mais ce ne serait pas pour rançonner les peuples, ni mettre mon pied sur le cou des empereurs ; je ne me sens pas plus de force qu'un poulet, et je suis très incapable de ces manières brutales. J'admire combien ce pays-ci, malgré les agitations politiques qui le travaillent, change peu de physionomie : les arbres, les maisons, les per-

sonnes, les meubles, tout reste à la même place ; seulement les arbres grandissent, mais peu, et les personnes vieillissent un peu aussi, mais tout cela d'un petit mouvement insensible. Paris a l'air d'avoir le diable au corps, comparé à cette immobilité extérieure ; et Dieu sait pourtant que ce ne sont pas les idées nouvelles qui dévorent Paris pour l'instant. J'ai lu, en route, un article de la *Revue des Deux Mondes* sur le Dante, il est signé de M. Labitte. Est-ce M. Labitte que j'ai vu chez vous l'autre soir ? Je le croirais volontiers, car l'article est fort spirituel, et M. Labitte, que j'ai vu chez vous, paraît avoir beaucoup d'esprit. L'esprit des autres me fait plaisir, et je ne suis pas naturellement envieux, à ce que je crois ; mais l'esprit des autres me décourage de moi-même en me montrant que j'ai fini mon temps et que je ne pense plus du tout ; je me dis avec quelque amertume : « Tu serais parfaitement incapable d'écrire ainsi, et toutes ces idées ne te seraient pas venues. »

Je me console un peu en lisant toujours et sans cesse, aussitôt que j'ai une minute disponible. Je lis toujours, et n'ai d'idées à moi que par accident, comme des mouches qui passent devant mon livre.

Lûmes toujours et rien n'imaginâmes.

L'abbé Trublet était ainsi, mais il avait pourtant une renommée littéraire que je n'ai pas.

Tenez pour sûr que, si je reviens au monde, je me ferai officier de marine, si je puis. Il vaut mieux être de quart, par une belle nuit des tropiques, sur un vaisseau de cent canons, que de lire au coin du feu les voyages d'autrui. A propos de voyage, je voudrais bien savoir des nouvelles de votre séjour à Montmorency ; vous avez vécu là au bord des lacs et regar-

dant des troupes de cygnes qui voguent dans ces solitudes. Ces solitudes sont un peu trop peuplées le dimanche, et je n'aime pas beaucoup toute l'aimable foule qu'on y rencontre ce jour-là.

Si j'en juge par les journaux, Paris est d'un calme profond. Si cette grande tranquillité pouvait durer dix ans, ce serait un bien inappréciable. On serait bien forcé de penser à autre chose qu'à l'affaire de chaque jour ; les esprits se retremperaient un peu, une fois guéris de l'agitation fébrile dont nous jouissons depuis bien des années. Quand on peut causer d'une émeute, ou d'un changement de ministère, on va ainsi de maison en maison cherchant des nouvelles et répétant toujours la même chose; une misérable petite curiosité suffit alors à la vie. Montesquieu n'aurait pas pu écrire *l'Esprit des lois* dans ce petit tapage; Montaigne serait allé bavarder de salon en salon, et Racine aurait cherché à être membre de la Chambre des députés. Ne trouvez-vous pas que M. de Lamartine devient de plus en plus aimable? Il a fait l'autre jour un petit morceau sur l'industrie qu'on n'aurait pas attendu de l'auteur des *Méditations*. Cet homme a un génie très souple et aime autant voir courir un wagon en ligne droite sur un triste chemin de fer que de suivre des yeux une troupe d'oiseaux sauvages qui s'en vont chercher l'été sous un autre ciel. Je compte, pour la fois prochaine, sur un morceau lyrique sur le tournebroche. C'est une drôle de chose que cet esprit poétique au service de toutes les petites passions et de toutes les petites ambitions que donne la politique ! La poésie devient une servante ; aussi ses mains commencent à devenir rudes, son teint hâlé au fourneau de la cuisine. Mais l'opposition la trouve assez gentille comme cela ; *ne sit ancillæ tibi amor pudori.*

CLXII.

A MADAME LA VICOMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Coppet, 13 octobre 1842.

Sans qu'il y paraisse, j'ai regretté beaucoup de ne pas passer au moins un peu de temps à Gurcy; car, excepté à la campagne, on ne vous voit plus. A Paris, le petit train du monde emporte tout, et puis vous y prenez, je crois, un peu de dédain pour tout ce qui n'est pas du plus vif éclat. Il vous faut un certain temps pour vous raccoutumer à votre village et à la simplicité peu élégante de ses habitants.

Pendant que je vous écrivais, je reçois une lettre d'Albert, de Berlin, et du 7 de ce mois. Il avait assisté à toutes les fêtes du mariage d'une princesse, et avait été présenté, lui prince, à tous les princes et princesses de la maison de Prusse, et il paraît que Dieu a béni cette Prusse dans sa famille royale et que cet arbre a des rejetons sans fin. Il n'est pas trop enthousiaste pour un voyageur et je ne crois pas qu'il songe à contracter le moindre mariage morganatique, ni qu'il revienne présentant de la main gauche à monsieur votre père la fille d'un ministre protestant dont il serait tombé amoureux. Il n'est pas le héros d'un roman d'Auguste Lafontaine; ainsi, n'attendez pas une belle-sœur qui ait le genre d'imagination que vous nommez... comment? Plaignez-le de cela.

Adieu, madame. Dites beaucoup de tendresses pour moi au député de Provins. Je lui écrirai bientôt, mais j'ai honte de dire que, n'ayant pas grand'chose à faire ici, je suis pourtant si souvent interrompu

que voilà une lettre commencée depuis trois jours et je finis le 15 ce que j'avais daté du 13. Je lis aussi à bâtons rompus, d'abord M. de Ségur sur la campagne de 1812 ; ensuite, Eschyle, que je n'admire pas tant que les gens qui ont plus d'esprit que moi ; Schelling, que je ne comprends pas du tout à la première lecture, mais je sais relire une dizaine de fois, jusqu'à ce que le jour vienne dans ces profondeurs germaniques ; toujours le Dante ; un *Voyage* de M. Poujoulat en Italie, qui ne me paraît pas né pour parler de l'Italie ; enfin, je relis l'*Histoire romaine* de M. Michelet. Cela est fou, mais j'aime ces rêves sur l'origine des vieux peuples de l'Italie, sur un fond de paysage d'aujourd'hui : l'histoire qui passe sur la nature qui demeure ; il a assez vivement ces deux impressions. Son livre a la beauté du diable ; il est jeune et vivant, mais il n'a pas beaucoup de la beauté qui ne passe pas. Ne trouvez-vous pas qu'il y a trois classes de livres ? Ceux qui ont l'agrément d'un esprit entrain, qui voit les choses comme nous les voyons aujourd'hui jeudi ; — ceux qui ont la sévérité des idées durables, de ces idées qui dominent toujours, un peu froides comme les neiges des hautes montagnes ; — ceux qui réunissent les deux qualités, d'être jeunes et de toucher aussi à ce qui ne périt pas ; un paysage de printemps dans un cadre comme la mer et les montagnes.

Ah ! j'oubliais une quatrième classe de livres, ceux qui n'ont ni la jeunesse ni l'éternité.

CLXIII.

A MADAME DU PARQUET.

Coppet, 23 novembre 18[illegible].

Je ne peux rien écrire et je doute que je sois capa-

ble de corriger cet hiver les épreuves de ma notice. Je l'ai montrée aux parties intéressées qui ne m'en ont pas dit le quart du bien que j'attendais. Je trouvais mon travail si mauvais que j'espérais toujours qu'il serait excessivement loué par les autres, afin de balancer la sévérite de mon jugement. Mademoiselle de Pomaret m'a pourtant dit que c'était très bon et même très beau, mais je la soupçonne de bienveillance exagérée sur ce point. Je rapporterai cela à Paris, pour que vous m'en disiez votre avis, avant de livrer cela aux dédains d'une demi-douzaine de malveillants. Je n'ai fait aucune course depuis que je suis ici. En arrivant, je m'imaginais que j'irais à Berne pour une visite à un de mes amis ; que je passerais quelques jours à Lausanne pour y voir le docteur Vinet et quelques ministres protestants qui ont bien de l'esprit, quoi qu'en puisse penser une orthodoxie sévère ; je croyais que je verrais bien du monde à Genève; que je me promènerais sur le lac malgré le vent et l'orage ; que je lirais ; que j'écrirais des merveilles. Je suis resté tout uniment dans mon trou sans donner signe de vie aux autres ni presque à moi-même. C'est une image de ce qu'on se promet au commencement de la vie, et tout cela finit en *queue de rat*. Je me ferai faire un cachet qui portera pour emblème une petite queue de rat, comme symbole de mon existence. Je voudrais avoir une devise qui ne fût pas trop longue. Il y a bien un grand morceau de Massillon sur la vanité des espérances humaines, mais il a quatre pages et c'est long pour un cachet.

Ni vous ni madame votre mère ne vous troublez beaucoup des incidents matériels. C'est le côté le plus aimable de la philosophie pratique que de n'être point essoufflé des accidents où les affections ne sont

point engagées, et, pour cela, il faut beaucoup de qualités rares qui ne courent pas le monde. Cela signifie-t-il que vous êtes des personnes très rares? Oui, sans doute. J'ajoute que, plus je vis, plus je m'aperçois que les personnes rares ne sont pas communes. N'est-ce pas une grande découverte que j'ai faite là? Oui, certainement, car, en entrant dans la vie, on s'imagine tout le contraire.

CLXIV.

A M. RAULIN.

Coppet, 27 novembre 1842.

Mon cher ami, j'ai été attristé d'être si longtemps sans nouvelles de vous; puisque vous rangiez votre petite demeure, à la bonne heure, et je conçois qu'on s'absorbe un peu dans cette occupation. Que faire en un gîte, à moins qu'on ne le range le plus proprement possible? C'est une nouvelle ère pour l'imagination qu'un nouvel appartement, n'est-il pas vrai? Tandis qu'on va, qu'on vient par la ville, tandis que vous entendez pérorer messieurs du conseil, vous vous voyez aussi dans votre retraite avec tout le cortège mobile de vos pensées qui passent et repassent devant vos gravures du Poussin, dans l'ombre et dans la lumière de votre chambre. Il est bien naturel de s'attacher un peu et beaucoup à ces murailles stupides et muettes, qui semblent pourtant vous dire quelque chose à chaque heure où vous les revoyez. Le mal est que le premier imbécile qui habitera après vous verra sourire tout cela d'un air aussi amical. Les tortues sont plus heureuses et celles qui

ont un peu d'imagination ne souffrent pas en pensant qu'une tortue subalterne habitera sous cette jolie voûte d'écaille. Elles ne disent pas *linquenda domus.* Il ne faut penser que le moins possible à cette extrémité des choses, ou bien y penser toujours. En attendant, je souhaite que le plus aimable soleil passe et repasse sans cesse sur votre nid, sans ternir toutefois l'éclat des tableaux qui le décorent. Où avez-vous placé votre madone byzantine? Elle a l'air un peu absorbée dans de sombres pensées et j'ai toujours mieux aimé les cheveux blonds et la jeunesse éternelle des vierges de Raphaël. Laissez du moins la splendeur de la beauté aux images du monde invisible, car, si vous le peuplez aussi de figures sombres, où voulez-vous que l'esprit se réfugie contre les tristesses du monde présent. Vous avez donc aussi arrangé votre bibliothèque? Voit-on à présent vos livres? Vous avez tort de les empiler dans des armoires. Il faut, tandis qu'on cause avec des gens qui ennuient, pouvoir laisser errer ses regards sur les rayons de sa bibliothèque. On voit le dos d'un Homère et, derrière, les cimes de l'Ida et la tristesse des plaines de Troie... Tous ces fantômes un peu confus qui sortent des livres qu'on regarde de loin forment des groupes singuliers; tous ces esprits semblent n'être qu'un esprit, brillant comme Athènes un jour d'été, sombre comme Ossian et les mers du Nord, Pascal, Voltaire, l'éternité, le monde, la précision des mathématiques et le pas léger de l'imagination d'Horace sur les neiges du Soracte...

Ce que vous me dites de la profonde mélancolie où M. Thierry est tombé à votre première remarque critique me fait grand'peur. Cet homme est, je crois, d'un naturel chagrin. Il le faut louer et louer sans

restriction. Il ne vous a pas prié de dire du mal de lui. Il vous a demandé d'en dire du bien. S'il vous eût consulté avant de publier, à la bonne heure; vous lui deviez la vérité, mais, dès que l'ouvrage est imprimé, vous ne lui devez plus que les égards les plus attentifs. Cependant, si votre siège est fait, je suis pour que vous n'y changiez rien. Il faut savoir en finir. C'est une science d'une importance capitale au bonheur de la vie. Il ne faut vouloir faire tout parfaitement bien que quand on est éternel. Les êtres passagers doivent apprendre à aller un peu plus vite en besogne.

Où est le mal d'avoir mis Bossuet et Luther sur les bas-reliefs de la statue de Gutenberg? Est-ce que vous imaginez que l'imprimerie n'a été faite que pour copier le catéchisme de Montpellier? Non pas, s'il vous plaît. C'est pour dire hardiment toutes les contradictions de l'esprit humain.

Vous ne me dites plus rien de M. Orsel. Je vois souvent passer comme dans les nuages les charmantes figures de sa chapelle. S'il n'avait l'esprit robuste, je craindrais que vos idées de beauté sévère ne vinssent un jour à agir trop sur lui. Vous poussez cette idée de beauté sévère jusqu'à la laideur, mais le pinceau de M. Orsel ne suivra jamais les lignes de cette théorie. Je vous souhaite une femme comme on en voit dans les tableaux du moyen âge de la peinture ; j'en prendrai, moi, une dans les tableaux de M. Orsel et vous verrez quelle est celle qui se comportera le mieux dans le monde, qui aura l'esprit le plus élevé, qui se portera le mieux. Votre femme aura de longs bras sortant du col, une physionomie d'airain, quelque chose de noble et d'immobile dont on ne sait si c'est bêtise ou sublimité. Gardez-la pour vous.

J'en reviens toujours là, tout ce qu'il y a de mauvais en vous tient à votre théorie du beau.

Adieu, mon cher ami. Ayez un peu de bons livres dans votre bibliothèque et n'épousez pas la fille d'Orcagna.

CLXV.

AU MÊME.

Coppet, dimanche 30 novembre 1842.

Je reçois votre lettre ce matin même, mon cher ami. Vous me demandez si j'ai à me plaindre de vous, puisque je ne vous écris point. Sans doute, j'ai à me plaindre de vous, et je vous demande comment vous en pouvez douter? Quand j'ai dû rester à Paris et que je vous priais de rester avec moi au lieu d'aller en Suisse, vous m'avez répondu que rien ne pouvait vous empêcher d'aller en Suisse; quand j'ai pris le parti d'aller à Coppet, vous écrivez que tout vous fait un devoir impérieux de rester en France... Je pense bien que vous pouvez me faire toute sorte de raisonnements sur ce que les affaires prennent mille formes, qu'on découvre des difficultés là où on n'en croyait pas rencontrer, mais tout cet artifice de raisonnement est peine perdue avec moi. Il vous a plu de rester à Reims, et il me plaît, à moi, d'être en colère contre vous... Donc, je ne vous dirai pas le plus petit mot de regret sur votre résolution prétendue héroïque de rester à Reims. On dit souvent ici : « Pourquoi M. Raulin n'est-il pas venu? C'est bien triste ! » Mais je fais la sourde oreille et je ne pense même pas à ce M. Raulin qui est si affairé.

Je vous plains beaucoup, mon cher ami, d'être en-

core en proie à votre article. Il ne faut pourtant pas laisser durer si longtemps un état aussi violent. La composition à contre-cœur porte sur les nerfs. Ou déterminez-vous à le donner tel quel, ou dites une bonne fois à M. Thierry, *non possumus* ; et, en preuve, montrez-lui l'article qui vous déplaît. Une trop longue contention d'esprit sur un sujet qui ennuie paralyse toutes les forces de l'intelligence. Quand vous aurez pris hardiment votre parti, les esprits animaux recommenceront à courir gaillardement ; ils se diront l'un à l'autre : « Nous n'avons plus l'article de M. Augustin Thierry à faire, » ils se ranimeront et reprendront confiance en eux-mêmes. Allons donc, mon cher ami, vous qui êtes un homme de grande résolution, prenez votre parti aussi nettement que vous avez pris celui de ne point venir ici, malgré tant de serments.

Vous aimez les questions difficiles. Vous voulez savoir comment on pourrait concilier la liberté de penser et de parler avec la plus entière soumission à l'autorité de l'Église. Je ne suis pas un grand docteur, mais il me semble qu'il faut d'abord diviser : Sur les sujets où notre mère la sainte Église n'a rien décidé, vous dites naturellement tout ce qui vous passe par la tête, et vous vous en donnez à cœur joie, comme à peu près on mange tant qu'on peut les jours qui ne sont pas de jeûne. Sur les points où elle a tranché les questions, on peut ne pas comprendre ses décisions et dire autre chose en ajoutant : *Sauf la soumission à l'Église, si je fais erreur*. On peut encore faire autrement, penser tout le contraire de ce que pense l'Église et dire simplement : *Si l'Église n'avait pas ordonné de croire ceci, je croirais cela*. En troisième lieu, on peut ne pas penser du tout. C'est

le parti le plus sûr et le plus conforme à la volonté de l'homme sur cette terre, où il ne sait rien de rien, ni pourquoi le vent souffle, ni pourquoi les corps tombent au lieu de monter, ni pourquoi les maîtres des requêtes ne sont pas conseillers d'État, ni les conseillers d'État auditeurs.

Comment êtes-vous six semaines sans écrire à M. Piscatory? J'aime ses lettres et je lui réponds courrier par courrier pour l'exciter à une correspondance un peu plus suivie ; mais il est de ces animaux vigoureux et bondissants qui n'avancent que par vives et impétueuses saillies, comme l'a dit de lui Bossuet. Toujours est-il que c'est un animal qui me plaît. Je voudrais seulement le voir nager entre les Cyclades, et je me flatte toujours que M. Guizot, qui se connaît en hommes et qui ne néglige pas ses amis, l'enverra bientôt du côté d'Athènes.

Ah ! voilà que je vous parle comme si je n'étais pas furieux contre vous. Je le suis pourtant, et je veux l'être. Il vous faudra beaucoup faire pour reconquérir mon estime. Commencez par m'écrire tous les jours ; peut-être que je m'adoucirai un peu.

CLXVI.

A MADAME LA VICOMTESSE D'HAUSSONVILLE.

Coppet, 3 décembre 1842.

Pourquoi *** vous dit-elle de vous défier de l'inspiration en écrivant? Je remarque que les écrivains qui n'ont pas d'inspiration sont généralement assez ennuyeux; je ne suis pas même le premier qui ait fait cette réflexion profonde. Je crois bien, toutefois,

qu'il y a deux sortes d'inspirations, dont l'une est excellente et l'autre mauvaise : il y a une petite fièvre éphémère qui vient d'un entrain passager, qui vient du dehors, qui irrite la peau comme ferait un coup de soleil ; celle-là est fausse, et ce n'est pas le fond même de l'âme qu'elle anime. C'est une petite maladie qui met au contraire hors de soi. Le lendemain, on ne saurait plus retrouver l'impression qu'elle a causée. L'éclat d'une fête, la vue d'une scène violente, la lecture d'un roman met dans cet état. On se croit alors traversé de pensées nouvelles et ce n'est pourtant que l'écho des impressions des autres. La vraie inspiration est quand le vrai soi-même se réveille tout à coup du demi-sommeil où il languit d'ordinaire. On est étonné de ce qu'on voit en soi, étonné comme quand les glaces qui se rencontrent sous un certain angle vous montrent tout à coup votre profil. C'est ce qui se passe dans cette chambre obscure qu'il faut dessiner quand le soleil y a pénétré. Pour les gens qui n'ont point de talent, une nuit éternelle plane sur le courant de leurs impressions personnelles ; elles passent rapidement et confusément. L'inspiration est le temps où le soleil se lève sur ces rivages inconnus.

Ah ! on sait pourtant ce que c'est que l'inspiration sans en avoir jamais, comme vous voyez, et pour vous en citer des exemples à présent, avez-vous jamais lu des notes sur Rome et sur l'Italie qui ne sont encore que lithographiées? Si j'en avais possédé un exemplaire, vous verriez quelle est la magie de ce daguerréotype intérieur où les couleurs du monde réel se transforment comme dans la grotte d'azur de Caprée. Mais cet ouvrage m'a été durement refusé et Dieu sait pourquoi.

Adieu ; dites bien des amitiés à votre mari, qui n'écrit jamais que quand il a quelque chose à dire.

CLXVII.

A M. RAULIN.

Coppet, 4 décembre 1842.

... Dans un mois, au plus tard, je reprendrai mon chemin à travers la neige. C'est une triste vie que de changer si souvent de place. N'être ni à demeure tout à fait, ni tout à fait en voyage, vous tient dans un mauvais état d'esprit. On ne s'attache plus à aucun lieu ; on voit venir l'hiver sur tous ces champs et on s'en consolerait un peu si l'on devait y voir revenir le printemps ; mais point. Je comprends à présent que le Juif errant ne soit pas des plus gais. J'ai cru longtemps qu'après tout il avait eu la bonne part en ce monde. On en revient donc toujours aux lieux communs. C'est la fosse commune de toutes les intelligences et de toutes les impressions.

Encore un numéro de la *Revue des Deux Mondes* et point d'article sur M. Thierry ! J'y vois un article sur Goethe qui n'est pas intéressant ni touchant, mais qui est curieux. Lisez sa correspondance qui est dans cet article. Il est clair que nous ne comprendrons jamais rien à cette sentimentalité allemande. Je crois vraiment que les hommes des diverses nations n'ont pas les mêmes âmes. Les lois de leur sensibilité, de leur imagination, de leur intelligence sont tout autres. Lisez cela et vous m'en direz votre avis. Peut-être vous ne lisez pas du tout Vous avez tort. La lecture donne encore moins d'ennui que la conversation.

Peut-être vous ne causez plus. C'est pourtant moins ennuyeux que ses propres pensées. Je l'éprouve du moins en moi-même. J'ai vu mille et mille fois passer et repasser dans mon cerveau ces vieilles pensées. Leurs pauvres vêtements sont en loques; ils ont déteint; le vent, la pluie et la boue des rues les ont usés. Il serait grand temps de plier bagage. Quand on est jeune, les perspectives changent d'heure en heure. On court sur un chemin de fer et l'on voit passer des haies en fleurs, des églises, des palais, des jardins. Plus tard, on marche lentement dans un brouillard humide, ayant froid, n'ayant goût à rien et sachant bien qu'il n'y a d'imprévu que des malheurs ou des choses désagréables. Vous ne direz pas, mon cher ami, que je dise aujourd'hui des choses décourageantes. N'ai-je pas l'air d'illuminer la vie en verres de couleur? Si vous ne dansez pas à mes discours, c'est que vous êtes vraiment bien mélancolique; et, puisque j'y pense, qu'est-ce que cette danse des morts d'Holbein que vient de publier M. Fortoul? Je n'admire pas beaucoup les imaginations et les allégories au XVIe siècle dans le Nord. C'est une tristesse vulgaire et une ironie grossière, qui auraient fait horreur au Dante et à Pétrarque. Les fantômes qui sortent de la terre pesante de l'Allemagne sont comme ces vieilles carcasses de chevaux que le temps n'a pas encore blanchies. De l'autre côté des Alpes, au contraire, toute tristesse devient poétique et tout ce qu'il y a de terrible dans la destinée humaine prend des formes si nobles que cette beauté rend l'espérance parce qu'elle rappelle le génie radieux et puissant qui a tout créé. Si un Allemand eût écrit au temps d'Holbein *l'Enfer* de Dante, vous n'en pourriez supporter le spectacle. Vous voyez le même

contraste dans les fêtes. Regardez la danse de village de Rubens et les moissonneurs de Léopold Robert. Voilà donc encore une théorie, mais fort commune. J'en conclus pourtant qu'il vaut mieux vivre dans la maison de Raphaël que dans celle d'Holbein. Je suis sûr que chez Holbein il y avait une chambre hantée par des revenants qui n'inspiraient que l'effroi et point le sentiment poétique, la peur chassant la poésie. Chez Raphaël, vous n'eussiez entendu, peut-être, à toute heure de nuit ou de jour, que le pas léger et nonchalant de la Fornarina, et pas un gnome ne se fût avisé d'errer autour de la palette de ce jeune élégant d'Urbino. Je vois beaucoup de conclusions à tirer de ces dispositions des deux nations, mais vous le verrez encore mieux que moi, et, comme je suis pressé, je m'aperçois que je tourne à déraisonner.

Adieu, mon cher ami; quoique je dise que je n'aime pas à changer de place, n'en tirez pas la conséquence que je n'ai point un grand désir de vous revoir. Je vous tiens pour unique dans votre genre, et je ne vous dirai pas de quel genre, pour ne vous pas trop flatter aujourd'hui.

CLXVIII.

AU MÊME.

Coppet, 11 décembre 1842.

Vous êtes bon de vous donner la peine d'envoyer Holbein en Suisse. Ce ne sera pas une lecture bien gaie. Elle sera couleur du temps. Je ne me souvenais plus de l'aspect sinistre de la campagne en hiver. Au

premier plan, des arbres immobiles et dépouillés qui ont l'air d'attendre une grande catastrophe et, tout autour, au fond de l'horizon, des montagnes noires comme de l'encre à leur base ou d'un blanc lugubre sur tous leurs sommets. Il faut être fort et bien portant et bien content pour prendre plaisir à ce spectacle. Je conçois qu'alors le contraste réjouisse le cœur. Je donnerais tout au monde pour une fenêtre d'où l'on pût voir, cinq minutes par jour, l'aspect de l'été. Vous allez prendre des airs de saint Cyprien et de saint Jean Chrysostôme et me dire : *Il faut avoir l'été en soi*. Je crois comme vous que ce serait beaucoup plus agréable. Une petite serre chaude intérieure où s'épanouissent, comme dans les serres du Jardin des Plantes, toutes les fleurs éclatantes des tropiques, aux rayons d'une imagination tranquille et colorée ; mais c'est le grain de sel sur la queue de l'oiseau des tropiques. Le moindre petit vent froid qui vient du monde réel flétrit toutes ces moissons factices sur leurs couches. J'aime assez votre marchand de Reims à qui l'on dit qu'il est trop bête et qui répond qu'il a encore trop d'esprit. Cet homme doit avoir du génie dans son genre, puisqu'il prend si simplement et si fortement son parti. J'aimerais à être au moins l'héritier de cet homme, ne pouvant être lui-même. Je crois bien qu'il ne perd pas son temps à lire Shakspeare. Il ne peindrait pas comme le Tasse les jardins d'Armide, mais il les pourrait acheter s'ils étaient en vente, tandis que le pauvre Tasse n'avait pas la possibilité d'aller passer un hiver à Naples pour se réchauffer un peu. Ce que j'en dis est pourtant exagéré, et je crois qu'à tout prendre, il vaut mieux dans la vie être Newton, Shakspeare et Descartes que non pas M. ***. Sauf les petites occasions

où l'on meurt de faim, où l'on souffre faute de pouvoir aller, soi ou les siens, se guérir au Mont-Dore, aux Pyrénées, sauf le cas où l'on est en prison pour dettes, le monde appartient à ceux qui le comprennent... Les uns ont de magnifiques collections de tableaux, tandis que M. Raulin a des yeux qui saisissent dans les fonds noirs des paysages du Poussin une lumière que moi-même, malgré mon dénuement des biens de ce monde, j'avoue n'y avoir jamais vue. Le prosaïque roi de Naples règne sur Cumes, sur Misène, sur Sorrente, sur Pœstum, sur Pompéi, sur Ischia, et, tandis qu'il pense à y faire construire des citadelles telles quelles, Léopold Robert ou tout autre pauvre diable de peintre sent, mieux que ne fait leur maître, l'ardente sérénité dans laquelle dorment ces bois, ces monts, ces rivières et tous les arbres et toutes les fleurs de ces déserts. Voilà donc un petit morceau philosophique qui pourra nourrir ceux qui n'ont pas de pain et qui peuvent se croire de l'intelligence et de l'imagination devant ce qui est beau. On peut vivre douze heures de ces pensées, surtout quand on a bien déjeuné le matin, car c'est une précaution qu'il faut presque toujours prendre avec la philosophie; et puis j'ai beau me moquer de ma petite exaltation, elle n'est pas si sotte qu'il y paraît.

Ah! que je méprise les gens qui se croient sensés avant tout! J'aime infiniment mieux un beau canard sauvage qui bat des ailes au bord d'un étang, et s'envole bien haut en perçant le vent qui souffle devant lui. Celui-là du moins est en harmonie avec le monde tel que Dieu l'a fait, et non pas avec le monde créé par Fouché, Cambacérès, etc., etc. Vous en reviendrez, comme moi, à aimer surtout les chiens, les ânes, les poules, les moineaux.

Pour vous, mon cher ami, vous savez si je vous mets au rang des bêtes. Vous en avez aussi tous les nobles instincts, le plaisir désintéressé du beau, le sentiment de la nature, et cela dans un degré supérieur, parce que l'homme, quand il s'y met, est fort au-dessus des bêtes.

Vous avez raison ; lès îles Marquises vont nous renouveler l'imagination. Il y a longtemps que nous n'avions fait de phrases sur l'Océan. Toute notre petite éloquence de coquilles de noix flotte sur la Méditerranée ; nous la confierons aux flots orageux de la mer Pacifique. Que l'Angleterre n'aille pas s'aviser de trouver cela mauvais, car, de par Dieu ! nous lui donnerions sur les oreilles, avec une bordée d'articles de journaux et toute la mitraille de la tribune.

CLXIX.

AU MÊME.

Coppet, 18 décembre 1842.

Sans doute, j'ai lu le discours de M. Pasquier. Je l'ai lu tout entier, et, après trois jours et trois nuits de marches, je suis arrivé au bout. J'ai vu des plaines sans fin, qui s'allongeaient devant moi ; c'est un vaste jardin où l'on ne trouve que des plantes utiles ; les légumes y dominent. J'aime mieux ce potager que la rhétorique ténébreuse et étique d'un autre grand seigneur son collègue. La lecture du discours de M. Mignet m'a tout ranimé. Voilà M. Patin et M. de Barante qui vont venir à leur tour. Le discours de M. Patin, à ce que j'imagine, ressemblera à quelque jolie petite

maison d'un consulaire modeste, comme on en retrouve à Pompéi : un goût délicat, de justes proportions, des ornements sobrement distribués et un coin de mer bleue et de ciel bleu au fond. Quoi ! ce cyclope de Victor Hugo a tiré une tragédie de son absurde livre sur le Rhin ? Il devrait bien laisser ces bords du Rhin à Goethe et à Schiller, et ne pas charbonner ses extravagances sur la porte des vieux châteaux abandonnés. Lorsqu'un peu du mauvais esprit français se mêle à la rêverie romanesque de l'Allemagne, cela fait des abominations. C'est comme si l'âme d'un commis voyageur animait le fantôme de quelque jeune religieuse du moyen âge. Croyez-vous réellement que M. de Lamartine pense à faire un traité de philosophie ? Je ne me figure pas bien toutes ces vapeurs brillantes se condensant en neige métaphysique ; mais, après tout, cela se voit sur le sommet des montagnes. Et vous, mon cher ami, que faites-vous le soir dans cette jolie chambre, que vous dites que vous ne quittez plus ? C'est avoir fait un grand pas dans la sagesse, que de ne pas avoir besoin de société le soir... Vous ne me dites plus rien de vos lectures. Je veux savoir exactement ce que vous lisez. Dis-moi qui tu lis, et je te dirai qui tu es. Moi, par exemple, je ne lis guère que Bossuet. J'ai repris l'*Histoire universelle*, je vais des tentes d'Abraham et de Jacob aux palais de Charlemagne, dans Paderborn ou Aix-la-Chapelle. Il est assez agréable de voir passer sous ses yeux tout le monde créé depuis six mille ans : Rachel, Rébecca, Sémiramis, Lucrèce, Zénobie, Irène, Joseph, Daniel, Lycurgue, Épaminondas, Scipion, et cela à travers les sables de l'Arabie, les montagnes de Syrie, les palmiers, les oliviers, les chênes. Je trouve toujours ce Bossuet

supérieur à M. ***. Il n'est pas si superbe à beaucoup près; il est vrai qu'il n'était pas à moitié si gentilhomme non plus.

Adieu. Dans une quinzaine de jours, je commencerai à agiter mes ailes pour franchir le fort l'Écluse, et m'abattre sur Paris. Si vous ne me recevez pas bien, vous aurez tort, car vous ne comptez pas pour peu dans ce qui m'empêche de prendre Paris en horreur.

CLXX.

AU MÊME.

Coppet, 25 décembre 1842.

Je vous souhaite, mon cher ami, pour l'an prochain, un correspondant aussi exact que moi. N'étant pas très bien portant depuis deux ou trois mois, et entretenant une petite fièvre qui revient capricieusement, je ne réponds pas de mon exactitude pour l'année qui vient; je tâcherai pourtant de ne pas faire défaut...

J'ai lu avec plaisir, dans la *Revue des Deux Mondes* (car c'est toute la littérature du temps, si vous y faites attention), un tableau de l'Afrique de saint Augustin, par Saint-Marc Girardin. J'ai pris à Genève un gros volume in-4°, relié en parchemin, qui fut autrefois un feuillet de plain-chant, et j'y vais lire probablement le *De ordine* et le *De vitâ beatâ*, dudit saint Augustin. On était encore très vivant en ce temps-là. Les dieux singuliers de la mythologie étaient encore en présence des dogmes descendus des monts de Syrie. Quand un Romain regardait la lune trembler sur le lac de Génésareth, pendant qu'un pêcheur fai-

sait glisser sa barque sur les eaux endormies, il pensait à Diane et au Dieu nouveau qui s'était montré sur ces rivages. Les grandes écoles de la Grèce avaient aussi leur écho dans son esprit, et, tandis que nous ne savons que croire, lui ne savait à quoi refuser sa croyance. J'aime saint Augustin, quoiqu'il ait produit Jansénius. Pourquoi tant de sectaires sans imagination se sont-ils attachés à cette grande imagination, comme une nuée de moineaux d'un plumage terne sur un bel arbre en fleurs? J'entends bien qu'il prenne fantaisie d'être sous-diacre dans l'église d'Hippone; j'aurais aimé à entendre parler saint Augustin de sa mère, de son séjour à Milan; à le voir se promener dans la cour de sa maison, au bruit d'une petite fontaine qui rafraîchit l'air embrasé de l'Afrique. C'est tout autre chose que servir la messe de l'abbé de Genoude, ou même celle de l'abbé Grégoire. Mon ami, M. Edgar Quinet, n'a pas si bien fait que de coutume dans un petit factum intitulé *Teutomanie*. C'est contre la rage qu'ont MM. les Allemands de nous considérer comme des singes et des maîtres à danser. Il avait beau jeu, mais il a voulu plaisanter, et ce n'est pas sa destination. Que ne connaît-il le meilleur de ses amis! Il lui donnerait de bons conseils.

Je suis bien fâché de n'être pas à Paris le jour de l'an. Je vous donnerais un saint Augustin, les deux volumes, attachés par un ruban rose, comme ce petit Homère de Weist, que Charlotte ou Albert donnait à Werther le jour de Noël. Vous êtes digne de lire saint Augustin; car, après tout, mon cher ami, il n'y a pas beaucoup de gens qui valent mieux que vous. Plus je vous connais, plus je dis : *Et vidit quia erat bonum*, moralement et intellectuellement.

On dit que les députés commencent à s'abattre sur toutes les chambres garnies de la capitale :

Ils vont trottant des bords de la Charente,
De ceux du Lot, des coteaux champenois
Et de Provence, et des monts francs-comtois,
En botte, en guêtre et surtout en guenille,

Heureusement qu'il fait chaud dans la salle des conférences.

Dites-moi pourquoi je me moque de la misère de ces représentants ? C'est, je crois, que, de notre temps, les guenilles couvrent beaucoup d'insolence jointe à un désir d'avoir un bon manteau, *per fas* et surtout *per nefas*, car le *nefas* a un air de bravade qui plaît à l'orgueil.

Comment trouvez-vous votre appartement à l'user? Les premiers moments sont toujours agréables ; et, pour vous le demander en passant, qu'est-ce que la nouveauté, et pourquoi produit-elle cet effet sur nous ? Est-ce tout simplement parce que, nous sentant ailleurs que là où nous étions, nous espérons qu'il en sortira quelque remède à notre ennui naturel? Croyons-nous que, sous ce jour, avec de nouveaux rideaux, dans le lointain de ces jardins qui vont devenir verts, nous verrons passer la vérité qui nous tranquillisera pour toujours? Il me semble que je vous ai déjà fait ces questions, et il faut que vous ne les ayez pas jugées dignes de réponse, puisque je ne me souviens pas de vos réponses.

Comment avez-vous trouvé Albert depuis son retour ? Le pauvre garçon a des affaires et des études par-dessus la tête, mais il porte légèrement ce fardeau. Il n'a vu la Tamise qu'à travers une vapeur rougeâtre. Le monstre dormait dans son man-

teau de fumée au bord de son fleuve, et un pauvre petit Français, accoutumé à voir clair à midi, ne distinguait rien du tout. Je vous ai demandé, l'autre jour, pourquoi ces gens-là ont les clefs des portes de l'aurore ?

Bonjour ! bonjour ! Avez-vous froid ? Je crois bien mourir en route. Ne vous en embarrassez seulement pas. Vous verrez que cela sera bien vite oublié.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU TOME PREMIER

LETTRES

1823

1828

1829

1830

1832

1833

1834

1835

1836

1837

1838

1839

1840

Pages.

1841

1842

5694-78. — Corbeil. Typ. et stér. Crété.

Paris. — Imprimerie Ph. Bosc, 3, rue Auber